LA VOCATION[1]

QUATRIÈME PARTIE [2]

VII

— Non, May, ce n'est pas possible ? Tu vas danser avec ce jeune homme ?

— Maman, je le lui ai promis.

— Voilà une heure que tu causes avec lui dans un coin... ça finit par devenir compromettant et ridicule. Tu ne t'aperçois pas que déjà on vous regarde ?

— Et après ?... quand on nous regarderait !... Nous ne faisons pas grand mal. Nous parlons de Tom, dont M. de Raimondis était le camarade au collège.

— Je ne suis pas là pour vous entendre... d'ailleurs, ce que je t'en dis, naturellement, c'est pour toi... car il n'est pas étonnant, ce petit monsieur... je t'aurais crue plus difficile.

— Je le trouve gentil, moi.

— Chacun son goût... il n'y a pas besoin de l'examiner longtemps pour constater qu'il n'a pas l'habitude du monde... as-tu remarqué ses souliers ? Ils sont grotesques, ses souliers !

May restait silencieuse. La marquise du Pontcournai reprit :

— Songe à la position de ton père et à la mienne, à notre réputation... qu'est-ce qu'on doit penser de toi en te voyant parler aussi longtemps avec un jeune homme aussi mal

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 février et du 1er mars.

chaussé ?... Pour le reste, il est en uniforme, cela passe, mais de pareils souliers arrêtent l'œil le moins raffiné et le choquent... Non, tu persistes à vouloir danser avec ce garçon ?

May n'ouvrant pas la bouche, sa mère comprit qu'elle se butait. Elle n'insista pas :

— Comme tu voudras... Il doit danser horriblement... mais c'est ton affaire. Moi, je m'amuserai à vous contempler... seulement, ma chérie, tu vas me faire un plaisir ?... Écoute, je mérite bien une petite compensation ?

La voix de M[me] du Pontcournai était devenue caressante, et ses prunelles s'allumaient de leurs irrésistibles chatoiemens. May plongea son regard doré et profond dans celui de sa mère, et laissa échapper :

— Que voulez-vous ?

— Quand tu auras bien dansé avec ton petit monsieur, promets-moi de danser le cotillon avec Amédée Privaz.

— Oh ! maman ! D'abord, je n'aime pas arrêter mes danseurs de cotillon si longtemps d'avance !

— Avec ce système-là, on court le risque de rester sur sa chaise.

— Ça, par exemple, ce serait bien la première fois.

La mère, malgré elle, éprouva un agréable frisson d'orgueil. Elle se fit encore plus enveloppante : « Allons, sois gentille, May, promets-le-moi ?

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, grand Dieu ?...

— Cela me fait que je le trouve charmant, ce jeune homme... ah ! celui-là, à la bonne heure ! Il est fort bien mis, danse convenablement, joue au tennis à merveille... toutes les jeunes filles tournent autour. Si tu le leur enlevais, ce serait impayable. Quand je songe que ce pauvre garçon n'a d'yeux que pour toi et que tu ne sembles même pas faire attention à lui. Ça n'est pas très gentil de ta part, avoue ?

— Que voulez-vous, maman ? c'est plus fort que moi ; il m'assomme.

— Un garçon qui t'a fait gagner contre lady Cockley.

— Je l'adore au tennis... ailleurs, flûte.

— Il est cependant joliment intelligent... reçu premier à tous ses examens.

— C'est moi qui, probablement, ne suis pas à la hauteur.

— Sans doute, car il n'y a qu'un cri sur son compte. — Il ne

déplaisait pas à Mme du Pontcournai de piquer sa fille. Celle-ci ne se tint pas pour battue. Elle répliqua :

— A quoi sert d'être si intelligent quand on ne peut pas dire trois mots drôles?... Il est d'un empesé... d'un correct !

— Cela fait son éloge.

— Il me produit l'effet d'un maître de cérémonies des pompes funèbres !

Elles rirent toutes deux, car la marquise était gaie de son naturel, et cette joie les détendit :

— Dieu ! que tu es enfant ! May continuait : « Et le père ?... en voilà un qui est grotesque ! ah ! celui-ci, il bat les records ! Vous ne trouvez pas ?

— Pas tant que cela... non... et puis enfin, il a soixante millions !

— Il les porte sur la figure.

— Il ne faut pas être si ridicule pour les gagner.

— Vous êtes sûre qu'il a soixante millions ?

— Sûre. Trente pour chacun de ses fils. Et je suis convaincue que si tu voulais être un peu gentille pour Amédée...

— Eh bien ?

— Il t'épouserait, tout simplement.

— Moi, épouser Amédée Privaz ! Par exemple !...

— Ne continue pas, tu me dirais des bêtises... Il faut y réfléchir... et puis, un jour, nous en reparlerons. Allons, va rejoindre ton petit monsieur de Raimondis... qui sèche sur son divan et dévore ses gants en t'attendant... de mon coin, je vous verrai danser ensemble... Ce que je vais m'amuser !... plus que toi, je parie.

Sur ce trait, la belle marquise se leva, alerte, gaie, confiante, et toujours majestueuse, jusque dans son enjouement ; tandis que May songeuse retrouvait Raimondis, sa mère allait s'asseoir sur la terrasse, auprès du prince de San Felipe. La scène se passait au Casino de Dinard. Cette soirée était la dernière donnée en faveur de l'escadre, qui repartait le lendemain. La salle se présentait fort animée. On se montrait trois généraux, deux académiciens, un préfet. L'amiral de La Tilouze n'avait pas encore fait son entrée. Deux très jolies Américaines s'enivraient du triomphe de la leur. A peine débarrassées de leurs manteaux doublés de soie amarante, l'une apparut en rouge, couverte de pierreries, l'autre en noir, extrêmement

décolletée, avec une gorge magnifique sur laquelle s'étalait un collier de perles, son seul bijou, mais splendide. Les panaches de plumes d'autruche de leurs grands chapeaux ondoyaient. La note excentrique et tapageuse de leur mise s'oubliait presque, parce qu'elles étaient de haute taille et fort belles. On les regardait. De jeunes personnes du monde passaient, vendant des perroquets en papier et des corbeilles de roses. Car la soirée se doublait d'une fête de charité organisée par la comtesse de Saint-Gelais.

Au coin de la terrasse, renversé dans un fauteuil face à la mer, San Felipe tournait le dos au monde et aux lumières. Les yeux vers les étoiles, il aspirait voluptueusement les bouffées odorantes de son cigare. Édith se laissa tomber dans le fauteuil à côté du sien, en murmurant : « Insensé ! »

Sans se soulever, indolemment, avec un imperceptible accent étranger, le prince demanda :

— Qu'est-ce qui est insensé ?

— Ces Américaines ! On leur fait un succès !... aujourd'hui il n'y en a plus que pour elles... bientôt elles nous forceront à nous habiller aussi en Peaux-Rouges.

— Mais pas encore, ma chère, heureusement... Qu'est-ce que vous avez ?... Vous semblez énervée ce soir ?...

— Tout devient insensé, Beppo, tout !... les jeunes filles, le croiriez-vous, les jeunes filles elles-mêmes !

— Bah !... est-ce que la gentille May ?...

— May comme les autres !... c'est une petite folle. Savez-vous avec qui elle flirte en ce moment ? Devinez-le ? Je vous le donne en mille.

Beppo esquissa un geste de main pour montrer qu'il ne fournirait point l'effort de cette recherche.

— Non... qui ?

— Vous tenez à le savoir : un jeune officier de l'escadre, un M. de Raimondis que ni vous, ni moi, ni personne ne connaissons... et qui a des souliers... mais des souliers !... et l'agacement de la marquise se traduisit par une fusée de rire qui la soulagea un peu. San Felipe, béatement étendu dans son fauteuil, souriait sans bruit, dans l'ombre, à la pensée de ces deux jeunes gens, presque inconnus l'un à l'autre, attirés l'un vers l'autre par la puissance mystérieuse de l'amour.

— C'est beau, l'amour ! confessa-t-il à mi-voix, en véritable

Italien. Et un rien d'ironie se mêlait, semblait-il, à la sincérité de son aveu.

Mme du Pontcournai ne partagea pas cette sérénité. Elle reprit, non sans aigreur :

— Mon cher Beppo, on voit que vous n'êtes pas mère de famille... et surtout que vous n'avez pas de fille à marier. Hélas! c'est mon cas... L'âge de comprendre les folies est passé.

— Oh! dit-il avec son accent énigmatique et toujours calme. Oh! quant à cela, ma chère Édith, vous avez toujours été sage... toujours étrangement maîtresse de vous... » Presque en pleurant elle supplia : « Console-moi. » Il lui prit la main dans l'ombre et la serra entre ses doigts nerveux. Il continuait sur le même ton placide et berceur : « Ta fille est amoureuse?... Eh bien, quoi?... l'oiseau va s'envoler bientôt... tu seras plus libre encore. »

Mais cette perspective n'apaisait point Édith. Exaspérée de l'incompréhension de son ami, elle s'écria : « Non, ce n'est pas cela... je te l'ai souvent expliqué, pourtant... May ne peut faire n'importe quel mariage! »

Il répondit, sans s'émouvoir davantage : « Oui... eh bien? elle épousera ce petit si riche... un flirt passager est-il un empêchement?... pourquoi veux-tu l'empêcher de s'amuser, cette enfant?

— Tu ne connais pas ma fille. Avec ses goûts de garçon, elle a une nature étonnamment profonde; — elle allait dire mais elle se retint : May ne me ressemble pas du tout. — Elle paraît n'aimer que le sport, mais gare au réveil! Oh! non, je redoute les amourettes pour elle! Je pressens trop ce qu'il en adviendrait. Je sais qu'il faut que ce mariage projeté ne traîne pas. Il importe de battre le fer tandis qu'il est chaud!

— Ah!... oui, consentit l'Italien avec indifférence et un peu d'ennui.

— Mais oui... sans quoi c'est pour nous la catastrophe sans phrases, et ce Privaz offre une mine d'or qui ne se retrouvera plus.

L'orchestre, qui avait fini de jouer sa valse dans la salle de danse, passa sur la terrasse et attaqua la mélodie un peu fade, mais caressante, intitulée : *Le plus joli rêve.* Un couple frôla San Felipe et la marquise sans les voir. La femme élégante, fine, frêle, blonde, emportée par le rythme de la musique, fre-

donnait les vers de la partition. Ces vers étaient quelconques, mais la voix était si fraîche, si bien timbrée, si passionnée, qu'elle leur communiquait de l'expression :

Mais le plus joli rêve,
C'est le rêve d'amour
Que l'on fait sur la grève,
A l'heure où meurt le jour.

San Felipe désigna le couple d'un geste. Édith murmura :

— Le Houx et Nicole de Porcieu. Sont-ils drôles ? dit-elle à l'oreille du prince.

Mais il ne répondit pas. Les violons de l'orchestre s'attardaient sur la dernière phrase de la romance et San Felipe songeait à cette phrase :

Et vous, belle, tout bas,
Rêvez cette folie
D'être toujours jolie
En ne vieillissant pas !

Par une association d'idées contre laquelle il ne pouvait se défendre, il évoquait la vieillesse prochaine de la merveilleuse femme assise à ses côtés, et qui avait été sa maîtresse. Et, rappelant le passé avec la mélancolie païenne des hommes du Sud, il réfléchissait que nulle autre femme ne posséderait ce pouvoir d'exaspérer aussi constamment ses sens pour mieux les satisfaire. Capable d'idéaliser autant que faire se peut la sensation et la matière, mais incapable de rien concevoir au delà, il demeurait accablé d'un désespoir sans remède. Ne sentait-il pas maintenant, heure par heure, grain par grain, l'effritement de la statue qu'il avait adorée? Et il ne parvenait pas à vaincre ses préoccupations égoïstes pour s'intéresser à l'avenir de May. Édith, au lieu de l'ennuyer de ses confidences maternelles, ne devait-elle pas songer, ainsi que lui-même, à bien employer les dernières heures d'amour qui leur restaient? Mme du Pontcournai avait l'intuition de la différence qui allait maintenant s'accentuer tous les jours entre elle et son amant. Puis elle songeait à sa propre fille et s'irritait autant contre le petit officier intrus qui traversait ses projets que contre May elle-même, riche de tous les trésors de la jeunesse et gravissant les premières pentes de la colline enivrante sous les rayons vainqueurs versés par le printemps.

L'orchestre avait fini « *Le plus joli rêve.* » Nicole de Porcieu et Pierre Le Houx rentrèrent dans la salle où l'on dansait. En repassant, Pierre désigna à Nicole le prince et la marquise :

— En voilà deux qui ne s'ennuient pas, murmura-t-il en clignant de l'œil.

— Ils se figurent que la nuit les cache... cependant, avec les années, leur liaison est devenue admise, presque touchante...

Mais la marquise se levait à son tour. Elle jugeait que l'a-parté avait assez duré, puis elle voulait jeter un coup d'œil sur sa fille. San Felipe resta allongé dans son fauteuil. Le bout igné de son cigare trouait l'ombre de son feutre, et le prince fixait dans l'obscurité un éclat lumineux, — le feu des îles Chausey, — qui apparaissait et disparaissait au fond de l'horizon. Voyant son amie invinciblement décidée à partir, il se souleva et, du bout du doigt, feignant d'arranger l'écharpe, il caressa le splendide dos, à demi nu. La marquise sourit, frissonna, et lui tendit sa main à baiser. Puis elle s'en fut, et il resta seul, les yeux dans le vague, guettant machinalement le point lumineux intermittent au fond de l'horizon.

Cependant la marquise quêtait des yeux dans la salle sa fille et Jean de Raimondis. Elle les découvrit assis dans un coin et observa, non sans plaisir, que leur conversation ne semblait pas animée. Ils avaient d'abord parlé de Tom, de l'Amérique, et May s'était passionnée, puis, les sujets ayant tari, les causeurs avaient essayé de danser. Mais Jean dansait mal, et la jolie May, se souvenant des moqueries de sa mère, craignait d'être ridicule. Bientôt elle pria son cavalier de la reconduire à sa place. Ils en étaient là quand Mme du Pontcournai les aperçut. Tom et l'Amérique étant épuisés, et des occupations, dissemblables pour la plupart, retenant d'habitude les deux interlocuteurs, leurs phrases traînaient lamentablement. Il y avait bien la voile ; ils s'entretinrent un instant de louvoyages ; May raconta les régates de Cowes, puis le dialogue s'embourba piteusement sur les occupations, les beautés, les avantages de la vie du marin, généralités dépourvues d'intérêt, que Jean se désespérait de ne pas savoir rendre plus attachantes, car auprès de cette belle jeune fille, il ressentait ce soir plus vivement que jamais le charme physique, sain et robuste, qui s'exhalait de sa chair blonde, brunie au grand air, de ses cheveux d'or, maintenant foncés

presque jusqu'au châtain et qu'un simple nœud de tulle blanc, hardiment noué, faisait valoir. Ses épaules, largement découvertes, sortaient, à la fois vigoureuses et gracieusement modelées, des mousselines blanches de la robe. De la pointe de son nœud de tulle à celle de ses souliers d'argent, elle apparaissait exquise à Raimondis, et il souffrait de ne pas savoir le lui dire. Peu habitué au monde, Jean ne trouvait pas de mots pour exprimer à May son admiration en termes délicats. Il craignait de l'offenser. Elle, de son côté, habituée à des courtisans plus experts, se trompait sur la cause de son mutisme. Au lieu d'y voir un hommage, et le plus profond des hommages, elle en voulut à son compagnon de sa timidité. Quoi? ne pouvait-il murmurer une phrase qui flattât ses sentimens en même temps que sa coquetterie de femme? Ah! ils étaient loin de la conversation de l'autre soir, à la villa Beau-Soleil, la conversation aux idées neuves, multiples, aux images éclatantes, aux larges horizons ouverts. Un esprit intermédiaire, une Solange de Puylaurens, leur manquait, faute de quoi, ils ne pouvaient communiquer entre eux. May commença de songer que sa mère avait eu raison et son regard s'attacha aux souliers de Jean. Il les avait achetés en Amérique, pendant la campagne du *Ducasse*. Leur bout était tréflé, énorme, historié de piqûres, leur semelle lourde, leur vernis épais. Ils évoquaient un art barbare, des mocassins de Peau-Rouge. May fut sensible à leur aspect. Décidément, elle pensa que Jean possédait peut-être bien des qualités, mais qu'il devait manquer de goût. Dès lors, sa compagnie lui pesa et elle chercha une occasion polie de s'en affranchir. Pierre de Saint-Gelais se trouva à point. Il passait devant eux au moment où l'orchestre attaquait un boston. Il entraîna May ravie, libérée, toute au plaisir de retrouver un bon danseur. Cela se peignit jusque sur sa figure, et Jean l'y lut clairement. Comme il eût tout donné en cet instant pour posséder la science mondaine d'un Saint-Gelais!

Raimondis s'avança jusqu'à l'entrée de la salle de danse. Il contempla May ondoyant dans les bras de Saint-Gelais, presque collée contre lui, au milieu d'un envol de blanches mousselines. On apercevait ses jolies jambes moulées dans des bas de soie d'argent. Le nœud de tulle imprimait à sa tête, — d'ordinaire un peu lourde et incertaine, — l'expression fine, coquette et hardie qui distinguait sa mère, la marquise. Les deux danseurs

faisaient sensation. Quelqu'un dit près de Jean : « Voilà la belle May! Qu'elle danse bien! »

Un voisin répondit : « On dit qu'elle épouse le petit Privaz! »

Cette phrase atteignit Jean au cœur, car d'Orves lui avait en partie voilé l'insuccès de sa démarche. Il admira cependant Privaz en l'enviant, comme il l'avait admiré et envié à l'entrée à l'École, le jour du problème d'algèbre. Ce monde brillant, cet éclat, ces musiques, ces lumières, ces gestes préparés et distribués avec art, ces passes savantes de conversation, ces mots pervers et cependant décens, tout cela n'appartenait pas à son domaine. Tristement, mais sagement, Raimondis rentra à bord de son bateau...

La marquise du Pontcournai, qui l'avait suivi des yeux, vit ce départ avec un frémissement de joie. A son tour, elle glissa jusqu'à la salle de danse, sa fière démarche tout enveloppée d'un murmure de soies. De loin, elle échangeait des bonjours par d'imperceptibles signes de tête avec des gens de connaissance. Quand elle eut vu sa fille ployée dans les bras de Saint-Gelais, elle revint s'asseoir, tranquille, dans le hall, sous un palmier près de la vénérable comtesse de Saint-Gelais, la mère de Pierre.

— On s'arrache littéralement Pierre, avoua l'excellente femme à Mme du Pontcournai, il est sur les dents, le pauvre enfant!... Ce soir, il doit encore conduire le cotillon. Je m'y étais tout d'abord opposée : c'était le septième en sept jours... et puis le départ de l'escadre, ce bal de charité organisé pour notre crèche... il a bien fallu... il s'est encore dévoué!

— Sept cotillons en sept jours! souligna Mme du Pontcournai... il en fait plus que le bon Dieu qui, lui, du moins gardait le septième pour se reposer!

Et, en riant, elle ajouta :

— Il va être obligé de faire le lundi!

Mais l'amiral de La Tilouze entrait au bal, suivi par du Migand. Il resplendissait, avec ses épaulettes, sa ceinture, son épée, sa poitrine, couverte de décorations, amplement nappée de sa barbe fleurie. Il s'approcha de Mme du Pontcournai et la pria de le présenter à la comtesse de Saint-Gelais.

— Vous devez être parente, madame, lui dit-il, d'un excellent officier qui a servi sous mes ordres. Je l'aimais beaucoup et aurais voulu le pousser un peu. Malheureusement, le résultat

n'a pas répondu à mes notes et à mes espérances. Cet officier s'appelle le commandant de Saint-Gelais.

— Je crois bien, amiral, répondit la comtesse enchantée. C'est mon cousin Raymond de Saint-Gelais. J'aimais tant sa pauvre mère! » puis, plus bas, sans réfléchir qu'elle parlait à un chef parvenu au sommet de la hiérarchie : « Il est difficile, aujourd'hui, aux gens bien pensans d'arriver à quelque chose. »

L'amiral ne réprima point un haut-le-corps : « Oh! fit-il, il y a des momens de détente... et puis il y a les services... vous auriez tort de croire, madame, qu'on laisse complètement de côté les services! »

La marquise, plus fine, sentit l'impair que ne soupçonnait pas Mme de Saint-Gelais. Elle se pâma : « Cette marine, quelle splendide carrière! Si j'avais été homme, je n'en aurais pas voulu d'autre! »

L'amiral s'inclina, galant : « Charmante recrue pour nous! »

Mme de Saint-Gelais reprenait : « Oui, c'est une magnifique carrière... bien cruelle pour les mères, par exemple... Mon fils Pierre a voulu se faire marin. Je n'y ai pas mis obstacle, bien qu'il m'en coûtât. Dieu a béni mon sacrifice. La santé du cher enfant ne lui a pas permis de réaliser son vœu. »

Mme du Pontcournai eut, sans doute, un souvenir des plus gais, car elle s'écria dans un élan de franchise joyeuse :

— Hé bien! mon fils aussi a voulu être marin... seulement les examinateurs ne l'ont pas trouvé à hauteur... et, aujourd'hui, il casse des cailloux en Amérique!

L'amiral et du Migand prirent une part courtoise à cette contagieuse gaieté; cependant ils en ignoraient la cause. Puis l'amiral murmura à la comtesse de Saint-Gelais : « Je sais, madame, que c'est à votre initiative délicate que mes officiers doivent cette jolie fête, dont les pauvres de Dinard vont bénéficier aussi. Permettez-moi de vous remettre la trop modeste obole du commandant en chef. » Il prit son portefeuille des mains de du Migand et plaça dans celles de la comtesse un important billet bleu qu'elle dissimula aussitôt. Elle parut fort touchée de l'offrande et non moins sensible à son chiffre. Elle se confondit en remerciemens.

— S'amusent-ils, au moins, vos officiers, amiral? interrogea la marquise. J'en ai aperçu qui erraient comme des âmes en peine.

— Voyez-les plutôt, madame! protesta du Migand. Il montrait Glajeux, dégingandé et plaisant, entraînant vers le bar les deux rutilantes Américaines empanachées. Bourgandois suivait, correct, et aussi Accourgnac, ses grosses pattes empêtrées dans des gants blancs. Ils paraissaient tous fort excités. Du Migand s'effara : « Je crains que cela ne dégénère un peu, amiral. Je pourrais dire de votre part à ces messieurs...

— Bah! laissez-les donc s'amuser tant qu'ils sont jeunes! implora avec sa grâce incomparable la belle Édith.

L'amiral accorda avec un bienveillant sourire l'indulgence demandée. Puis il s'éloigna avec du Migand pour juger ce qu'on découvrait des illuminations de l'escadre sur la terrasse du Casino.

Quand ils furent partis, Mme de Saint-Gelais confia à sa voisine : « Il est vraiment très bien cet amiral!

— Mais, ma chère, pourquoi voulez-vous qu'il soit mal? Tous ces marins sont des gens comme il faut. » Et, soudain préoccupée, la marquise se levait, car elle s'inquiétait de savoir si sa fille allait accrocher Privaz pour le cotillon.

May se reposait de sa fringale de danse, satisfaite avec Saint-Gelais, en causant avec Maggy de Raines sur une banquette écartée, dans le salon des petits chevaux où le cercle des joueurs n'accordait d'attention qu'au tapis vert.

Maggy de Raines assurait à May : « Vous savez qu'il n'est bruit ce soir que de votre mariage avec Amédée Privaz. Si c'est vrai, tous mes complimens! » May, songeuse et un peu lasse, répliquait :

— Qui est-ce qui raconte ça?

— Un peu tout le monde... et tout le monde dit que c'est très bien.

— Oh! ça n'est pas encore fait.

— On dit pourtant que le bel Amédée ne vous quitte pas des yeux... Le père ne veut pas, peut-être?..

— Non, ce n'est pas de son côté qu'il y a obstacle... c'est du mien.

— Du vôtre? ça, c'est trop fort!... un garçon qui aura un jour trente millions!

— Je sais... ça ne m'emballe pas.

Maggy, stupéfaite, regarda May. May arrangeait le nœud de tulle dans ses cheveux. Son interlocutrice s'exclama :

— Que vous faut-il?... Oh! non, vous êtes trop jeune!

— En quoi suis-je trop jeune?

— Mais vous ne savez donc pas ce qu'est la vie, voyons!... trente millions!... Songez-vous à ce que sont trente millions!... trente millions plus tard!... et assurément une très belle dot tout de suite... assurément plus de cent mille livres de rentes!

— Assurément!... car je ne me marierai pas à moins.

— Et vous aurez raison... c'est le moins qu'il faille pour vivre gentiment. Regardez Jacques et moi... Nous nous privons d'un tas de choses... Heureusement que nous nous aimons bien!

— Voilà!... ça permet de se passer d'un tas de choses.

Mme de Raines éclata de rire et poursuivit : « Allez-vous parler comme Nicole de Porcieu, maintenant?... L'amour et l'eau claire... une chaumière et un cœur... Ma petite May, ravissante comme vous l'êtes, désireuse de ne rien vous refuser, ce serait un crime!... Qui vous empêche un jour d'imiter Nicole? Elle a épousé son gros Roger et sa ronde galette, et puis elle a pris ensuite un consolateur à son goût. Dans quelques années, qui vous retiendra, vous aussi, de couver un petit Le Houx?

May, fort liée avec Nicole quoique d'âge différent et d'ailleurs très avertie, habituée aux propos du monde, ne se scandalisa pas, mais elle protesta, car elle avait l'âme foncièrement droite et s'insurgea contre cette perspective de la vie en partie double. Elle rougit un peu et riposta, en riant : « Maggy! voyons!... est-ce que vous trompez Jacques?

— Non, quelle idée!... d'abord nous nous aimons trop!

— Et si vous ne vous aimiez pas?

— Ah dame! alors... je ne sais pas. Vous êtes trop curieuse, ma gosse... Puis elle reprit : « Non, trente millions!... Avoir ça... n'avoir qu'un signe à faire, à dire oui, à vouloir... avoir des chevaux, des autos, des bijoux, des toilettes, un hôtel à Paris, des châteaux, des villas, des chasses, donner des fêtes, pouvoir amuser non seulement soi, mais encore ses amis, avoir un yacht...

— Oh! ça, par exemple, j'adorerais ça... un grand yacht blanc, avec des fauteuils et des coussins sur la dunette... je ferais le tour du monde.

— Alors, épousez Amédée.

— C'est que... il n'y a pas que cela dans la vie...

— Bah! le reste vient toujours... May, croyez-vous que je sois votre amie?

May leva vers Mme de Raines ses beaux yeux fauves, indécise.

Maggy de Raines revint à la charge : « Quel est mon intérêt, à moi, de vous dire tout cela?... de vous voir riche à millions?... Cela n'augmentera pas mes quatre sous, n'est-ce pas?... Dites?... Mais voilà, je sais d'où vient votre refus : vous aimez quelqu'un d'autre... ah! voilà, voilà le beau secret... J'ai mis le doigt dessus, hein? »

May rougit beaucoup, se récria : « Non, non, pas du tout... pas le moins du monde... seulement, en vérité, chacun parlait de ce mariage, et elle, elle-même, n'en avait pas entendu parler... Tout ça, c'étaient des bruits en l'air. » Maggy n'avait plaidé que par curiosité pure, pour sonder ce qu'il y avait de véritable dans les histoires de Solange. Devant la rougeur de May, elle réfléchit : « Il doit cependant y avoir quelque anguille sous roche... il faut que j'en aie le cœur net. » Et, inlassable, elle assaillit la jeune fille de nouveau :

— Songez ce que c'est : pouvoir ne se refuser aucun désir, ni une robe, ni un bijou; je le veux, je l'ai... Si c'était moi...

May questionna à son tour, hésitante :

— On le dit très intelligent, ce petit Privaz; moi, je ne peux pas en tirer trois mots...

— Je crois bien qu'il est intelligent!... il a été reçu premier à tous ses examens. Son père chante à tout le monde qu'à quarante ans, il sera de l'Institut.

— Pourquoi seulement à quarante ans? D'abord, qu'est-ce que c'est que ça : l'Institut?

— Je ne sais pas très bien : quelque chose d'asssez important sans doute pour qu'on en fasse un pareil morceau... d'ailleurs, vous verrez bien et vous aurez tout le plaisir de la surprise.

— Je demanderai à Solange. Solange doit savoir cela, elle! Justement Solange passait, fureteuse, en quête d'un danseur de cotillon.

— Solange, qu'est-ce que c'est que ça, l'Institut? Tu sais, toi?

Mlle de Puylaurens cria de sa petite voix aigre : « Des vieux messieurs, des vieux savans. » Déçue et stupéfaite, May soupira : « Quoi? Ce sera un vieux savant à quarante ans? Zut, alors!... »

Tout ça c'est des machines bien compliquées et c'est une rude affaire, Maggy, de s'embarquer pour la vie. »

Elle se leva, étirant ses beaux bras nus et brunis, semés d'une poussière d'or par un duvet imperceptible, puis de nouveau entra dans ses gants et les remonta.

Solange de Puylaurens, ayant entendu les derniers mots de sa cousine, se rapprocha vivement : « Quoi? quoi? qu'est-ce qu'il y a?... des secrets?

— Rien, fit May, rien du tout. » Dépitée, Maggy de Raines se résolut à abandonner May; décidément, elle n'avait pu glaner son petit potin, sa soirée était perdue. D'ailleurs, le cotillon commençait. Maggy s'éloigna. May et Solange demeurèrent côte à côte. Pierre de Saint-Gelais, très agité, parcourait toutes les salles, cherchant à grouper des danseurs, réclamant le silence, rétablissant l'ordre qui disparaissait aussitôt après son passage. Dans cette fête de charité qui rassemblait et mêlait tous les mondes, sa tâche n'était pas aisée, mais il s'en acquittait à merveille. Il jetait avec autorité, et parfois de force, dans les bras les uns des autres, des gens qui ne s'étaient jamais vus et parvenait ainsi à imprimer une grande animation générale. Il arriva devant Solange et May, debout l'une à côté de l'autre. Il s'arrêta court, suffoqué, et se croisant les bras : « Ah! ça, non!... j'aurais jamais cru ça... il faut le voir pour le croire, pas de danseurs de cotillon non plus, celles-là? » Et il se retourna comme pour prendre à témoin ceux qui le suivaient. Il se trouva nez à nez avec Amédée Privaz. Immédiatement Saint-Gelais se dit : « Je vais en pourvoir une, mais laquelle? » Alors il eut ce coup d'œil rapide et profond qui hausse parfois le conducteur de cotillon au rang d'un chef, d'un général sur le champ de bataille des salons. Il savait, comme tout le monde, les potins qui circulaient sur le mariage de May et d'Amédée. Il devinait sans peine les bonnes raisons pour lesquelles, des deux côtés, on souhaitait cette union et il tenait à se concilier deux puissances telles que le baron Privaz et la marquise du Pontcournai. Perspicace, habitué à discerner les psychologies des jeunes filles à leur visage, il démêla la jalousie de Solange pour sa cousine May et sentit qu'elle grillait d'envie d'accaparer Amédée Privaz, à qui elle adressait déjà un sourire. Ce sourire émut May, et, autant que les propos de Maggy, la poussa à ne pas se laisser supplanter par Solange. Pierre de

Saint-Gelais comprit tout cela dans un éclair. Il poussa le bel et un peu massif Amédée vers May. « Allons! conclut-il, en voilà toujours deux de plus d'assortis! »

May hésita encore, humiliée de céder, sur ce point intime, à sa mère. Elle se tourna de tous côtés et chercha Raimondis. Il avait disparu. A cette heure, sans sommeil, il s'agitait désespéré, dans son hamac du *Victorieux*. Ah! s'il avait eu conscience de ce regard!...

Saint-Gelais brusqua : « Allons, belle May, vous lui devez bien cela, à votre partenaire de tennis... il vous a valu un triomphe! »

May s'avança alors vers Amédée Privaz : elle était vaincue. Solange, vexée, dut se rabattre sur du Migand qui dansait le cotillon par ordre de l'amiral. Elle le charma par son ironie incisive dont il recueillit avec soin tous les traits.

L'aide de camp était remplacé près de l'amiral de La Tilouze par un groupe composé du baron Privaz, de sa femme, de Nicole de Porcieu, du baron d'Orves, de la marquise du Pontcournai et du prince de San Felipe.

La comtesse de Porcieu disait à l'amiral :

— Nous avons passé une délicieuse après-midi à bord du *Victorieux*. Mais, en revenant, nous avons failli nous noyer. J'ai eu une peur... une peur... je n'en suis pas encore remise.

Le grand chef jouissait du cercle qui l'entourait. En caressant son abondante barbe blanche, il compatit aux tortures de Nicole de Porcieu :

— Je vous avais remises en bonnes mains, mesdames, sourit-il... j'étais sans craintes. Je suis seulement au regret que la mer n'ait pas mieux compris ses devoirs envers vous. » Puis, s'adressant à d'Orves : « Supérieurement manœuvré, votre neveu... j'ai la meilleure opinion de l'avenir de ce petit garçon. »

D'Orves s'inclina :

— Heureux d'entendre ce présage si flatteur, amiral... mais mon neveu est trop timide avec les dames... ça lui nuira.

On rit. Conquise par ce trait, Mme de Porcieu offrit son bras au baron, qui l'emmena où l'on dansait.

L'amiral aquiesça à cette vérité : « Certes... il faut aller dans le monde... aller beaucoup dans le monde; moi, j'y pousse tant que je peux les officiers, et, ce soir, ajouta-t-il toujours aimable, je n'y ai pas de mérite. »

Il chercha un bras de femme autour de lui afin de parcourir

les salons et déplora que Mme du Pontcournai parût fort occupée à causer avec San Felipe. La marquise exultait : sa fille dansait le cotillon avec Amédée Privaz.

— Je savais bien qu'elle finirait par là. Ah! je connais les jeunes filles!... » puis elle glissa tendrement à l'oreille du prince : « Accompagnez-moi sur la terrasse... je veux aller voir tirer le feu d'artifice. »

L'amiral dut se résigner à la belle Chilienne et ils s'en furent de compagnie par les salons. Tous deux ruisselaient d'éclat aux lumières : lui d'or, elle de pierreries.

VIII

Jean se hâta de sortir de l'église Saint-Thomas-d'Aquin, vibrante du tumulte des orgues. Les cierges qu'on allait éteindre scintillaient encore. Raimondis voulait arriver en même temps que les nouveaux mariés à l'hôtel du Pontcournai, rue de Lille, près de la rue de Beaune. Il eut peine à se frayer un passage à travers une foule énorme. Bien qu'on fût au début de novembre, les amis avaient afflué. Les hommes avaient lâché les chasses, encouragés par les femmes heureuses de profiter de la circonstance pour visiter les couturières et les modistes.

Jean, promu enseigne de vaisseau depuis un mois et en résidence au Vivier, avait voyagé en compagnie de son oncle d'Orves, qui n'avait pu refuser au baron Privaz d'être le témoin d'Amédée. L'autre témoin était l'amiral de La Tilouze. Tous les camarades du *Victorieux* avaient été invités, mais seuls du Migand, Glajeux et Raoul, en congé à Paris, avaient répondu à l'appel. Jean de Raimondis avait hésité longtemps : le désir de revoir May l'avait emporté sur le reste. Après la déconvenue du Casino de Dinard, ce mariage ne l'avait pas surpris, et puis que de fois il avait tourné autour de cette pensée!... Maintenant, le sort en était jeté : la chimère s'évanouissait sans espoir. Il avait vu passer May, vraiment ravissante en blanc, grande, élégante, le voile et les dentelles affinant ce que ses traits pouvaient présenter de trop garçonnier, encadrant, faisant ressortir à souhait son teint chaud de beau fruit doré et vermeil.

Il avait entendu, à côté de lui, tandis que défilait le cortège, des messieurs et des dames livrer leurs appréciations, parfois fort crues :

— Beau brin de fille, la mariée !

— Oui, elle a un corps admirable, mais une figure sans expression.

— Une pouliche qui n'a pas encore fourni son premier galop.

— Il faudra repasser dans quatre ou cinq ans.

— Bah ! mon cher, les jeunes filles de sport, rien à faire. Telle que je la vois, je lui prédis une ribambelle de gosses !

— Le marié a l'air d'un mâle. Il doit avoir du tempérament, ce gaillard-là.

— Savoir ? On n'est jamais sûr de ça qu'à l'usage.

— Regardez la belle Édith. Elle a rajeuni de vingt ans.

— Encore !

— Et Privaz, c'est le plus beau jour de sa vie.

— C'est égal, c'est raide tout de même.

— En quoi, chère madame? aujourd'hui on voit ces choses-là tous les jours. Je ne comprends même pas votre étonnement.

— Vous savez?... on raconte des histoires rien moins qu'édifiantes...

— Sur Privaz ?

— Sur sa femme... heu! heu!... on ne sait pas d'où elle sort, ou plutôt on le sait très bien.

— Allons donc?

— Je vous le jure.

— La belle Édith trouvera à qui parler, alors?

— Mon cher, permettez, ce n'est pas la même chose...

— Mais quoi?

— Chut, les voilà qui passent.

— Comment! d'Orves est témoin du petit?

— Oui, ça m'a étonné... mais il est si sceptique!

— Il n'y a pas à dire : avoir comme témoins le vice-amiral de La Tilouze et le baron d'Orves, c'est on ne peut plus convenable.

— Allez ! c'est un malin que le gros Privaz !

— Quel est ce grand blond si distingué?

— C'est Châteaumorond, le duc, le cousin germain d'Édith.

— Et l'autre témoin de May, ce vieux satyre de Puylaurens. Il est bien cassé, le pauvre homme !

— Pas si cassé que ça ; il a encore bon pied, bon œil.

— Surtout pour suivre les petites femmes.

— Vous exagérez; l'année dernière, il a encore fait très gaillardement les chasses.

— Dites donc? ça va reprendre l'équipage.

— Oui, j'en suis enchanté... moi, j'aime beaucoup Pontcournai; c'est un fin veneur et un brave homme.

— Pauvre François! En voilà un qui n'a pas eu de chance dans la vie.

— Enfin, ce mariage-là va toujours les remettre à flot.

— Comment ça?

— Je vais vous expliquer: les parens abandonnent l'hôtel de Paris au jeune ménage contre une rente.

— C'est la dot de May.

— Farceur!... Moi, je vais le voir, cet hôtel. Il paraît qu'il y a là des boiseries uniques dont les Pontcournai auraient refusé deux cent mille francs.

— Ça m'étonne... au point où ils étaient.

— Venez-vous?

— Merci. Je trouve que ça a déjà assez duré. Au fond, je suis là surtout pour acheter un cheval. A quatre heures, j'ai rendez-vous avec Markett, le marchand, et je vais probablement me décider.

— Et vous, madame?

— Moi, bien certainement... d'abord, je meurs de faim... et je compte sur le buffet.

— Prenez garde : vous courez à une déception. Chez Édith, la table a toujours été très ordinaire.

— Elle avait mieux à offrir.

Sur quoi, chacun se séparait, se saluant, cherchant des valets de pied ou des voitures. Jean perça jusqu'au boulevard Saint-Germain où il héla un fiacre : « A l'hôtel du Pontcournai, rue de Lille. »

L'hôtel du Pontcournai, construit à la fin du règne de Louis XIII par François du Pontcournai, général des Galères, tournait sa principale façade, d'ailleurs perdue entre des maisons récentes, des librairies, des boutiques de dessins et d'antiquités, vers les quais, mais l'entrée de sa vaste cour carrée et pavée donnait accès sur la rue de Lille par un porche monumental.

A l'instant où Jean arriva, cette cour refluait de monde. Les piaffemens des chevaux coupaient les ronflemens et les batte-

mens des automobiles. Des piétons l'envahissaient aussi, se faufilant entre les valets de pied, armée hautaine et gouailleuse, insolente sous l'impeccable livrée.

Le spectacle valait le coup d'œil dans le jour bas, fumeux, brumeux, jaunâtre d'une terne après-midi d'hiver. Les postières du grand landau de gala, — M. du Pontcournai ainsi que sa fille avaient eu la coquetterie des chevaux et l'on avait tiré l'antique véhicule du fond des remises, — se cabraient presque devant la porte, difficilement retenues par un cocher grisonnant, et leurs puissantes encolures encensaient, faisant sonner les mors, les harnais de tête et de poitrail lourdement plaqués. On vit un éclair blanc, suivi d'une silhouette noir et or, disparaître sous le cintre surmonté de l'écusson aux hures de sanglier, portant le grappin posé en pal et soutenu par deux Victoires assises, sculpture italienne du XVIIe siècle.

Jean de Raimondis gravit à son tour le grandiose escalier de pierre à double évolution rectangulaire et promena ses regards sur les murs et le plafond décorés de caissons lourdement ornementés.

En haut, sur le palier des salons, une détestable fresque de la fausse époque gothique où sévit Viollet-le-Duc représentait Jean de Chateaumorond, étendard en main, à la prise de l'Escandelour. Et cette peinture déshonorait le noble escalier. Près de la porte, Mme du Pontcournai, debout aux côtés de sa fille, recevait les invités avec la grâce hautaine qui lui était habituelle. Jean fut des premiers à leur présenter ses complimens : seuls quelques parens et les témoins étaient déjà rendus. La marquise dit bonjour à Jean de l'air le plus aimable et sans paraître se souvenir de rien. Elle se tourna vers d'Orves, qui parlait à sa fille : — « A la bonne heure, votre neveu est venu, lui ! Malheureusement, trop peu des camarades d'Amédée ont pu répondre à nos invitations. Je n'en ai aperçu que deux ou trois, ajouta-t-elle pour Raimondis, et ceux-là, je les remercie tout particulièrement. »

Jean, très intimidé, balbutia de vagues et incertaines excuses pour les camarades qui n'avaient pu assister au mariage, mais déjà la marquise était absorbée par d'autres arrivans.

La nouvelle baronne Amédée Privaz lui tendit la main, mais d'un air froid et distant, comme si jamais rien de particulier ne les eût un jour rapprochés. Cette indifférence marquée étonna

Jean, non qu'il s'attendît à des effusions, mais il espérait un souvenir plus vivant. Pour le ranimer, il demanda des nouvelles de Tom. Ce fut Amédée Privaz qui, s'empressant, lui répondit :

— Il n'a malheureusement pu être là... parti depuis six mois pour les territoires du Nord-Ouest vers le Klondyke... pas de nouvelles depuis quelque temps... sommes cependant pas inquiets... est de cœur avec nous, à coup sûr... mais je te remercie, mon cher Raimondis, d'être venu et tu rediras à ton oncle d'Orves combien je demeure reconnaissant qu'il ait bien voulu être mon témoin.

Et toujours correct, imposant, il serra la main de Jean qui s'éloigna poussé par le flot des invités, porté par ce flot à travers les salons qui, en un clin d'œil, s'étaient remplis. Jamais Raimondis ne s'était trouvé si isolé que dans la foule pourtant très dense qui le pressait. Jean voyait cependant, émergeant de la foule, la haute taille de l'amiral de La Tilouze, barrée de grands cordons multicolores. Du Migand, piloté par les Raines, s'avançait là-bas, englobé dans le remous humain. Jean aurait voulu rejoindre d'Orves, mais comment le retrouver? La foule entraînait toujours Raimondis, malgré lui, irrésistiblement. Voici le salon des cadeaux. Impossible d'approcher ceux-ci, mais Jean entendait des réflexions qui valaient bien quelques bibelots.

— Une argenterie superbe, un magnique collier de perles; si, après cela, ils ne sont pas heureux, qu'est-ce qu'il leur faut?

— On dit que Privaz donne trois cent mille au jeune ménage.

— Oui, et là-dessus, May en aura cinquante pour sa toilette. Édith l'a fait stipuler dans le contrat.

— Et puis, il sert une rente de cent aux parens, soi-disant pour la location de l'hôtel.

— On m'avait affirmé plus.

— C'est déjà joli... Moi, je ne suis pas revenu ici depuis quinze ans... l'année où ils avaient donné ce bal costumé. Je me souviens d'Édith en nymphe.

— Il faut regarder les boiseries... ils en ont, prétend-on, refusé deux cent mille francs.

Jean regarda les boiseries, de merveilleuses boiseries du XVIIIe siècle, représentant des feuillages et des instrumens de musique, blanches et or, mais d'un or patiné, neutralisé, noirci par endroits. Ce qu'il remarquait de non moins exquis et à

quoi personne n'accordait d'attention, c'étaient les panneaux qu'elles encadraient, des singeries peintes par Huet, spirituelles et polissonnes, vivantes, délicieuses de dessin, aussi fraîches de couleur que si elles dataient d'hier.

Autour de Raimondis, les appréciations continuaient :

— Il y a ici aujourd'hui un tas de gens impossibles, des têtes que personne ne connaît, le côté Privaz, sans doute. Quel est ce long monsieur à nez en bec d'aigle qui cause avec d'Orves?

Jean leva les yeux et aperçut enfin son oncle. Il manœuvra pour se faufiler jusqu'à lui et, chemin faisant, cueillit au vol le nom de son interlocuteur : Cornuillac, le directeur de *l'Espoir*, le nouveau grand journal quotidien. Il fallait que ce fût un personnage d'importance, car la marquise s'était dérangée pour lui faire les honneurs du salon. Elle lui montrait son propre portrait à elle, par Dagnan-Bouveret, belle peinture, mais froide dans son attitude d'apparat et où l'éclair diabolique des yeux bleus n'était pas rendu; puis un portrait du marquis en tenue de chasse, par Carolus-Duran. La toile ne manquait pas d'allure, mais ces deux productions d'un art distingué étaient surpassées par deux autres qui leur étaient opposées; la première était un Nattier représentant une grand'mère des Pontcournai en Diane, un croissant dans les cheveux, un arc à la main, une peau de léopard autour des reins, chaussée à l'antique, fort retroussée et décolletée. Par ses membres musclés, sa carnation dorée, l'expression indécise de ses traits, elle rappelait May; elle semblait inconsciente de son extérieur hardi et s'avançait d'un air fort naturel dans un lumineux paysage d'été, étonnante de relief, de coloris à la fois velouté et puissant. La seconde était un magnifique Sargent, cadeau de San Felipe à la marquise, et offrait un souvenir de May dans son dernier costume d'enfant; la fillette, déjà adolescente, semblait un fantaisiste valet d'équipage avec sa veste vert bouteille aux boutons blancs à hures de sanglier, sa jupe courte et plissée, blanche et verte, s'arrêtant aux genoux, ses bas à grosses côtes roulés à mi-mollet, ses manches en botte, ses gants à crispin, son catogan et son tricorne. Elle faisait songer à un page de vénerie. Sa main gauche portait un fouet de chasse, et sa droite contenait en laisse deux énormes chiens français, dont le poil blanc et noir frôlait ses hautes jambes nues marbrées par l'hiver

qui flottait, argenté, sur des lointains de forêt. La touche était crue, brutale, vigoureuse, mais les valeurs si exactes que rien ne heurtait l'œil, séduit par l'éclat et le jeu habilement ménagé des blancs, des noirs et des verts de différens tons. Le motif était amusant, la ressemblance criante ; la vigueur de la toile vous saisissait. Jean y retrouvait, fantôme poignant en ce jour, l'enfant fraîche et avenante, déjà énigmatique, mais séduisante, de la terrasse des Tuileries, la May d'il y avait seulement cinq ans... Était-ce croyable qu'il se fût écoulé si peu d'années, qu'il se fût creusé un abîme entre cette May-là et l'actuelle baronne Amédée Privaz?... Cornuillac et d'Orves s'extasiaient :

— Hein ! fit le journaliste, l'art moderne quand il est traduit par de vrais tempéramens ! et il s'absorbait dans la contemplation du Sargent.

— Oui, consentit le baron avec une sorte de regret, — et il ne quittait point le Nattier des yeux.

— Cette toile possède une bien amusante histoire, intervint la marquise à qui cette hésitation parut devoir être tranchée, et elle désignait le Nattier.

— Quelle histoire ? s'enquirent ensemble d'Orves et Cornuillac.

— Figurez-vous, messieurs, que ce portrait se trouvait à Pontcournai ; et l'on prétendait qu'en punition d'avoir permis qu'on la peignît aussi légèrement vêtue, ce qui donnait des tentations aux hommes, — les prunelles bleues de la narratrice s'éclairèrent d'une flamme involontaire, — notre grand'mère fut condamnée à revenir toutes les nuits en ce monde, et c'était un sujet de terreurs effroyables. On exorcisa le château. Peine perdue. On assurait qu'il fallait brûler le portrait. Avouez que c'eût été dommage?

— Certes ! s'exclama Cornuillac. D'Orves ne dessina qu'un geste, mais il était éloquent.

— Alors, tout simplement, j'ai imaginé de transporter ce portrait ici. A Paris, il ne donne plus de tentations à personne, et les apparitions de la belle dame court vêtue ont cessé à Pontcournai. — Et la marquise éclata de rire.

— Voilà qui est tout à l'honneur de la province ! conclut d'Orves.

— Croyez-vous ? interrogea la maîtresse de maison avec un accent où perçaient des réticences. Mais déjà, avant qu'il

pût lui répondre, elle était accaparée par d'autres invités.

— Elle est charmante, la marquise du Pontcournai! confia Cornuillac au baron.

— Charmante n'est pas assez dire, riposta celui-ci ; elle est incomparable! en lui-même, il pensa tout bas : « et d'une rosserie! » puis l'ex-diplomate aperçut son neveu : « Tiens, te voilà, toi!... allons faire un tour au buffet ensemble! » En sortant du salon, ils passèrent sous le portrait de François du Pontcournai, général des Galères, peint par Philippe de Champaigne, image grave et fine. Cornuillac désigna la toile d'un signe, mais d'Orves l'entraînait : « Oui, affirma le baron, cet hôtel est rempli d'admirables choses, répandues au hasard, simplement conservées avec une exemplaire piété familiale, mais sans grand discernement. Car à ces chefs-d'œuvre sont mêlées d'incroyables horreurs... Avez-vous remarqué en entrant « Jean de Chateaumorond sous les murs de l'Escandelour ?

— Ah! oui, convint Cornuillac, la grande machine murale. Oh! oui, c'est une franche croûte. — Il sourit, mais il se sentait mal à l'aise dans ce milieu inaccoutumé où il avait l'impression d'être épié par chacun. Il surveillait attentivement le pli, pourtant irréprochable, de son pantalon.

Sur les premières marches de l'escalier, comme ils luttaient contre le flot montant pour descendre eux-mêmes vers la salle à manger, ils se heurtèrent dans San Felipe et dans le vieux Puylaurens. Celui-ci avait entrepris l'Italien :

— Mon cher, vous devriez bien recommander à Édith de surveiller son maître d'hôtel. Les petits fours d'aujourd'hui étaient tout simplement détestables, et les foies gras très quelconques. Voici pourtant la saison où l'on peut s'en procurer. Le jour où l'on marie sa fille, que diable! on pense à ces choses-là! J'ai entendu tout à l'heure des réflexions très désobligeantes sur ma belle-sœur à ce sujet. Voilà comment, dans le monde, on se fait mal juger!

Le prince cherchait, sans y réussir, à calmer le vieillard irrité.

Cependant d'Orves, Cornuillac et Jean parvenaient à descendre les marches et pénétraient dans la salle à manger. Elle était située au rez-de-chaussée et ses fenêtres donnaient sur la cour. Elle se présentait longue et large, élégante de proportions, mais obscure et humide.

— Tu vois, dit le baron à son neveu, elle est dallée, comme celle du Pin.

— Il doit y faire bon... en été, plaisanta Cornuillac que la compagnie du baron diplomate mettait en train.

Du Migand s'approchait d'eux : « Brr ! on gèle ici, loin de la cheminée, » confia-t-il.

Cornuillac l'observait attentivement et curieusement, à la façon dont il usait envers tout le monde. L'aide de camp, après s'être informé de sa qualité, pria d'Orves de le présenter au journaliste.

— Voici un tableau dont on parlera longtemps à Paris... huit jours peut-être, indiqua le baron en montrant la salle. De fait, la scène méritait l'attention. On venait d'allumer les bougies des lustres dans la longue et vaste pièce. Du feu flambait dans une charmante cheminée Louis XV en marbre veiné. Autour des tables, les maîtres d'hôtel poudrés, en jabot, culotte courte et cravate de dentelle, servaient toute une cohue élégante, empressée devant les pyramides de sandwiches, de fruits et de gâteaux ; cohue de gens bien habillés, de somptueuses femmes, de grands chapeaux, de plumes ondoyantes.

D'Orves surprenait des bribes de conversation dont le décousu et l'enchevêtrement l'amusaient.

— J'ai examiné les boiseries... elles sont très ordinaires.

— Ils en ont, paraît-il, refusé deux cent mille francs.

— Dans leur position ?... je n'en crois rien.

— Positivement, il l'embrassait dans le cou... ça, je l'ai vu.

— Mariage orthodoxe... en Russie, on a le droit, vous savez.

— Trois cent mille livres de rentes le jour de son mariage et cent mille aux parens !

— L'argenterie est admirable !

— Je préfère le collier de perles.

— Ismaïlia ou le Caire... vous devriez nous rejoindre.

— Pas moyen... tir aux pigeons !

— Un ruban aux bons locataires... un ruban et une petite médaille.

— Sera pas heureuse, vous verrez ça. C'est moi qui vous le prédis.

— Le foie gras est quelconque.

— Il est encore meilleur que les petits fours... décidément, voilà une maison où je ne reviendrai pas.

— Avec le jeune ménage, ça sera curieux.

— Oh ! ils vont faire des transformations... d'abord, une vieille bicoque comme celle-ci ne tient plus.

— Vous me trouverez dans le livre des téléphones... je suis dans le livre des téléphones.

Du Migand et Cornuillac conversaient ensemble. L'oncle de Jean discerna soudain dans la foule un haut profil en bec d'aigle, ressemblant à celui du journaliste, mais, à le bien considérer, plus fin, plus autoritaire, plus énergique. « Tiens, fit le baron, voici Saint-Gelais. Allons lui dire bonjour. » Jean sursauta, au nom de son ancien commandant : il allait le revoir. L'oncle et le neveu fendirent la foule et se dirigèrent vers l'officier en civil, que rien ne distinguait de ses voisins, sinon sa mine et sa rosette rouge. Le commandant protégeait sa cousine, la comtesse de Saint-Gelais, et s'efforçait d'atteindre pour elle une coupe sur l'une des tables.

— Bonjour, cher commandant, dit d'Orves : Vous venez au ministère pour décrocher vos étoiles ?

Le fier regard de Saint-Gelais se voila d'ironie derrière son binocle d'écaille.

— Non, répondit-il simplement... J'ai tenu à venir serrer la main de François en ce grand jour. » Puis il se pencha vers l'oreille de d'Orves : « Triste mariage ! » confia-t-il.

D'Orves eut un geste évasif. Mais la vénérable comtesse de Saint-Gelais insista :

— On m'a dit des choses sur la mère de ce jeune homme... des choses qui ne sont pas à répéter... et qui font frémir.

— Deux raisons pour que nous les écoutions et que, dans le plus bref délai, nous en fassions profiter nos connaissances, jeta d'Orves.

Mais, pour punir le baron de son insolente ironie, la bonne personne murmura pour son cousin seulement « les choses incroyables qu'on disait. »

— On me l'a affirmé de bonne source, acheva-t-elle très haut, de manière à être entendue par tous ses voisins.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit, ma chère Berthe, répliqua le commandant, et il se redressa. Il blâmait cette union, mais méprisait encore plus les papotages.

D'Orves, qui avait été exclu de celui-ci, en eut cependant comme l'intuition.

— Cette sainte femme, pensa-t-il, a donc des accointances avec tous les mondes. Mais il jugea préférable de se taire et de ne point encourir la redoutable rancune de la mère des œuvres. Il parla, au commandant, de Jean de Raimondis qui, non sans peine, suivant de loin son oncle, arrivait à eux.

— Qu'est-ce que vous avez fait, mon cher, à ce garçon-là? s'enquit le baron. Il ne se possède plus à la pensée de vous revoir.

— Mais rien de particulier que je sache, riposta le marin... Raimondis a été placé sous mes ordres et nous avons fait ensemble la campagne du *Ducasse* dans l'Atlantique... C'est un brave garçon que j'apprécie... et qui sert bien... Qu'est-ce que vous allez devenir maintenant, mon ami? — Les yeux de Jean brillaient, fixés sur le commandant. Il répondit :

— Je ne sais pas, commandant : la liste, au petit bonheur.

Il oubliait la froideur de May; ne revoyait-il pas son autre idole?

Le commandant de Saint-Gelais reprit :

— C'est vrai... la liste... et il s'attarda sur ce mot, un peu rêveur. Il songeait à ce que cette expression ouvrait d'horizon sur tous les grands chemins de la mer...

— Le plus sage, conseilla-t-il, est de s'en remettre à la chance, de ne pas essayer des démarches qui aboutissent souvent au résultat inverse de celui qu'on s'était proposé... au fait, vous n'avez pas eu vos dix-huit mois sur le *Ducasse;* nous sommes rentrés auparavant; vous êtes « a, » bon pour campagne lointaine... je vous envie.

Ce célibataire eut quelque chose de si sincère dans la voix que Jean tressaillit et que d'Orves fut ému.

— Le mieux, proposa le baron, serait que mon neveu se retrouvât sous vos ordres, mon cher commandant.

Le visage du commandant se rembrunit.

— Pour ma part, avoua-t-il, je le souhaiterais... mais je ne sais pas ce qu'*ils* vont faire de moi... je ne *leur* demande jamais rien... aussi, volontiers, *ils* m'oublient...

Une idée traversa la cervelle du baron d'Orves. Montrant Cornuillac qui causait toujours dans le coin avec du Migand :

— Vous voyez ce monsieur?

— Oui, eh bien?

— Eh bien! c'est Cornuillac.

— Le journaliste?

— Lui-même. Je le connais. Si vous voulez, je puis... Saint-Gelais se dérida du même sourire que tout à l'heure quand on lui parlait d'une visite pour décrocher les étoiles. Aimablement, mais irrévocablement, il déclara :

— Je vous remercie, mon cher ami, de l'obligeante intervention que vous me proposez, mais vous n'ignorez pas ma ligne de conduite : Des services, des propositions par la voie hiérarchique... en dehors de là, rien.

D'Orves, sensible à ce noble accent, se permit d'insister encore :

— Oui, je sais, vous êtes une belle âme, mais permettez à vos amis de déplorer parfois...

— Que je sois une belle âme! sourit-il. Non, je préfère que mes amis nourrissent une bonne opinion de moi.

Cependant le mot de journaliste avait sonné aux oreilles de sa cousine. En femme d'œuvres, Mme de Saint-Gelais soupçonnait la puissance de la presse.

— Ce M. Cornuillac, s'enquit-elle, est-il bien pensant?

— Ma foi, madame, renseigna d'Orves, je serais bien embarrassé pour vous définir le fond de sa pensée. Peut-être le serait-il lui-même...

— S'il n'est pas bien pensant, poursuivit la vénérable comtesse, est-il croyable qu'il soit ici, un pareil jour, à nos côtés?...

— C'est le bras droit de Privaz, expliqua l'ancien diplomate. D'un trait de plume il abaisse ou élève les ministres, dirige ou retient le flot de l'épargne, exalte ou arrête les entreprises,.. il passe en pouvoir le président du Conseil.

Mme de Saint-Gelais réfléchissait profondément. Elle conclut en conseillant à son cousin :

— Cependant, Raymond, si ce monsieur est omnipotent, vous pourriez peut-être réellement tenter...

Le commandant coupa court, fort net :

— Inutile, ma chère Berthe. Je viens de dire devant vous pourquoi.

La bonne dame baissa le nez, déconfite, et s'absorba dans la dégustation de son café glacé. D'Orves, qui ne l'aimait pourtant point, en eut pitié. Pour la remettre d'aplomb, il lui assura :

— On chuchote que c'est votre fils qui a fait le mariage.

Agréablement flattée, Mme de Saint-Gelais convint :

— On exagère... la vérité est qu'il y a contribué, simplement :

— Bel ouvrage ! laissa tomber sèchement le commandant, et il tourna les talons.

A ce mot, Raimondis sentit doubler encore son attachement pour son ancien chef, mais la respectable douairière pâlit sous la brusque douche. D'Orves en souffrit pour elle, quoique lui étant hostile. Il n'eût point été capable de cette dureté, ni, pour parler franc, de ce courage. Et puis, secrètement, il s'accusait d'avoir été un peu coupable aussi : avait-il fouillé tous les replis de sa mémoire quand la marquise lui avait demandé des renseignemens ? Maintenant, il craignait que non.

Il se trouva soudain gêné d'être associé à la fête et il avertit Jean :

— Voici que l'heure s'avance... il faut nous en aller... Si tu n'as rien de mieux dans tes projets... viens dîner ce soir à l'Union avec moi, tu retrouveras le commandant de ton cœur.

L'oncle et le neveu prirent congé de la digne Mme de Saint-Gelais.

Dans le vestibule, attendant leurs manteaux, ils entendaient encore :

— Pensez-vous qu'ils aient réellement refusé deux cent mille francs des boiseries. Dans leur position, cela n'est pas croyable !

— Oh ! ma chère, aujourd'hui, tout est hors de prix !

— Le foie gras était quelconque !

— Et les petits fours pas mangeables !

— Trois cent mille livres de rentes ! Cinquante pour sa toilette, cent aux parens pour la location de l'hôtel.

— Dans ces conditions-là, je me marierais demain !

Cela tournait à la scie. Dans un angle, le baron et Jean aperçurent Cornuillac et du Migand qui causaient toujours. L'amiral de La Tilouze s'était joint à eux.

— Que peut désirer ce vieillard ? rêva d'Orves à mi-voix. Il est entièrement chamarré de dorures et de grands cordons. Son neveu lui répondit chaleureusement :

— Ils ne sont pas tous comme cela : voyez Saint-Gelais.

Alors la figure du baron s'éclaira de son inimitable sourire :

— Deux écoles, fit-il. Mais cette concession n'apaisa point Jean.

— Sans rancune... à ce soir, lui cria le baron qui jugeait son chatouilleux neveu avec la sympathie, avec l'indulgence de l'âge mûr pour les excès et pour les illusions de la jeunesse. Et d'Orves devinait aussi que Jean, aujourd'hui, souffrait.

— Il ne se jettera cependant pas dans la Seine, réfléchit-il, puisque, tous les jours, il voit la mer à sa portée. Et dans son for intérieur, il se réjouit de procurer à Jean le seul plaisir qui pût lui être secourable : celui de dîner avec le commandant de Saint-Gelais. Puis, ayant endossé sa pelisse, il sortit à son tour.

Devant le baron, Jean marchait, sans se douter que son oncle suivait confusément sa noire silhouette dans le brouillard. Il ne pensait pas à son oncle, d'ailleurs, ni à sa parfaite, à sa constante bonté pour lui. Il souffrait, et cette souffrance s'extériorisait, si l'on peut dire, par l'accord du paysage avec elle.

Un temps de novembre régnait, gris, suintant, humide, un temps qui pleurait, rendait le pavé gras, les aspects maussades. Il semblait que la nature entière s'enfonçât pour toujours dans une mélancolie sans fin.

Sur le Pont-Royal, Raimondis contempla la Seine perdue dans la brume : sur les berges, de tristes rangées d'arbres se profilaient vaguement, et aussi le Louvre avec ses clochetons, sa longue façade ouvragée. Le jeune homme resta là quelques minutes : machinalement sa vue s'attachait à des chalands lentement amenés au fil du fleuve, luisans d'eau et comme vernis; leurs ferrures, récemment peintes au minium, éclataient comme d'étranges lueurs ardentes dans cette atmosphère fumeuse. Il se souvenait de certains aspects pareils, mais où ? Dans l'arsenal de Brest ? en Amérique, à Baltimore, à Philadelphie, quand il y avait passé avec le *Ducasse* ? en Hollande, peut-être, tout simplement lors de son premier voyage de bordachien ? A vingt-trois ans, il éprouvait déjà cette impression qui constate une stupéfiante similitude entre des régions très éloignées les unes des autres, et qui cause parfois une sorte d'hallucination aux marins et aux voyageurs. Ils se demandent alors s'ils ne sont pas les jouets d'incroyables mirages, et si l'univers entier, la réalité des apparences, n'est pas un vain songe ?...

Oui, Jean de Raimondis ressentait l'impression de déambuler dans un rêve, un douloureux rêve... Il revoyait ce même

paysage, — le même, certainement, — un matin de juin, il y avait de cela des années, la terrasse des Tuileries, — celle-ci qu'il contemplait justement en cette minute présente, l'infernal cauchemar des compositions, — celui-là effacé, lointain, presque oublié; et puis une séduisante adolescente, fraîche et grave, un peu énigmatique, la silhouette même que l'admirable toile de Sargent venait de lui représenter, et cette silhouette essuyant la boue de Paris projetée sur sa chair, et encore cette silhouette poursuivie sanglante par Amédée Privaz dans les ruines de Grimonville, puis un intervalle trouble et, soudain, un nouvel éclair : le même visage, plus formé, plus doré par l'air marin, le sport, le grand air, dans un canot, dans le salon clair d'une villa à Dinard, puis plus rien, plus rien que la désespérante brume d'hiver où s'enfuyait un insaisissable, un irréel fantôme que Jean poursuivit longtemps sous les gouttelettes froides du brouillard, parmi les arbres spectres de la terrasse des Tuileries...

Cependant, le baron d'Orves suivait son neveu à petits pas, et, pour être plus lucide, sa pensée n'était pas moins absorbée.

« Ah çà! qu'est-ce que j'ai? se disait l'ancien diplomate comme le jour de sa promenade à la Vicomté. Est-ce parce que ces braves gens m'ont tous agacé avec leur foie gras, leurs boiseries, leurs cent mille francs, leur étonnante aptitude à tout dénigrer, à donner aux actions, indubitablement, les motifs les plus intéressés et les plus vils? Oui, j'étais exaspéré, certes, d'entendre, dans ce glorieux, dans ce suggestif décor, d'entendre tout rapporter à la qualité des sandwiches et des petits fours, et un Cornuillac en a été, lui-même, froissé.

« Ah! l'admirable Nattier! l'incomparable Sargent! Oui, l'art se survit jusque dans cette époque de hideur, puisque du pays des usines et du « business, » nous arrive ce magicien de la lumière! Chantent-ils assez, ces noirs, ces verts si exacts, graves de ton, si magistralement distribués, avivés soudain par des blancs, presque des argens, aussi perçans, aussi subtils que l'éther, et qui semblent tracés par la main d'un Ariel échappé à Shakspeare! Et, près de ce portrait d'aujourd'hui, celui d'hier, chaud et doré dans sa patine, naturel dans sa corruption, harmonieux, fini, parfait dans sa facture, symbole d'une société et d'une époque! Le Crépuscule auprès du Matin! Voilà des impressions que je ne glanerais pas au Pin, ni au Vivier, ni en remontant la côte Saint-Eutrope, ni en suivant les bords

du Loir. Pourtant j'ai hâte d'y retourner, d'y lire mes livres, d'y reposer mon esprit sur des paysages calmes, des souvenirs anciens, apaisans et charmeurs, d'y oublier, d'y mépriser, en pleine possession de moi-même, l'effréné désir d'argent, le fiévreux, l'insatiable besoin de luxe et de plaisir, l'envie jalouse, la médisance perfide, l'hypocrisie des façades !... Que chuchotait cette bonne femme ? Des mariages comme celui-là se voient sans cesse. Pourtant, Dieu sait si j'en ai été partisan ! Non, certes... mais ce qui est plus grave, j'en ai peut-être été le complice : j'ai fourni les meilleurs renseignemens sur le père, et j'ai accepté d'être le témoin du fils. Ah ! voilà mon remords ! L'éprouverais-je, si ce financier appartenait à la saine et vigoureuse bourgeoisie où nos administrations, nos industries, nos assemblées, parfois notre armée et notre marine ont puisé, sous l'ancien régime comme de nos jours, tant d'essentiels élémens ? Non, à coup sûr. Non, mille fois non. Mais dans la vie, dans le caractère, dans les manières, dans les moyens de Privaz, il y a quelque chose de trouble et de profondément corrupteur. Quoi ? Je ne puis au juste le définir : Les louis jetés au conducteur d'automobile sous le nez de l'Américain !... Dire que ce jour-là, il y a cinq ans, presque en ce lieu, je lui ai prédit l'échec ! Il a été plus fort que moi. Les besoins de luxe d'une femme lui ont ouvert la brèche. Il a réussi. Et, moi-même, je l'ai aidé à réussir ! Amère et vaine constatation ! Là encore une sotte générosité m'a dupé. J'ai voulu être trop beau joueur et, aussi, dilettante trop sceptique, que l'assaut obstiné de cet aventurier amusait, passionnait en quelque sorte. J'entends d'ici tous les comparses de salon attribuer à mon acte des motifs honteux. Parbleu ! ces gaillards-là me mesurent à leur aune. Ils sont aussi incapables de comprendre mes actions que mes paroles. Ah ! s'ils pouvaient soupçonner mon existence : j'ai vécu pour des idées ! Mais ils croient que c'est impossible... Les idées, après avoir brisé jadis en moi un amour de jeunesse, m'ont-elles donc encore une fois égaré ? Ai-je vécu trop éloigné, trop insouciant des insipides bruits du monde, trop peu curieux des gestes privés d'autrui ? Le cas de Privaz m'a amusé, mais que sais-je de l'homme ?... Et de la femme ?... Encore moins. J'ai cru deviner que c'était là-dessus qu'on glosait.

« Tout invraisemblable que cela puisse paraître, j'avoue ne m'en être jamais préoccupé avant ce jour, avant ces malveil-

lantes insinuations. Seraient-elles fondées?... Assemblons des souvenirs... que c'est vieux!... A Lima, effectivement, je crois me rappeler que Privaz vivait avec une Chilienne, ramassée je ne sais où, qu'on ne voyait d'ailleurs jamais, et qui n'était pas encore sa femme... La serait-elle devenue?... L'aurait-il peu à peu éduquée, puis présentée?... Mystère? Mais, après tout, c'est possible. Voilà ce que glissait la vénérable comtesse de Saint-Gelais à l'oreille de son cousin et ce que demain Tout Paris chantera sur les toits. Rien n'échappe à la police des pieuses confréries. Et le fils de cette Chilienne est le mari de May... Misérable insensé que je suis! »

Haletant, d'Orves s'arrêta. Il était rendu au Pont-Royal. Il crispa ses deux mains sur le parapet de pierre. La brume humide couvrant la Seine montait vers lui, noyant de plus en plus la noble perspective de sa tristesse sans bornes.

« Ah! soupira d'Orves, qui m'eût dit cela il y a cinq ans!... » Puis il réfléchit encore : « Si j'avais confié ce scrupule à la belle Édith, cela eût-il empêché?... Allons! fit-il en se redressant, il vaut mieux que je porte ce péché qu'une si jolie femme... somme toute, j'agis encore en galant homme et, au moins, vis-à-vis de moi-même, je bénéficie des circonstances atténuantes. » Et le baron reprit sa marche. Il évoquait simultanément l'image de Jean, vrai pilote de légende à la barre du canot du *Victorieux*, conduisant au port, malgré la brise et la mer inclémentes, la fiancée de ses rêves, et, d'autre part, l'image d'Amédée Privaz, moulé dans sa grande tenue, reluisant d'or, descendant au bras de May l'allée centrale de Saint-Thomas-d'Aquin, soutenu par la voix des orgues, au milieu du Tout-Paris assemblé.

Et il songeait aussi aux mères de chacun des rivaux. Alors, de la même manière, narquoise et mélancolique, qu'il avait, à propos de Saint-Gelais et de La Tilouze, prononcé : « Deux écoles, » il dit tout haut : « Deux routes.

« Tout de même, » médita-t-il. Mais le souvenir de la charmante Marthe ayant surgi dans ses réminiscences, d'Orves aussi, sous les gouttelettes froides et parmi les arbres noirs des Tuileries, marcha longtemps, hanté par un fantôme.

IX

Jean de Raimondis, le fusil sous le bras, gravissait péniblement, dans la boue, le chemin creux qui montait, encaissé à la façon d'une douve, entre deux hauts talus couronnés de haies, garnis de souches. L'un bornait le clos des Fontenelles; l'autre, le premier champ des Gennetières. Un ciel gris voilé de brume légère, ciel de l'ultime novembre, couvrait le chemin d'une voûte morne. Aux branches des troncs tordus, recroquevillés, crevassés, tremblaient encore quelques rares feuilles sèches, roussies, mordues, mais épargnées par les premières bourrasques d'hiver. Jean tirait péniblement ses pieds, l'un après l'autre, hors de la boue grasse où ils menaçaient à chaque instant de s'enlizer. Il songeait... voici déjà quelques jours quil était revenu de Paris au Vivier. Sa « résidence » se prolongerait encore pour une période indéterminée. Puis un ordre le rappellerait dans un port pour un service temporaire. Enfin luirait le matin, le matin si impatiemment attendu, où son tour sur la liste de départ lui ouvrirait l'un des chemins multiples de la mer: Atlantique, Gabon, Extrême-Orient, Pacifique, océan Indien.

Jean ignorerait son lot jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'heure où l'*Officiel* lui apporterait sa désignation. « Tâchez d'aller en Chine, » lui avait recommandé Saint-Gelais, le soir où ils avaient dîné ensemble à l'« Union, » conviés par d'Orves.

La Chine des soieries, des paravens, des magots lui trottait par l'esprit, et aussi le Japon, le Japon de *Madame Chrysanthème :* « C'était le lendemain que nous devions atterrir... cette attente nous amusait, et nous formions mille projets. » Il retrouvait, intacte dans sa mémoire, la phrase qui l'exaltait, le possédait, le ravissait par delà les réalités immédiates, les transes de l'examen écrit, à Vaugirard, aux Tuileries, et l'expérience n'avait point affaibli, au contraire, le sortilège des mots enchanteurs. Oh! oui, partir, partir à tout prix, le plus loin possible, le plus tôt possible, s'évader des chagrins, des déceptions, des rancœurs, fuir ce monde plat, si borné dans ses déceptions, dans ses ambitions, dans ses désirs, si monotone dans ses joies... marcher à l'imprévu, à l'aventure, au mirage tentateur qui appelle, là-bas, au bout de l'horizon.

Les camarades ne semblent pas pressés. Privaz, le premier sur la liste, vient de donner sa démission. Il a fini les années qu'il doit à l'État. D'autres, Jean le sait, cherchent à permuter, s'ingénient à trouver des stratagèmes pour demeurer en France... Si seulement l'un de ceux-là écrivait à Raimondis pour lui proposer le poste redouté ou dédaigné?... Peut-être cela arrivera-t-il? Tout arrive. En tout cas, rapidement ou lentement, dans trois ou dans six mois, dans un an au plus, — car Jean n'a pas été classé dans les premiers de sa promotion, tant s'en manque, — quoi qu'on puisse faire, il partira, avec joie!... Il a revu son père, qui vieillit. Le fils éprouve bien une vague tristesse à l'idée de laisser seul, aux soins de Perpétue, ce géniteur grisonnant... Mais, la campagne du *Ducasse*, celle de l'École d'application ont déjà familiarisé Jean avec cette constante séparation. En six ans, c'est la troisième fois qu'il revient passer un peu de temps au Vivier. Si sa mère vivait, nul doute que cette séparation ne lui coûtât davantage. Mais elle est morte, et lui s'est habitué à vivre seulement par la pensée auprès des êtres chers.

D'ailleurs, le lien qui l'unit à son père n'a jamais été aussi vibrant, aussi net, aussi essentiellement vital que l'attache maternelle.

Ces jours derniers, Jean de Raimondis avait cependant senti ce lien se renforcer en lui-même, se préciser, se révéler, d'une espèce différente, plus tardif, plus obscur, moins spontané, moins instinctif, mais singulièrement puissant, aussi fort que l'autre peut-être... Le vieux gentilhomme, si indifférent en apparence à son fils durant l'enfance de celui-ci, lui lançait maintenant à la dérobée des regards furtifs, attendris, que Jean surprenait à l'insu de son auteur qui s'en fût voulu de l'amollir. Le comte Octave, assez parcimonieux de nature, l'avait même gratifié d'un cadeau, les *Caractères* de La Bruyère, petit volume relié, en maroquin rouge, où le chiffre de Philibert de Raimondis, P et R entrelacés dans un joli dessin Louis XV, se lisait au dos, frappé en or, un peu effacé. C'était l'exemplaire du Chevalier, de ce Philibert, qui avait sauvé le Vivier pendant la Révolution.

Jean se promit de le lire quand il serait au loin, en campagne, par manière de piété familiale et pour se rappeler le Vivier, car, de l'œuvre elle-même, il ne gardait que des souve-

nirs confus d'examen, d'explications étymologiques et grammaticales, en un mot de détestables souvenirs.

Sans se décourager, sans se lasser, obstinément, Jean gravissait cependant la côte encaissée... Soudain, des souches de droite, un véritable tourbillon de perdrix effarées traversa le chemin en vol serré à grands fracas d'ailes, à crissemens précipités de becs et de plumes. Jean, surpris, n'eut que le temps d'épauler et de lâcher ses deux coups de fusil, au jugé. A travers la fumée, il crut apercevoir tomber quelque chose, et il lui sembla entendre le bruit mat de corps rebondissant, se débattant, voletant sur la terre, de l'autre côté du talus, dans la vigne des Fontenelles. Aussitôt, saisi, fouetté par l'âpre et violent plaisir de la chasse, Raimondis oublia la boue, ses tristes pensées, gravit le talus d'un bond, tout à la joie de son butin. Ses victimes, au nombre de trois, palpitaient en effet dans de hautes herbes qui bordaient la vigne, tiges souples et folles, humides et brillantes, saturées, emperlées de brume. Les trois perdrix étaient des perdrix grises, de celles qui sont si farouches en cette saison, et, pour ainsi dire, impossibles, à moins d'un hasard, à approcher et à atteindre. Jean s'élança vers elles, se baissa, mit la main sur leur col, car, bien que criblées, elles se débattaient vivement, encore pleines de vie, de nerf, grasses comme des poules, et cette chair délicate et chaude qui ne pouvait échapper à son étreinte évoqua brusquement en lui de cruelles pensées. Pourquoi May l'avait-elle repoussé, pourquoi semblait-elle même ne pas vouloir le reconnaître, accorder un pauvre souvenir à son sentiment? Actuellement, Jean la détestait plus encore que Privaz... il eût voulu la tenir, là, sous sa serre, impuissante et éplorée, comme les perdrix ses victimes, incapable de fuir et de l'exaspérer plus longtemps, vaincue en dépit de la vigilance, de la fertilité de sa ruse, de la vigueur, de la rapidité de son essor... machinalement ses doigts se crispaient davantage sur la gorge soyeuse des trois oiseaux qui sursautaient, étranglés, hâtés dans leur agonie par cette pression inexorable... Jean voyait rouge... puis les tressaillemens cessèrent, et les corps des trois bêtes devinrent trois boules de plumes, douces et inertes au toucher, avec une goutte de sang au bout du bec... et Jean, à les contempler, fut envahi par une tristesse infinie.. Si May, par aventure, allait se trouver malheureuse...

Il s'assit près des trois perdrix mortes. Machinalement il les

caressait, se refusait à les regarder plus longtemps, reportait ses yeux sur le paysage. Il faisait doux et humide. Une petite brume flottait par places ; la pourpre des feuilles dominait encore, mais cette pourpre s'enfonçait, s'immergeait dans des flocconnemens blanchâtres et bleuâtres qui montaient du sol. Dans les déchirures de cette ouate en suspens, on apercevait des bandes d'innombrables corbeaux posés à terre. Leur croassement se répondait de loin en loin, affaibli ou proche, plaintif, monotone, scandé comme une psalmodie funèbre. Par ailleurs, les bruits étaient rares. L'essieu d'une charrette très distante grinçait, mais on ne l'eût point entendu normalement, sans cet étonnant silence. Le Loir se révélait, flaque jaunâtre, miroir terni, en bas de la côte, entre des peupliers nus. C'était le grand repos de l'hiver.

Sa contagion gagnait Jean. Une résignation, un calme stoïque, un nouveau courage l'envahissaient. Il se leva, ramassa son gibier et se mit à redescendre la vigne du côté opposé au chemin creux. Bientôt il remarqua une femme en haillons qui l'observait. Il s'approcha d'elle. Elle paraissait méfiante et hardie, tout à la fois. Jadis elle avait dû être belle, mais la saleté, la misère, les maternités nombreuses avaient avili ses formes. Jean la reconnut bien. On la nommait la Houaron, et elle était célèbre dans le pays à cause de sa mauvaise conduite; ses enfans, au nombre de cinq ou six, en haillons eux aussi, ayant eu pour pères des passans, ramassaient des pommes à demi pourries laissées sous l'arbre. Jean rapprochait l'étrange éclat du regard de cette louve impudique et affamée d'un autre éclat d'yeux, les yeux de la belle marquise du Pontcournai. Positivement, il y avait entre ces deux regards quelque ressemblance. Mais peut-être la rancune l'accentuait-elle encore pour Jean. D'abord renfrognée, hargneuse, presque agressive, car on la chassait de partout, la figure de la Houaron se détendit quand elle eut identifié Jean. Il lui dit paisiblement : « Bonjour, la Houaron. » Elle expliqua, adoucissant sa voix rauque :

— Bonjour, monsieur Jean... de loin, comme ça, je ne vous remettais pas... les petits y ramassent des pommes, pas vrai... des pommes qui ne sont plus bonnes à grand'chose, allez... nous, ça fait encore ben notre affaire. » La Houaron vint presque contre Jean et lui murmura, d'un ton confidentiel : « Votre mère a été ben bonne pour moi dans les temps. N'en voilà d'une

bonne dame... parlez moi de ça !... Et penser que le bon Dieu l'a rappelée... En' n' peut être que dans le Paradis, ben sûr ! » Et, tout en parlant du Paradis, elle frôlait Jean, lui adressant des clignemens d'yeux sur le sens desquels il n'y avait pas à se tromper. Mais l'enseigne s'éloignait, riant et haussant les épaules, après avoir distribué quelques sous aux enfans. Il se promit de conter l'anecdote à d'Orves; mais, en sortant du Clos des Fontenelles, il trouva l'abbé Mineau. Il fit immédiatement part de sa rencontre au digne ecclésiastique.« Mauvaise engeance, monsieur Jean, triste engeance, » confia le prêtre. « C'est grand'-pitié, je vous assure... à chaque nouvel enfant qui lui arrive, à peine relevée, croiriez-vous qu'elle vient me trouver pour que je baptise le fruit de son vice... Je le fais... il le faut pourtant... parfois je pense : Quel diable de chrétien je fais là ! Mais, n'est-ce pas, monsieur Jean, on ne sait jamais! Dieu a des voies insondables, des miséricordes infinies qui nous demeurent mystérieuses, incompréhensibles pour notre pauvre raison humaine. Ah! monsieur Jean, que la miséricorde divine est grande et belle! » Le curé s'arrêta et saisit le jeune homme par le bras. L'émotion, la foi ardente, une extraordinaire noblesse rayonnaient de la figure plate, battue de mèches grises sous le chapeau à larges bords, l'environnaient d'une auréole. L'abbé Mineau reprit :

— Ainsi Joseph Taupier... Joseph Taupier qui a traqué les prêtres, brûlé, volé, pillé, profané les églises, poursuivi, massacré, torturé les Innocens,... Joseph Taupier bénéficie de nos prières plus que certaines de ses victimes qui n'ont pu se préparer chrétiennement à la mort... c'est qu'il y a dans la vie des faits cachés que nous ignorons... Nous ne voyons presque rien, et Dieu voit tout... c'est le secret de grâces ou de châtimens qui parfois nous déconcertent. » Il se passa la main sur le front et continua : « Voilà pourquoi, moi, ministre de l'Église, petit-fils de l'homme qu'a misérablement assassiné Taupier, je prie une fois le mois pour le repos de l'âme de ce terroriste... Il y a eu sans doute dans son existence des bonnes actions obscures, peut-être une seule, dont Dieu s'est souvenu. Qui peut nous donner une idée plus grande de la miséricorde de notre Créateur?... Elle est infinie, voilà ! » Et le prêtre abaissa son doigt levé en un geste d'enseignement. Jean de Raimondis objecta : « Mais, monsieur le curé, les fondations de messes vous ont été

prises l'an passé, lors de la séparation. En conscience, vous n'êtes plus tenu à rien vis-à-vis de Joseph Taupier ? »

Le curé Mineau fixa sur Jean un regard ferme et lui répliqua d'un ton pénétré : « C'est ce qui vous trompe, monsieur Jean. Je m'y considère comme tenu autant qu'autrefois. Les véritables continuateurs de Taupier, ses fils spirituels, nous ont en effet pris l'argent des fondations. En vérité, que cela change-t-il ? Ce n'est pour eux qu'un sacrilège de plus. Mais, pour nous ?... Voyons, était-ce pour quelques misérables pièces d'argent que, m'unissant, dans une infime mesure, au sacrifice inouï de mon Divin Maître, je surmontais ma répugnance à prier pour le repos de l'âme d'un scélérat dont les mains avaient été teintes par le sang des miens?... Je puis vous l'avouer, monsieur Jean, au début, quand je revins, jeune prêtre dans cette paroisse, et qu'il me fallut célébrer ces messes, je défaillais presque à l'instant de consacrer l'Hostie... un brouillard rouge passait devant mes yeux; alors je priais, je priais plus fort... et Dieu m'accordait la grâce de célébrer la sainte Messe. En vérité, serait-ce pour quelques misérables pièces d'argent de plus ou de moins que...?... Oh ! non... Taupier, selon notre chétif entendement humain, fut un bandit. Cela n'est pas douteux. Mais Dieu lui a permis de se repentir et lui a pardonné. Taupier a eu foi dans ce pardon. Il s'est endormi dans la confiance que l'Église faisait prier pour son âme qui, certes, en a grand besoin. Les fils spirituels de Taupier peuvent déchirer le contrat; moi, pas. C'est ce qui me différencie d'eux. Je suis prêtre. »

L'abbé Mineau avait prononcé la dernière phrase avec majesté. Il s'arrêta de nouveau, dévisagea Jean, et le saisit par le bras :

— C'était si vivant, voyez-vous, monsieur Jean, ce sentiment de foi, de confiance absolue dans l'Église chez nos ancêtres ! Leur vie et leur mort en étaient, pour ainsi dire, imprégnées. Je ne sais si vous avez remarqué, tout le long des murs de notre sanctuaire du Vivier, des plaques, parfois de pierre, plus souvent d'argile durcie, où sont gravés de vieux caractères. Ce sont des testamens, monsieur Jean, des testamens de bourgeois, d'artisans, de laboureurs. Ils sentaient, dans ces âges de brutalité, mais de foi vive, que la force leur manquerait, à eux bien entendu, puisqu'ils ne seraient plus là, mais aussi aux leurs, pour

faire exécuter leurs volontés dernières. Alors ils les faisaient sceller dans le mur béni, et, les ayant confiées à la garde de Dieu, ils s'en allaient tranquilles dans l'autre monde.

Jean regarda à son tour l'abbé Mineau. Celui qu'il contemplait n'était plus un pauvre vieillard tout blanchi, tout crotté, avec des sabots, une soutane retroussée, un panier de champignons, un parapluie bleu vert, mais un Être, immense, éternel, indiciblement vénérable, qui s'était déjà deux fois révélé à lui. Le curé du Vivier poursuivit :

— Ces testamens-là, monsieur Jean, savez-vous ce qu'ils expriment, ce qu'ils crient du fond des siècles? Ils attestent le sentiment populaire que nous ne trompons point, que nous ne pouvons tromper. Non, nous ne pouvons tromper. Nous ne pouvons manquer à la confiance que les âmes, même les plus misérables, les plus souillées, les plus indignes, mettent instinctivement en nous :

Qui Mariam absolvisti
et latronem exaudisti
mihi quoque spem dedisti.

Voilà pourquoi, en dépit des vautours sacrilèges, je continue à célébrer des messes pour le repos de l'âme de Joseph Taupier le Terroriste.

Jean et l'abbé Mineau marchèrent encore quelque temps, côte à côte, échangeant leurs pensées. Ils atteignirent ainsi le bord de la rivière où le chemin tournait et se continuait, à peine tracé, dans une prairie. Ils aperçurent d'Orves, debout, parmi les touffes des osiers. Il se promenait, selon sa coutume, un livre au bras. Et ce livre, que Jean reconnut bien, était un *Ronsard.*

L'abbé Mineau prit congé, car il voulait profiter des dernières lueurs du jour pour achever son bréviaire. Jean revint vers le Vivier, en causant avec son oncle :

Ils parvinrent ainsi au pied de la côte Saint-Eutrope, et, non loin d'eux, se dressait le pignon en pierre des Taupier avec sa taupe sculptée et son escalier tournant... Le baron en désigna le seuil d'un geste, murmurant les vers :

Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Dessus le mur Troyen, voyans passer Helene
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine
Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regars.

« Non, commenta-t-il, le regard d'Hélène ne vaut pas qu'on s'entr'égorge, ni même qu'on s'empoisonne la vie. » Il ajouta plus bas, comme pour lui-même : « Tout au plus est-ce bon pour des imaginatifs comme moi. » Puis il reprit énergiquement, vigoureusement : « Mais non pour des hommes d'action comme toi. Tu vas partir... »

Son exhortation fut coupée par un cavalier en habit rouge, qui descendait la côte au galop allongé de son cheval. Il s'arrêta brusquement, durement, devant les deux promeneurs. Le cavalier s'enquit, fort affairé : « L'avez-vous vu ? »

— Hé ! c'est La Galmellière ! fit d'Orves, reconnaissant un de ses voisins, veneur passionné. Mais celui-ci ne répondit pas à cette constatation cordiale, et de nouveau cria : « L'avez-vous vu ? » plus impatiemment encore que la première fois.

— Quoi donc ? interrogea d'Orves, prévenant et étonné. Qui cherchez-vous, mon ami ?

— L'animal, parbleu ! Ne voyez-vous donc pas que nous sommes en défaut ?

Et M. Nicolas de La Galmellière considéra d'Orves avec une stupeur où se mêlait aussi de la pitié.

Jean, qui marchait la tête basse, croyait avoir relevé le vaulcelet du lièvre tout le long du chemin de Saint-Eutrope. Il en informa aussitôt M. de La Galmellière. Celui-ci ne perdit point un mot du renseignement et crut devoir en témoigner sa reconnaissance par quelques paroles obligeantes :

— Eh bien ! jeune homme, que me dit-on ? De nouveau vous partez ?

— Oui, monsieur, d'ici peu. En campagne...

— Bigre ! ce n'est pas là ! » Mais déjà le vieux veneur dressait l'oreille. Des notes de pibole résonnaient au bout du chemin : « Gilles sonne le bien aller... les chiens reprennent la voie... Ventre Saint-Gris ! Voilà qui vaut chopine ! » Car le digne homme était plein de jovialité et ne méprisait pas le bon vin. En s'éloignant, toujours au galop, il jeta à Jean :

— Ah ! vous partez en campagne, mon jeune ami. Eh bien ! moi, je fais comme vous.

Et l'habit rouge de M. de La Galmellière ne tarda pas à disparaître dans le chemin. D'Orves et son neveu suivaient encore du regard la direction qu'il avait prise, quand une voix méprisante murmura derrière eux : « Plaisir de noble ! » Ils se

retournèrent et se trouvèrent vis-à-vis du docteur Voisnon flanqué d'un inconnu. Le médecin présenta ce compagnon : « Mon ami Lampoix, avoué à Paris. » Et, s'avançant vers d'Orves, le docteur, la main tendue, les doigts écartés, détailla le personnage corpulent et de mine satisfaite qui se tenait à ses côtés : « Un monsieur qui connaît son Paris dans les coins... dans les dessous... il vous apprendra à quoi passent leur temps les auteurs, les actrices, les clubmen, les journalistes, les femmes du monde, les députés et les ministres... je vous dis qu'il les connaît toutes, les ficelles... il est absolument épatant! » Et il administra une claque retentissante à l'épaule de Lampoix. Cette énumération divertit d'Orves, qui demanda à Voisnon :

— Vraiment?... Monsieur doit en connaître de belles, alors?

— Ah! certes, répliqua le docteur, quand je vous dis qu'il les connaît toutes! et il cligna de l'œil, comme pour signifier au baron : « Il vous en remontrerait. » Mais il se borna à nommer à l'avoué :

— M. le baron d'Orves qui, à ses heures, se pique, lui aussi, de parisianisme... Et M. Jean de Raimondis, enseigne de vaisseau, pour quelques semaines parmi nous, mais qui s'apprête à repartir bientôt pour courir le monde.

L'avoué dépeçait l'oncle et le neveu, si l'on peut exprimer ainsi ses coups d'œil aiguisés et rapides. Désignant Jean, il s'informa sans plus d'apprêts : « Monsieur a du bien?

— Eh! certes, » cautionna Voisnon, indiquant le Vivier au haut de la côte. « Monsieur est le fils de notre maire.

— Quelle idée de courir le monde quand on pourrait vivre chez soi si tranquille! remarqua M. Lampoix avec politesse, mais une ironie voilée. L'ambition sans doute?

Jean demeurait confondu de cette inquisition conduite avec tant de naturel et de tranquillité.

D'Orves répondit à sa place : « Non, pas l'ambition. La tradition, simplement. »

Et, à son tour, il fixa sur Lampoix son regard un peu hautain et très pénétrant.

L'avoué, gêné, légèrement humilié, ricana : « Ah! ah!... parfaitement. »

Voisnon, avec la franchise de sa voix bourrue, concilia : « Les voyages forment la jeunesse... c'est que, nous autres,

voilà : nous cherchons à acheter une propriété. Mon ami Lampoix veut placer ses économies. » Il lui frappa sur le ventre : « Eh! eh!... c'est un bon métier que celui d'avoué.., pas vrai, compère? »

Lampoix ne répliqua que par un sourire de béatitude discrète. D'Orves plaça de son ton énigmatique :

— C'est un meilleur métier que celui d'officier, n'est-ce pas?

— Je vous avoue, monsieur, que je ne gagnerais pas au change, ceci soit dit sans mépriser personne, assura le petit homme gras, qui considérait Jean avec une sorte d'indulgence.

— Le fait est, continua le baron, qu'on ne voit guère de capitaines, et même de généraux retraités, en quête de capitaux à placer et de propriétés à acquérir.

L'huissier dévisagea d'Orves d'une manière hostile, et il lui accorda :

— C'est un fait... aussi je me demande ce qui leur reste quand on leur a fendu l'oreille.

Voisnon protesta : « Ah! tout de même... l'honneur... la gloire d'avoir servi le pays... un bout de ruban rouge... cela ne dépare pas.

— Parbleu! » s'exclama Jean avec force. Ce fut le seul mot que découvrit sa timidité indignée. Mais l'avoué ricana comme tout à l'heure, quand d'Orves avait parlé de tradition : « Viandes creuses! professa-t-il, et qui ne nourrissent pas leur propriétaire. » Et il déclara, avec une sincérité amusante : « C'est une si belle chose, le Bien! »

D'Orves ne contint pas l'expression de son plaisir : « Ne consentiriez-vous pas, monsieur, proposa-t-il, à refaire à votre façon le livre d'un philosophe célèbre : « Du Vrai, du Beau et du Bien. »

Mais Lampoix ne goûtait point le persiflage du baron. Il rétorqua :

— Si je gaspillais mon temps à noircir du papier, soyez sûr, monsieur, que j'écrirais des livres d'une philosophie vécue et pratique. Les exemples à citer ne me manqueraient pas.

— Et la conclusion du bouquin, ajouta Voisnon, serait l'achat d'une propriété. Courons-y, car nous perdons des minutes à bavarder comme de vulgaires idéologues... Allons, bonsoir, messieurs, au plaisir...

M. Lampoix salua avec un maintien professionnel, et il disparut bientôt, aux côtés du médecin, entre les haies du chemin de Saint-Eutrope. Le petit homme gras haussait les épaules et levait son regard torve, sa bouche amère, vers le grand diable à barbe rousse qui riait à gorge déployée.

— Ils se moquent de nous... de moi, veux-je dire, communiqua Jean à son oncle.

— Sans doute, riposta celui-ci. C'est dans l'ordre. Un Lampoix ne comprend pas plus la vocation de l'officier que le plaisir du veneur... L'un et l'autre sont des goûts de noble, des plaisirs de noble, ainsi qu'une voix haineuse le murmurait à l'instant dans notre dos... forcer un animal qu'on ne mange pas, recevoir la pluie, rester à cheval des heures, risquer vingt fois de se rompre le col, pour l'art, pour le plaisir... goût de noble; user sa vie au loin, obscurément pour la plupart, l'exposer, se ruiner la santé, tandis qu'il serait si simple et si aisé de demeurer chez soi, tout cela pour une maigre retraite, un ruban décrié, métier de noble, plaisir de noble. » Le baron resta quelques instans silencieux. Le ciel gris, à l'approche et à l'entour du couchant, se vêtait de lambeaux pourpres. Des notes de pibole montaient encore du chemin de Saint-Eutrope. D'Orves reprit :

— N'ayant point été officier, je regrette de n'être pas veneur. Je ne puis comprendre les déclamations des âmes sensibles contre la chasse. La vie entière est-elle autre chose qu'une âpre poursuite où les plus adroits, les plus rusés, les plus forts, les plus persévérans s'imposent? Il faut savoir gré à la chasse, et spécialement à la chasse à courre, de nous offrir cette saisissante image, et de maintenir en nous certains instincts primitifs nécessaires, sans lesquels trop de civilisation nous débiliterait fâcheusement.

— Pourtant, mon oncle, objecta l'enseigne, un instant arraché à ses réflexions personnelles, pourtant il est impossible, de nos jours, dans les carrières, de se passer d'instruction et de travail. Mettez demain Gilles de La Galmellière à la tête d'une section ou d'un peloton, et je le défie de s'en tirer. D'ailleurs, les armées à recrutement démocratique ont fait leurs preuves. Toutes les classes de la nation doivent concourir à enrichir l'armée de leurs qualités propres. Que de serviteurs d'élite enlevés à l'État si vous attribuez ce service comme privilège à

une caste ! C'était déjà abusif autrefois. Que serait-ce maintenant ?

— Ne me fais pas dire, répliqua d'Orves, des absurdités que je ne dis pas, que je ne pense pas. Un Gilles de La Galmellière paresseux, inculte, casanier, ne répond pas plus à mon type d'officier qu'un Amédée Privaz, mandarin à boutons d'or. Mais j'affirme qu'il est insensé que l'effroi et la difficulté réelle, excessive de l'examen moderne relèguent l'un dans le chemin Saint-Eutrope à la poursuite des lièvres, inutilisant ainsi certaines de ses qualités précieuses, tandis que cet examen élève sur le pavois un fort en thème dont les aptitudes et même les intentions professionnelles sont nulles. Privaz, m'as-tu dit, vient de donner sa démission. Quels services a-t-il rendus à la marine pendant ces cinq ans, je te le demande ?

Jean se taisait. Le baron poursuivit :

— Aujourd'hui, il s'en va. Le métier l'ennuie, et il est riche. Mais, s'il était pauvre, il attendrait un peu davantage et s'en irait tout de même plus tard. La vérité est qu'il a voulu entrer à l'École navale comme il serait entré à l'École polytechnique ou à l'École normale. C'était un virtuose de concours, rien de plus. Le goût de sa profession future n'a pas déterminé son choix et les influences de son milieu, de son origine devaient le détourner logiquement de la carrière maritime un jour. Aujourd'hui, pour persévérer dans son état, avec des avantages infimes en comparaison de ce qu'il sait et de la somme de travail qu'il donne, l'officier a besoin d'une trempe de caractère, d'un dévouement au bien public exceptionnels. L'examen, placé à l'entrée des carrières militaires, y a créé une élite intellectuelle. L'officier actuel n'est pas un bon à rien, impropre à toute autre existence, c'est un cerveau développé dans une infinité de branches. Quitte-t-il la marine ou l'armée ? Le voici industriel, artiste, ingénieur, savant, musicien, journaliste, littérateur. Eh bien ! je dis, moi, que l'homme qui, au milieu de toutes les tentations de la vie moderne, consent à ne gagner que le tiers environ de ce qu'il pourrait gagner ailleurs, qui fait profiter son pays de ses efforts incessans et de sa culture, je dis que cet homme-là constitue un être à part, un être d'âme spéciale, haute, désintéressée. L'ancien régime avait senti que ce problème du recrutement des officiers offrait un fond avant tout psychologique. C'est pourquoi il réservait ce privilège à une

caste. Solution sommaire, primitive, évidemment incomplète. Il faut intervertir l'ancienne formule pour rester dans le vrai, ne plus dire comme autrefois : L'officier doit être noble, mais bien : Le noble moderne, c'est l'officier.

— Il est de fait, approuva Jean, que Tricaud me paraît constituer un aristocrate aussi bien que Saint-Gelais.

— Mais oui, parbleu! renforça d'Orves. Et nos gouvernans me font rire quand ils prétendent démocratiser l'armée. Ils se débattent dans un dilemme, puisqu'ils ne peuvent compenser par la solde même accrue les traitemens des professions libérales. S'ils invoquent l'intérêt personnel, un Lampoix leur fermera la bouche. S'ils invoquent l'intérêt supérieur de la Patrie et de l'État, seule une élite répondra à leur appel. Et cette élite ne peut raisonnablement consentir à être traitée sur le même pied que la foule. Les épurations les plus draconiennes se trouveront impuissantes contre cela.

Jean regardait son oncle avec enthousiasme. Une lumière pénétrait l'âme du jeune homme, l'échauffait, l'éclairait de toutes parts, l'exaltait. En écoutant d'Orves, l'enseigne de vaisseau prenait conscience de lui-même et des beautés supérieures de son état. Jusqu'à ce jour, il ne les avait que confusément, obscurément ressenties.

Il s'exclama soudain :

— Tom a-t-il raison ?

— Pourquoi, demanda le baron, pourquoi Tom aurait-il raison ?

— Parce que si le luxe, et par conséquent l'argent qui le fournit, sont les derniers mots de toutes choses, il a raison de vouloir gagner. Supposons qu'il revienne riche, aussi puissant que Privaz lui-même, le voilà redevenu féodal dans les temps modernes comme ses pères l'ont été dans les siècles passés.

— Peut-être si la chance lui sourit, accorda le baron. C'est à souhaiter. Je préfère le savoir au Klondyke qu'à courir le lièvre dans le chemin Saint-Eutrope ou même le sanglier à Pontcournai. Quoi qu'il arrive, il agit, il lutte, et par conséquent il se développe. Toutefois, ce développement peut comporter un écueil : il ne faut pas oublier en effet que l'aristocratie est surtout un état d'esprit, une certaine manière de penser et de se conduire qui peut se perdre comme elle peut s'acquérir. L'écueil pour Tom serait de devenir semblable à un Américain.

Ils avaient atteint le sommet de la côte et leurs regards plongeaient sur le Vivier pris en travers. Les vitraux du chœur de l'église rougeoyaient comme un buisson de roses incendiées par les flèches basses d'un couchant d'hiver irradiant de nuages confus et lumineux. Au delà du chœur s'étendait le cimetière avec ses ifs et ses tombes disséminées. Les vitraux embrasés suscitaient chez Jean le souvenir des vêpres et des complies où, enfant, il accompagnait sa mère, et une antienne de la vigile de Noël chantait dans sa mémoire : *Oriens, veni et illumina me in tenebris et umbra mortis.* Il se la répétait ardemment, comme une invocation, comme une prière, en songeant au départ. Mais d'Orves, le prenant par le bras, le força de fixer ailleurs son attention. Le baron assembla du geste le cimetière et le contour polygonal du château voisin.

— Vois, dit-il à son neveu, la demeure des vivans et la demeure des morts. Combien sont-ils, couchés là, ceux des tiens qui échappèrent au tumulte des Océans et à l'acier des batailles? Combien d'autres, comme Vital, ne sont jamais revenus et n'existent pour nous que par leur contribution à l'œuvre commune? Depuis Jean de Raimondis, ton glorieux synonyme, grand maître de l'artillerie de France, chevalier de l'ordre du Roi, et dont la pierre tombale informe ne laisse plus lire d'inscriptions tant elle est polie par les âges, depuis la large et somptueuse dalle armoriée du Magnifique, jusqu'à la simple croix en tuffeau de Philibert, combien sont couchés là sous ce sol qu'ils bossuent de leurs os?

Combien d'obscurs dont nous ne savons pas l'histoire et qui pourtant accomplirent leur ouvrage! Vital, Jean, Julien, Philibert, voilà ceux qui percent pour nous, illustrations bien relatives! Qu'est-ce que quatre noms au regard de quatre siècles? Combien d'autres des tiens travaillèrent d'une façon peut-être aussi utile et beaucoup plus obscure? J'aperçois d'ici le pignon de la cuisine, surmonté d'une singulière petite coupole. Il fut construit par Jacques, père de Julien, capitaine au régiment de Navarre, lorsqu'il revint de la campagne de Flandre. Le potager fut créé par Claude, grand-père de Jacques, à son retour des guerres d'Italie. Qui se souvient de Claude et de Jacques, courageux, durs soldats, qui, une fois la tâche traditionnelle remplie, se complurent dans la retraite à ces humbles embellissemens domestiques? Nous les oublions en nous délectant dans les fan-

tastiques peintures de Vital, les sculptures de Jean, les meubles, le perron du Magnifique, en écoutant narrer l'intrépidité et la merveilleuse chance de Philibert. Ils n'en ont pas moins existé, peiné selon leur mesure. Leur exemple est peut-être plus profitable à méditer, préférable à proposer, car l'éclat est exceptionnel, accidentel, et l'effort vers l'œuvre de tous doit être général. Voici ton tour. Voilà leur synthèse à eux, — le baron montrait le Vivier, — et en voilà la chronique, — d'Orves désigna le cimetière. Pas de meilleure leçon pour vivre et persévérer dans la voie que de réfléchir sur ces deux spectacles en les unissant dans un même coup d'œil. Un jour aussi peut-être tu goûteras la consolation de vieillir ici, après avoir satisfait au devoir héréditaire et pérégriné par le monde.

Jean regardait le Vivier : les hautes fenêtres inférieures, les lucarnes du grenier à capuchons d'ardoise brillaient comme du clinquant, frappées par la lueur adverse, subitement aveuglante de l'astre qui saignait, à l'instant de s'éteindre dans le soir. Un point sombre formait saillie sous une tourelle, dans un angle de la terrasse. Jean devinait « l'Androgyne des Philosophes : »

On a beau de vos seins épuiser et tirer,
Plus votre vive source abondamment distile.

Il lui semblait vraiment qu'il communiquait à cette heure avec les âmes éparses des siens, réunies là, en ce lieu, en ce moment, pour le ranimer et l'inspirer de leur modèle. Oui, comme eux, il trouverait le salut dans l'effort. Il saurait gravir la côte âpre, harassante, fangeuse, attristée, — calme, souriant, un peu dédaigneux, et fort. Qu'étaient les petites agitations, les blessures du sentiment près des tâches véritables qu'assignait la tradition et que recélait la vie ?... Jean de Raimondis était devenu un homme.

D'Orves ne se distrayait pas du Vivier. Il reprit :

— L'une des accusations que nos contemporains renouvellent le plus volontiers et le plus injustement contre ces hommes, c'est qu'ils furent des hobereaux bornés et ignorans, soudards à l'armée, rustres dans leurs terres. Point de griefs moins fondés. On se tromperait en composant leur image selon celle d'un La Galmellière, par exemple, notre digne voisin, que j'apprécie pour la sûreté de ses relations, son honnêteté, son pittoresque aimable et champêtre, mais en qui je déplore le défaut de

culture et de curiosité. Leurs campagnes les menaient dans une foule de pays d'où ils rapportaient des idées. S'ils avaient été ignares, inattentifs, peu sensibles aux belles choses, leur demeure s'en ressentirait. Elle proclame le contraire. Le Magnifique se reposait en lisant Horace, qu'il savait, dit-on, par cœur. Preuve qu'entrés jouvenceaux dans les carrières et souvent sans examens, ils n'en étaient pas pour cela moins instruits. D'ailleurs leurs lettres, leurs mémoires font foi de leur savoir solide, si admirablement assimilé. Connais-tu la relation du Magnifique sur son voyage à Versailles « pour servir à l'instruction de ses enfans? »

— Non, répondit Jean, mais mon père m'a donné ces jours-ci un La Bruyère marqué au chiffre du chevalier.

— Comment, s'écria le baron, ce célibataire jaune et sec, dont il me semble voir le portrait d'ici, — une croûte d'ailleurs, — cette petite tête poudrée et volontaire partie en « caravanes » à douze ans, lisait La Bruyère. L'a-t-il annoté? je serais curieux de le savoir.

Jean dut avouer n'avoir point encore ouvert le volume. « Il ne me rappelle, expliqua-t-il, que les cruelles heures passées devant le tableau noir, à l'examen. Depuis, je n'ai jamais été tenté d'y revenir. »

Le baron éclata : « Parfait résultat du système, en vérité!... Écoute, Jean, promets-moi de lire ce volume. Vois-tu, les classiques sont moins ennuyeux que leur réputation, surtout quand ils nous ont été commentés par la vie. »

Jean promit, et, satisfait, d'Orves regagna son gîte.

AVESNES.

(La dernière partie au prochain numéro.)

RENAISSANCE ET RÉFORME

LA RELIGION DES HUMANISTES

I

Il est peu de périodes plus brillantes pour l'histoire de la Renaissance française que celle qui s'ouvre par le troisième décennaire du XVIe siècle.

Le triomphe de la paix a été celui du progrès intellectuel. Libre au dehors, la royauté va, au dedans, prendre la direction du mouvement. Orateurs, poètes, historiens, peuvent à l'envi saluer le « prince des lettres. » C'est l'âge d'or des lettrés. Ils sont choyés, protégés, appelés à la Cour, comblés de pensions et de bénéfices. Et c'est aussi l'avènement de l'esprit nouveau. Sous l'influence de Budé, François fait le geste décisif. En mars 1530, les premiers lecteurs royaux sont institués : Danès et Toussaint pour le grec ; Vatable et Guidacerius, pour l'hébreu ; Oronce Fine pour les mathématiques. Les hymnes d'admiration et de reconnaissance qui célèbrent l'acte royal nous prouvent qu'il a été compris. C'est plus qu'un atelier de travail qui s'ouvre ; c'est la culture moderne elle-même qui prend possession de l'État, monte sur les degrés du trône, et n'est plus seulement une parure, mais une institution.

En cela, nos lettrés se trompent-ils? Jamais le désir d'apprendre n'a été plus grand, ni le besoin de savoir plus général. On connaît le passage célèbre dans lequel Rabelais se réjouit d'un progrès qui rend « les palefreniers plus doctes que les

docteurs et prescheurs de son temps » et fait aspirer « les femmes et les filles elles-mêmes à ceste louange et manne céleste de bonne doctrine. » — « Les lettres, dit à son tour Dolet, sont cultivées plus qu'elles ne l'ont jamais été. Tous les arts s'épanouissent : tous les hommes sont comme portés vers la recherche de la vérité et de la justice. Maintenant ceux-là avancent partout, en pleine lumière, qui auparavant tâtonnaient misérablement dans les ténèbres. » — Cette joie de penser, d'écrire, de connaître, cette jouissance suprême d'une fête intellectuelle, d'une liberté d'esprit, jusque-là insoupçonnée, tel est bien le sentiment général. Il semble que l'humanité entière touche aux rives du bonheur, puisque les lettrés sont heureux. — Jamais aussi la production intellectuelle ne fut plus intense. Des cénacles partout, dans les villes d'université et dans celles de la bourgeoisie riche : à Orléans, Poitiers, Bordeaux, Bourges, Toulouse, Montpellier ou à Lyon, Nîmes, Tours, Grenoble; une floraison superbe d'écrivains et de savans : cicéroniens comme Dolet, poètes comme Bourbon, Maigret, Duché, Voulté, historiens comme Bouchet, érudits comme Baïf, Danès, Bérauld ou Chéradame, éducateurs comme Cordier, juristes comme Alciat, Arlier, Scève et Boyssonné, médecins, astronomes, géomètres, philosophes, sans compter les deux plus grands, Budé et Rabelais, et derrière eux une armée grossissante de versificateurs, de grammairiens, de pédagogues, qui prennent rang aux côtés de l'homme d'église et de l'homme de cour, aristocratie du savoir dont tous les membres se connaissent, s'écrivent, se louent à l'envi, pouvoir nouveau de l'opinion qui va gouverner le Roi et avec le Roi : voilà le spectacle que la France donne à l'Europe. Comment cette génération nouvelle ne serait-elle point grisée de ses conquêtes? Visiblement, dans le déclin de l'Italie, les déchiremens de l'Allemagne, la Renaissance française prend peu à peu le premier rang. Cela, nos écrivains le voient et le disent, et ce qu'ils remarquent encore, plus confusément, il est vrai, c'est que, dans cette période même où elle triomphe, son esprit se transforme et son horizon s'élargit.

A la fin du xve, au début du xvie siècle, la culture nouvelle n'avait guère été qu'un retour à l'antiquité latine. Après 1524, l'hellénisme va en devenir un des facteurs prépondérans. — Érudite et lettrée, la pensée classique ne s'était guère appliquée qu'à l'étude des langues ou de l'homme, des œuvres de l'esprit ou de

la vie morale. Après 1530, elle regarde vers la nature. Et assurément, elle l'observe encore à travers les livres de l'antiquité. Qu'importe ! si la curiosité scientifique est en éveil. En 1530, Oronce Fine publie sa *Promethesis*, manuel de mathématiques, de géométrie, de cosmographie. En 1535, Pierre Gilles va éditer ses seize livres « sur la force et la nature des animaux, » jetant ainsi les fondemens de la zoologie moderne. En 1536, Baïf va écrire *de Re hortensi*, premier essai d'une classification botanique. — Dernier trait dominant : la langue s'émancipe comme les idées. Si des érudits, comme Budé et Bérauld, gardant les défiances de l'homme cultivé contre le « parler vulgaire, » proclament la supériorité des langues anciennes, d'autres comme Seyssel, comme Champier, sont venus, viennent chaque jour, qui songent à « magnifier » la nôtre. La révolution religieuse qui commence va hâter encore le mouvement. L'idiome national avait pu être le vocabulaire, un peu dédaigné, des « rhétoriqueurs » et des chroniqueurs ; avec Lefèvre, Berquin, Farel, il devient l'interprète de la théologie. Toute une province jadis fermée lui est ouverte : la religion. Comment hésiterait-on à lui ouvrir les autres? Et celles-ci s'ouvrent peu à peu, grâce à la diffusion de l'imprimerie, qui, en multipliant le nombre des lecteurs et des livres, invite les écrivains à s'adresser à tous, grâce à l'intérêt politique, qui dans l'unité de la langue voit une des formes de l'unité du royaume. En 1529, Robert de Tory rédige le premier plaidoyer en faveur du français, « une des plus belles et gracieuses de toutes les langues humaines. » Sept ans plus tard, Dolet écrira son *Orateur français*. Les grands écrivains vont à leur tour consacrer la primauté nouvelle. En 1531, Bouchet a composé ses *Annales d'Aquitaine;* en 1532, Rabelais son premier livre de *Pantagruel* et Marot son *Adolescence Clémentine;* en 1535, Calvin, *l'Institution chrétienne*. Ce n'est point seulement la langue qui se fixe, mais la littérature qui apparaît.

Une révolution intellectuelle aussi générale, aussi profonde, devait être forcément en contact avec la révolution religieuse. Elle la précède. Par certains faits, elle la prépare ; par certains traits, elle lui ressemble, — à ce point que quelques historiens ont pu dire que, jusqu'à Calvin, elles se confondent. — En réalité, par sa rupture avec la scolastique, son retour à l'antiquité chrétienne comme à l'antiquité classique, la Renaissance est elle-même une réforme. Elle n'oppose point seulement deux

méthodes et deux classes, les lettres à la dialectique, les lettrés aux théologiens; elle offre un idéal de croyance et d'action. Or, cet idéal tel qu'il nous apparaît dans l'humanisme français de 1530, sous sa forme la plus générale, est toujours celui que l'humanisme chrétien de l'âge antérieur a formulé.

Même conception du christianisme. — Comme Érasme et Lefèvre, nos écrivains y voient moins un système dogmatique qu'une vie. Avec Cordier, ils répéteront volontiers la vieille maxime : « Ne pense point de Dieu des choses trop haultes et qui passent ton entendement. » Ou encore, avec Dolet : « Aucune théologie nous manque si nous croyons au Christ et si nous avons la foi. » Qu'ils regardent donc vers Dieu ! Ce n'est point pour saisir son être, mais ses contacts. Vers le Christ? Ils ne méditeront point sur son essence, mais sur ses préceptes et ses bienfaits. Ainsi leur foi sera surtout morale et pratique. Elle se détournera du « théologisme » pour s'en tenir aux grandes et simples vérités de l'Évangile. Aimer Dieu et les hommes, pratiquer la vertu, réprimer ses passions, voilà pour eux l'essence de la religion. « L'Évangile est une loi, » écrit Budé, une « sagesse plus sainte. » Ce qu'il nous apporte, c'est un idéal de bien, une explication de la vie, une promesse de bonheur.

Même conception de la théologie. — Sous sa forme pratique, celle-ci n'est que l'enseignement des préceptes du Christ; sous sa forme savante, que l'étude, vivifiée par la philologie et l'éloquence, des textes sacrés. « Il convient, dira Budé, à la philosophie orthodoxe de constituer, sur le fondement solide de l'érudition ou des lettres, l'étude de la sagesse. » Voilà bien la doctrine de Rabelais, de Dolet, de Bourbon, et qui est aussi celle des écrivains les moins suspects. « Il faut, dit Chéradame, puiser les oracles divins à leur source, dans leur langue, non dans les mensonges (je me trompe, je voulais dire les commentaires) des auteurs. Il n'est qu'à voir combien ceux-là traitent grossièrement les Livres Saints qui ne connaissent pas l'hébreu. » Un autre hébraïsant, un moine, celui-là, Xanctes Pagnino affirmera avec autant de force ce devoir du théologien de recourir aux textes originaux. Une proposition condamnée d'ailleurs, en 1531, par la Sorbonne va résumer ces tendances. « La Saincte Ecripture ne se peut bonnement entendre sans la langue grecque, hébraïque et autres semblables. » C'est remplacer la dialectique spéculative de l'École par l'appareil critique de l'érudition.

Mêmes aspirations à un christianisme spirituel. — Moins de dévotions, diront après Érasme nos humanistes, et plus de piété. Qu'on ne s'étonne donc point qu'ils soient hostiles aux pratiques ou aux traditions populaires. Elles choquent la croyance des uns, la raison ou le goût des autres. Ils n'admettent pas de vertu propre aux pèlerinages, aux observances, aux formes rituelles. Et s'ils n'entendent point proscrire les hommages rendus aux Saints, c'est de leur « culte idolatrique » qu'ils s'indignent. « Pauvres gens, dira Grandgousier aux pèlerins, pensez-vous que la peste vienne de saint Sébastien ? Les faulx prophètes nous annoncent-ils telz abuz ? Blasphèment-ils en cette façon les piétés sainctes de Dieu qu'ils font semblables aux diables? » « Honorer les Saints, écrira encore Budé, ce n'est point vénérer leurs reliques, mais imiter leur vie. » Voulté se moquera du merveilleux populaire, des statues miraculeuses, des vierges noires, ou des Christs qui « saignent. » Dolet raillera l'usage de plonger, en grande pompe, une croix dans la Garonne. Bourbon s'en prendra aux Saints qui guérissent. « Sois heureuse, écrira-t-il à la reine de Navarre, au moment de ses couches, et quand l'heure sera venue, ce n'est point Lucine, mais le Christ qui te protégera. » Allusion évidente au culte de sainte Marguerite. On connaît son ode célèbre « au Dieu puissant et bon, » critique acérée des abus de la doctrine, des mœurs, et aussi de la piété traditionnelle. Ces strophes contre les statues élevées « en l'honneur des dieux et des déesses, et qui multiplient les sectes et les cultes, en détruisant l'unité, » c'est presque l'accent « luthérien. »

Voilà bien les aspirations communes de l'humanisme français de 1530 à 1538, celles qui, de Budé à Dolet, de Rabelais à Marguerite de Navarre, lui donnent comme un air de famille. Elles forment ce qu'eux-mêmes appellent « la Doctrine évangélique » opposée aux « inventions humaines. » Un mot les résume, qu'ils prononcent, qu'ils écrivent, presque tous, avec amour : le Christ. — Mais que tous se disent chrétiens et fils de l'Église, cette communauté large d'idéal ne supprime point les différences de fond qui les séparent. L'individualisme de la Renaissance ne peut conduire qu'à l'individualisme religieux.

Sous l'unité très générale de la culture, se forment, à cette heure décisive, les courans qui vont entraîner le siècle et dissocier les élémens disparates dont le réformisme est constitué.

II

Le premier, le plus ancien, est le courant érasmien : et son représentant le plus illustre est Guillaume Budé.

Si individualiste qu'il soit, on peut dire que, vers 1530, l'humanisme français a son chef. Par son âge, ses fonctions, ses œuvres, son crédit, Budé est en France plus qu'un nom, une royauté. Dolet lui dédiera ses commentaires. Érudits ou jeunes poètes le louent à l'envi, et le sollicitent parfois. Un billet de sa main, une invitation à Marly, sont les plus enviées des faveurs. N'est-il point « le prince de la philologie, » le créateur des études grecques, « l'honneur de son pays, » « le génie immortel » qui est pour la France « ce qu'Érasme est pour l'Allemagne ? » On le voit : un peu d'orgueil national se mêle à ces éloges. Mais assurément, Budé est un grand esprit à qui rien n'a manqué que d'être écrivain. Avec cela, honnête homme, un peu grave, le maître de requêtes de l'Hôtel du Roi est encore plus qu'une belle intelligence : une belle âme, et une âme chrétienne. Il a le goût des sciences sacrées ; si nous ouvrons le recueil de ses œuvres, de ses lettres, ses *adminicula*, cahiers intimes où il jetait pêle-mêle des notes, des citations, des réflexions, nous voyons combien en lui la science religieuse s'unit à la culture intellectuelle. Sa pensée est aussi bien nourrie des Prophètes, de l'Évangile, de saint Paul, que des philosophes ou des poètes. Les Pères de l'Église lui sont aussi familiers que Platon et Homère. Comme Érasme, il est vraiment le cerveau où catholicisme, Renaissance et Réforme vont le mieux se rejoindre, s'équilibrer, se concilier. A cet esprit encyclopédique, à ce moraliste austère, le problème religieux venait donc s'offrir de lui-même. Nous savons d'avance sous quel angle il l'envisagera. Ce qu'il rêve, ce qu'il veut, c'est enrichir la pensée religieuse par la Renaissance, purifier la Renaissance par l'esprit chrétien.

Que la culture classique pût s'adapter au christianisme, il n'est point de thèse que Budé ait plus souvent formulée, ni plus âprement défendue. Dès 1515, il l'ébauche dans le *De Asse*. Il y revient en 1529, dans son traité sur *la Bonne Institution des études*, comme dans ses dialogues sur la *Philologie*. Aussi bien, en 1530, la cause est gagnée. Nul ne songe plus à exclure la

culture classique des écoles. — Mais la révolution religieuse a posé le problème sous un autre aspect. En substituant l'éloquence et l'étude des langues à la dialectique, l'humanisme a prétendu changer non seulement les méthodes du savoir, mais celles de la théologie. Cette transformation est-elle nécessaire? légitime? Ne fraye-t-elle pas les voies à l'hérésie?

Objection redoutable que la Sorbonne avait opposée aux humanistes et que l'auteur du traité *Des Études* s'attache à réfuter. Il en montrera d'abord le sophisme. Que la révolution religieuse ait apparu presque en même temps que la révolution intellectuelle, comment le nierait-il? Ce qu'il conteste, c'est le rapport nécessaire que les intransigeans établissent entre l'une et l'autre. Coïncidence, et non conséquence. Et à tout prendre, comme Érasme, Budé peut dire que, si une déviation s'est produite, elle est plus le fait des hommes que des méthodes. Faudra-t-il donc supprimer la théologie parce que la plupart des hérésies sont le fait des théologiens? « Un petit nombre d'hommes, écrira-t-il, se sont levés, qui ont incriminé la connaissance de la langue grecque comme l'instigatrice des opinions erronées... comme si on ne voyait point le même temps produire des miracles et des monstres détestables... » — Mais la question est plus haute encore. Que les théologiens regardent cette révolution dont ils s'indignent! Elle est un fait universel. Elle ne s'impose point seulement à la pensée religieuse, mais à la pensée : aux méthodes théologiques, mais à toute forme de savoir : à la médecine, au droit, et ce qu'elle transforme, ce n'est point la vérité, mais la manière dont l'homme cherche et prouve la vérité. Est-elle un progrès? Est-elle un bien? Que l'on compare seulement le présent au passé. « En écrivant ces choses, il me venait à l'esprit combien mon sort était regrettable, à moi qui ai dépensé à ces études (anciennes) toute la fleur de ma jeunesse... dans un temps où la lumière des lettres n'avait point lui au delà des Alpes, sinon toute faible, à peine perceptible. Et maintenant leur clarté vive nous inonde... Quel bienfait plus grand la Providence a-t-elle pu faire aux hommes, après la religion fondée sur l'enseignement du Christ sauveur! » — Il s'agit de savoir si, de ce progrès nécessaire, la théologie va prendre sa part, ou si elle se résigne à rompre avec l'esprit général de son temps.

Pour Budé, la réponse n'est pas douteuse. Affinité du sym-

bolisme antique et de la révélation, origine divine de l'éloquence comme de la sagesse, autorité des Pères, nécessité pour la théologie elle-même, si elle veut convaincre, si elle veut être comprise, de s'exprimer purement, noblement, voilà les argumens qu'il développe avec sa solidité habituelle. De ces preuves, il en est une surtout qui lui est chère : cette idée que la science religieuse n'est point elle-même « une science séparée, » mais qn'elle plonge dans la culture générale. La pensée médiévale avait surtout été une dialectique ; la théologie s'était alors pliée aux méthodes de l'abstraction et du raisonnement. La pensée nouvelle est érudite et lettrée : pourquoi la théologie repousserait-elle la philologie et l'éloquence ? Nous touchons ici à la conception même que Budé se fait de la science qui n'est autre qu'une synthèse de l'universel. Entre toutes les formes du savoir, nous n'avons le droit, ni de choisir, ni d'exclure, car toutes s'appellent, se conditionnent, se complètent. Philologie, philosophie, théologie, voilà le cycle complet où doit se former « l'homme raisonnable, » comme la série où se meut l'esprit humain. Dans ces étapes successives, les lettres seront toujours le point de départ, la « sagesse » une halte nécessaire, la science divine la conclusion. Qu'est-elle donc elle-même? sinon « une philosophie plus sainte qui contemple les choses éternelles, et une foi purifiée qui avec l'aide de la grâce nous transforme... » Budé dira encore excellemment : « La religion... est la sphère infinie » où peuvent, où doivent se mouvoir toutes les connaissances, toutes les actions humaines dans l'unité du savoir et de l'amour.

Voilà donc, dans cette théorie de la science, le christianisme concilié avec l'humanisme, et partant, formulé l'idéal classique, qui dominera pendant trois siècles notre civilisation. Et tel est le service rendu par l'hellénisme à la Renaissance française. Il la ramène au sens de l'universel. Mais n'oublions pas non plus que notre savant est un chrétien. Et ce qu'il voit et ce qu'il dit, c'est qu'à son tour, le christianisme est nécessaire à la Renaissance, et que lui-même doit se réformer pour réformer la société.

Cette conception perce dans le *De Asse*. Elle s'affermit avec l'âge et à mesure qu'il vieillit. En 1534, c'est pour la défendre que le savant écrira son dernier livre, le *De Transitu hellenismi ad christianismum*. Cri d'alarme arraché par les désordres et

les périls qui s'aggravent. Il s'agit bien, en effet, d'abus extérieurs, passagers; c'est le principe même du Christianisme, la foi au Christ sauveur, qui est ébranlé dans les âmes. Dans son triomphe, la Renaissance s'est corrompue. L'incrédulité et le paganisme ont passé les Alpes. Dès 1524, Érasme a pu signaler l'extension des doctrines qui nient la Providence et l'immortalité de l'âme, et il ne se trompe guère, quand, trois ans plus tard, il dénonce le « cicéronianisme » comme un mouvement de libre pensée. Budé, à son tour, s'était ému de ces tendances en écrivant, en 1520, contre les doctrines du fatalisme son *De Contemptu rerum fortuitarum*. De ce monde brillant auquel il appartient et qu'il observe, le moraliste a vite fait de discerner les tares : le luxe des prélats, le cynisme des courtisans, le scepticisme d'un trop grand nombre de lettrés et, d'un mot, sous les dehors chrétiens, la férocité de l'instinct et le déchaînement des sens. « Combien sommes-nous aujourd'hui, écrira-t-il, qui, ayant sucé le lait de la religion, bien plus, qui nourris par elle, en gardons le souvenir? » Ou encore : « Le monde est plongé dans le sommeil d'Épiménide. » L'homme en est venu à douter de tout, sauf de lui-même. Il s'avilit parce qu'il a cessé de croire, tout en continuant à pratiquer.

A ces intellectuels, et à ces sages imbus de l'hellénisme, il faut prouver que la religion n'est pas seulement la plus haute des philosophies, mais la plus nécessaire; que les lettres, si légitimes qu'elles soient, ne nous assurent pas les seuls biens désirables: la vérité et la vertu. — La vérité? La philosophie a pu s'adonner à sa poursuite : elle n'en a saisi que l'ombre. Si belles que soient les œuvres des penseurs ou des poètes, elles n'ont pas pu nous apprendre « la vraie nature des choses, » encore moins notre destinée. L'antiquité n'a murmuré qu'une espérance. Seul, le christianisme nous offre ces certitudes que la raison réclame, cette paix intellectuelle que notre cœur attend. — La vertu? Plus encore que le vrai, elle échappe à nos prises. La raison peut découvrir l'idéal du Bien; seule, la grâce nous donne la force de le réaliser. « Autre chose est d'être fait à l'image de Dieu, ce qui est la loi de l'homme raisonnable; autre chose d'être formé à la ressemblance de Dieu, ce qui est adapter sa vie à la perfection évangélique. » Nous sommes comme ces compagnons d'Ulysse qui font voile vers leur patrie et traversent la « mer des Sirènes. » Comme Ulysse, nous ne

résisterons « qu'en nous attachant au mât de la doctrine. » Nous « évader est le fait d'une intervention céleste. » Conseils, maximes, découvertes des sages sont condamnés à disparaître; l'homme ne grandira, ne progressera que par cette énergie divine qui ne cessera d'agir en lui.

C'est ici l'effort nécessaire : rendre à cette société le sens chrétien. « Il n'est plus temps de s'attarder avec les muses dans les défilés du Parnasse, de disputer dans le Portique, à l'Académie, en des entretiens subtils, sur la vie heureuse... Le seul souverain bien, le seul bonheur est de posséder Dieu... A l'école de l'Évangile. » Tâche immense, tâche urgente, qui, pour réussir, demande d'abord à l'Église de se réformer elle-même. Non, en vérité, à cette réforme, à la fois intellectuelle, disciplinaire et morale, elle ne peut plus se dérober. Qu'elle change ses méthodes de spéculation, si elle veut parler au siècle la langue du siècle! Qu'elle supprime les abus de son gouvernement : les dispenses, le cumul, la vénalité, rétablissant, contre l'arbitraire de ses chefs, les garanties du droit ou le contrôle des assemblées! Qu'elle revienne surtout elle-même à la pratique comme aux enseignemens de l'Évangile. Seul moyen d'y ramener le monde! Regarder vers le Christ, immoler notre volonté libre entre ses bras, apprendre de lui la voie et les moyens de le suivre, le renoncement, les humiliations, l'amour des épreuves, nous ne serons sauvés qu'à ce prix. Combien même seront sauvés? La gravité philosophique de Budé ne répugne point à cette doctrine du petit nombre des élus. Il y a déjà du jansénisme dans cette religion.

Mais voici le dernier trait de cet évangélisme. Pour combattre le rationalisme et le libertinage des mœurs, il n'entend pas, comme Luther, sacrifier ni la raison, ni la liberté. Comme Érasme, il n'oppose point : il rénove et concilie.

En 1519, il a pu être favorable à Luther; avec tous les lettrés d'ailleurs, admirer « sa confiance à revendiquer la vérité, comme la hauteur de son âme. » Dès 1521, quand Luther a rompu avec l'Église, il se sépare hautement de ses doctrines. Dans une lettre rendue publique, il écrit alors : « Luther a affirmé des choses inouïes, inconnues depuis longtemps : il a rejeté des opinions qui sont reçues et fixées pour tous... » — Ainsi, pour Budé, pas de réforme possible en dehors de la tradition intellectuelle et doctrinale. Il y a des « questions tran-

chées depuis longtemps et sur lesquelles il est inutile de revenir. » Et si, lui-même, en ce moment, se préoccupe des problèmes soulevés, de ces questions de grâce, de liberté, de péché, s'il y cherche une réponse dans les Docteurs catholiques ou les Pères, c'est qu'il entend rester dans l'orthodoxie, et lui donner une adhésion loyale. Il continuera donc à croire à la valeur de l'homme, perfectible par lui-même, sous l'influence de l'éducation et du milieu. S'il reconnaît que la foi est un « don divin, » non « une fille de la parole humaine, de la sagesse humaine, de la philosophie grecque, » nous savons le prix qu'il attache à la science et aux bienfaits du progrès intellectuel. S'il admet que l'homme ne peut rien sans la grâce, il voit dans la grâce même un appui, non une contrainte pour son libre arbitre. Les lois civiles, remarquera-t-il, ne suppriment point la liberté civile. Pourquoi notre volonté ne serait-elle pas libre, même sous la loi du péché, ou sous la loi de la grâce? « Je crois, ajoute-t-il, que l'homme peut être sauvé par ses mérites, appuyés sur les fondemens de la foi, comme l'esclave, jadis, rachetait sa liberté par son pécule; mais, à proprement parler, ce pécule n'est pas à lui... Ainsi il est permis à l'homme par la divine Providence d'user de la liberté qui lui est confiée pour son salut. » Quant aux rapports de la liberté divine et de la liberté humaine, que nous y arrêtons-nous? Curiosité vaine « de chercher ces choses que Dieu a voulu nous être cachées! » Et enfin si Budé croit au péché, ce n'est point pour nier la puissance virtuelle de bien qu'enferme la nature, ces vertus morales « qui sont l'honneur de l'humanité, la somme de toute la doctrine philosophique... » — « Ramener le salut, dira-t-il encore, à la justification par la foi, seule créatrice de tout ce qui est bien, seule expiatrice de tout ce qui est mal, ne compter pour rien nos vertus les meilleures, les règles les plus hautes de la vie, ô Dieux immortels! est-ce là nourrir les esprits des hommes de la doctrine évangélique? » Ce grand moraliste ne peut comprendre la foi sans les œuvres, ni les œuvres sans leur valeur propre de sanctification et de salut.

Par son passé, ses idées, ses goûts, Budé restera donc pleinement dans le catholicisme. Vainement, les Luthériens modérés affecteront de croire qu'il est avec eux. S'il est un maître auquel il se rattache, c'est bien Érasme. Comme celle d'Érasme, sa religion est faite de mesure, de bon sens et d'équilibre. Et

comme chez Érasme, elle est la forme la plus pure de ce besoin d'unité qui est le fond de son tempérament intellectuel. Par surcroît en 1534, aux vues du philosophe peuvent se joindre les expériences de l'homme public. Il a pu juger déjà la révolution religieuse à ses fruits. Des querelles grandissantes, la discipline attaquée, le culte insulté, la foule juge de la doctrine, l'anarchie et le schisme, comment le conseiller rompu aux affaires publiques, le parlementaire imbu des doctrines de son corps et de son temps, eût-il de gaieté de cœur toléré cette dissolution? Il va conclure : « Des hommes avides de nouveautés en sont venus peu à peu à vouloir égorger l'Épouse... comme une vieille femme tombée en enfance, et à l'égorger avec leur glaive, qui est celui de tous les inventeurs de ces factions impies. Je veux dire, la Parole de Dieu, retournée de haut en bas... » Et, parlant des auteurs du schisme : « Triumvirat de furieux, hydre... nourrie dans les ténèbres, sortie du Styx pour empoisonner les âmes... » « Ils ne font que ramener au chaos la religion du Christ. » Ruinant l'Église, du même coup, ils risquent de détruire l'État.

En restant dans le catholicisme, Budé ne combat pas seulement pour sa foi, mais pour l'ordre. — Et en cela encore, comme Érasme, il reste au centre du vieil humanisme chrétien, alors que déjà, à droite et à gauche, il est dépassé par les deux courans contraires qui entraînent les esprits.

III

Si pénétrée qu'elle soit d'esprit chrétien, l'œuvre d'un Budé est encore un intellectualisme. Mais, dans cette société brillante, d'autres besoins s'étaient fait jour. Le sens critique, le culte de la forme, la religion du beau n'avaient plus suffi à un grand nombre d'âmes. Elles frémissaient à l'appel de la vie et sous l'attrait de l'incompréhensible. Le mysticisme était né de ces aspirations. Ce courant, dont on retrouve vingt ans plus tôt la source, avait reçu de Lefèvre son impulsion. Il grossira encore après 1530. Et tout près de la révolution religieuse, se confondant parfois avec elle, évolue un groupe de lettrés qui vont, plus ou moins, traduire la doctrine du vieux maître dans leurs écrits.

Sous une première forme, toute spéculative, ces idées se

présentent à nous. Le néoplatonisme qui circule dans les œuvres de Lefèvre, affleure toujours à la surface. Malgré l'hostilité violente de Luther ou les critiques acérées d'Érasme, les écrits pseudodionysiens continuent à trouver crédit chez un certain nombre d'humanistes. Ils s'accordent ici avec les théologiens les plus rigides. Ceux-ci n'ont-ils point affirmé, presque comme un dogme, l'authenticité des traités de l'aréopagite ? Et n'a-t-on pas vu Clichtowe emprunter à « la hiérarchie céleste » quelques-unes de ses armes contre Luther ? Comment s'étonner que ces livres influent sur la pensée ? Déjà, en 1521, dans un « recueil d'allégories et de sentences morales tirées des deux Testamens, » nous voyons reparaître les formules bien connues sur « l'illumination » de l'intelligence et la « purgation » des sentimens. Nous retrouverons également, chez un grand érudit comme Pagnino, le symbolisme du Pseudo-Denys, et c'est certainement sous cette influence qu'il écrit, en 1530, son *Isagoge* « sur les sens mystiques de la Sainte Écriture. » Cette infiltration est plus sensible encore chez un autre hébraïsant, Chéradame de Séez. Sous le titre modeste d'*Alphabet hébreu*, Chéradame publie en 1529 tout un petit traité de mystique dionysienne. Dans la langue sacrée, il veut voir d'abord un symbolisme. Il le trouve dans les mots : le triple nom de Jérusalem lui paraîtra, par exemple, celui de la Trinité. Il le cherche jusque dans les lettres. Leur forme, leur consonance, leur harmonie, leur ordre, leur nombre, tout a un sens. L'une figure l'être de Dieu, impénétrable et simple ; l'autre, le Christ ; celles-ci, les élémens du monde immatériel ou les formes multiples de la création ; celles-là, l'homme, son intelligence, son corps. L'alphabet hébreu enferme ainsi toute une théologie, et celle-ci n'est autre que la spéculation néoplatonicienne du Trismégiste. Chéradame en accepte et reproduit le principe fondamental : la hiérarchie des mondes, l'harmonie des êtres « non seulement dans les choses qui sont visibles, mais aussi dans celles que l'œil humain ne perçoit pas. »

Il est curieux que ce mysticisme spéculatif soit surtout l'œuvre des hébraïsans. Mais il touche aussi à la culture grecque et, par là, si peu original qu'il soit, il prépare une évolution autrement profonde, qui s'annonce déjà, avant 1530, mais ne se révélera que dix ans plus tard : le retour du platonisme. — Simple filet d'ailleurs, et un peu mince, qui ne réussit point à entraîner.

Les esprits vont ailleurs, vers des doctrines qui font vivre et qui consolent, vers ce mysticisme moral dont nous allons trouver dans Marguerite de Navarre la plus remarquable expression.

On ne saurait comprendre le mysticisme de Marguerite, si on n'avait présens à l'esprit son rôle et sa culture. N'oublions point qu'elle appartient à la Renaissance. « S'il y avait au bout du royaume, lui écrivait Briçonnet, en 1524, ung Docteur qui, par un seul verbe abrégé, peut apprendre toute la grammaire... et ung aultre de la rhétorique, ung aultre de la philosophie, et aussy des sept arts libéraux..., vous y courriez comme au feu. » En fait, son érudition est prodigieuse. Elle sait le latin, et peut lire couramment Érasme, qu'elle n'aime point d'ailleurs; elle connaît assez le grec pour comprendre Sophocle; elle étudie l'hébreu, pour pénétrer la Bible. Nous savons qu'elle avait lu Dante et Boccace dans leur langue et s'essayait aux lettres italiennes. Et cette savante s'entoure de savans. Comme son frère, elle traîne à sa suite un cortège d'hommes de lettres. Elle a pris à son service Marot et des Périers. Elle pensionne des poètes ou les recommande au Roi, envoie des écoliers chercher la science en Allemagne ou en Suisse. Voulté lui rendra cet hommage qu'elle a par son exemple appelé les femmes aux jouissances de l'esprit et du savoir. Elle est bien, dans son pays, la première de ces grandes dames de la Renaissance qui n'aspirent point seulement à plaire aux hommes, mais à les diriger.

Mais disons-nous aussi qu'elle appartient à la Renaissance chrétienne. Dans cette culture générale qu'elle cherche, la science religieuse a sa place et son rang. Elle s'est nourrie des Livres saints. Elle connaît si bien saint Paul qu'elle peut le citer de mémoire ; grand nombre de ses vers ne seront que des maximes de l'apôtre traduites dans sa langue poétique. Il semble bien qu'elle ait lu saint Augustin. Cette connaissance des lettres sacrées fait l'admiration du pape Paul III lui-même qui, après l'avoir entendue, à Nice, discuter avec Sadolet et Contarini, déclare qu'il n'a jamais rencontré de grande dame « si docte et si sainte. » Et comme elle protège les lettrés, elle défendra également, sans distinguer entre eux, les partisans de l'« Évangile. » Elle s'est attachée comme aumôniers d'Arande, puis Gérard Roussel. Elle sauvera Sébiville, en 1524 ; et c'est à elle, qu'en 1525, Farel demandera la protection de ses frères. Elle recevra à Nérac Lefèvre

suspect, puis Calvin et Marot fugitifs; elle s'emploiera en faveur de son poète exilé à Ferrare. Comme on comprend les hommages unanimes qui l'entourent! Elle a pour elle tout ce qui pense, tout ce qui souffre. Gracieuse et complète incarnation de l'esprit nouveau qui s'exalte en la louant : célébrer sa royauté était presque la partager.

Ce dualisme de culture, nous le retrouverons aussi dans sa nature morale. Singuliers contrastes de cette âme si riche! Son besoin d'agir est aussi grand que celui de savoir. Elle exaltera la foi contre les œuvres; elle n'en fonde pas moins des hôpitaux, et à Paris même, elle songe à ouvrir un asile pour les enfans pauvres ou malades. Elle est à la fois esprit et sentiment, enjouement et gravité. Rien de moins puritain que sa croyance. S'il ne semble pas que ses mœurs aient été libres, elle ne se refuse point aux libertés de la parole ou de la plume. L'auteur du *Miroir* sera aussi celui de l'*Heptameron*. Des poètes lui envoient des déclarations; elle y répond en petits vers. Elle badine avec l'amour. Ainsi, dans sa religion même, elle reste une femme de son temps, ou simplement, elle reste femme. Mais c'est précisément par ces élans les plus profonds de son être, ce besoin d'aimer, de se dévouer, de se détacher de tout, comme d'elle-même, qu'elle sera poussée vers le mysticisme. Quelque influence qu'ait pu exercer sur elle la direction spirituelle de Briçonnet, on peut dire que ces idées sont comme la fleur librement épanouie de cette nature exquise, sensible et tendre. Les tristesses, les désenchantemens de sa vie intime n'en firent que hâter l'éclosion. Quel secours eût-elle cherché ailleurs que dans une foi qui lui enseignait la vertu divine des larmes!

Le mysticisme de Marguerite n'est donc point seulement une conception de son esprit, mais un peu la confession de son âme. Elle se raconte dans ses poésies. Dès 1524, elle avait déjà exprimé dans un petit poème : *Dialogue en forme de vision nocturne*, ses idées de vie intérieure et de renaissance par la grâce. En 1531, elle publie son *Miroir de l'âme pécheresse*. Voilà l'œuvre où nous allons mieux saisir son évangélisme. Tel qu'il se révèle d'abord, il n'est que le développement de ces idées très simples : l'aspiration à la vie, l'impuissance de l'homme à l'atteindre, la rédemption divine opérant dans notre âme. Ce sont les lieux communs du mysticisme. Mais Marguerite leur donne un accent tout per-

sonnel. A exalter le néant de l'homme, le sentiment du péché, elle mettra comme une âpre joie. Oui, elle sent qu'elle est « trop moins que rien, » ou encore « morte vivante, » l'âme « gisant sans clarté et sans lumière. » Quelle réalité trouve-t-elle en elle-même? Un corps voué « à la mort, douleur et peine, » une existence brève dont la fin est inconnue, et, dans cet atome d'un moment que nous sommes, l'oppression lourde du péché, le désir et l'impuissance de le vaincre, des sermens répétés de repentir et des défaillances continues, l'aspiration à être avec Jésus « en croix » et l'horreur de l'épreuve, l'appel aux sacremens qui rapprochent de Dieu et les dégoûts de la chair qui en éloignent, en un mot l'impossible transformation de soi-même par ses seules forces, qui arrachera au poète le cri douloureux :

Nul povoir ne sens que de mal faire...

Mais ce que nous ne pouvons, Dieu le peut en nous. — Sous ces développemens nous commençons à entrevoir la pensée originale du poème, la question qu'elle se pose : comment trouver la vie ?

L'homme arrive à la vie par l'amour. — Amour de Dieu qui vient à nous, en nous, parce qu'Il nous aime; don « libéral » qu'Il fait de sa vie propre pour créer la nôtre. Or, l'amour ne se donne-t-il point sans rien attendre? C'est malgré nous que « le bon, piteux et débonnaire Jésus » nous sauvera. Nous le fuyons et il nous cherche. Nous l'oublions et il gémit dans notre cœur. Et ainsi il s'unit à l'âme comme un « fils, » un « père, » un « frère, un « époux. » (On devine le développement que Marguerite donnera à ces formules.) Il est la clarté qui illumine, la force qui soutient, le pardon qui relève. A l'âme, épouse infidèle qui le trahit, il rend sa grâce et son « douaire. » — Mais l'amour n'est pas seulement le don de Dieu à l'homme, il doit être celui de l'homme à Dieu. Vers ce Dieu qui descend vers nous, montons à notre tour. L'âme doit s'offrir, et comment s'offrir, sinon en s'immolant? L'homme n'arrive à la vie que par la mort. — Voilà l'autre idée fondamentale de Marguerite. Ne soyons point surpris de la place qu'elle tient dans ses poèmes. Elle n'est point un simple développement littéraire, mais la pierre d'angle de sa religiosité.

Loi profonde et mystérieuse, entrevue comme la condition de l'être et de son épanouissement. Marguerite écrira dans une

de ses lettres : « L'extérieur finira, il ne restera de permanent que l'intérieur. » Nulle formule qui exprime mieux sa foi. L'univers disparaîtra pour faire place à de nouveaux cieux et des terres nouvelles. La vie matérielle, visible, doit se dissoudre, pour que se manifeste la vie cachée et divine. Notre corps se corrompt, mais c'est à mesure que l'homme du dehors se détruit, que l'homme du dedans se renouvelle. Que faut-il encore pour qu'il s'achève ? Qu'il brise ses derniers liens. Dépouiller le vieil Adam, rompre avec la chair, mourir « toute vivante, » voilà à quel prix l'âme atteindra l'amour. Jésus est mort pour nous donner la vie : sachons mourir nous-mêmes, et à nous-mêmes, dans notre corps, dans nos désirs, dans nos pensées, pour réaliser en nous la sienne. C'est la conclusion qui inonde de joie le cœur du poète. Elle se traduit par cet hymne, cet appel enthousiaste :

O mort, vienz...
O doulce mort, gratieuse douleur.

Elle peut venir. Elle est vaincue : l'Amour, « plus forte qu'elle, » a consommé la vie.

A ces profondeurs de lyrisme et de passion, nous touchons l'âme. Après cela, que, dans ce long poème du *Miroir*, les autres poésies de 1533, comme l'oraison à « Jésus » ou le « discord de l'homme, » le mysticisme de Marguerite s'épanche en digressions fastidieuses ou dans une préciosité vide, nous n'en sommes pas choqués. Ce qui nous importe, c'est moins la forme de l'œuvre que ses idées. — Idées protestantes, a-t-on dit. — Oui. Si l'évangélisme est un fait protestant. — En réalité, Marguerite est en dehors des confessions trop précises et des doctrines trop définies. Et c'est là encore un des traits de cette nature si complexe que nous ne puissions, avec certitude, mettre une épithète sur sa foi.

Elle a voulu vivre et mourir dans son Église, et rien ne nous dit qu'elle en ait repoussé les dogmes. Si, assurément, son œuvre se rattache à cet ensemble d'aspirations un peu vagues, à ces doctrines de foi, de grâce, de déchéance de la nature que l'évangélisme avait éveillées dans les âmes, nous n'y retrouvons aucune des négations spécifiques qui la rapprochent de Luther. Le titre même du *Miroir*, emprunté à un petit traité du xv[e] siècle, nous fait croire à une influence de la mystique tra-

ditionnelle. Marguerite ne rejette point la doctrine des sacremens. Elle gardera toujours une dévotion spéciale à la Vierge. Elle fait allusion à l'intercession des « âmes saintes. » Favorable aux ordres religieux, elle ira méditer sur l'Évangile dans les cloîtres. Mais surtout, si elle ne veut point prendre parti dans les querelles théologiques qui mettent aux prises Érasme et Luther, son mysticisme laisse une place à l'activité humaine. Cette passionnée de renoncement ne nous veut point passifs devant l'amour. Elle prétend, par la grâce, nous conduire à la liberté. — Encore moins subira-t-elle l'influence de Calvin. Il n'y a aucune comparaison possible entre sa théorie de l'élection divine, regard de Dieu vers ses élus, et le sombre dogme de la prédestination. Comme le maître de Genève, l'auteur du *Miroir* peut commenter et traduire saint Paul, mais avec quel autre accent !

Formée par l'école de Meaux, c'est toujours dans ce sillage que l'élève de Briçonnet et de Lefèvre continue à se mouvoir. En ce sens, il serait facile de retrouver, dans ses poésies, jusqu'aux expressions de sa correspondance avec l'évêque. Et si elle ne garde pas les élémens spéculatifs des *Commentaires sur les Évangiles*, elle en reproduit au moins le principe fondamental : la vie par l'amour, l'amour « plus forte que la mort. » Cette conception du mysticisme, dépouillée de toute théologie, l'attirera en 1540 vers la renaissance platonicienne et les « libertins spirituels. » En réalité, la foi de Marguerite n'est guère qu'un idéalisme religieux, qui a su très bien s'adapter à la culture intellectuelle de la Renaissance comme aux sources traditionnelles de l'Église. Et c'est peut-être par cette religiosité large, non moins que par son esprit, son rang, que la reine de Navarre a exercé une influence sur la pensée religieuse de son temps.

Que cette influence ait été réelle, de 1530 à 1535 notamment, il suffit de lire les poètes pour s'en convaincre. Elle a agi sur Marot (un certain mysticisme s'allie bien au libertinage), mais elle domine surtout la poésie latine. On peut dire que, sauf Dolet, tous ces poètes (combien oubliés !) Duché d'Aigueperse, Voulté de Reims, Bourbon de Vandœuvre, ont les yeux fixés sur la reine de Navarre. Ils célébreront ses vertus ou ses talens. Bourbon lui demandera d'être attaché à son service. Voulté

songe même à traduire en vers latins le *Miroir de l'âme pécheresse*. Aussi bien, serait-il facile d'en retrouver les idées maîtresses dans leurs poèmes. Ces lettrés sont imprégnés de christianisme évangélique. S'ils préfèrent, aux sujets de la fable, les vérités de la Bible, s'ils font des odes sur les Psaumes et mettent saint Paul en épigrammes, si, à l'envi, tous nous parlent du Christ, des doctrines de la foi et de la grâce, c'est beaucoup à Marguerite qu'on le doit. En ce sens, Bourbon ira très loin. Il écrira dans ses *Nugæ* (1533) ces vers significatifs : « Si la foi sainte te manque dans tes œuvres, ce que tu fais ne peut être que péché... Une bonne partie des hommes aveugles, durs, superbes, comme du granit, croient pouvoir plaire à Dieu par leurs œuvres, mais si vous vous faites justes vous-mêmes, pourquoi a-t-il fallu que le Christ portât sa croix? — Reconnaissez donc que le Christ est votre justice. Dites-vous : nous sommes le péché et rien que le péché. » — Formules presque luthériennes qui, non moins que ses attaques contre la hiérarchie, vaudront au poète quelques désagrémens avec la justice. A dire vrai, malgré des accens sincères, ce lyrisme mystique n'est guère original. Cependant, dans ce cortège d'humanistes qui gravitent autour de la reine de Navarre, il en est un qui se détache, Salmon Maigret. Celui-ci va représenter une autre forme du mysticisme et comme une dernière évolution.

Maigret est Poitevin. Attaché à la Cour, comme chambellan du Roi, d'humeur tranquille, de vie unie et calme, il est alors le plus célèbre, le moins contesté de ces poètes. Ses confrères l'appellent le « Virgile, » l' « Horace » français, et aucune voix discordante ne trouble ces éloges. Comme Bourbon, il avait commencé par être un adepte de la Renaissance. Son premier volume de vers, paru en 1528, les *Poèmes*, n'est guère qu'un recueil de pièces mêlées où il chante l'amour, la campagne, les douceurs de la poésie, les événemens de son époque. Mais lui aussi évolue. Il ordonne sa vie et ennoblit sa muse. Ses *Odes*, éditées en 1537, ses *Hymnes*, parues en 1538, sont comme un manuel de piété, un guide pratique de religion. Il publiera un nouveau recueil en 1540, non moins imprégné d'inspiration chrétienne. La mystique a trouvé son poète, celui qui en traduit le mieux toutes les tendances et en unit les élémens.

Nulle œuvre qui ne marque mieux d'abord la réaction qui se fait contre l'intellectualisme de la Renaissance. Maigret est

pessimiste. Il ne partage plus le joyeux enthousiasme des lettrés de son temps sur la beauté ou la vertu éducatrice du savoir. Dès 1528, dans un petit poème dédié à Paul-Émile, il avait signalé la décadence de son siècle, les désordres de la génération nouvelle, l'immoralité des jeunes, « ces roses qui se flétrissent avant le temps. » Ce dégoût de la culture intellectuelle s'accuse encore dans les *Hymnes*. Ce que Maigret demande à la poésie, ce n'est plus de charmer l'esprit, de le conduire dans les paysages rians et légers de l'épigramme ou de l'idylle, mais vers les voies austères de la vérité. « Mépriser les bagatelles et se fier au Christ seul ! » Son art se définit dans cette devise. Partant, n'est-il point seulement à l'opposé d'un Dolet, très différent d'un Duché et même d'un Bourbon : c'est contre la culture classique qu'il réagit. « A quoi te serviront la verbeuse Iliade, le double voyage du fuyant Ulysse ? A quoi, l'établissement au Latium de ces dieux de Dardanie portés par la main du fils d'Anchise ? A quoi encore les pampres qu'a tressés le délicat Horace, la muse trop lascive de Properce ? Laisse à d'autres Ovide et les flambeaux de Cythère. Les paroles de l'Évangile comme le Christ souverain, voilà quelle doit être l'inspiration de tes chants. « La Renaissance dont Maigret se réclame n'est pas celle de l'humanisme, mais celle de l'Évangile. — Voilà chez lui un premier trait distinctif. Et voici l'autre. Dans ce retour aux doctrines de la grâce, il garde le sens catholique et ne perd point de vue la pureté du dogme même dans les effusions mystiques de sa foi.

Disciple de Lefèvre, il a l'optimisme, l'attitude bienveillante et sereine du maître. Il ne fulmine point contre les abus de son Église, sachant bien que « Dieu fera lever la moisson à son heure. » Il a le sentiment passionné de l'unité. « Qu'aucune secte, écrira-t-il, ne trouble le peuple fidèle, qu'aucun schisme ne le déchire ! » Il entend être le chantre de la religion intérieure, de cette foi vivante sans laquelle « Dieu est incompréhensible. » Mais ces formules vagues ne lui suffisent plus. Le poète sent le besoin, pour dissocier son mysticisme de la mystique hétérodoxe, de préciser ses contours et de le rattacher aux croyances traditionnelles.

Maigret a donc une doctrine des œuvres. S'il ne les sépare point de la foi, s'il se refuse d'entendre par ce nom les actes rituels et les offrandes extérieures dépouillés de tout leur

contenu moral, aux œuvres spirituelles qu'avec la grâce l'homme peut et doit faire, il restitue leur prix. Il y a un moralisme dans cette mystique. Qu'on en juge par cette description idéale de nos devoirs contenue dans un petit poème à Jean Baiard, un moine d'Issoire. « D'abord la pureté sereine de l'esprit. — Puis un autre bien sacré, la pénitence... Ajoutez-y une troisième victime, qui nous rendra propice ce Dieu que nous avons offensé : Je consolerai les affligés, je nourrirai largement les pauvres, je viendrai en aide aux malades, je prierai fréquemment en pensée, et, quand j'aurai fait toutes ces choses avec persévérance, j'avouerai que je n'ai rien fait encore, et j'attribuerai pensées et actes plus au Christ qu'à moi-même. » Or, ces œuvres qui « plaisent à Dieu » doivent-elles rester sans récompense? Maigret, n'hésite point à prononcer le mot. Dans une autre pièce, il écrit : « Le Christ rendra à chacun suivant ses mérites. » — De même encore, Maigret pourra se prononcer contre le culte matériel rendu aux saints, et nier que nous puissions devoir quoi que ce soit à leur intervention directe. Mais il croit à l'effet de leur prière et nous invite à leur adresser les nôtres. Dans une pièce à Gérard Roussel, il louera Dieu et les Bienheureux « qui protègent le royaume de France, et dont le secours nous a donné la victoire. » Il terminera un hymne à saint Étienne par ces vers : « Oh! regarde d'un visage bienveillant le poète qui fait vibrer sa lyre pour toi. » Surtout, la Vierge aura une place à part dans son œuvre. S'il ne veut pas être de ceux qui l'invoquent d'un cœur intéressé, s'il ne veut penser à elle que pour louer sa royauté céleste, son élection divine, il se réjouira des hommages qu'elle reçoit sur toute la terre; et lui-même lui adressera cette invocation touchante : « O Vierge, parure du ciel..., toi dont les astres n'égalent point l'éclatante lumière, oh! ne me refuse point la grâce que je désire. » — Ce chantre de la foi vivante et de la « pure » religion du Christ n'hésitera pas non plus à se prononcer sur les moyens extérieurs que l'Église nous offre pour nous sanctifier. Il célèbre la confession. Il parle de l'Eucharistie sous les formes traditionnelles. — Sur ces questions fondamentales : valeur des œuvres, culte des saints, sacremens, point de rupture entre le nouveau christianisme et la vieille Église, il entend marquer ses positions et nous dire où il se trouve.

Par ces précisions, Maigret diffère déjà d'un Bourbon comme

de Marguerite. Il va s'écarter plus encore de la reine de Navarre par la nature même de sa pensée religieuse. Dans son œuvre, se dessine un retour à ces idées d'ascétisme, de réalisme, dont la mystique des grands siècles chrétiens est pénétrée.

La foi n'est plus seulement pour lui la vie intérieure. Elle se traduit par la pénitence, et la pénitence elle-même par les mortifications. Il a écrit une petite pièce sur cette pensée. « Je fais monter (ô Dieu !) vers toi mes plaintes et mes larmes... j'arrose mon visage de mes pleurs qui coulent et je frappe ma poitrine de mes poings raidis. Oh ! s'il m'était permis de me couvrir de dures étoffes, d'un rugueux cilice, de dompter ma chair par de longs jeûnes et sous le poids de la cendre ! » Voilà bien un accent qui nous rappelle d'autres voix, celles qui jadis promettaient dans les austérités du cloître ces joies suprêmes que Luther n'avait pu trouver dans le sien. Lisons encore une autre de ses hymnes : « La plainte du pécheur. » Cette terreur du jugement, ce besoin d'associer la nature entière à son épouvante et à son deuil, cet appel désespéré de l'homme, non seulement à la clémence de Dieu, mais encore à l'intercession de ses Saints, tout nous ramène ici à la mystique médiévale, et cette peinture d'un contemporain de Marot s'inspire singulièrement du *Dies Iræ*. — Et enfin, le poète ne se borne pas à adorer : il regarde et il décrit. Le Christ passe devant ses yeux, comme jadis devant ces primitifs, qui le peignaient dans une sorte d'extase. Sa foi s'anime : elle fuse en visions de vie réelle. Veut-il nous parler de la naissance de Jésus ? Il suivra les bergers et les mages, pour se prosterner avec eux dans l'étable. Nous faire comprendre l'Évangile ? Il retracera le cadre des scènes évangéliques, et, dans la première de toutes, la Passion, il cherchera à nous émouvoir, non par des mots, par des sentimens, mais par des images. Il touche la croix de Jésus ; il entend le bruit des clous qu'on enfonce ; il met la main sur les plaies qui saignent. Rien de plus frappant, dans ce petit poème sur la mort du Christ, que cette peinture des détails. Ces scènes empruntées à la Bible abondent dans Maigret. Nous sortons ici des lieux communs et des sentences banales pour entrer dans le concret. Et c'est aussi encore le même souci de peindre, qu'il apportera dans sa notion de l'invisible. Il y a de lui une petite pièce sur l'Assomption qu'on dirait presque inspirée par une fresque de l'Angelico. On comprend qu'un tel homme soit sensible à la

poésie du culte, aux « lampes qui brûlent sur l'autel, » à « la large profusion de l'encens embaumé. » Il peut se moquer des simples qui s'agenouillent devant des statues de pierre ou des images d'or, nous savons bien qu'il entrera dans la vieille église de son village pour s'y recueillir et y adorer.

Encore un pas : et nous commençons à entrevoir le petit cénacle où, en 1534, quelques étudians se groupent, méditent et prient autour d'Ignace de Loyola.

IV

Budé représente une génération qui finit. Par Lefèvre et ses disciples, c'est à cette génération encore que se rattache le mysticisme. Regardons vers celle qui monte. Dans cette floraison nouvelle, trois hommes surtout se détachent, tous trois unis d'ailleurs par la communauté des goûts, la « ressemblance des mœurs, » la liberté de l'allure et des idées : Marot, Rabelais, Dolet. A leur tour, qu'expriment-ils?

Dans la lutte engagée contre la vieille culture et le théologisme de l'école, ils sont au premier rang. Si vive est leur haine des moines, ces « faulx prophètes » et « imposteurs, » qu'ils ne s'attaquent point seulement aux abus, mais à l'institution même. Si implacable est leur lutte contre la Sorbonne qu'il n'est pas de traits plus acérés que ceux décochés par leurs livres aux « sophistes, » entendons les théologiens. On connaît les pages mordantes de Rabelais sur la bibliothèque de Saint-Victor. Eck, Bricot, Tartaret, Occam, Beda, « nos maitres, » les voici tous, raillés, bafoués, ridiculisés dans un éclat de rire et, avec eux, toute la scolastique, par la question fameuse : « Si une chimère gonflée dans le vide peut dévorer les secondes intentions. » Si hardi est leur langage, même sous des formes enveloppées et des obscurités voulues, que les contemporains ont pu les croire gagnés à la croyance nouvelle. Marot sera accusé de luthéranisme. Calvin comptera Rabelais parmi ceux qui ont « goûté » à l'Évangile. Dolet sera à son tour poursuivi, comme hérétique, avant d'être poursuivi pour athéisme et immoralité. Visiblement, dans l'élite intellectuelle, ils représentent tout autre chose que Budé, tout autre chose aussi que l'évangélisme auquel on les rattache. Ces « libertins » sont au delà de la Réforme, de tout système théologique, et, au fond, de toute

Église. Avec eux va apparaître le christianisme individuel, ou, pour mieux dire, le rationalisme religieux.

Cette conception nette, il ne faut point la chercher dans Marot. Poète futile et charmant, le protégé de Marguerite est bien le produit d'une cour frivole et volage, où l'amour délasse de la guerre, où les lettres divertissent de l'intrigue. Sa vie même est une aventure. A vingt-trois ans, il va se battre, et se fera prendre à Pavie. Attaché au Roi, en 1527, comme valet de chambre, il n'en est pas devenu un homme d'ordre. Il tâtera de la prison, et sera de nouveau poursuivi en 1532; en 1534, il n'échappera peut-être au bûcher que par l'exil. Sa fin sera triste, presque tragique. D'ailleurs, poète toujours, poète partout, par vocation, par profession, par amusement; seule unité qui fixe un peu cette vie errante dans ses sentimens comme sa destinée. A-t-il étudié? Il s'est frotté aux lettres sans les apprendre, ce qui le préserve du pédantisme, et, s'il se rattache à un maître, c'est beaucoup plus à Villon qu'à Martial, au moyen âge français et gaulois, qu'à la Renaissance. A-t-il aimé? On lui a prêté des galanteries illustres : on ne lui connaît point de liaison durable. Ses passions furent surtout des sensations. Homme de plaisir, de langage, de mœurs faciles, Marot est en marge de l'amour. Ne demandons donc point à cet étourdi de grands sujets. Il ne se concentre point, il se disperse. Sa plume alerte ne triomphe que dans l'épître ou l'épigramme. Elle sera aussi à l'aise dans la poésie sacrée que dans les vers érotiques, passant, comme en se jouant, du crucifix au temple de Cupidon, des Psaumes à Ovide. Marot badine, il voltige, il s'amuse comme il amuse. Son inspiration se déroule en arabesques; son émotion, et il en a parfois, s'esquive dans une boutade. Cet incomparable épistolier a trop d'esprit pour être profond : il restera toujours à fleur d'âme. Lui-même s'est comparé, dans le printemps de sa jeunesse, à « l'hirondelle qui vole... puis çà, puis là. » Tout au plus est-il la libellule qui ne se pose sur rien, ne se fixe sur rien, emportée au souffle des événemens ou à l'imprévu de son caprice. A ce jeu on se brûle toujours quelque peu les ailes. Le poète y a laissé le sérieux de sa muse comme la tranquillité de sa vie.

Il ne faut point oublier ces traits si on veut juger la pensée religieuse de Marot, ni encore, que ce poète des courtisans fut le plus courtisan des poètes. Il n'écrit point seulement par plai-

sir, mais par ordre, pour lui, mais pour les autres, pour être utile, pour plaire, pour être lu. Il est le poète de l'anecdote du jour ou de l'idée en vogue. N'en serait-il point ainsi de sa croyance? On a parlé de sa conversion. Rien ne trahit dans ses œuvres, dans sa vie, une crise d'âme. Rien de plus contraire non plus à son tempérament. Ce qui est vrai, c'est qu'attaché dès 1518 au service de Marguerite, il subit l'influence de son milieu comme de ses idées. Et il ne serait pas difficile de retrouver le christianisme un peu vague de la maîtresse dans les œuvres du serviteur. Ce n'est pas sans dessein qu'il rime, avant 1525, cette « Oraison devant le Crucifix, » mystique prière au doux Jésus qui répond bien aux sentimens de la Reine, mais qui n'est guère qu'une « traduction, » où nous échappe la part qui revient au poète. Peut-être est-ce pour ces idées, mais certainement pour ce prétexte qu'il est poursuivi en 1526 et interné à Chartres. Il se défendra alors de toute hérésie, proclamant son attachement à l'Église catholique. En fait, dans la préface qu'il écrit à cette époque pour une version du *Roman de la Rose*, il parlera toujours en catholique du culte de la Vierge et se prononcera contre ceux qui prétendent supprimer les hymnes traditionnels.

Si son évangélisme s'accuse après 1527, et surtout après 1530, c'est qu'à ce moment même la Cour semble gagnée aux idées de réforme. Marguerite dirige le mouvement, comme le Roi lui-même a pris parti, Marot peut cribler les théologiens, les « pharisiens » et les moines. Il est dans le ton. Il peut traduire les colloques les plus acerbes d'Érasme contre l'ascétisme, et commencer les Psaumes. Érasme est en faveur, comme la Bible à la mode. Et si dans une poésie, comme le *Sermon du bon Pasteur*, il expose, à grand luxe de citations, la doctrine de la grâce, de la foi justifiante, du salut par le Christ seul, ce sont là vérités chrétiennes que développe le *Miroir de l'âme pécheresse* et que la prédication d'un G. Roussel au Louvre met en lumière. L'épître la plus « réformée » peut-être qu'on puisse lui attribuer, celle à *Deux sœurs savoisiennes*, sera écrite à la Cour de Ferrare, en 1536, au moment où Calvin y réside. Mais ici encore Marot n'est qu'un reflet. Que de ces idées, lui-même soit convaincu, nous n'en saurions douter. Il les défendra avec sa fougue habituèlle, et même, s'il faut en croire Sagon, « la dague à la main. » La mansuétude n'est pas son fait. Il a trop d'esprit

pour être charitable, mais trop de mobilité d'esprit pour croire profondément.

La théologie ne lui réussit guère. De ses œuvres, les moins heureuses, les moins personnelles sont précisément celles où il parle de religion. Et, quelque attaché qu'il soit à son idéal évangélique, il ne lui sacrifiera point son repos. En 1536, pour obtenir sa grâce et rentrer à la Cour, il « abjurera ses erreurs » entre les mains du cardinal de Tournon. Au fond, dans la lutte religieuse qui commence, sait-il bien dans quels rangs il combat? Il se défend de rompre avec l'Église « catholique. » Il ne veut être ni « des sectes, » ni de « l'hérésie. » Il a écrit en 1526, qu'il n'est ni

luthériste,
Zwinglien ou anabaptiste :

Ces protestations seront renouvelées à plusieurs reprises, et encore dix ans plus tard, dans une épître au Roi. Et en vérité, on ne saurait trouver dans l'œuvre de Marot rien qui dépasse l'évangélisme de Marguerite, aucune des négations luthériennes, et moins encore, aucune des violences d'un Lambert et d'un Farel. Le poète n'a pas plus le langage d'un révolté que l'entêtement d'un martyr. Il se garde d'attaquer la messe et les cérémonies, tout en raillant ceux qui en abusent. Ses invectives contre les prêtres ne vont jamais jusqu'à la négation du sacerdoce. S'il est si souvent inquiété et poursuivi, c'est beaucoup moins pour ses erreurs, que pour ses propos « licencieux, » ses allures libres, ses bravades contre l'autorité, ses attaques étourdies contre les gens d'église et les gens de loi. Ce frondeur caustique est incorrigible. Comme on comprend les haines religieuses ou littéraires qu'il a déchaînées par sa légèreté et son talent!

Un spiritualisme chrétien, ennemi des contraintes trop fortes, des dogmes trop précis, une doctrine très libre de la grâce, du salut et de la vie qui s'accommodera d'une certaine facilité de mœurs, le droit de manger chair en carême ou de jouer aux dés, de n'aller plus à la messe, sans pour cela se rendre au prêche, la haine de toute autorité traditionnelle, qu'elle soit des « bonnets quarrés ou ronds, ou des chasperons fourrés d'hermine, » voilà bien l'évangélisme de Marot. Calvin, qui le connaissait bien, le fera expulser de Genève en 1543. En religion, comme en amour, le gamin de génie ne souhaita jamais qu'une

chose, ses contemporains le remarquent, et il l'avoue lui-même : la liberté.

Il y a cela dans Rabelais, mais beaucoup plus; dans ses obscurités, ses bouffonneries même, le jovial écrivain est autrement redoutable et profond. Son ironie enferme toute une philosophie.

Que dans le *Pantagruel*, paru à la fin de 1532, Rabelais se place résolument, hardiment, dans le courant réformiste, on n'en saurait douter. Des quatre Livres du colossal poème, aucun qui ne semble plus ouvertement favorable à l'évangélisme. Qu'on relise l'admirable lettre de Gargantua à son fils : « Par ce que science sans conscience n'est que la ruine de l'âme, il te convient servir, aymer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foy formée de charité estre à luy adjoinct, en sorte que jamais n'en soys désamparé par péché. Aye suspectz les abus du monde, ne metz ton cueur à vanité : car ceste vie est transitoire : mais la parolle de Dieu demeure éternellement. Soys serviable à tous tes prochains, et les ayme comme toy mesmes... Les grâces que Dieu te a données, icelles ne reçoipz en vain... » — Ne croirait-on point lire un traité d'éducation ou de vie chrétienne, qui, par la gravité, la sérénité du ton, fait penser aux conseils d'un Budé ou d'un Érasme? Qu'on se rappelle la prière de Pantagruel, mettant son secours en Dieu, lui promettant que, s'il obtient la victoire, l'Évangile sera prêché « purement, simplement, et entièrement... contre les constitutions humaines et les inventions dépravées. » N'est-ce pas l'accent, presque la langue de Lefèvre? Cette part du christianisme à la formation intellectuelle ou morale, Rabelais la précise encore, en 1534, dans le plan d'études de son Gargantua. Il veut que l'âme de l'enfant soit pénétrée de la connaissance des saintes lettres, comme les actes importans de sa journée réglés par la prière. Et en vérité, on ne saurait dire que le christianisme soit absent de l'œuvre de Rabelais, comme aussi, un certain christianisme. — Mais déjà, dans ces deux premiers livres, le second surtout, se rencontrent des assertions inquiétantes qui révèlent un bien autre esprit.

Pour comprendre le sens religieux de Rabelais, il ne faut point perdre de vue les traits essentiels de sa physionomie morale. — Il est un irrégulier. Nulle vie plus instable, qui se plie moins à une contrainte ou à une règle. Il souffre d'être encadré;

Paul III dira de lui : « un vagabond à travers le siècle. » Nulle définition plus juste. Entré jeune au couvent des Franciscains de Fontenay-le-Comte, Rabelais en sortira en 1524, peut-être expulsé pour son esprit frondeur et sa science trop libre. Un bref de Clément VII l'incorpore aux Bénédictins, mais il préfère vivre auprès de l'évêque de Maillezais, d'Estissac, jusqu'au jour où cette domesticité lui pèse. En 1529, il commence à courir le pays. Nous le voyons à Agen, à Toulouse, à Montpellier, où il étudie la médecine, à Lyon, où il l'exerce. Il écrira, pour vivre, des traités de thérapeutique ou des almanachs. En 1533, le voici à Rome avec l'évêque de Paris, Jean du Bellay. Il revient à Lyon, l'année suivante, retourne à Rome en 1535. Nous le retrouvons, deux ans plus tard, à Montpellier, à Metz en 1546, à Rome encore en 1547, sans qu'on puisse ensuite savoir ce qu'il est devenu. Bref, il ne se fixe pas, toujours agité, toujours errant; malgré tout, prudent et habile, enveloppant sa vie, comme sa pensée, de précautions et se gardant de rompre avec l'Église. — A ce premier trait s'en ajoute un autre. — Son intelligence vagabonde comme sa vie. Aucun cerveau, au XVIe siècle, qui soit plus souple et plus large. Il a été théologien, il connaît le droit, il pratique la médecine. Il s'intéresse à tout, autant à la classification des animaux ou des plantes qu'aux découvertes lointaines. Il a certainement étudié les mathématiques et l'astronomie, et, s'il appartient à la Renaissance, il est celui de ses fils qui se rattache le plus aux traditions du moyen âge. On le voit : Rabelais s'initie à tout, absorbe tout, emprunte partout, fondant pêle-mêle ses souvenirs, ses idées, dans le creuset de son imagination créatrice. Son œuvre est le miroir prodigieux où se reflète toute son époque. Mais prenons garde aussi qu'à l'inverse d'un Budé, il n'est point d'esprit qui s'arrête moins aux idées ou aux choses pour leur valeur, qu'en vertu de sa curiosité propre ; pas d'écrivain aussi qui soit plus détaché des héros qu'il crée ou des mythes qu'il fait vivre. Rabelais lâche la bride à son inspiration comme à son érudition. Et il nous emporte avec lui, nous fatiguant parfois, jamais fatigué, toujours en verve, toujours étourdissant, déconcertant, prodigieux, dans ce spectacle incomparable de faits, d'idées, d'images et de mots, dont il déroule la trame à nos regards.

Cette fièvre d'indépendance et de science ne prépare guère aux grandes convictions. Il ne faut point demander à Rabelais

le besoin d'une certitude. En réalité, s'il est chrétien, c'est à condition que son christianisme ne heurte ni la liberté de sa raison, ni surtout l'épanouissement de son être et les énergies de sa nature.

N'admettre que les vérités vérifiées ou vérifiables, rejeter de la connaissance scientifique tout ce qui la contredit, sinon tout ce qui la dépasse, nulle idée qui ne soit plus claire dans les fantaisies du pantagruélisme. Si le moraliste veut que l'intelligence soit nourrie de tout « le suc des sciences, » c'est pour lui assurer la maîtrise de la vie ; il n'admet point « notre arbitre tenir lieu de raison. » Et, s'il se prononce contre tous les pédantismes et les difformités intellectuelles, ce n'est point seulement qu'ils heurtent son goût, mais le sens commun. Théologiens, chicanous, chats fonrrés, écoliers limousins, c'est au nom de la vérité qu'il les flagelle. Il se rit de toutes les superstitions comme de toutes les sottises, aussi bien celles de la justice que celles de la foi. Voilà l'idéal rationnel qu'il oppose au dogmatisme de l'École. Il ne l'oppose pas moins au dogmatisme de la Bible, et nous n'avons pas besoin d'attendre le IVe Livre pour le voir prendre parti.

L'autorité de la Bible chère aux réformateurs sera-t-elle donc, à son tour, intangible et sacrée ? — Non, certes. — Rabelais entend soulever le voile. Et sans doute, citations détournées de leur sens, rapprochemens irrévérencieux, ne suffiraient point à faire de lui un libertin spirituel. De ces plaisanteries de gens d'église, nos vieux prédicateurs, comme Luther lui-même, offrent plus d'un exemple. Ce sont propos de moines. Prenons garde cependant que de ces railleries quelques-unes portent loin. Et si, par exemple, il compare la généalogie de Pantagruel à celle des mythologies anciennes et qu'il en fasse une parodie de celle du Christ, « de sainct Luc mesmement et de sainct Matthieu, » ne veut-il point nous laisser entendre qu'il y a « des légendes » dans l'Écriture comme dans la fable ? S'il rappelle plaisamment certains récits de la Genèse, comme le déluge, l'arche, l'enlèvement d'Hénoch, quelle idée veut-il que nous nous fassions de l'historicité de l'Écriture ? — Il va plus loin encore. — Lisez ces réflexions sur la naissance de Gargantua. « Si le vouloir de Dieu tel eust esté, direz-vous qu'il ne l'eust peu faire ? Par grâce, ne emburelucocquez jamais voz espritz de ces vaines pensées. Je vous dis que à Dieu rien n'est

impossible. » Forcez un peu le trait et voyez où il porte. C'est la thèse de la volonté arbitraire et de la puissance souveraine de Dieu, la possibilité même d'une dérogation aux lois de la nature, qui sont atteintes. Par de pareils argumens, Luther avait prétendu justifier sa doctrine de la prédestination. — Lisez enfin ces railleries sur la foi : « La foy est argument de choses de nulle apparence... Un homme de bien croit toujours ce qu'on luy dit et ce qu'il trouve par écrit... Le témoignage évangélique vous contentera. » Et demandez-vous si cette parodie d'un texte de saint Paul n'est qu'une boutade? — Non, décidément, Rabelais ne veut point nous laisser penser que la foi repose sur l'autorité seule, fût-ce celle de la Bible, et que nous devions croire sans raison et contre raison.

Et de même qu'au nom de son principe intellectuel, il ébranle déjà le dogmatisme, par sa conception de la vie, c'est l'idéal traditionnel chrétien dont il se détourne. — La nature ! La nature, libre dans ses instincts, ses énergies, son rayonnement de force et sa poussée de sève, créatrice de beauté, de savoir, de vie, telle est sa foi. Si nous ne trouvons que dans le Tiers Livre, écrit en 1546, le mythe grandiose où il l'exalte, déjà, dès Gargantua, c'est à elle qu'il songe, comme l'éducatrice souveraine de l'homme. Il lui confie l'enfant, plus encore qu'aux livres. Que l'écolier cultive son corps, comme son âme. Qu'il étudie les animaux comme les plantes, et, des pages mortes qu'il feuillette, élève ses regards vers les espaces animés qu'il contemple. Des membres sains, des muscles forts, comme une intelligence souple et large, un développement total de la personne, voilà ce que Rabelais demande à l'éducation. Ce qu'il en attend, c'est la pleine autonomie de l'être. A dessein, il a inscrit sur les portes de Thélème : « Fais ce que voudras. » Dans ce décor merveilleux où ils trouveront tous les trésors de l'esprit et toutes les jouissances des yeux, entre ces marbres et ces ors où ils reposent, dans cette symphonie de couleurs, cette sonorité de lumière, d'eaux vives, de forêts où ils devisent, les thélémites n'ont d'autre loi que leur vouloir « et franc arbitre. » Ils se lèveront, mangeront, travailleront, s'ébattront, « quand le désir leur viendra... « La plus grande resverie du monde est soy gouverner au son d'une cloche, » non « au dicté du bon sens et de l'entendement. » Le mal ne vient que des barrières qu'on nous oppose, des servitudes qu'on nous impose. Il n'est

qu'à laisser l'homme obéir à ses instincts. » Plus de contrainte du dehors. Une vie libre, une foi libre, une pensée libre, sont tout l'idéal humain.

Cet idéal, qu'on ne l'accuse point de corrompre, d'abaisser la vie. La nature que Rabelais exalte, à laquelle il croit, n'est point l'appétit féroce et sensuel qui nous abaisse vers la brute. Elle est un principe de beauté comme de vertu. La liberté qu'il nous propose, n'est point la licence, ni le désordre. Réglée par la raison, par le savoir, par les conseils évangéliques, volontairement pratiqués, elle trouvera en elle-même son frein et son équilibre. Rabelais est optimiste. Il croit à la bonté de nos penchans. Il affirme qu'ils nous pousseront toujours vers l'amour de Dieu ou l'amour des autres. Pour les maintenir, sinon les redresser, il compte enfin sur la société des hommes. « ... Gens libéres, bien nés, bien instruits, conversans en compagnie honnête ont par nature un aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux et retire du vice ; lequel ils nomment honneur. » Il y a donc une philosophie et une morale dans Rabelais. Comment l'une et l'autre se concilient-t-elles avec son christianisme? Il ne le dit point, et sans doute il ne s'en inquiète point. Il n'est pas de ceux qui s'arrêtent à ces contraires que suppriment l'exubérance de sa nature et la mobilité de sa pensée.

Cependant, cette philosophie, contemptrice de la loi et de la grâce, reste toujours imprégnée de spiritualisme. Et, pour comprendre cette religiosité mystique, n'oublions pas que Rabelais a été franciscain. L'individualisme religieux ne le mène point à l'incrédulité. — Avançons encore dans ce courant de pensée libre. Avec Dolet, c'est le matérialisme qui apparaît.

Un grand érudit, possédé du démon de la science, un véritable artiste, amoureux de la beauté des formes, un esprit amer, une sensibilité douloureuse, une nature inquiète, exaltée et violente, une âme de désir, insatiable et inassouvie : tel est l'écrivain qui finira à trente-cinq ans, sur le bûcher de la place Maubert. Il n'y a point de paix sereine dans cette vie. Né à Orléans, en 1509, d'une famille modeste, il est jeté à treize ans dans les rues de Paris, où il vient commencer ses études. A dix-sept ans, il conçoit déjà son grand ouvrage des *Commentaires sur la langue latine*. Puis, toujours avide de savoir, il se rend à Padoue, où il étudiera la philosophie et le droit. Un ambassadeur du Roi, Jean de Langeac, évêque de Limoges, le

rencontre, le distingue, et l'emmène comme secrétaire à Venise. En 1532, Dolet, rentré en France, s'installe à Toulouse. Ses démêlés avec les étudians gascons, ses attaques contre les parlementaires, ses relations avec Boyssonné, le rendent suspect. Il est emprisonné, banni, sauvé peut-être de peines plus graves par l'intervention de Jean de Pins, évêque de Rieux. En 1534, il se fixe à Lyon; correcteur d'imprimerie, imprimeur, avant tout écrivain, bientôt célèbre par ses vers, ses amitiés et ses querelles, lié d'abord avec la plupart des humanistes, puis brouillé avec les plus éminens, poursuivi pour meurtre, sans que, dans cette vie agitée, il renonce un instant aux deux passions qui se partagent son âme : le culte des lettres, le culte de sa gloire.

Les lettres? Nul ne les a aimées d'un amour plus touchant. Elles ont été sa lumière et sa force. Il s'est donné à elles comme d'autres se donnent à Dieu. Cette religion de sa jeunesse a grandi avec ses épreuves. « Tu ne saurais croire, écrit-il en 1534, à son ami Guillaume Scève, avec quelle allégresse, et comme enflammé d'un nouvel amour, je les embrasse. » Voilà bien la divinité qu'il adore et qu'il implore. Et de quel accent! « O muses, cohorte sacrée, cohorte heureuse, filles bienfaisantes des cieux retentissans, vous qui, sur votre sein de neige, réchauffez les sages, donnez à celui qui vous invoque le secours qu'il vous réclame... » Que leur demande-t-il donc? Un idéal de vie. Elles sont à ses yeux les grandes consolatrices, mais aussi les seules éducatrices. Elles nous apprennent à éviter le mal, « enfantent l'amour de la vertu, obligent les rois à appeler auprès d'eux, à réunir, à retenir ceux qui aiment, ceux qui pratiquent la justice et l'équité. » Aussi bien, Dolet ne leur confie point seulement la maîtrise des âmes, mais des peuples. Il se réjouit de vivre dans une société, et il croit à la force d'une société qui les honore. Rien de plus sincère dans les éloges enthousiastes qu'il décerne au Roi ou à sa sœur. Ils sont grands parce qu'ils protègent les lettres. Et il lui suffit que la France ait la gloire littéraire pour se placer au premier rang. Dans le duel redoutable où peuvent se décider son honneur, sa liberté, son existence nationale même, la seule primauté que ce pacifiste lui souhaite est celle de ses écrivains.

Il y a quelque candeur dans cet idéal, comme aussi beaucoup d'égoïsme. Dolet demande autre chose aux lettres qu'une règle de vie : la gloire. De tous les humanistes, il n'en est point peut-

être qui en soit plus naïvement épris. Ce à quoi il aspire ce n'est point à être utile, mais à être célèbre. A la froide et décevante maîtresse qui nous attire et nous échappe, il offrira le plus rare encens de ses pensées. Il veut « la voir, » l'étreindre, la posséder : tout de suite ! « Fait-elle quelque chose à un mort ? » C'est que la gloire, la plus réelle des jouissances, est encore un principe d'action. C'est elle qui inspire le dévouement et le sacrifice ; c'est encore elle qui souffle à l'artiste ou au savant les formes impérissables qu'il crée, les vérités définitives qu'il cherche. « L'homme ne peut rien faire, écrira Dolet à Bembo, qui soit digne de sa force, si l'éperon de la gloire ne le stimule. » Seule, la recherche de la gloire donne à l'homme sa dignité et le sépare vraiment de la bête. Elle est enfin l'immortalité. Ceux qu'elle a touchés de son aile, sont vraiment les élus, appelés à se survivre. Qu'importe au héros ou au sage que sa vie s'éteigne ! Le poète peut entonner ce chant d'enthousiasme sur la tombe ouverte d'un ami. « N'accusons pas le destin que la terre reçoive le corps privé de lumière. La renommée, l'honneur de son nom, brillent d'un vif éclat. » Cette prise de possession de l'avenir lui suffit.

Le culte de la gloire ramène donc Dolet au culte de l'homme, et, à vrai dire, on ne saurait trouver dans toute la Renaissance de sentimens plus opposés au christianisme. Quelles que soient en effet les assurances que le poète nous donne sur sa soumission religieuse, est-il bien convaincu, et réussit-il à nous convaincre ? — Rien de chrétien dans ses sentimens comme dans sa vie. Il ne croit pas à l'amour, ce don divin de soi-même et cet échange des âmes. Il écrira ce vers féroce : « Le jeu de l'amour est le même que le jeu du hasard. » Cette union ne sera pour lui que la jouissance vulgaire et passagère dont il décrira en vers intraduisibles le souvenir tout matériel. Ses amitiés ne sont guère que des emportemens. Dans cette vie âpre, traversée de rêves grandioses et d'ambitions démesurées, il finira abandonné presque de tous. Rien de chrétien dans sa morale. Elle n'est que l'application des lois de la nature, la liberté laissée à nos penchans, même les plus grossiers. Il ne croit ni au renoncement, ni au sacrifice. Et à l'ancienne charité évangélique, il substitue cet autre précepte qui formule déjà toute une morale nouvelle : « servir l'humanité. » — Rien de chrétien dans son œuvre. Le libertinage des mœurs conduit à

celui de l'inspiration. Sa muse n'est point chaste. « Je ne désapprouve point la liberté du langage, » dira-t-il dans ses *Commentaires*. Son culte de la forme l'entraîne à célébrer encore plus la beauté physique que la beauté morale. Et de tous les sentimens dont s'inspirent les poètes de l'époque, un Bourbon, un Voulté, un Maigret, la vie intérieure, la confiance en Dieu, le repentir, on chercherait vainement l'expression dans ses vers. Il peut bien, de temps à autre, aborder un sujet religieux, et, par exemple, écrire deux ou trois odes à la Vierge. Mais on devine avec quel accent. Elle ressemble terriblement à une divinité de l'Olympe, cette « déesse souveraine » qui tient l'empire du ciel, « que Pallas, Apollon, que le chœur des Æonides ne peuvent dignement exalter de leurs chants... » Parle-t-il enfin de la mort? Devant le grand mystère, il n'a d'autre sentiment que celui d'une résignation froide, sans les certitudes qui reposent et les espérances qui consolent. Qu'on relise son ode à Cottereau : « Ne redoute point les traits de la mort. Tu lui devras de ne plus sentir, ou d'être en repos dans des lieux meilleurs... à moins que les champs élyséens ne soient une espérance vaine... ». Aucun souffle de l'au-delà ne traverse ses épitaphes; et dans les jeunes morts dont le poète se souvient, ce qu'il déplore, c'est, comme Anacréon, leur jeunesse et leur beauté.

Non, il n'est pas chrétien. Il n'est pas même le spiritualiste que Rabelais n'a cessé d'être, préoccupé d'unir, au libre développement de la nature, la discipline intérieure de l'Évangile. Croit-il à l'immortalité ? croit-il à l'âme? nous en doutons un peu. Qu'on relise, dans ses *Commentaires*, la définition qu'il donne de l'âme, « cette force céleste par laquelle nous vivons, nous nous mouvons, nous sommes des êtres raisonnables. » Qu'elle soit distincte du corps, immatérielle, immortelle, ce sont là questions controversées et sur lesquelles Dolet se refuse de conclure. Mais ailleurs il se prononce. Il semble bien croire que, dans cette destruction du corps, toute conscience aussi s'évanouit, et que la survivance de la gloire ou celle de l'espèce soit la seule qui nous soit donnée après une mort certaine. « La vie n'existe plus à qui manque de postérité. » Nous retrouverons cette idée dans le passage des *Commentaires* consacré à la mort. « Peut-il se croire anéanti à jamais... celui qui est sûr de vivre dans tous les temps, grâce à la renommée qu'il aura acquise? Les traits de la mort sont-ils terribles pour des héros...

quand, par la gloire éternelle de leur nom, ils les ont émoussés et privés de toute force. » Et enfin croit-il en Dieu? Ses ennemis l'ont accusé d'athéisme. Lui, s'en défend. Il nous affirme qu'il croit à une réalité divine; mais ce Dieu, comment le conçoit-il? Personnel? distinct? Et n'entrevoyons-nous point une autre réalité dans laquelle il l'absorbe, la nature? — La nature « sage en toutes choses, » toujours féconde, toujours fidèle à elle-même, se renouvelant sans s'épuiser, créant des formes nouvelles sans se détruire, il semble bien que toute la religion de Dolet tienne dans ces formules. Mais dans cette conception du monde, quelle place peut rester à la Providence, même à la liberté? Notre poète en revient nécessairement aux théories du fatalisme. « Je reconnais, écrit-il, l'efficacité du destin... nous sommes agis par une destinée certaine... » Visiblement, tout s'enchaîne dans ces concepts. Le paganisme de Dolet ne s'arrête point à des formes littéraires; c'est bien le panthéisme des religions antiques qui constitue sa religion.

Qu'il ait puisé ces doctrines à Padoue, dans l'enseignement des disciples de Pomponace; que ces idées mêmes soient beaucoup moins en lui l'œuvre d'une réflexion intellectuelle que de ses crises morales; que, menacé, dénoncé, il ait essayé d'en atténuer le sens, et mis, dès 1540, ses presses au service de la vérité évangélique, il n'en demeure pas moins, pour tous les représentans du christianisme, un ennemi. Calvin le traitera d' « exécrable » blasphémateur. En fait, le sens religieux lui manque. Il a défini quelque part la religion « une intuition de l'esprit, qui se traduit par la crainte et le respect, » et qui ne peut s'exprimer en formules... « Voilà, ajoute-t-il, qui est bien connu des sages. » Aussi bien, comme les sages, n'entend-il point prendre parti. Et puisque alors, en apparence au moins, on doit être d'une orthodoxie ou d'une église, ce libre penseur affectera de rester dans celle de sa jeunesse. Il se dira toujours « catholique, » soumis à la hiérarchie, respectueux de ses dogmes, fidèle sans foi, chrétien sans mœurs et sans pratique. De la religion nationale ou traditionnelle, son scepticisme acceptera tout, s'indignant contre les novateurs, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient. Dès 1534, dans son second discours sur Toulouse, il s'était prononcé contre Luther. Et il écrira en 1535 dans ses dialogues sur Cicéron : « Que me font Zwingli? Œcolampade? Bucer? Lambert? Farel? Qu'a apporté cette troupe

de théologiens récens au peuple chrétien, par leurs commentaires abondans et subtils sur les Saints Livres? » Mais il n'est pas davantage avec Érasme. Nul ne se raille autant de sa théologie, de son *Enchiridion*, des *Paraphrases*. Et il l'accuse, « tout comme Luther, » d'avoir divisé l'Église. Lefèvre et ses disciples sont-ils mieux jugés? Dans l'épitaphe consacrée au vieux maître, sont louées les vertus de l'homme, la science de l'érudit : pas un mot sur le prédicateur de l'Évangile. A coup sûr, Dolet ne s'inquiète pas de ces problèmes. Il s'en remet, dit-il, aux pouvoirs traditionnels du soin de fixer le dogme, et son incroyance prend ses sûretés en restant officiellement dans l'Église; mais ne lui demandons aucune de ces convictions qui font les fidèles ou les martyrs. Avec tout l'humanisme, il peut s'indigner contre les persécuteurs. Il passera d'un œil sec devant les victimes. Que des hommes soient assez fous pour mourir au nom d'un dogme, c'est là un état d'esprit qu'il ne peut comprendre et dont il n'est pas loin de se moquer.

Après 1540, ces formes extérieures de soumission ne suffiront plus. Dolet ne se doutait point que le libertinage et l'hérésie ne sauraient trouver grâce dans des siècles aux convictions exaspérées, et que, comme Servet à Genève, il était mûr pour le bûcher.

IMBART DE LA TOUR.

GŒTHE

ET

CHARLOTTE DE STEIN

II[1]

LES VOIES DIVERGENTES

Nous avons laissé les amoureux de Weimar à l'apogée de leur paisible entente et de leur douce intimité de chaque jour. Par malheur, en 1785, un nouveau règlement de la cour ducale ramène à la table de sa femme le premier écuyer Josias de Stein, qui jusque-là était nourri à celle du souverain. On a dès longtemps souligné le désarroi que cet incident futile porta dans les relations de Gœthe avec la baronne et rattaché à ce petit fait le naufrage, peu après consommé, de leur amour. Les heures de repas étaient en effet les heures libres du ministre omniprésent de Weimar : le mari y fut désormais en tiers et la tendre habitude commença de se relâcher. — Et puis, nous conviendrons volontiers que Charlotte abusa sans doute de son empire à la longue. Son défaut, — noble imperfection, — était précisément d'exiger trop de perfection chez qui briguait le suffrage de son cœur. Nous l'avons vue reconnaître qu'elle avait

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1914.

longtemps trop demandé à ses amis : nous savons déjà que Stein n'avait pas résisté à pareille épreuve. Gœthe à son tour se fatigua de la subir. Mme Schiller, qui considérait Mme de Stein presque comme une mère, lui appliquait plus tard à bon droit un mot que Pope a mis dans la bouche d'Héloïse, méditant sur ses relations passées avec Abélard :

And wished an angel when I loved a man!

« Et j'eus le tort de souhaiter un ange alors que j'aimais un homme. »

Durant les mois qui précèdent le voyage inopiné du poète en Italie, s'accumulent sous sa plume les expressions symptomatiques de son découragement et de sa fatigue. « Sois sans souci à mon égard, écrit-il un jour dans un billet caractéristique. Tout ce qui m'arrive me réjouit en effet *parce que cela m'arrive à cause de toi*. Je suis capable de souffrir le tourment le plus extrême *parce que tu existes*, et si tu n'étais pas en ce monde, j'aurais tout secoué depuis longtemps déjà! » Voilà qui ne laisse pas d'inquiéter pour l'avenir, car de tels héroïsmes ne sauraient très longtemps durer. Dès la fin de 1782, il avait dû écrire de Leipzig qu'il restait *à dessein* éloigné de son amie, parce qu'il se savait devenu insupportable et que cette disposition fâcheuse ne voulait pas céder dans le voisinage de Charlotte : « Quand je n'ai point sans cesse de nouvelles idées à ruminer, ajoutait-il dans une confidence caractéristique, *je deviens malade!* » C'est bien là en effet le besoin de distraction propre aux systèmes nerveux tyranniques. — Au surplus, il est facile de constater que, depuis la fin de 1784, la correspondance des amoureux perd l'intérêt psychologique si soutenu qu'elle avait présenté pour nous pendant près de quatre années. Les simples billets sans grande signification y tiennent de nouveau une large place.

C'est aussi l'époque où, pour Gœthe, les désillusions politiques vont de pair avec la lente désaffection sentimentale. Le duc de Weimar échappe à son influence et tourne du côté de la Prusse militariste ses aspirations et ses espérances d'avenir. Enfin sa production poétique, si riche d'espérances à son départ de Francfort en 1775, n'est plus à ce moment qu'un vaste champ de ruines, selon l'heureuse expression de Bielschowsky. Il peut craindre que sa force créatrice ne se trouve épuisée par une

trop longue inertie et il traverse une nouvelle crise de neurasthénie wertherienne. Il juge que l'auteur de ce récit illustre eut tort de ne pas se tuer à l'exemple de son héros, aussitôt après avoir achevé le roman, et ces années de 1785 et 1786 lui sembleront plus tard avoir été « pires que la mort. »

I

C'est au milieu de ces traverses et de ces tristesses que se précise dans l'esprit du ministre désabusé le projet de son voyage en Italie. Il n'était jadis entré au service du duc de Weimar qu'à la condition expresse de quitter à son gré ce service et, dans la lettre du 11 août 1781, déjà citée par nous, il écrivait à sa mère : « Toutefois, croyez-le bien, le joyeux courage qui soutient ma patience et aiguillonne mon activité tient en grande partie à ce que tous mes sacrifices sont volontaires. Je sais en effet qu'il me suffirait de faire atteler des chevaux de poste pour retrouver auprès de vous une vie aisée, agréable et tous les loisirs de la liberté. A défaut de cette perspective, et s'il me fallait, aux heures difficiles, me considérer comme un esclave, comme un manœuvre obligé de suffire au jour le jour à ses besoins, bien des choses me paraîtraient plus pénibles. » Une telle sensation de liberté *au besoin* et *à volonté* est en effet très souvent nécessaire aux tempéramens nerveux tels que le sien pour soutenir un effort de quelque durée. En 1786 de même que cinq ans plus tôt, il savait pouvoir rompre à son gré ses entraves et il se décida à faire usage de cette liberté salutaire. Mais pourquoi prit-il alors la direction de Rome?

Il a raconté dans ses *Mémoires* comment son père, pour qui certain voyage de jeunesse en Italie avait été le grand, peut-être l'unique événement d'une existence méthodique et compassée, déroulait fréquemment, sous les yeux charmés de ses deux enfans, ce lointain mirage. Dans les projets du conseiller Jean-Gaspard Gœthe, le jeune Wolfgang devait, ses études terminées, faire un séjour à Paris, capitale intellectuelle du monde. — On a souvent pensé et avancé parmi nous que ce séjour-là avait manqué à la formation du grand homme pour qu'elle fût plus complète encore. — Puis, après la France, l'adolescent voyageur devait se rendre dans le pays de la beauté pure immédiatement

avant de rentrer dans ses foyers, parce que, lui répétait son père avec insistance, quand on a parcouru la péninsule latine, on ne saurait plus être charmé de rien autre chose ici-bas! Souvent l'écolier se faisait redire cette histoire anticipée de sa future jeunesse, récit merveilleux qui toujours s'achevait par une évocation enthousiaste du paradis italien et par un tableau rayonnant de la baie de Naples. La sécheresse habituelle au conseiller Gœthe semblait alors se fondre sous l'ardeur de ses souvenirs d'art ou de nature. Il se faisait, pour un instant, cordial et communicatif avec ses enfans.

Ces impressions déjà lointaines ressurgirent avec insistance dans l'esprit du ministre weimarien lors de sa seconde crise wertherienne, celle de 1786. Il pensa que l'Italie seule était capable de faire avec efficacité diversion aux sombres pensées qui l'envahissaient en ce temps, d'éclairer quelque peu ses perspectives, momentanément obstruées, d'avenir. Il est toutefois très singulier qu'il ait obstinément caché ce projet à M[me] de Stein avec qui nous avons vu jusqu'où allait son ouverture de cœur, à propos des plus menus incidens de la vie! Ce mutisme lui fut-il dicté par la prudence, par la crainte d'être retenu contre son gré, ou simplement par une appréhension superstitieuse, comme il l'affirmait plus tard à Eckermann? Il est certain qu'à son avis, un projet annoncé avait la plus grande chance pour avorter dans l'œuf, et Charlotte écrira de lui, non sans quelque amertume, en 1797, alors qu'on lui prêtait le projet d'un nouveau voyage en Suisse : « Peut-être ne veut-il pas dire qu'il se rend encore en Italie, *car il est dans son caractère de faire des secrets inutiles!* »

Quoi qu'il en soit des raisons de sa réserve, nous le voyons écrire de Carlsbad à son amie pour lui annoncer son départ, mais seulement à la veille de réaliser ce départ (en sorte qu'elle l'apprendra une fois la chose faite) et sans d'ailleurs lui indiquer en rien le but de son voyage, comme nous allons le voir. En outre, ses dernières lettres de Bohême sont assez maladroites dans le détail : « J'ai jusqu'ici, écrit-il le 1[er] septembre 1786, supporté bien des choses en silence et n'ai rien désiré si ardemment que de voir nos relations se régler de telle sorte que nulle puissance humaine n'ait désormais prise sur leur intimité. » Lui avait-il donc mis récemment le marché à la main et exigé sa séparation légale de Josias pour l'épouser, une fois rendue

libre? « Autrement, poursuit-il sous une forme assez tranchante, *je n'aimerais pas vivre dans ton voisinage* et je demeurerais plutôt dans la solitude éloignée du monde (?) où je me rends en ce moment. A la fin du mois, tu apprendras où tu peux m'écrire! » — Puis le lendemain, 2 septembre 1786, c'est un adieu banal, après un court et inopportun bavardage sur les futiles incidens de la ville d'eaux! Comment Charlotte n'aurait-elle pas été blessée jusqu'au fond de l'âme d'une si subite, si imprévue, si totale modification dans l'accent de son adorateur quotidien de onze années? Il semble bien que le poète, affolé comme en 1774 par ses inquiétudes psychiques invincibles et par le besoin d'asseoir à tout prix sur des bases nouvelles son impérialisme vital, — à cette heure dépourvu de perspectives suffisamment toniques pour se maintenir en haleine, — n'ait plus été capable de mesurer ses gestes les plus décisifs et leurs trop certaines conséquences.

Mme de Stein ne se méprend nullement en effet sur la signification de ce départ, car c'est au lendemain de l'événement qu'elle copie, pour les ajouter à la collection des pièces lyriques manuscrites qu'elle tient de l'ami oublieux, les touchans vers français que voici :

De ce destin j'aurai joui.
La fortune pour mon partage
Me donna tous les biens du sage.
J'avais plus, j'avais un ami!

De l'amour j'ai senti la flamme,
Et les tourmens et les douceurs
Ont aussitôt rempli mon âme!
J'étais heureux : j'aimai : je meurs!

Et ces lignes tirées d'un autre morceau peut-être :

Tant qu'on reste belle on fait naître
Des désirs, des transports et des soins assidus.
Mais on a peu de temps à l'être
Et longtemps à ne l'être plus!

On a dit que les rigueurs persistantes de son amie et le besoin d'un amour plus complaisant à ses ardeurs décidèrent Gœthe à ce brusque départ. Il est difficile de le croire quand on le voit mener, durant les premiers mois de son séjour italien, une vie de stricte continence, — et cela en vertu des plus

vulgaires motifs de prudence hygiénique, — bien que les lettres du duc Charles-Auguste le poussent en avant sur la voie de la galanterie facile. En février 1787 seulement, il avouera au prince, dans un billet assez explicite, qu'il a enfin suivi sur ce point les conseils d'un docteur pourvu d'une si ancienne expérience en la matière, *doctor longe expertissimus* : « Vous parlez de ce sujet *(de exercitio amoris)* de façon si persuasive, ajoute-t-il, qu'il faudrait être un cerveau brûlé *(cervello tosto)* pour n'être pas attiré vers ces jardins fleuris, etc. »

II

Le 18 juin 1788, c'est la rentrée du voyageur à Weimar. Il y donne le spectacle de cette étonnante métamorphose qui surprit tant le cercle de ses amis. La *Steifheit*, la raideur guindée, tel sera désormais le caractère habituel des discours comme des attitudes de Gœthe, jadis si pleinement dégelé par sa période wertherienne, puis si heureusement assoupli à la politesse de cour par l'influence de Charlotte. Disposition en partie héritée de son père que cette apparence gourmée, qui est dès lors en voie de s'accentuer grandement chez lui avec les progrès de l'âge. Disposition plus d'une fois remarquée, au surplus, par ses amis dès le temps de sa jeunesse, mais que l'ivresse du succès avait un instant supprimée et comme fondue dans sa personne à l'heure de *Gœtz* et de *Werther*, en attendant que Mme de Stein lui eût appris à la combattre par la prévenance, la cordialité et la loquacité volontaires dans ses relations sociales.

Peut-être cette attitude traduisit-elle, pour une part, après 1788, l'embarras né d'une assez évidente palinodie morale et bientôt d'une fausse situation conjugale. Lui-même en expliqua plus tard la genèse en ces termes : « Mes amis, au lieu de comprendre mes regrets (de l'Italie) et de me consoler, me réduisirent au désespoir. Mon ravissement à propos d'objets éloignés, à peine connus d'eux, mes souffrances, mes plaintes, sur ce que je venais de perdre semblaient les blesser. Je fus sevré de toute sympathie : nul ne comprenait plus mon langage! »

Et certes, ses amis purent manquer de ménagement, de véritable intelligence à son égard, mais on s'étonne que, de son côté, il n'ait pas très vite compris qu'il les froissait par ses plaintes, par ses regrets trop ouvertement exprimés, et qu'il

n'ait pas tenté quelques efforts pour leur dissimuler que, désormais, ils ne suffisaient plus à son bonheur. — A Breslau, où il se rend, peu après son retour, pour accompagner le duc Charles-Auguste, un de ses interlocuteurs a noté son élocution difficile : impression si différente de celle que formulaient ses auditeurs de 1775, qui admiraient au contraire l'abondance et l'originalité facile de sa parole ! Il a trop à dire à la fois sans doute, nous explique ce témoin, malgré tout bénévole ; il faut le deviner, dans ses explications. Beaucoup plus tard, Charlotte réconciliée et de nouveau bienveillante à son ancien ami remarquera qu'en tout temps, avec la meilleure volonté du monde, il demeure un hôte affecté de quelque raideur, *ein steifer Wirth*.

En outre, six semaines seulement après son retour d'Italie, Gœthe a pris pour maîtresse Christiane Vulpius, et nous allons dire la répercussion de cet événement sur sa situation sociale à Weimar et sur ses relations avec Charlotte, qui n'apprit toutefois la chose qu'au bout de quelques mois. Mais, avant même que cette découverte fatale n'eût achevé d'exaspérer la baronne, la bonne intelligence ne put se rétablir entre elle et son ami de si longue date. Le poète vint encore une fois à Kochberg cependant, dans ce cadre agreste où il retrouvait tant de chers souvenirs, mais il n'y apporta que gêne et malaise à sa suite. Les dernières lettres échangées entre lui et Mme de Stein trahissent leur réciproque amertume. Il finit par signifier sans grand ménagement à la baronne que la mauvaise humeur dont elle ne peut décidément se départir à son égard provient sans doute de l'abus du café qui irrite ses nerfs et contre lequel il l'a, dit-il, depuis longtemps mise en garde ! — Interprétation toute matérielle d'un chagrin fort légitime, qui achève de la blesser jusqu'au fond de l'âme et dont nous verrons qu'elle n'oublia jamais l'injure. Elle souligna tout aussitôt cette phrase malencontreuse par un *Oh!* d'indignation, écrit de sa main dans la marge de la lettre fatale qui rompit pour plus de dix ans toute relation amicale entre son auteur et sa destinataire.

III

Quelques mots maintenant sur cette Christiane Vulpius qui acheva de séparer Gœthe de Mme de Stein et que certaine critique contemporaine oppose volontiers à cette dernière comme

sa vivante antithèse, avec une sympathie qui s'explique surtout à notre avis par le néo-romantisme ambiant et par nos conceptions si singulièrement élargies sur le *fas et nefas* en matière de relations amoureuses. Oui, c'est un fait que l'on se montre aujourd'hui indulgent toujours, favorable souvent, parfois véritablement dévot à cette Christiane qui rendit, assure-t-on, grand service au génie de Gœthe par l'existence physiquement normale qu'elle lui permit de mener après 1788. Parmi ses plus fervens amis, s'inscrit le professeur Engel, ce brillant historien de la littérature dont nous savons l'aversion pour la mémoire de Charlotte. La grisette, devenue pour le grand homme quelque chose comme une servante-maîtresse pendant dix-huit ans, avant d'être épousée par lui au lendemain de la bataille d'Iéna, nous est présentée par M. Engel comme la femme destinée par la Providence à fournir au grand poète ces satisfactions légitimes, ces soins matériels attentifs, ce repos d'esprit et de corps qui convenait à l'épanouissement définitif de sa personnalité littéraire. Il a été ainsi opéré au profit de Christiane, vers la fin du siècle romantique par excellence, le XIXe, une de ces réhabilitations ou « sauvetages » (*Rettungen*) qui sont de mode au delà du Rhin.

Rappelons que « Demoiselle Vulpius, » — pour parler comme Gœthe le fit dans son journal quotidien jusqu'à l'époque de son mariage, — était la fille d'un modeste employé de chancellerie, qui mourut alcoolique en laissant les siens dans le dénuement. Christiane, orpheline, dut gagner sa vie dans une fabrique de fleurs artificielles. Ayant eu l'occasion de présenter à Gœthe un placet en faveur de son frère (qui avait reçu de l'instruction et devint par la suite un romancier fort lu), elle retint l'attention du ministre honoraire par la fraîcheur de son minois chiffonné, par la rondeur appétissante de sa personne menue, en un mot par la « beauté du diable » qui faisait l'attrait de ses vingt-deux ans. La vulgarité de son apparence devait s'accentuer notablement avec les années; elle ne rebuta pas le poète au lendemain de ses amours romaines dont un modèle d'atelier avait surtout fait les frais. Il l'établit chez lui après quelques entrevues préliminaires, et elle lui donna neuf mois plus tard un fils qui fut Auguste de Gœthe.

Certes, quelques témoignages du temps lui sont jusqu'à un certain point favorables. La Conseillère Gœthe lui fut bienveil-

lante par aveugle affection à l'égard de son illustre fils, même après qu'elle eut fait la connaissance personnelle de Christiane : le petit-fils fit agréer la bru de la main gauche dans la vieille maison du Hirschgraben. — En outre, lorsque Gœthe perdit sa mère en 1808, il envoya sa femme à Francfort pour y régler les questions d'intérêt dont il voulait éviter le souci. A cette occasion, un parent du poète qui eut affaire avec Christiane a vanté son attitude libérale et digne. Mais ce témoin souligne, lui aussi, la vulgarité de sa personne. La comtesse Reinhardt, une patricienne de Hambourg, lui accordait quelque dextérité comme ménagère, mais la comparait, dans sa culture et dans ses manières, à une caméristе de bonne maison, ce qui n'est qu'à demi flatteur, on en conviendra. Enfin elle fut accueillie, choyée et prônée par Mme et Mlle Schopenhauer, mère et sœur du philosophe bien connu. Mais ces deux dames, arrivées à Weimar dans le temps même où Gœthe épousait enfin sa compagne, ne mirent guère, dans leur bienveillance affichée pour celle-ci, qu'un calcul intéressé ; elles souhaitaient d'attirer par là dans leur salon l'homme illustre. Nouvelles venues dans le pays, sans attaches avec la société aristocratique du lieu, elles pouvaient plus facilement que personne adopter cette attitude protectrice à l'égard de Christiane. Gœthe leur en sut gré en effet, et c'est pourquoi la baronne de Gœthe trouva chez les Schopenhauer la seule maison honorable qui se soit jamais franchement ouverte devant elle.

En revanche, que de témoignages hostiles ou dénigrans dont, avec la meilleure volonté du monde, il est bien difficile d'oublier la précision accablante. Celui de Schiller avant tout, si familier dans la maison du Frauenplan : « Gœthe écrit trop peu maintenant, dit-il à Kœrner, le 6 août 1800, c'est-à-dire après six ans d'intimité presque quotidienne avec son illustre émule... Son esprit n'est pas assez tranquille. Sa misérable situation domestique qu'il n'ose point modifier, tant il est faible sur ce point, le remplit d'amertume ! » Et Kœrner de répondre avec conviction : « On n'offense point les mœurs impunément. Il aurait pu trouver dans sa jeunesse une épouse digne de lui. Combien son existence serait aujourd'hui différente ! Le sexe féminin a une mission beaucoup trop haute pour se voir ainsi dégradé, réduit au rôle d'instrument de plaisir... Gœthe lui-même ne peut estimer la créature qui s'est d'abord donnée à

lui sans conditions : il ne peut obliger les autres à l'estimer... Une telle situation doit, à la longue, énerver l'homme le plus fort. » Avec la comtesse Schimmelmann, Schiller sera même plus explicite : « Il serait à souhaiter que je pusse justifier Gœthe sur sa vie domestique comme je le fais avec confiance pour sa vie littéraire et sociale. Malheureusement, ses idées fausses sur le bonheur domestique et une funeste aversion pour les liens du mariage l'ont engagé dans une liaison qui pèse sur lui, qui le rend malheureux dans sa propre maison et dont il n'a ni la force, ni le courage de se débarrasser. C'est le seul défaut que je lui connaisse : encore ce défaut ne porte-t-il préjudice qu'à lui-même et tient-il à un autre côté très noble de son caractère. » Il s'agit sans doute, dans la pensée de Schiller, du sentiment que Gœthe a de ses devoirs envers Christiane et envers le fils qu'elle lui a donné. Mais son jugement d'ensemble est excellent : il n'y a nulle raison pour récuser un tel juge à notre avis, et seules les tendances contemporaines que nous avons mentionnées plus haut, associées à cette disposition hagiographique qui est celle du romantisme comme de tous les grands mouvemens mystiques à l'égard de leurs champions principaux, ont pu inciter quelques critiques à remettre une pareille sentence en question de nos jours.

Les tenans de Christiane expliquent, il est vrai, l'hostilité de Schiller par les relations étroites qui unissaient Mme Schiller à Charlotte de Stein. La baronne ayant endoctriné son amie, celle-ci prévint à son tour l'esprit de son mari ; et de là les sévérités prodiguées par le second des grands poètes allemands au faux ménage du premier de tous ! Mais encore une fois, Schiller était l'hôte presque quotidien de la maison de Gœthe : ce serait vraiment faire quelque tort à sa mémoire que de lui refuser à ce point toute capacité d'appréciation personnelle des faits. Au surplus, l'Anglais Robinson, un des premiers gœthéens anglais, se fait de son côté l'écho de l'opinion la plus répandue en Allemagne vers 1800 lorsqu'il écrit à cette date que Gœthe manque de délicatesse morale dans ses écrits, — allusion aux *Élégies romaines*, aux *Xénies*, et même à certaines pages de *Wilhelm Meister*, — et qu'il montre dans la vie pratique un véritable défaut d'élévation et de tenue : « Sa maîtresse, écrit crûment l'insulaire, est une femme basse et vulgaire ! »

Admettons que Mme Herder, bien que renseignée sur place,

aille trop loin lorsqu'elle reproche à Christiane d'avoir pratiqué la galanterie avant sa liaison avec Gœthe. Reconnaissons que nulle infidélité ne saurait lui être attribuée avec certitude après le début de cette liaison, bien que l'opinion de Weimar lui en ait prêté plusieurs. Mais ses habitudes d'intempérance, déplorable héritage de son père, ne peuvent malheureusement faire aucun doute. On en trouverait un témoignage amusant et frappant dans ces *Lettres à Fritz de Stein* qui ont été publiées il y a quelques années par M. Rohmann (1), car on y lit sous la plume de Charles de Stein, fils aîné de Charlotte, à la date du 22 mars 1803, ces lignes significatives : « Gœthe ne se montre pas beaucoup au dehors. Stein-Nordheim (maître des forêts à la cour de Weimar) en use de façon singulièrement libre avec lui. Au dernier bal costumé, il lui a dit : Renvoie donc à la maison ta créature *(dein Mensch)*, je l'ai grisée. (Et ce dernier mot est plus fort dans le texte allemand !) Là-dessus Gœthe va trouver la pauvre Vulpius qui était tout à fait dans son sang-froid et lui ordonne de rentrer à la maison ! » Cette exécution sommaire n'en dit-elle pas bien long sur l'opinion qui était à la fois celle du public et celle de Gœthe lui-même à l'égard de sa compagne, bien que Christiane ait été pour cette fois victime de la plus mauvaise plaisanterie ?

Danseuse passionnée, elle ne pouvait satisfaire ce goût que dans les bals plébéiens ou dans les réunions d'étudians et de comédiens. Elle fréquentait donc assidûment ces lieux de plaisir. Charlotte de Stein écrit en 1798 à Mme Schiller : « Récemment elle (Christiane) rencontra dans un bal à Lobeda la Lœwern de ma mère (la cuisinière de Mme de Schardt). Elle lui demanda sa visite à Weimar, surtout au profit de sa sœur, qu'elle met, dit-elle, de son mieux en garde contre les hommes... La pauvre fille doit souvent pâtir, car elle serait bien plus à l'aise avec une nature vulgaire qu'avec un homme de génie ! » — Une fois épousée, Christiane ne cessa pas de donner matière aux commérages. Elle eut un « attrapage » célèbre avec Bettina d'Arnim qui finit par lui jeter à la face l'épithète assurément discourtoise de *Blutwurst* (boudin gonflé !). Gœthe prit le parti de sa femme et rompit impitoyablement avec son admiratrice exubérante et passionnée.

(1) Leipzig, 1907.

Elle avait quarante-cinq ans qu'elle fréquentait encore à Iéna les bals d'étudians où Charlotte de Stein nous assure qu'on lui faisait toutes les polissonneries imaginables. Auguste de Gœthe, alors âgé de vingt-deux ans et d'esprit assez fruste cependant, était tout honteux d'accompagner sa mère en pareil lieu, pour la livrer aux brocards des jeunes gens de son âge. Un pamphlet du temps rapporte que les étudians eux-mêmes furent enfin choqués d'une pareille tenue chez la femme du plus grand écrivain de langue allemande. Ils projetèrent donc de lui donner une leçon en lui faisant un jour la conduite en cortège sur la route de Weimar, tous montés à dos d'âne. Elle n'évita cette avanie qu'en quittant précipitamment Iéna par une autre porte que celle où l'attendait la burlesque manifestation. « Quel démon lui accola pareille moitié ! » soupire encore Mme Schiller en parlant de Gœthe à cette date.

Elle mourut de la plus triste façon, dit Johanna Schopenhauer (pourtant si bien disposée à son égard), entre les mains de mercenaires, presque dépourvue de soins. Ni son mari, ni son fils ne l'assistèrent à sa dernière heure : « Nulle main amie ne lui a fermé les yeux, écrit Mme Schopenhauer. *Son intempérance dans toutes les jouissances de la vie* durant une période qui est très dangereuse pour notre sexe lui avait préparé le plus terrible des maux, l'épilepsie ! » Peut-être s'agissait-il plutôt de crises d'alcoolisme aigu, en raison de son hérédité et de ses propres excès.

Il nous paraît que toute tentative de réhabilitation trop ambitieuse se heurtera nécessairement à des textes aussi précis que les précédens. Ajoutons que Bielschowsky, le biographe si modéré de Gœthe, reste sévère à « Demoiselle Vulpius. » Elle ne se façonna jamais, dit-il. Gœthe ne crut rien lui devoir en matière de fidélité conjugale : sa médiocre administration du ménage et les soucis qui en résultaient pour le poète auraient même été l'une des causes déterminantes de la grave maladie dont il fut atteint en 1800 (1). Nous voilà loin d'une Christiane apportant à son compagnon la paix du foyer. Nous ajouterons qu'à notre avis la mort de sa femme fut pour Gœthe une véritable délivrance, en dépit des quelques larmes qu'il lui donna de loin lors de son décès. Car le veuvage du poète lui permit seul

(1) II, 244.

par la suite cette attitude de patriarche plein de dignité sereine dans laquelle Eckermann l'a fixé sous le regard de la postérité, malgré tout soucieuse de tenue morale chez ses génies directeurs. Imagine-t-on Christiane, encore alourdie et vulgarisée par l'âge, intervenant en tiers à tout propos dans les *Entretiens* fameux? Le Gœthe qui n'avait plus à ces côtés cette associée si peu décorative est celui qui survit dans la mémoire des hommes.

Enfin, quoi qu'on puisse penser, en bien ou en mal, de l'influence exercée par la Vulpius sur le caractère et sur le talent de son époux, il est trop certain qu'elle transmit une hérédité viciée à sa descendance. Auguste de Gœthe, ce goujat (*der rohe Mensche*, comme l'écrit M. H. S. Chamberlain dans son récent *Gœthe*), fut le seul qui vécut des cinq enfans qu'elle donna au poète, les quatre autres étant morts quelques heures après leur naissance. Il avait dans le sang l'intempérance de son grand-père maternel et Charlotte de Stein, qui l'aimait pourtant, comme nous le dirons, put constater en lui cette inquiétante propension dès l'enfance. Il mourut à la fleur de l'âge isolé des siens durant son agonie comme l'avait été sa mère et sans laisser après lui plus de regrets. Quant aux petits-enfans de Gœthe, leur destinée fut peut-être plus lamentable encore. Entravé dans son choix par son origine irrégulière, Auguste avait fait un mariage hasardeux en épousant cette attrayante mais bizarre Ottilie de Pogwisch : elle lui donna une fille qui devait mourir adolescente et deux fils qui vécurent célibataires l'un et l'autre. Il faut lire dans les souvenirs sincères de la baronne de Gustedt (1) la triste vie de ces « Tantalides » écrasés par une hérédité psychique accablante.

IV

Telle est donc la femme dont Charlotte apprend, au début du printemps 1789, la cohabitation significative avec Gœthe, — leur intimité étant même déjà vieille de plusieurs mois à cette date. — Sa fierté se cabre aussitôt sous l'injure. Se voir remplacée par une créature de cette sorte auprès de l'homme qui lui promit sa foi éternelle et qui a été sur le point d'adopter légalement son fils Fritz ! Elle rompt aussitôt de façon absolue, dans les circon-

(1) Publiés par Lily Braun sous ce titre : *Im Schatten der Titanen*. Brunswick, 1909.

stances que nous avons dites et, bien que la vie de cour dans le cercle étroit de Weimar la remette souvent en présence de Gœthe, leur brouille dure une douzaine d'années environ à l'état aigu.

Pour excuser l'aigreur dont témoigne la correspondance de Charlotte pendant cette période de sa vie, il faut songer que sa santé, de tout temps délicate, acheva de se gâter sous l'influence d'un si rude coup du sort, et poussa décidément son esprit vers le pessimisme théorique. Elle vivra près de quarante ans encore, mais dans un martyre physique quasi perpétuel, torturée par des maux de tête qui lui donnaient l'impression d'avoir dans le cerveau quelque bruyante machine en activité perpétuelle : « Imaginez, écrit-elle un jour, le plus incroyable tapage, des sifflemens et des chocs ininterrompus. Mes propres paroles me font un vacarme insupportable, si bien que je ne suis plus sûre des mots que j'emploie et que je voudrais bien entrer à la Trappe où l'on n'a plus rien autre chose à dire que le fameux *Memento mori !* » Dans ses meilleurs momens, elle se déclarait prête à répondre comme un courtisan de Weimar, interrogé sur sa santé par le duc, l'avait fait quelques années plus tôt : « Grand merci, Altesse. Des douleurs supportables partout ! »

C'est durant ses heures les plus chagrines qu'elle écrit, pour épancher son amertume, cette âpre tragi-comédie de *Didon* que Schiller, sans doute mal renseigné sur le passé de l'auteur et sur les allusions qui remplissent la pièce, fit profession d'admirer de bon cœur et lui conseilla d'imprimer sans délai. Ces pages ne furent pourtant livrées au public que de longues années après la mort de Charlotte, alors que l'attention publique eut été attirée sur elle par la publication des lettres de Gœthe à son adresse. Citons quelques passages caractéristiques de cet ouvrage. On y lit que le poète Ogon (pseudonyme de Gœthe), soumis aux directions de l'aimable Élissa (Mme de Stein), a marché pendant quelque temps dans les voies de la vertu, mais que ces voies lui ayant bientôt paru mal commodes, il les a délaissées pour des sentiers plus fleuris. La nature, allègue cependant pour se justifier, sous la plume ironique de Charlotte, cet adepte caricatural du mysticisme esthétique, la nature n'a pu réaliser son idéal que dans certains individus d'exception : « Ceux-là seuls, précise-t-il, ont été l'objet de ses efforts et nous

autres, poètes philosophes, nous sommes parmi les gens dont elle se flatte d'avoir réussi au mieux la façon. Le reste est simple bétail, bon à être foulé aux pieds sur notre passage. J'ai tenté une fois tout à fait sérieusement de gravir la pente de la vertu. Je me croyais déjà, ou plutôt je voulais devenir l'élu des dieux sur cette voie difficile, *mais cela ne convenait nullement à ma nature*. Je me faisais si maigre à ce régime ! Voyez maintenant au contraire mon double menton, mon ventre bien arrondi, mes mollets bien garnis. » Notons ici qu'en effet Goethe engraissa considérablement de 1790 à 1800, pour revenir ensuite à une corpulence normale dans sa vieillesse. Les lettres de Charlotte et celles de son fils aîné Charles plaisantent souvent cet embonpoint disgracieux et il est un certain portrait de Gœthe par son ami et commensal, le peintre Meyer, qui est un témoignage fort réaliste de cet empâtement, ainsi que de l'expression inquiète et assombrie qui était celle du poète en 1795.

« Tenez, poursuit cependant Ogon dans *Didon*, je vais vous faire une confidence intéressante. Les sentimens élevés procèdent à mon avis d'un estomac rétréci. Aussi ce que je vous en ai dit tout à l'heure à propos des élus des dieux ne s'applique-t-il nullement à moi, pour dire vrai. Je préfère de beaucoup me compter parmi le bétail vulgaire *et c'est en effet dans sa compagnie que je vis le plus volontiers*, car je suis un bon compagnon, sans nulle vanité. » Ceci est la flèche du Parthe : c'est l'évocation de Christiane et des siens, devenus les commensaux du grand homme. Élissa riposte cependant, avec beaucoup plus de détachement que n'en montrait Mme de Stein à cette heure : « Je me suis d'abord trompée sur ton compte. Aujourd'hui, en dépit de tes cheveux bien peignés et de tes souliers bien façonnés, je vois sur ta personne les cornes du bouc, les sabots et autres attributs des satyres. A ces êtres-là, *aucun vœu ne saurait demeurer sacré!* » Allusion au vœu quasi conjugal de 1781, si parfaitement oublié en effet par celui qui le signa de son nom.

Enfin voici, pour conclure, — *in cauda venenum*, — un écho de la malencontreuse phrase de Gœthe sur l'abus du café qui avait achevé, quelques années plus tôt, sa rupture avec Charlotte et mis pour longtemps un point final à leur correspondance : « Ces vues sans solidité, reprend en effet Ogon avec détachement, te viennent à coup sûr d'une boisson malsaine pour toi et dont je t'ai toujours déconseillé l'usage. Accorde-toi donc

plutôt quelques rasades du vrai sang de la terre, je veux dire du jus de la vigne et, bientôt, tu te réconcilieras sans peine avec l'image mythologique que tu te fais de moi (celle du satyre), si j'en juge par tes derniers mots! — Je ne voudrais pas me mettre entre tes mains, puisque *ta morale dépend de ta cuisine,* » riposte Élissa, au comble de l'irritation ironique! — Sur quoi Ogon conclut avec un tranquille cynisme : « Tu sais combien je t'aimais jadis. Eh bien! il est difficile de dire la vérité sans blesser, mais la nature humaine est sujette à des mues périodiques ainsi que le serpent. J'ai rejeté loin de moi une peau désormais hors d'usage, tout simplement! » Encore une métaphore familière au poète en effet! Et telle est l'aigreur avec laquelle Mme de Stein interpréta, pendant dix ans, — mais non sans excuses, il faut le reconnaître, — la trahison dont elle se jugeait la victime et les trop faciles amours de Gœthe avec Christiane Vulpius.

Au début du XIXe siècle, un rapprochement se produisit toutefois entre les amis trop longtemps séparés, rapprochement dont la première occasion fut, chose singulière, le propre fils de Christiane, Auguste Gœthe. En raison de l'amitié qui unissait à ce moment les deux pères, cet enfant était le compagnon de jeux du jeune Charles Schiller. Or, la mère de ce dernier, Lotte de Lengefeld, était d'autre part l'amie la plus intime, presque la fille d'adoption de Mme de Stein. Les deux enfans visitaient donc parfois de compagnie la vieille dame qui avait toujours pour eux quelque friandise ou quelque gâterie. Charlotte retrouvait alors dans le petit bâtard les traits et surtout les façons de son père, — ce qui ne laissait pas de l'attendrir, — mais parfois aussi quelques vulgaires habitudes, fruits de l'éducation donnée par la mère, — ce qui la choquait profondément en revanche. L'affection prit le dessus avec le temps. De même que jadis Gœthe cherchait la ressemblance de son amie dans le jeune Fritz de Stein qu'il avait pris sous son toit et projetait de faire son héritier, ainsi Charlotte s'habituait à trouver quelques réminiscences émues du passé dans la physionomie du petit Auguste et le père se montra touché de ce sentiment.

Il en remercia la baronne sur un ton de réserve délicate; de là naquirent des relations d'abord assez embarrassées de part et d'autre, mais qui se firent avec le temps de plus en plus fréquentes et cordiales. Les anciens amis en vinrent à échanger

comme autrefois, bien qu'à de plus longs intervalles, des billets gracieux, de petits cadeaux ou des victuailles. Et si l'amertume se fait parfois jour encore dans les lettres de Charlotte à des tiers, du moins sait-elle en contenir le plus souvent l'expression vis-à-vis du poète. Non sans conserver son franc parler toutefois, comme ce jour où elle avait fait remarquer, dans la conversation, que le peintre Meyer, vivant sous le toit de Gœthe, semblait prendre avec lui de la ressemblance : « Le diable m'emporte, madame, répondit le grand homme, en veine de suffisance ce soir-là : je voudrais voir que quelqu'un vécût continuellement avec moi sans venir à me ressembler quelque peu ! — Certes, riposta-t-elle choquée de ce ton que lui rappelait le wertherien sans gêne de 1775, mais on n'imite guère que vos incongruités *(Ruchlosigkeit) !* »

Dans une lettre de 1813 à Fritz de Stein, Charlotte conte une anecdote qui nous a toujours paru profondément caractéristique de ses relations de vieillesse avec son ancien dévot. Pour le jour de naissance de Gœthe (31 août), elle avait projeté cette année-là de lui offrir en cadeau un ananas. Assez tard dans la soirée d'été, elle sortit donc, escortée de sa femme de chambre, afin de porter elle-même cette offrande savoureuse à son adresse. Il faisait un beau clair de lune sur les arbres séculaires du parc ducal qu'elle devait traverser. Elle y aperçut de loin le grand homme assis sur un banc, en compagnie de la cantatrice Engels, une de ces galanteries de ce temps ; la jeune femme lui chantait des romances en s'accompagnant de la guitare. A la vue de cette scène qu'elle jugeait peu digne de l'âge et de la situation du poète, la vieille dame reçut, dit-elle, un tel coup au cœur qu'elle résolut de s'éloigner sans se montrer. Mais, auparavant, elle s'approcha silencieusement par derrière jusqu'auprès de Gœthe, absorbé par la mélodie. Elle poussa l'ananas à ses pieds avec les plus grandes précautions : après quoi elle se retira sans avoir éveillé l'attention du couple sentimental.

Cette scène muette n'est-elle pas étrangement pathétique ? Elle nous paraît résumer excellemment les relations qui unirent ces deux êtres de choix, car elle indique dans le grand poète la faculté de rajeunissement, la tendance vers l'épicurisme mesuré, de même qu'elle souligne, chez Charlotte, cette délicatesse, cette vulnérabilité presque excessive du cœur qui fit d'abord sa force et plus tard sa faiblesse dans ses relations avec son ami : peut-

être, en outre, si l'on y tient, ce trait d'étroitesse puritaine qui marqua jusqu'au bout la mentalité de la baronne.

V

A une pareille femme, faut-il donc, avec le savant mais paradoxal professeur Engel, refuser tout à la fois la tête et le cœur, en expliquant uniquement par les prestiges de l'illusion amoureuse l'enthousiasme si prolongé de Gœthe pour cette tête et pour ce cœur-là? Faut-il la juger, d'une part, médiocre, insignifiante et bornée parce que l'atmosphère d'une cour aurait de bonne heure étouffé toute originalité dans sa pensée ; d'autre part, dominante, acariâtre, querelleuse et parfois méchante, dans ses rapports avec sa famille aussi bien qu'avec ses amis? — L'attaque est franche autant qu'impitoyable. Elle porterait à dépasser également la mesure dans la riposte. Efforçons-nous d'y répondre par le seul témoignage des faits.

La valeur intellectuelle de Charlotte n'avait rien de précisément exceptionnel, nous en conviendrons tout d'abord sans ambages, mais nous ajouterons aussitôt que le goût de la culture ne l'abandonna jamais et que, toute sa vie durant, à l'exemple de son illustre ami, elle travailla en vue de meubler son esprit d'acquisitions nouvelles. L'astronomie, surtout, ne cessa d'attacher passionnément son imagination emportée vers le monde des astres : elle l'étudiait encore à quatre-vingt-deux ans dans des traités nouveaux et c'est pourquoi Gœthe, à la veille de sa propre fin, semble avoir voulu immortaliser, dans la Makarie du second *Wilhelm Meister*, cette disposition d'esprit de sa vieille amie. — On la voit applaudir, dans sa correspondance, à l'entreprise d'un protecteur de son fils Fritz en Silésie, le comte Hoym, qui s'est mis à travailler les mathématiques dans un âge avancé, quoique, dit-elle de façon caractéristique, *il n'en puisse plus faire à son âge aucune application morale*. Mais, ajoute-t-elle à ce propos, — dans une appréciation profondément gœthéenne en vérité des vertus de l'activité humaine, — « tout ce par quoi nous avons exercé ici-bas nos facultés intellectuelles *nous demeure acquis pour une existence future. A tout le moins, c'est une consolante persuasion que de le penser!* » — Oui certes! On pourrait même ajouter que c'est là une transposition, dans l'ordre purement intellectuel en effet, du paradis chrétien, créé

pour récompenser des mérites d'autre nature puisqu'il s'ouvre de préférence aux pauvres d'esprit. Et ce fut bien de ce paradis-là, on le sait, plutôt que du paradis chrétien que Gœthe ambitionna toute sa vie la conquête. Mais une telle pensée sous la plume d'une femme n'est-elle pas haute et digne d'admiration? — Ajoutons qu'après sa *Didon*, si fort admirée de Schiller, elle écrivit encore quelques comédies, de mince valeur sans doute, mais qui témoignent néanmoins de son amour des lettres et de la facilité de sa plume.

Chrétienne et même portée vers le mysticisme piétiste au temps de sa jeunesse, en raison des enseignemens reçus de sa mère, Charlotte perdit sa foi évangélique sous le faix d'une vie difficile, ainsi que sous l'influence du « paganisme » romantique de son illustre ami. Il l'a laissée de la sorte plus démunie peut-être contre les assauts de la mauvaise fortune qu'il ne l'avait rencontrée, tandis que lui-même, empruntant quelque chose de la nourriture morale substantielle que lui présenta si abondamment son amie, demeura fortifié et comme engraissé de cette manne pour la vie entière. Mais n'est-ce pas ainsi que procède d'ordinaire le génie sur sa voie vertigineuse ? — La philosophie de Charlotte mûrie fut donc de nature *héraclitéenne*, selon son expression favorite, et se résuma dans un pessimisme résigné que ne vint éclairer nul rayon. Pessimisme fort acceptable en psychologie, certes, vue sans illusions de la nature humaine qui est une condition d'équilibre et de rectitude au cours de notre vie ; mais en outre, pessimisme moral qui serait excessif parfois si la ferme raison de la baronne n'en venait corriger à propos l'amertume. C'est ainsi que, certain jour, elle eut avec Schiller une controverse fort animée au sujet des célèbres lettres qu'il venait de publier *Sur l'éducation*, ce bréviaire d'un mysticisme esthétique tout pénétré de stoïcisme grave qui en fait la plus noble doctrine : « Nous nous sommes, écrit-elle à Fritz, fatigués l'un et l'autre à discuter sur le genre humain qu'il croit *possible de rendre meilleur*, mais moi *non!* Enfin il dut me concéder que la nature humaine n'est pas susceptible d'une transformation radicale, bien que l'effort vers quelque chose de plus haut lui soit propre. Ce que je concédai à mon tour parce que l'homme peut s'élever en effet dans la sphère morale ! » On ne saurait mieux dire et c'est, à notre avis, l'expression même de la sagesse et de la vérité. Mais ce

second membre de phrase, que nous approuvons, contredit le pessimisme excessif du premier. Il est possible d'améliorer le genre humain si chaque homme en particulier peut s'élever dans la sphère morale. Il n'est même pas douteux que, dans l'humanité supérieure, cette élévation-là ne se soit déjà largement réalisée.

Charlotte continue cependant le récit de cette conversation théorique si intéressante : « Schiller, écrit-elle, voulait encore me soutenir que les hommes se trouvent rehaussés par les inspirations *esthétiques* (c'est le fond même de l'ouvrage sur lequel portait la discussion, comme on le sait). Il me semble que *l'expérience prouve le contraire : les sentimens esthétiques refroidissent le cœur.* » Oui, c'est là un aphorisme qu'elle a plus d'une fois énoncé sous des formes diverses, mais qui, tout en se réclamant de l' « expérience » sans épithète, procède surtout de son expérience *personnelle* avec Gœthe, il faut l'avouer : expérience interprétée par son ressentiment, jusqu'à un certain point légitime, et par ses regrets passionnés. Délaissée en effet, sans excuse valable à son avis, par un artiste du premier rang, elle se prit à inculper d'une congénitale froideur de sentiment tous ceux qu'elle nomme les *beaux-esprits* (à la mode française), — ce qui n'est pas plus vrai de ceux-ci que de tout autre lutteur pour la vie au surplus, et ce qui aurait dû l'être moins que jamais à l'aurore du romantisme, ce mysticisme si expressément appuyé sur le culte du « sentiment » et sur l'apothéose du « cœur sensible. » — En réalité, si la beauté est définie non par la « nature » et par l'obéissance à l'instinct, comme le proposait Jean-Jacques, mais par l'ordre, la mesure et l'harmonie, comme Schiller était venu à le faire sous l'influence des portions rationnelles du kantisme, à l'époque où se place cette suggestive discussion avec la baronne, le sentiment esthétique est bien, comme il l'a soutenu, un élément du progrès social, au même titre que l'expérience morale proprement dite.

A Mme Schiller qui lui avait parlé de nouvelles découvertes anatomiques dans le cerveau humain, Charlotte répondait encore par ces lignes intéressantes. « Je voudrais que vous m'en eussiez dit davantage sur cette raie jaune rougeâtre, qui serpente dans la masse cérébrale et qui serait le siège de la raison. Manque-t-elle chez les animaux? *Mais la raison n'est qu'un résultat* et je ne puis donc croire qu'elle soit visible quelque

part dans notre tête ! » Encore une parole profonde. La raison étant essentiellement l'expérience matérielle et sociale accumulée de l'espèce, Charlotte est en droit de penser que cette faculté n'est peut-être pas essentiellement humaine, comme le prouve la question qu'elle pose à propos du cerveau animal. Le privilège humain consisterait surtout dans une capacité de synthèse rapide qui nous a permis une bien plus large et plus souple accumulation de nos expériences vitales.

Nous ajouterons qu'elle a su exprimer elle-même avec esprit les hantises théoriques qui remplirent sa vie de méditation solitaire. Ayant un jour demandé à son vieil ami Knebel de rédiger pour elle une épitaphe caractéristique, celui-ci répondit qu'il se récusait et la priait d'assumer cette tâche en personne : « Voici donc mon épitaphe, reprit-elle sans se faire prier davantage (1) :

Celle qui est ici sous la terre ne put jamais rien comprendre alors qu'elle était dessus. — Sans doute a-t-elle compris, maintenant qu'elle est si profondément enfoncée (*vertieft*).

Le jeu de mots allemand n'est malheureusement pas traduisible en français, *vertieft* ayant le sens propre d' « enfoncé, » sous la terre, et la signification métaphorique d'enfoncé, plongé dans des méditations absorbantes. — L'une de ses lettres d'extrême vieillesse au même Knebel (2) souligne encore sa constante habitude de la méditation, méditation plus morale que purement intellectuelle : « Ma terrible surdité me renferme en moi-même, et je me promène çà et là dans mon existence ancienne *pour voir si, de mon expérience actuelle, je ne pourrais pas tirer quelque chose qui fût susceptible de rendre meilleure une existence future !* Par malheur, des *mais* viennent sans cesse à la traverse et je ne puis triompher de ces obstacles ! » Cela n'est-il pas bien profond dans sa forme concise ?

Que de traits charmans on pourrait d'ailleurs glaner çà et là sous sa plume à travers sa vaste correspondance ! Mais la traduction en ferait évanouir le charme. Citons pour exemple unique celui qui se rapporte à M[me] de Staël, lors de la première visite à Weimar de l'illustre étrangère. Le mot est d'al-

(1) Bode, *Stunden mit Gœthe*, VII.
(2) Duentzer, II, 495.

lure philosophique, comme il arrive souvent avec Charlotte et s'appuie sur les idées de métempsycose si chères au mysticisme romantique, à titre de substitut moins précis du paradis chrétien : « Cette femme, écrit donc Charlotte, possède en elle un esprit prodigieusement multiforme. Dieu sait combien d'individualités ont dû périr pour préparer la formation de la sienne et dans quelle quantité de cerveaux ces esprits devront être à nouveau réincarnés après sa fin! » — Délicate apologie qui aurait assurément flatté la visiteuse, si elle en avait eu connaissance. Nous croyons que quiconque prendra la peine d'étudier les lettres de la baronne ne lui refusera pas l'esprit naturel, la formule piquante et souvent le trait profond.

VI

Était-elle pourtant moins douée sous le rapport du cœur que sous celui de l'intelligence, comme nous avons vu qu'elle en fut trop souvent accusée? M. Bode, son dernier biographe allemand, fait remarquer avec raison qu'elle ne se connut jamais un ennemi de son vivant. Les adversaires lui sont nés longtemps après sa mort, lorsque son influence sur Gœthe eut éclaté au grand jour par la publication des lettres ou billets du poète, risquant de troubler certaines opinions préconçues quant à l'évolution morale du grand homme divinisé.

Reconnaissons toutefois qu'il y eut souvent quelque rudesse dans l'énergie concentrée qui demeure le trait le plus saillant de sa personnalité morale. A son père, à son mari, à son second fils Ernest qui mourut adolescent d'une tuberculose des os, elle souhaita franchement la mort lorsqu'elle les vit souffrir sans espoir de guérison, et cette sincérité ne laisse pas de choquer au premier abord notre sensibilité quelque peu conventionnelle. Mais, en fait, combien de gens foncièrement bons, foncièrement religieux même, n'ont-ils pas formulé à l'occasion des souhaits de ce caractère? Flaubert, le « bon » géant pour ses amis, relate dans sa correspondance avec Louise Colet une exclamation qui lui échappa, dit-il, quelques heures avant la mort de sa jeune sœur, phrase partie comme un *cri du cœur*, explique-t-il, et qui a néanmoins révolté tout le monde autour de lui. On parlait de la douleur qui allait torturer sa mère, la plus véritable de ses affections au cours de sa vie entière : « Si elle pouvait

mourir aussi, » clama-t-il, et il pense encore, à la réflexion, *n'avoir jamais rien dit de plus tendre!*

Le professeur Engel reproche en outre à Charlotte la froideur presque ironique avec laquelle elle note, au cours de sa correspondance, les nombreux deuils qui atteignirent Gœthe dans la personne des enfans, presque tous mort-nés, de la Vulpius. Mais nous savons assez pourquoi elle perdait sur ce point son sang-froid, et nous avons déjà dit qu'Auguste de Gœthe fut au contraire aimé d'elle, en dépit de ses origines. — Enfin, son fils aîné Charles, avec qui elle n'avait pas grande conformité de caractère, et qui tenait plutôt de son père Josias, Charles de Stein, un cœur excellent, mais un franc original, accuse dans certaines lettres de 1797 et 1798 l'humeur difficile de sa mère, et vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des gens qui la servent. Là encore les excuses en faveur de Charlotte sont nombreuses et sérieuses, sans même qu'il soit nécessaire d'invoquer l'état de sa santé détruite. D'une part, elle croyait à ce moment que son second fils Fritz avait été désavantagé au profit de l'aîné dans leurs partages de famille, ce qui l'indisposait contre Charles. D'autre part, demeurée veuve avec trois mille cinq cents francs de revenu environ, elle s'obligeait à la vie la plus étroite pour réaliser quelques économies au profit de ce Fritz, établi au loin dans la Silésie : économies qu'elle pratiqua de façon stoïque jusqu'à vouloir se faire apporter ses modestes repas du dehors. Or cette héroïque parcimonie rendait nécessairement ses relations difficiles avec des serviteurs peu payés et en conséquence assez médiocres. Au surplus, Charles de Stein, l'involontaire garant de cette accusation nouvelle, accorde bien souvent à sa mère en revanche les plus affectueux certificats de tendresse et de délicatesse de cœur (1).

« C'est une impression délicieuse que d'aimer quelqu'un, écrit-elle un jour à Fritz (2). *Je prétends même qu'elle est plus agréable encore que l'impression d'être aimé.* » Est-ce là le mot d'un cœur sec? Citons une autre confidence, adressée au même correspondant et qui explique pourquoi elle sentit un jour se tarir en elle, jusqu'à un certain point, les sources de l'amour. « De notre ancien ami (Gœthe), écrit-elle en 1792 (3), j'ai de nouveau

(1) Duentzer, II, 97, 488, etc.
(2) *Id.*, II, 278,
(3) *Id.*, I, 361.

appris quelque chose de déplaisant (*schlecht*, sans doute à propos de ses relations avec Christiane et les siens). Si je pouvais seulement l'effacer de ma mémoire... Pouvoir aimer n'est-ce pas là le plus beau des sentimens? Il est vrai que toi, tu as été trompé par un ami de très bonne heure (il s'agit toujours de Gœthe dont nous avons dit la quasi-paternité d'un temps à l'égard de Fritz) (1). Après tout, mieux vaut l'être plus tôt que plus tard *où la blessure ne saurait jamais se fermer!* »

Ajoutons que ce Fritz, qu'elle adora jusqu'à son dernier souffle, était un caractère honnête et droit, mais un cœur foncièrement froid, non sans quelque vernis d'égoïsme. Des deux mariages qu'il contracta successivement en Silésie, où il s'était fixé dans l'espoir d'un avancement plus rapide qu'à Weimar, le premier finit par la mort prématurée de sa jeune femme, dont il n'avait pu gagner l'affection confiante, le second par la retraite rapide de sa nouvelle compagne, qui retourna vers les siens, désespérant de trouver près de son époux le bonheur. Dans un rêve singulièrement caractéristique, sa mère (à qui Gœthe lui-même reconnaissait le don des songes prophétiques) le vit certaine nuit *entièrement revêtu de plâtre*, — symbole assez frappant de son attitude à travers la vie! Par sa transplantation lointaine, il avait déçu le rêve qu'elle caressait de vieillir côte à côte avec l'enfant de sa prédilection, et cet abandon ne diminua nullement l'affection passionnée qu'elle lui avait vouée sans retour.

Une justification plus certaine encore du cœur de Charlotte, ce sont les sentimens de ses amis à son égard. Et, tout d'abord, ceux de la sévère, rigide et froide duchesse Louise de Weimar, l'héroïne de 1806 qui tint tête à Napoléon et sauva sa petite patrie de la ruine. Cette femme, de haute valeur morale, remplaça en quelque façon Gœthe auprès de Mme de Stein, — pour l'attitude adoratrice tout au moins, — aussitôt après les événemens de 1788. Pendant quelques années, on voit en effet cette princesse accabler Charlotte de lettres qui rappellent véritablement celles du poète par leur accent de dévotion amicale. Et pourtant, la baronne de Stein aurait pu, par son âge, être la mère de sa souveraine : « La vertu, lui écrit cependant la duchesse en 1792, n'est le propre que de peu de gens et ne

(1) Il ne saurait s'agir de paternité effective, quoi qu'on en ait dit parfois. Fritz étant né trois ans avant la venue de Gœthe à Weimar.

deviendra jamais générale. Heureux ceux qui la rencontrent sur leurs pas dans la vie! Pour moi, j'ai eu le bonheur de la rencontrer en vous, et cela me rend bien heureuse... J'ai toujours remarqué qu'il m'était impossible de vivre sans vous; vous me manquez partout... Donnez-moi donc moyen de vous aimer moins que je ne fais, car je vous tourmente sans cesse et vous importune par ma folle affection. Je dois vous paraître quelquefois étrange et bizarre, mais je vous donne ma parole que cela changera et que, ma méfiance étant dissipée par votre retour du château de Kochberg (où Charlotte s'attardait trop longtemps, au gré de son auguste amie), je vous dirai tout ce que j'ai sur le cœur et me sentirai dès lors entièrement guérie. En attendant, excusez ma susceptibilité sur tout ce qui touche à votre amitié pour moi, car si je ne vous aimais pas autant que je le fais, il me serait indifférent que vous m'aimassiez plus ou moins de votre côté. Vous êtes la plus chère de mes amies. Je n'ai jamais aimé de la sorte et cela ne m'arrivera point non plus par la suite. » Peut-on bien imaginer qu'après une intimité de près de vingt ans déjà entre les deux femmes, les éloges dithyrambiques que nous venons de lire s'adressent à une personne mal partagée sous le rapport de la tête et du cœur?

Plus tard, la bru de la duchesse Louise, cette sœur de l'empereur Alexandre qui épousa en 1804 le prince héritier de Weimar, mais conserva en Allemagne son titre de grande-duchesse russe, la gracieuse Maria-Pavlowna, se prit également d'affection pour la vieille femme qu'elle n'avait connue pourtant que dans cette situation assez désavantageuse qui naît des infirmités de l'âge et de la médiocre fortune. On la voit, pendant près de vingt-cinq ans, prodiguer à Charlotte les témoignages de son estime et la visiter fort souvent dans sa retraite.

Mme Schiller, née Charlotte de Lengefeld, dont la mère avait été fort liée avec Mme de Stein, considéra celle-ci comme une seconde mère et en fut toujours traitée comme une fille. La baronne alla jusqu'à la prendre sous son toit pour lui prodiguer les soins de tous les instans, alors que la jeune femme souffrait momentanément d'anémie cérébrale à la suite de couches difficiles, en 1799. Dévouement certes méritoire chez une personne elle-même si éprouvée dans sa santé et dans ses nerfs : « Vous savez combien j'aime votre chère mère, écrira la convalescente

à Fritz. Je me retrouve peu à peu moi-même auprès d'elle (1)! »

Le major de Knebel, qui fut le premier ami de Gœthe dans l'entourage du duc de Weimar et dont nous avons déjà parlé plus d'une fois, professait pour Mme de Stein une vénération toute particulière. M. Bode vient, nous l'avons dit, d'imprimer une partie de leur correspondance dans sa publication périodique, *Stunden mit Gœthe* (2), et cette correspondance de vieillesse est charmante : « On me dit que Gœthe est de très bonne humeur, écrit Charlotte en avril 1810. Cela me réjouit. Je voudrais qu'il vécût cent ans et me fît dire de temps à autre un souvenir de la terre quand je serai avant lui dans les Champs Élysées... Vous êtes, dites-vous, sur la voie de la foi ? Il est bien que cela vous vienne avant l'âge. Pour moi, c'est le contraire. Je n'ai plus de foi, mais de la résignation, et je vis ainsi dans le silence, et je me réjouis de pouvoir vous envoyer parfois une pensée venue du cœur ! »

Mais voici qui, sur Gœthe « olympien, » est plutôt critique, une fois de plus : « J'ai vu Gœthe, écrit Charlotte pendant l'été de 1811, et je le trouve très bien portant et très froid. Par la grande chaleur que nous avons, on peut vraiment se rafraîchir en sa compagnie. » Puis quelques semaines plus tard : « Il est triste pour ses amis qu'il tienne toute affection pour une erreur du cœur *(dass er alle Liebe fuer einen Irrtum des Herzens haelt)*. Pour nous, nous ne penserons jamais de la sorte ! » Gœthe aurait-il donc formulé vers ce temps de façon aussi précise devant son ancienne amie l'hygiène olympienne qu'il mettait depuis longtemps en pratique ? Mais non, c'est là sans doute un de ces soupirs d'amertume qui montaient parfois du cœur aux lèvres de la délaissée. — Knebel, à tout le moins, gardait à la vieille dame l'affection la plus dévouée : « Nous avons récemment, Gœthe et moi, écrit-il à sa sœur en 1810, entonné d'une seule voix et de façon très cordiale les louanges de Mme de Stein. » Puis encore, le 9 juin 1811 : « Mme de Stein fut vraiment aujourd'hui dans sa bonne manière, c'est-à-dire incroyablement attachante et aimable. » Et un peu plus tard à Mme Schiller : « Je pense souvent à elle, qui a su continuer sa vie *de façon si bienfaisante pour ses amis* et je lui souhaite le plus gai courage. » Il lui survécut quelques années et lui donna des larmes sincères.

(1) Duentzer, II, 120.
(2) Volume VII, cahier

Les collations que cette femme d'énergie, d'expérience et de droite volonté offrait sous les orangers des serres ducales, rangés l'été devant la porte de son logis, furent longtemps pour les princes et pour l'aristocratie de Weimar un lieu de réunion fort apprécié : sorte de salon en plein air où la table était servie avec une simplicité toute spartiate, mais où l'esprit et le cœur trouvaient largement leur compte. Et Charlotte sut s'attirer des dévouemens vrais jusqu'à ses derniers jours (qui prirent fin en janvier 1827) : sourde, aveugle et paralysée, elle se faisait encore des amies nouvelles.

VII

Recueillons maintenant sur son compte quelques jugemens d'ensemble, et tout d'abord celui de Schiller, suspect, il est vrai, de complaisance pour la maternelle amie de sa femme, mais dont la sincérité était l'un des mérites, comme il le fit bien voir dans ses premières relations avec Gœthe. Donnons ici quelques passages de sa lettre à Charlotte sur *Didon*, cette tragi-comédie qui mettait cependant en scène son plus cher ami Gœthe sous le masque satirique que nous avons esquissé. « J'ai peine à me détacher de votre œuvre, écrit-il à la baronne. Elle m'a intéressé de façon indescriptible et sous tous les rapports. Sans parler de l'esprit de beauté, de calme et de douceur qui y respire à chaque page et des nombreux paragraphes où la valeur de la pensée égale celle de l'expression, elle m'est devenue particulièrement chère par la vivacité avec laquelle un tendre et noble caractère féminin, et, pour tout dire en un mot, l'âme même de notre amie s'y révèle. J'ai dans ma vie lu peu de pages, aucune peut-être, qui m'ait dévoilé si purement, si clairement, si simplement le cœur dont ces pages procèdent. C'est pourquoi j'en ai été ému plus que je ne puis le dire. » Et l'éloge continue sur ce ton quelque temps encore.

Laissons également la parole à quelques voix légèrement discordantes, après ce concert d'unanimes louanges. La plus ironique de ces voix vient de la proche parenté de la baronne, ainsi qu'il arrive si souvent en pareille occurrence : c'est celle d'Amélie d'Imhoff, nièce de Charlotte, qui devint Mme de Hellwig : une femme de lettres assez heureusement douée, mais que sa tante jugeait sans grande solidité morale et traitait de

comédienne-née, à la ressemblance de son père, ce triste personnage dont nous avons dit le trafic conjugal avec Warren Hastings. Les faux pas de cette Amélie sur le terrain de la cour weimarienne où elle fut quelque temps demoiselle d'honneur durent être plus d'une fois palliés ou réparés par Mme de Stein, si influente sur la duchesse. Mme de Hellwig a pourtant persiflé sa tante à l'occasion, jugé sa conversation prolixe et ses manières empreintes d'une trop brusque franchise. Il est vrai qu'en d'autres circonstances, elle lui a rendu largement justice : il n'y a donc pas à s'arrêter longuement, à notre avis, sur ce témoignage capricieux.

Quelque peu dédaigneux se montra parfois de son côté le duc Charles-Auguste, que Mme de Stein avait porté tout enfant dans ses bras, nous l'avons dit, mais dont elle n'approuva jamais la conduite légère vis-à-vis de sa digne compagne, la duchesse Louise de Weimar. Charlotte elle-même eut à subir certain jour un affront d'étiquette de la part de la maîtresse en titre du duc, la cantatrice Caroline Jagemann, qu'il avait faite dame de Heygendorff. Or Charles-Auguste, qui connaissait sans doute les sentimens de sa grande écuyère à son égard, lui témoignait pourtant son estime, mais lui montrait parfois quelque mauvaise humeur. En 1828, causant du passé avec le chancelier de Mueller et appréciant le rôle joué par les femmes dans la vie de Gœthe, il disait de la baronne qu'elle avait été « une excellente femme, mais pas précisément ce qu'on appelle une grande lumière. » Et, certes, par comparaison avec la valeur intellectuelle d'un Gœthe, celle de Charlotte ne pouvait passer pour éclatante. Mais le duc ne lui faisait pas moins tort par ce jugement beaucoup trop sommaire, on en conviendra. Aussi bien avait-il su peu de chose de ses véritables rapports avec Gœthe, bien qu'on le voie un jour, chez la comtesse Werthern, se permettre à leur égard une farce innocente. Ayant eu d'abord entre les mains, par le hussard qui faisait le service de courrier entre Weimar et Neunheiligen, une lettre pour son ministre sur la suscription de laquelle il a reconnu l'écriture de Charlotte, le prince envoie aussitôt la missive à l'intéressé dont il connaît l'impatience à cet égard, mais non sans l'avoir enfermée préalablement sous dix enveloppes superposées, afin de mettre à l'épreuve la patience et la bonne humeur du destinataire.

C'est à peu près dans le même sens que Mme d'Egloffstein, fort répandue de tout temps dans la société de Weimar, a écrit que le caractère de Charlotte était parmi les plus nobles qu'elle eût jamais rencontrés et que, si son intelligence n'était pas du premier ordre, du moins avait-elle montré beaucoup de tact et de stratégie mondaine sur le terrain difficile de la cour weimarienne, entre la duchesse Amélie, son ancienne protectrice, la duchesse Louise, son amie de cœur, et le duc Charles-Auguste, son souverain. — Au total, un cœur excellent et droit, une tête seulement moyenne, ainsi jugèrent les deux derniers témoins dont nous venons d'évoquer la déposition au tribunal de l'histoire.

Avant de clore cette enquête, nous opposerons à leurs réserves d'abord un mot significatif de Mme Schiller à Fritz de Stein en 1807 : « L'esprit de votre chère mère voit le monde et les choses avec sa jolie pénétration, de façon *très bienfaisante* pour ses amis. » C'était aussi la formule de Knebel, et elle peint heureusement la conversation de la baronne, conversation faite de bon sens, de mesure, de franchise dans le commentaire des événemens de chaque jour. « Elle abrite en elle tant de trésors, poursuit Lotte Schiller, que chacun se chagrine aussitôt qu'elle est entravée par des impressions extérieures dans l'activité de son esprit si vivant et si ouvert. » Délicate allusion à l'instabilité d'humeur et aux périodes d'amertume par lesquelles Charlotte devait payer tribut à sa santé détruite et aux difficultés de sa vie étroite.

C'est dans le même sens que se formulera le jugement si fin de l'aimable princesse Caroline de Weimar, qui, devenue princesse héritière de Mecklembourg par son mariage, eut pour fille la duchesse Hélène d'Orléans, mère elle-même du Comte de Paris et du Duc de Chartres. En dépit des excellentes qualités de son cœur, Caroline fut assez délaissée par sa mère, la froide duchesse Louise, et Charlotte de Stein suppléa de son mieux à la réserve native de son amie couronnée en vouant la plus tendre sollicitude à l'enfant dédaignée sans raison. Aussi leur séparation fut-elle déchirante en 1810, quand la jeune princesse dut suivre son époux vers le Nord. Éloignée désormais de Weimar, elle écrivait en 1814 à Mme Schiller : « Entourez toujours d'une bien chaude affection notre Mme de Stein, et *passez-lui ses heures dépourvues de poésie par amour pour ses jolis momens*

poétiques et philosophiques ! » Un mot charmant qui procède de l'éloquence et de l'abondance du cœur. Il mérite à nos yeux de fournir sa solution définitive au délicat problème psychologique que nous avons entrepris de résoudre.

Après l'avoir entendu et médité, on ne peut plus prêter l'oreille qu'à Gœthe lui-même, dégagé des tristes impressions de 1786 et de 1788 par trente années de triomphes et de gloire presque surhumaine. En 1820, il célébrera Charlotte une fois encore sous ce pseudonyme gracieux de Lida qu'il lui avait attribué jadis. La courte pièce est intitulée *Entre les deux mondes :* monde du sentiment, monde de l'esprit, sphère morale et sphère intellectuelle : « Appartenir à *une seule femme*, honorer *un seul homme*, quelle heureuse harmonie pour le cœur et pour la pensée ! *Lida, bonheur de l'intimité la plus exquise;* William (Shakspeare), astre du plus haut empyrée, c'est *à vous deux que je dois ce que je suis.* Les jours et les ans ont passé, *et pourtant tout le bénéfice de ma vie repose sur ces heures de jadis.* » Quel plus décisif, quel plus solennel témoignage en faveur de Charlotte et de la nature toute bienfaisante de son influence sur la carrière de son illustre ami? Quel profond oubli de la pauvre Christiane en même temps ? La cause n'est-elle pas entendue désormais?

E. SEILLIÈRE.

LA DERNIÈRE ANNÉE DE DANTON

II[1]

LA CRISE DE DANTON
LA POLITIQUE DU « VIEUX CORDELIER »

I. — LA CRISE DE DANTON

Danton avait été renversé du pouvoir avec une facilité qui étonna. Si sa chute le surprit lui-même, elle ne parut point d'abord l'abattre. Il ne tira de l'événement que deux leçons fort différentes de celle que nous en tirions en le racontant : il avait eu tort, d'abord, de se laisser attaquer sans se défendre et, ensuite, d'avoir trop fait mine de contre-révolutionnaire.

Ce sont les pensées qui occupent probablement l'homme au milieu de juillet. Et l'on va assister, de sa part, à une nouvelle tentative pour reprendre la tête de la Révolution. Elle aboutira en apparence à rétablir son influence dans la Convention. Il la présidera, sera un instant reporté au Comité. Mais l'effort est trop grand pour cette nature fantasque et d'ailleurs excédée et, devant un demi-échec, il quittera la partie, démoralisé et malade, à l'automne de 1793.

Le 12 juillet, il reparut aux Jacobins, repoussa du pied les calomnies dont on l'avait accablé quand il était « enchaîné au Comité. » Il reconnaissait d'ailleurs que les choses allaient mal en province, et s'en prenait aux commissaires qui, s'ils étaient

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

reconnus coupables, devaient être déférés au Tribunal. Ce genre de conclusions était toujours agréable au Club qui, retrouvant *son* Danton, l'acclama.

Les hommes de l'Extrême Révolution continuaient cependant à l'attaquer. Hébert maintenant déclarait Danton et Delacroix responsables de la trahison de Dumouriez et « de tous les maux qu'avait faits à la République leur protégé. » Il fallut que, pour se tirer de ces accusations, le tribun tonnât contre quiconque parmi les généraux imiterait Dumouriez et réclamât des exécutions. La Montagne parut rassurée. Le 25, il fut élu président de la Convention par 161 voix sur 186 votans. Mais était-ce là un succès réel? Jamais président n'avait été élu par si peu de voix et la veille Robespierre avait été porté au Comité de Salut public par un chiffre double.

Danton affecta de n'être nullement inquiet de ce dernier événement. Pour bien affirmer combien il était désintéressé lorsqu'il avait prôné le renforcement du Comité, il le réclama derechef. Si « rien ne se faisait, » c'est que « le gouvernement ne disposait d'aucun moyen politique » (par là lui-même s'excusait) : il fallait que le Comité fût érigé en « gouvernement provisoire » et qu'on mît des fonds considérables, 50 millions, à sa disposition : « Une immense prodigalité pour la cause de la liberté était un placement à usure. » Il fut un instant applaudi.

Mais Robespierre et ses amis n'entendaient nullement recevoir ce cadeau de leur adversaire. Ils se méfiaient : « C'était un piège, » dira Saint-Just. On colportait un propos de Danton qui, le soir de son expulsion, aurait déclaré : « Je ne me fâche point, je n'ai pas de rancune, mais j'ai de la mémoire. » L'homme ne voulait-il point faire décerner la dictature au Comité pour l'en accabler? Jeanbon Saint-André et Barère craignaient que cet argent prodigué au Comité ne fût plus tard une source de calomnies. « Ce n'est pas, répondit rudement Danton, être homme public que de craindre la calomnie. Lorsque l'année dernière, dans le Conseil, je pris seul, sur ma responsabilité, les moyens nécessaires pour donner la grande impulsion, pour faire marcher la Nation aux frontières, je me dis : *Qu'on me calomnie, je le prévois. Il ne m'importe! Dût mon nom être flétri, je sauverai la liberté!* » Et il maintint sa proposition. Robespierre demanda l'ajournement. On devait murmurer que

Danton ne voulait renforcer le Comité que pour y rentrer, car, remontant encore à la tribune, il s'y défendit de toute arrière-pensée. « Je déclare... que je n'accepterai jamais de fonctions dans ce Comité ; j'en jure par la liberté de la Patrie. » La proposition n'en fut pas moins repoussée.

On entendit souligner tout ce qu'avait révélé de méfiance l'accueil qui avait été fait à la proposition. Le 5 août, aux Jacobins, Vincent, ami d'Hébert, déclara y avoir vu « un attentat à la souveraineté nationale » et discerner dans ces auteurs « des conspirateurs. » C'était aller un peu loin. Robespierre n'entendait pas encore rompre avec Danton pour plaire aux Hébertistes. Il défendit Danton très vivement.

Danton parut heureux de ce rapprochement. Il était d'ailleurs, en face des extrêmes périls de la Révolution, repris de son idée d'union. Tous étaient solidaires, tous étant menacés. « Te voilà donc, coquin, président de cette horde de scélérats, » lui écrivait, le 28 juillet, un anonyme qui se réjouissait de le voir, avec Robespierre, écarteler un jour sur la place de Grève. Il était par ailleurs prévenu qu'il serait assassiné, « étant un scélérat coupable de vouloir établir un Comité dictatorial afin de partager les 50 millions. » Le bruit courut qu'il avait en effet été empoisonné. Les journaux durent rassurer les « patriotes. »

Tout cela, avec les périls de la Patrie, l'enfiévrait. Et, comme souvent, la fièvre le conseillait mal : le mois d'août est derechef marqué par une crise de démagogisme violent doublé de patriotisme exalté. Il entend évidemment faire taire la bande d'Hébert à force de civisme.

C'est le discours du 13 août sur l'instruction publique qui lui servit de rentrée : « *Après la gloire de donner la liberté à la France, après celle de vaincre les ennemis, il n'en est pas de plus grande que de préparer aux générations futures une éducation digne de la liberté... Après le pain l'éducation est le premier besoin du peuple.* » Il fut acclamé, se retrouva soudain à l'aise, plaisanta, tonna. « *Mon fils ne m'appartient pas : il est à la République.* » On pensa qu'il reconquérait son monde. Et ce fut le même succès, le 14, lorsque, à propos des réquisitions, il formula un programme de sauvage résistance à l'invasion et de taxation des riches, « des vils égoïstes. » Le 15 août, contre les déserteurs, le 17, sur le recensement des grains, il parut aussi ardent. « Tout ce qui peut sauver le peuple, dit-il, est sacré dans ses

résultats. » Et à propos du projet de levées en masse apporté par le Comité, il entendit surenchérir faisant renvoyer au Comité le projet « mal digéré, » ce qui était grand succès.

L'opinion révolutionnaire, manifestement, lui revenait. A la Convention, le 21 août, il avait pris avantage d'une lettre apocryphe qui lui était calomnieusement attribuée, pour se faire acclamer. Le 25, Chabot le vantait aux Jacobins comme « l'homme qui avait fait la Révolution dans la Convention. » Et, comme Hébert s'acharnait à l'attaquer, il vint lui-même, le 26, le rétorquer aux Jacobins et se laver des « calomnies » relatives à sa fortune et à son second mariage.

Le 5 septembre, sentant qu'il reprenait l'avantage, il se lança à fond. L'ancien Danton revécut dans le discours enflammé sur la formation d'une armée sectionnaire. Avant même qu'il eût ouvert la bouche (le trait est à souligner) « les applaudissemens l'accompagnaient à la tribune et l'empêchèrent quelque temps de parler. » Un succès si spontané dut l'enivrer. Il fut à la fois superbe et terrible. Tout le discours est à lire, tant il abonde en formules d'un patriotisme fulgurant; mais le tribun semble, dans son désir de déborder Robespierre, entraîné à désavouer ce qui avait été sa politique, à lui, dans le Comité. « *Il reste à punir*, s'écria-t-il notamment, *et l'ennemi intérieur que vous tenez et ceux que vous avez à saisir.* Il faut que le Tribunal soit divisé en assez grand nombre de sections *pour que tous les jours un aristocrate, un scélérat paye de sa tête ses forfaits.* » Et après avoir formulé en motions cette politique de violence, il s'exalte encore : « Hommage vous soit rendu, peuple sublime. A la grandeur, vous joignez la persévérance : vous voulez la liberté avec obstination, vous jeûnez pour la liberté; vous devez l'acquérir. Nous marcherons avec vous; vos ennemis seront confondus. »

Ce fut une ovation sans précédent dont tous les journaux se font l'écho et lorsque, le lendemain 6, il eut prononcé, sur les « moyens politiques » à fournir au Comité, un nouveau discours où il alla jusqu'à accuser celui-ci de « pusillanimité, » le succès fut tel encore, que le député Gaston s'écria : « *Danton a la tête révolutionnaire! Lui seul peut exécuter son idée. Je demande que, malgré lui, il soit adjoint au Comité!* » et la proposition fut applaudie et décrétée.

Il refusa solennellement, après deux jours de réflexion. Il avait juré de n'être point du Comité : « Si j'en faisais partie, dit-il,

on aurait raison d'imprimer, comme on l'a fait, que, malgré mes sermens, je sais m'y glisser encore. » En fait, il ne pouvait siéger au Comité, se souciant peu d'avoir à y disputer l'influence à Robespierre et à sa majorité. Mais avec ce Comité dont il refusait d'être membre, il le prenait d'assez haut. « Je ne serai d'aucun Comité, s'écria-t-il le 13 septembre, *mais l'éperon de tous.* »

Et puis, subitement, après cette orgueilleuse et menaçante déclaration, c'est comme un écroulement. Qu'on ouvre le précieux recueil fait par M. André Fribourg des *Discours de Danton:* du 13 septembre au 22 novembre, pas un discours, l'homme semble avoir disparu dans une trappe.

***

Effectivement il avait disparu.

Le plan, si plan il y avait jamais chez ce terrible homme, consistait depuis un mois à déborder le Comité avec tous ceux que mécontentait Robespierre. Pour ce, on avait tâté les gens d'Hébert. Mais la politique « modérantiste » pratiquée naguère par Danton leur laissait une extrême méfiance. Ils se refusaient. Des bruits de dictature couraient. L'entourage de Danton était indiscret dans son admiration : dans le salon des Desmoulins on n'appelait Danton que « Marius. » Delacroix, prétendra-t-on, s'en allait disant : « Il faut nécessairement qu'un chef se mette à la tête des affaires, sans quoi nous sommes perdus. » Les Hébertistes étaient sur leurs gardes. Le 21, l'un d'eux, Vincent, attaqua Danton en pleins Cordeliers : « Cet homme peut en imposer par de grands mots, cet homme sans cesse nous vante son patriotisme, *mais nous ne serons jamais dupes...* » C'était refuser l'alliance de Danton contre le Comité.

Néanmoins les amis de Danton tentèrent, le 25, de livrer assaut. Depuis quinze jours, Robespierre, qui flairait une manœuvre, devenait sombre et cassant; il avait, ainsi que ses collègues, accueilli aigrement certaines interventions. La Convention s'en était émue. Le brave Houchard, le vainqueur de Hondschoote, ayant été destitué, on crut l'occasion bonne pour jeter bas le Comité Robespierre. La seule présence, parmi les assaillans, de Courtois, l'âme damnée de Danton, et de Thuriot, un de ses lieutenans, montre d'où le coup partait. Billaud, membre du Comité, fut très maladroit, froissa l'Assemblée, et

un député, Briez, ayant été fort dur pour le Comité, elle décida de l'adjoindre à ceux qu'il avait attaqués.

Robespierre sentit le coup. Il monta à la tribune et, suivant son constant procédé, visa à faire peur. « Ceux qui nous dénoncent, eux-mêmes, seront dénoncés : d'accusateurs qu'ils sont, ils vont devenir accusés. » La Convention terrifiée applaudit : Briez vint s'excuser. Jeanbon acheva la déroute : ceux qui accusaient le Comité étaient « des débris de la faction girondine, des modérés. » Ce fut une panique : on retira les motions. Mais Robespierre entendit avoir mieux : une manifestation de confiance. L'Assemblée se leva tout entière pour la lui donner. La journée était lamentable pour les adversaires du Comité.

Danton n'avait pas paru. Il était malade. Avant même que cette séance du 25 vînt raffermir Robespierre, celle des Cordeliers du 21 lui avait fait présager la défaite. On lui avait pris ses Cordeliers : Hébert tournait contre lui son vieux club.

Alors, comme en tant de circonstances, l'homme avait lâché la partie et s'était laissé brusquement retomber. Après ses triomphes de tribune des 5, 6, 8 et 13 septembre, la déception avait été trop forte. Dès le 21, une mention aux registres du Comité de sûreté générale le signale comme « malade. » Le bruit de cette maladie se répandit, semant l'angoisse parmi les amis éloignés. « J'ai été inquiet de Danton, écrit Fréron à Desmoulins... Marque-moi qu'il est rétabli. » Mais les ennemis ricanaient : « *Ce n'est qu'une grimace*, un prétexte pour légitimer son absence de l'Assemblée. »

Ce n'était ni « grimace » ni vraie maladie. En réalité, il était affreusement las, « *saoul des hommes*, » disait-il. Puisque sa récente politique de tribune ne réussissait même pas à lui valoir, à défaut du pouvoir, un regain de confiance dans les clubs avancés, il ne lui en restait que le dégoût de s'y être laissé entraîner. Au lieu « d'accrocher le char, » ainsi qu'un jour il l'avait promis à Lameth, il l'avait fait avancer et le char allait écraser dix mille victimes avant peu. La Reine avait été, le 1er août, transférée à la Conciergerie, son procès s'instruisait; il ne la sauverait pas, et d'autres, dont la pensée le hantait, étaient tout aussi sûrement condamnés, les Girondins. Cette inepte politique de proscription l'exaspérait : « En conduisant Antoinette à l'échafaud, disait-il, *on détruisait l'espoir de traiter*

avec les puissances étrangères. » Custine venait d'être jugé. « On allait, par cette conduite envers nos meilleurs généraux, se mettre dans l'impossibilité de vaincre. » On avait arrêté son compatriote Beugnot, et cette arrestation lui faisait frapper du pied la terre furieusement. Mais le sort des Girondins surtout lui tenait au cœur. Il se sentait responsable : voulant simplement les faire descendre de leurs sièges, il les avait précipités à l'abîme, d'où il ne les pouvait tirer. Garat le vit malade; mais « sa maladie était surtout une profonde douleur... de ce qui se préparait : » « *Je ne pourrai les sauver,* » lui dit-il, et l'ex-ministre vit avec surprise des larmes rouler dans les yeux du « Titan. »

Cette attitude indique que la neurasthénie l'assaillait et déjà le terrassait. Depuis un an, il en avait trop fait, trop vu. Il succombait tant sous sa fatigue que sous la vanité de son effort; la Révolution, qu'il avait voulu « fixer, » accélérait sa marche rapide de bête sanguinaire. Et c'était lui qui, ayant, du tribunal aux comités révolutionnaires, forgé tous les instrumens de la tyrannie, serait responsable de tout le sang que tribunal et comités allaient faire couler.

Alors il se terra au lit, puis, à peine relevé, se mura dans son bonheur privé. Il loua, à Choisy, un petit coin de maison, y mena sa jolie femme, s'y enferma avec elle, la promena de Choisy à Sèvres où, chez Charpentier, à la *Fontaine d'Amour*, il parut s'endormir.

Un soir, Suberbielle l'y alla voir. Il déplora ce qui se passait. « Ah! si j'étais Danton! » dit-il. « Danton dort, gronda-t-il, oui, mais il se réveillera. » Il ne se réveillait que pour gémir.

Sèvres cependant, ainsi que Choisy, était encore tout près de ce Paris où « ils » allaient mourir. Garat le vit de nouveau : « Il ne pouvait plus parler que de la campagne ; il étouffait ; il avait besoin de fuir les hommes pour respirer. » Alors brusquement il se décida à partir. Le 21 vendémiaire (10 octobre), le président communiquait à la Convention la lettre suivante : « Délivré d'une maladie grave, d'après l'avis des gens de l'art, j'ai besoin, pour abréger le temps dé ma convalescence, d'aller respirer l'air natal ; je prie en conséquence la Convention de m'autoriser à me rendre à Arcis-sur-Aube. Il est inutile que je proteste que je reviendrai avec empressement à mon poste aussitôt que mes forces me permettront de prendre part à ses travaux. »

Quelques heures après, il se jetait avec sa femme et ses enfans dans une chaise de poste, qui l'emportait vers Arcis (1).

***

Une longue maison blanche dont la façade plate fait le fond d'une place, comme reléguée au bout de la petite ville endormie, c'est la « maison Danton. » Elle est restée à peu près telle que le tribun l'a habitée. Sa famille la possédait encore, il y a trente ans. Ses fils y sont morts, petits bourgeois revenus à la province, loin de ce Paris où s'était brûlé le père. La maison calme semble pleine d'ombres. C'est celle du tapageux orateur qu'on y évoque le moins facilement.

Au milieu de cette façade crayeuse percée d'étroites fenêtres, un grand porche donne accès à l'intérieur. Les dix-huit pièces, réparties en deux étages, exigeraient, pour ne point respirer la tristesse, une petite tribu d'hôtes bruyans. Aussi Danton y avait-il installé, avec sa mère et son beau-père, toute la famille de sa sœur. Il s'était réservé une chambre assez modeste, la seule dont le cadre soit resté intact. Elle est basse, un peu obscure; une alcôve s'enfonce entre deux petits cabinets en face d'une cheminée que domine la classique glace à cadre doré. Deux petites fenêtres, donnant sur la cour et le parc, éclairent la pièce aux boiseries grises.

A la vérité, Danton l'avait meublée avec une sorte de luxe bourgeois : entre les deux fenêtres garnies de « rideaux de coton brodé de mousseline, » une glace « en forme de trumeau » au-dessus d'une console aux pieds dorés, une bergère de velours cramoisi à fleurs, des fauteuils et des chaises garnis de même, une table « composant jeu de *trictrac*, » et, dans l'alcôve, deux lits « jumeaux, » répétition de ceux de l'appartement parisien. C'est évidemment dans cette chambre, fort encombrée, qu'il devait ramasser sa vie d'intérieur lors de ses séjours à Arcis, laissant à la famille l'usage ordinaire du reste du logis.

Une assez vaste cour s'étendait derrière la maison, la séparant du domaine que, morceaux par morceaux, il avait, avec

(1) A propos de Louise Gély, seconde femme de Danton et, en secondes noces, devenue femme de Dupin, plus tard préfet des Deux-Sèvres, je dois apporter une rectification à mon article précédent. Une similitude de nom et de fonctions m'a fait confondre le baron Dupin, préfet des Deux-Sèvres sous l'Empire avec le baron Dupin, sous-préfet de Clamecy sous la Restauration, et père des trois Dupin, qui, ainsi, ne sont pas les fils de Louise Gély.

une ténacité de paysan, constitué en achetant, après le jardin et le potager, des prés, des bois, des champs. Aujourd'hui, le domaine présente un aspect un peu désordonné : les arbres ont poussé, que Danton a plantés ; l'herbe haute envahit d'anciennes allées ; la petite rivière où le tribun pêchait s'est endormie, étroit étang où les feuilles se décomposent. Peut-être ce domaine n'a-t-il jamais été tout à fait ordonné : Danton s'était contenté de coudre provisoirement entre elles les acquisitions qui, depuis trois ans, ne l'avaient *pas moins de trente fois* mené devant le notaire. Nous avons la liste de ces achats : elle serait fastidieuse, encore qu'édifiante. Depuis 1791, le domaine, lopin par lopin, s'était agrandi jusqu'à mesurer onze hectares.

Des communs cernaient la cour, écurie, étable, remise, pigeonniers : trois jumens, deux poulains y seront trouvés lors de l'inventaire, avec quatre vaches, des instrumens aratoires, une petite voiture dite *tapecul*, tandis que, dans le grenier, on trouvera deux nacelles pour la pêche et le « grand filet garni de ses plombs et lièges, » que le tribun a jeté là après la dernière pêche, avant de quitter Arcis pour la suprême lutte et l'échafaud.

Sans cesse, il était, par la pensée, revenu à ce coin de province paisible. Quand, écrasé de fatigue et malade de souci, il s'était retranché des assemblées, il n'y avait plus tenu. Mener sa jeune femme dans son petit parc où s'allaient effeuiller *ses* arbres, ne parut plus un rêve, mais une impérieuse nécessité. Il y cédait et, le 15 octobre, s'installait loin du « tourbillon, » entre la place morne et le jardin ombreux ; pour guérir son âme, il lui fallut retrouver, fût-ce quelques semaines, l'alcôve sombre, le *trictrac*, le petit *tapecul*, avec lequel on parcourait le Val d'Aube et la nacelle où, guettant le poisson, il essaierait d'oublier les hommes dont il était « saoul. »

Lamartine devait, après un séjour à Milly, écrire : « Six mois du pays natal vous endorment. » Positivement, Danton s'endormit à Arcis. Il y était venu, répétant le mot de Galba : « On n'y trouble pas ma tranquillité parce *qu'on ne me demande pas compte de mon oisiveté.* » Le mot indique assez qu'il se voulait reposer des sollicitations inquiètes de ses amis, plus encore que des attaques de l'adversaire.

Les vieux camarades, les amis d'Arcis le vinrent revoir : l'un d'eux, Béon, nous le peint « respirant l'air pur et jouissant du calme et du repos. » Il se confina d'abord chez lui pares-

seusement. Le citoyen Bercy-Sirault écrira d'Arcis, le 18 frimaire, que, voisin du citoyen Danton, il l'a vu sans cesse paraître « à sa croisée ou sur sa porte en bonnet de nuit et vêtu de telle manière à ne pas laisser de doute sur sa convalescence. » Il se débraillait. Parfois, dit Béon, « une partie de chasse et de pêche » où régnait « une bonhomie champenoise. » Mais ce qui devait surtout l'occuper, c'étaient *ses* bois, *ses* prés, *son* potager. Au contact de cette terre, l'envie l'a repris de s'arrondir encore. Le 14, le 17, le 21, le 27, le 28 brumaire, autant de jours où il paraît chez le notaire acquérant pour 300, 2000, 400, 3 000, 400 livres de terres. Ce révolutionnaire ne passe son frac que pour aller signer des actes d'achat.

Arrivait-il vraiment, en enterrant sa vie, à murer sa mémoire? Ces six semaines singulières de vie provinciale en pleine Révolution, se passèrent-elles sans que vinssent le chercher, dans la maison blanche ou dans la nacelle de pêche, les souvenirs sanglans et les redoutables appréhensions? On dit qu'il ne lisait pas de journaux et s'irritait, si l'on parlait politique, surtout à la mode terroriste. Se promenant un jour dans son jardin avec un voisin, Doulet (qui plus tard racontera l'anecdote), il en vit arriver un autre, un journal à la main : « Bonne nouvelle! cria l'ami. — Quelle nouvelle? — Tiens, lis! Les Girondins sont condamnés et exécutés. » Le tribun blêmit, ses yeux se remplirent de larmes. « Une bonne nouvelle! Tu appelles ça une bonne nouvelle, misérable! — N'étaient-ce point des factieux? — Des factieux, riposta le tribun avec amertume. Ne sommes-nous pas tous des factieux? Nous méritons tous la mort autant que ceux-là. Nous subirons leur sort les uns après les autres. »

Il se fit sombre. L'automne s'avançait. A brumaire, frimaire allait succéder. Danton ne semblait pas voir courir le temps. Ces semaines paisibles de province, c'étaient cependant, à Paris, des années. Un matin, Béon vint chercher Danton : il y avait *partie* organisée à Charmont, à trois lieues d'Arcis. On partit en joyeuse compagnie; on ripailla; il s'ouvrit à ses amis : il sortirait du « tourbillon, » viendrait définitivement « respirer l'air natal avec sa bonne famille, ses anciens camarades. » Il s'enivrait d'espoirs. Un jeune homme d'Arcis parut, qui habitait Paris. Il tendit une lettre : « Vos amis vous invitent à retourner à Paris le plus promptement possible. Robespierre et les siens réunissent

leurs efforts contre vous. » Il haussa les épaules. « En veulent-ils à ma vie? Ils n'oseraient pas! » L'ami insista : « Vous êtes trop confiant, revenez... Le temps presse. — Va dire à Robespierre que je serai assez tôt pour l'écraser, lui et les siens. »

Tout de même, il fallut partir. Les calomnies couraient : Danton n'était nullement à Arcis; il avait émigré « en Suisse. » Les amis démentaient, mais se décourageaient.

Alors il partit : on le voit à Troyes, le 18 novembre à deux heures, « avec sa femme, ses deux enfans, un domestique et une femme de chambre. » Il descendit à l'auberge de la Petite-Louve et, le 19, reprit la diligence pour Paris. Il rentrait d'ailleurs résolu à « écraser Robespierre. » N'était-il point, le 8 août 1792, parti précisément d'Arcis pour renverser le trône, et ne l'avait-il point renversé?

II. — LA POLITIQUE DU « VIEUX CORDELIER »

« On gagne de mauvaises parties : on n'en gagne point d'abandonnées, » avait, quelques années auparavant, écrit une femme d'esprit. Danton avait un peu longtemps abandonné la partie. Et, pour avoir, un instant, lâché pied, on pouvait craindre qu'il n'eût même perdu pied.

En son absence, Robespierre et les siens avaient fait des pas de géans. Du 20 octobre au 17 novembre, le Comité avait vraiment, par une série de mesures, saisi la dictature. Or, dans le Comité, Robespierre s'était intronisé. La Terreur s'était aussitôt instituée : inaugurée en juillet, au moment où Danton était éliminé du pouvoir, elle s'était singulièrement accrue depuis qu'il s'était éliminé de l'Assemblée, puis de Paris même. Fouquier avait inauguré le régime des « fournées : » la Reine, les Girondins, Mme Roland, Philippe d'Orléans, Bailly, Manuel, le général Houchard, les conventionnels Kersaint et Osselin, en attendant les victimes d'avance condamnées : le vieux maréchal Luckner, les généraux Biron et Custine, le ministre Lebrun, avaient été guillotinés et, entre ces personnages illustres, des femmes, des vieillards, des enfans, déjà avaient été sacrifiés. On commençait à barboter dans le sang. Déjà autour de Robespierre on parlait d'envoyer à Sanson, après les « brissotins, » les membres des autres « factions. »

Danton était de ces « factions. » Il avait tout à craindre. Il

avait quitté Paris, compromis par une assez singulière affaire d'intelligences avec les révoltés de Normandie qui, vraie ou non, avait été étouffée par Hérault de Séchelles, membre du Comité, et que Robespierre devait un jour réveiller. D'ailleurs contre lui tous les bruits semblaient admissibles : « Il avait passé en Suisse ; sa maladie était une feinte pour cacher sa fuite; son ambition était d'être régent de Louis XVII ; à une époque déterminée, tout avait été préparé pour proclamer celui-ci ; il était le chef de la conspiration ; ni Pitt ni Cobourg n'étaient les véritables ennemis, mais lui seul. » Bref, il eût été civique de « l'égorger. » Tout à l'heure Robespierre, en se donnant l'apparence de les vouloir repousser, se fera l'écho de ces accusations. Elles couraient Paris. Par surcroît, on se faisait fort de prouver maintenant qu'il s'était enrichi : ne lui attribuait-on pas comme propriété celle de son beau-père, à Sèvres?

C'étaient de mauvaises conditions pour entreprendre la lutte. Et il y avait lutte : il était le premier à la désirer, car il entendait combattre le terrorisme, étouffer la Terreur. « Les Girondins, disait-il à Garat, l'avaient par leur inintelligence forcé, lui et ses amis, de se jeter dans le sans-culottisme qui les avait dévorés, qui le dévorerait lui-même. » Et c'est ainsi que s'était instauré le règne des gens du sang. Mais, dira-t-il sous peu à Robespierre lui-même, « un état aussi violent ne pouvait durer; il répugnait au caractère français. » Ce spectacle lui arrachait des larmes. Il lui inspirait même des hallucinations, s'il est vrai qu'un soir, passant sur un pont de la Seine, il l'ait vue rouler du sang. Les contemporains, amis ou adversaires, ont tous admis qu'il avait voulu, à son retour d'Arcis, mettre fin à ce régime : Dubois de Crancé écrit « qu'il entendait rouvrir les portes des prisons. » Robespierre l'en accusera aigrement. « *Il voulait une amnistie pour les coupables. Il voulait donc une contre-révolution.* » Il n'en était pas éloigné en effet.

Par surcroît, les insanités antireligieuses de la bande d'Hébert l'écœuraient. En son absence, cette bande avait paru prendre la direction du mouvement et s'imposer. Le 17 brumaire, la Conventions, capitulant devant la Commune, avait, contre le gré même de Robespierre, semblé adhérer à l'idée d'une *fête de la Raison* qui, le 20, avait été célébrée dans Notre-Dame désaffectée, et ç'avait été le signal d'une vraie débauche de *déchristianisa-*

tion, accompagnée de scènes burlesques et odieuses. Sur ce terrain encore, Danton entendait réagir, et réagir encore contre les doctrines *communistes* que les mêmes Hébertistes propageaient par le pays.

Mais parce qu'Hébert menait cette double sarabande, tout en réclamant dans son *Père Duchesne* toujours plus de têtes, Danton voyait en lui l'homme à abattre avant tous. Contre ces misérables, il jetterait Camille. « *Prends ta plume,* lui avait-il dit aussitôt revenu, *et demande qu'on soit clément.* » Desmoulins allait, pour lui obéir, fonder le *Vieux Cordelier* et y prendre avant tous Hébert à la gorge.

Appuyé sur ce virulent journaliste, Danton combattrait, lui, à la tribune, les outrances de toutes sortes et, sans prononcer encore le mot « clémence, » réclamerait « la justice. » « *La République victorieuse,* dira-t-il, *doit être, sinon clémente, du moins juste.* » Il « briserait cette f... guillotine ou y monterait, » disait-il devant ses familiers ; car « mieux valait cent fois être guillotiné que guillotineur. » Mais il ne serait pas guillotiné ; car avec du temps, disait-il à Westermann, il arriverait à « apprivoiser ces bêtes farouches. » Ayant écarté Hébert et sa bande, on « organiserait la République et on ferait la paix avec l'Europe. » Et alors il irait à Arcis « vieillir dans sa paresse » au milieu des siens.

« Le parti de Danton, écrit Levasseur, voulait arrêter le fanatisme révolutionnaire et établir un état de choses légal, mais il en rêvait la fondation *à son profit.* »

Ce Robespierriste découvre ici le grand grief d'un Robespierre contre le système de Danton. Maximilien, lui aussi, au fond, désapprouvant les saturnales hébertistes, rêvait d' « établir un état de choses légal ; » mais il le voulait établir à l'heure qu'il aurait choisie, c'est-à-dire au moment où, ses « ennemis » écrasés, il régnerait seul sur la République épurée.

Il est temps de dire qu'entre les deux hommes, il n'y avait, au fond, en cet hiver de l'an II, aucune compétition de principes. C'était entre eux, depuis plus longtemps qu'ils ne le pensaient eux-mêmes, non un conflit d'idées, mais un conflit de tempéramens, et c'est bien l'espèce de querelles la moins accommodable.

Honnête jusqu'au puritanisme, probe en affaires et chaste de mœurs, indifférent au plaisir, rigide en ses principes, quoique

tortueux en ses voies, correct en sa tenue, pédant en ses discours, étudié en toutes choses, de cerveau étroit et d'âme froide, Robespierre avait toujours dû faire sourire Danton quand il ne l'horripilait pas. Danton parlera, en haussant ses fortes épaules, des « âneries de Robespierre. » Il le tenait pour un cuistre de chapelle doublé d'un « capon. » Robespierre manquait de quelque chose que, dans son style volontiers obscène, Danton regrettera de ne lui pouvoir donner. Ce célibataire n'était pour lui, — dans la vie publique comme dans la privée, — qu'un « eunuque. »

En revanche, l'attitude débraillée et cynique de Danton, ses mœurs libres, sa verve rabelaisienne, ses énormes fantaisies, ses accès tour à tour de violence et de générosité, sa physionomie brutale, ses discours fougueux, et plus que tout sa vénalité soupçonnée, tout devait chez le tribun froisser ce « janséniste de la liberté, » ainsi que l'appelait l'autre. Par surcroît, Danton, par certaines manières, sa hautaine « magnanimité, » humiliait Maximilien, même quand il l'aidait, car, en somme, le « Titan » dominait son ancien ami de vingt coudées.

En dernière analyse, même aux époques « d'amitié, » ces deux hommes aux tempéramens antipathiques ne pouvaient, dans l'expression exacte du mot, se *souffrir*. C'était miracle que, déjà, ils ne se fussent point brisés. Mais Danton avait longtemps tenu Maximilien pour le vrai ami « jusqu'à la mort » que l'autre, quelques mois avant, affirmait être, et celui-ci avait longtemps jugé fort opportun de ménager le « Cyclope. »

En frimaire an II, il en jugeait encore ainsi, quoique fort résolu à l'abattre avant peu. C'est qu'à cette époque, il travaillait, avec plus de cautèle que de vigueur, à détruire les « deux factions, » qui alarmaient son civisme. L'une, celle d'Hébert, ne voulait-elle pas « changer la liberté en bacchante » et l'autre, celle de Danton, « en prostituée ? » L'homme de la Vertu comptait étouffer l'une et l'autre. Mais « la bacchante » venait de triompher : c'était donc elle qu'il fallait d'abord abattre et il ne le pourrait faire qu'avec le concours de Danton. C'est pourquoi, en frimaire, Robespierre était résolu, tout en minant son ancien ami, à l'épauler en apparence. Il prendra donc ouvertement la défense du tribun aux Jacobins, je dirai avec quelles réserves perfides, mais de façon à tromper les observateurs. Le comte de Bray n'écrit-il point que Paris va « tomber sous le joug d'un *duumvirat ?* »

Danton s'y trompa-t-il un instant lui-même? On peut le croire en voyant Desmoulins attaquer Hébert, tout en adulant Robespierre. Ou bien le parti avait-il le même plan que celui-ci, et voulait-il écraser Robespierre sous les ruines d'Hébert? A ceux qui le pressaient de se prononcer contre « Billaud, Robespierre et autres, » il eût répondu : « Laissons aux tigres le soin de se dévorer entre eux. » Si la même arrière-pensée guidait les deux hommes, la victoire serait à qui saurait jouer le plus serré : or Robespierre était un tacticien bien supérieur à Danton, parce qu'il savait calculer, — et surtout persévérer dans ses calculs.

⁂

Le tribun était fort pressé de se prononcer contre le mouvement hébertiste. Le 22 novembre, en effet, il ne reparut à la tribune que pour combattre la *déchristianisation* sous une de ses formes. Une campagne se dessinait en faveur de la Séparation de l'Église et de l'État : il ne fallait plus payer les prêtres. Danton soutint qu'il leur fallait continuer leurs salaires. « Le règne des prêtres est passé, dit-il, mais le règne de la politique vous appartient. » C'était se placer résolument sur le terrain de l'*opportunisme*. Les ennemis de la Révolution avaient affirmé qu'on en viendrait fatalement à la persécution. « *Non, le peuple ne persécutera pas.* » Ce fut la première insinuation. Mais, le 26, il accentua son attitude très nettement contre le mouvement de *déchristianisation* et, avec plus de précautions, contre le mouvement *terroriste*. Des prêtres, entraînés par les Hébertistes, venaient à tout instant se défroquer à la barre de la Convention. Ces apostats écœuraient Danton. Pourquoi la Convention perdrait-elle son temps à ces *mascarades antireligieuses?* Quel mérite par ailleurs avaient ces hommes simplement « entraînés par l'irrésistible torrent de l'opinion? » Ils devaient renoncer à « en faire trophée, » et quant à l'Assemblée, « *sa mission n'était pas de recevoir des processions, fussent-ce celles des prêtres de l'incrédulité.* » Le peuple en avait assez, ainsi que de toutes les exagérations.

Et c'est ici que, avec circonspection, il abordait le terrain de la politique générale : « *Ce que le peuple veut de nous, c'est de le faire jouir des conséquences de notre constitution.* » La Terreur avait pu être utile, mais elle ne devait atteindre que les seuls

« véritables ennemis de la République. » « *Le peuple ne veut pas que l'individu qui n'est pas né avec la vigueur révolutionnaire soit pour cela seul traité comme un coupable.* » Il osa citer Henri IV qui avait su renoncer à la vengeance. Le peuple l'imiterait.

L'Assemblée dut comprendre. En tout cas, les terroristes se sentirent atteints. L'un d'eux, Fayau, protesta : « Danton, tandis que le peuple a besoin d'être terrible, l'*invitait à la clémence!* » Le tribun se défendit et il s'ensuivit un débat aigre-doux : Danton protesta de son « impérissable républicanisme ; » on le verrait proposer, comme par le passé, les plus fortes mesures révolutionnaires. Il fut applaudi.

Il fut encore applaudi quand, le même jour, il prononça un grand discours sur l'organisation de l'instruction publique, mais il en profita pour opposer au culte de la Raison celui de l'Être Suprême, et il accentua encore son attitude le 11 frimaire (1er décembre). « Maintenant que le fédéralisme est brisé, s'écria-t-il hardiment,... *tout homme qui se fait ultra-révolutionnaire donnera des résultats aussi dangereux que pourrait le faire le contre-révolutionnaire décidé.* » Il demanda le rappel des commissaires *exagérés*. Il concluait : « *Après avoir donné tout à la rigueur, donnons beaucoup à la sagesse.* »

Tont cela visait ouvertement le parti d'Hébert, mais, sous ce couvert, plus d'un avertissement se glissait à l'adresse du Comité terroriste. Robespierre affectait de ne les point remarquer. La campagne menée contre la *déchristianisation* l'arrangeait. Mais pour qu'elle portât ses fruits, il fallait que Danton fût, — provisoirement, — lavé de certains soupçons qui, pesant sur lui, l'entravaient. Robespierre s'avisa qu'il était temps qu'avec condescendance, il accordât à son « vieil ami, » en plein club, une absolution sous conditions. Il la lui donna solennellement le 13 frimaire (3 décembre).

Danton avait reparu aux Jacobins et aussitôt pris prétexte d'une insignifiante motion pour prier qu'on se défiât de ceux *qui « proposeraient des mesures ultra-révolutionnaires.* » Les Hébertistes visés avaient riposté par une attaque en règle qu'il parut ne repousser qu'avec peine. « Après plusieurs morceaux véhémens, dit le compte rendu, prononcés avec une abondance qui ne nous a pas permis d'en recueillir les traits, » il finit par demander la constitution d'une commission de douze membres, chargés d'examiner les accusations portées contre lui.

C'est alors que Robespierre, évidemment frappé de la faiblesse de cette réponse et de la « défaveur » qui en résultait pour Danton, se décida à relever momentanément l'ennemi dont il entendait se servir quelques semaines encore contre un ennemi pour l'heure plus dangereux.

Il le fit d'ailleurs d'une façon qui nous éclaire singulièrement sur son caractère. Résumer les accusations portées contre Danton et, en les étalant, leur donner une publicité plus grande, accusations de fuite à l'étranger et de complicité royaliste, c'était réunir pour l'avenir les élémens du réquisitoire dont, avant quatre mois, il fournira à Saint-Just toutes les parties. Pour le moment, il se gardera, ces accusations, de les rétorquer à fond : il accusera avec soin tout ce qui les a divisés, Danton et lui, tout ce qui les divise encore, et c'est, sous prétexte de faire valoir l'impartialité dont il entend faire montre, une autre sorte de réquisitoire. Car, après avoir rappelé les accusations assez extraordinaires qui, dit-il, couvent depuis quelques semaines, il en formule de plus réelles. Tandis que, lui, Robespierre pénétrait les desseins infâmes de Dumouriez, il avait dû reprocher à Danton de « n'être pas plus irrité contre ce monstre. » Il lui avait reproché de « n'avoir pas poursuivi Brissot et ses complices avec assez de rapidité. » Mais c'étaient pour l'heure les seuls reproches qu'il eût à lui adresser. Alors une nouvelle précaution qui réserve l'avenir : « *Je me trompe peut-être sur Danton, mais, vu dans sa famille, il ne mérite que des éloges.* Sous les rapports politiques, je l'ai observé : une différence d'opinion entre lui et moi me le faisait épier avec soin, *quelquefois avec colère*, et, s'il n'a pas toujours été de mon avis, *conclurai-je qu'il trahissait la patrie? Non. Je la lui ai vu toujours servir avec zèle!* » Et il disculpa vaguement Danton des propos dénigrans qu'on répandait « dans les groupes et les cafés. » Il engageait d'ailleurs chacun à venir dire franchement ce qu'il pensait de lui.

Les amis de Maximilien durent comprendre que l'heure n'était pas venue de jeter bas celui que, quatre mois après, il appellera l' « idole pourrie. » Les amis d'Hébert même parurent intimidés par la demi-justification apportée par le pontife de la Vertu. Car, tandis que Merlin de Thionville venait rappeler qu'entre autres services, Danton avait, « au 10 août, sauvé la République avec ces paroles : De l'audace! » Momoro, Corde-

lier qui cependant évoluait de Danton à Hébert, s'écriait: « Personne ne se présente plus pour parler contre Danton : il faut en conclure que personne n'a rien à alléguer contre lui. » Alors on demanda que le président, Fourcroy, accordât l'accolade fraternelle à Danton, ce qu'il fit « au milieu des applaudissemens les plus flatteurs. »

Le lendemain, le club des Cordeliers, saisi à son tour de la question Danton, s'associait à cette absolution avec une sorte de joie. Danton y retrouvait un regain de popularité.

Robespierre, au fond, n'en avait pas tant demandé. Son plaidoyer avait été bien équivoque. Mais, autour de Danton, on affecta de le prendre au mot : Maximilien décidément approuvait, appuyait la belle campagne du patron contre les exagérés. Camille, qui se proclamait l'ami des deux hommes, exulta. Le *Vieux Cordelier* se lança.

Heureux dans son foyer, le jeune publiciste était revenu à son idée d' « une république que tout le monde eût aimée. » Il avait donc facilement entendu l'appel de Danton : « Demande qu'on soit clément ! Je te soutiendrai ! » Arrêté peut-être un instant par l'idée que Robespierre désapprouvait l'entreprise, il crut vraiment, ou voulut croire, que, pour avoir (si piètrement) défendu le « grand ami, » Robespierre s'associait à la campagne de clémence. Pendant quelques jours d'ailleurs, Maximilien le laissera dans cette illusion. Comme Danton, Desmoulins le servirait contre Hébert. En temps utile, il lâcherait Camille et, au besoin, le perdrait s'il s'obstinait dans la compagnie de Danton.

Le 15 frimaire, parut le premier numéro du *Vieux Cordelier*. Et, tout de suite, Camille plaçait la nouvelle feuille sous les auspices de ses « deux amis. » « La victoire nous est restée, parce qu'au milieu de tant de ruines, de réputations colossales de civisme, celle de Robespierre est debout, *parce qu'il a donné la main à son émule en patriotisme, notre président perpétuel des anciens Cordeliers.* » Et, plus loin : « Après le discours foudroyant (*sic*) de Robespierre, il était impossible d'oser élever la voix contre Danton, sans donner pour ainsi dire une quittance publique des guinées de Pitt. »

Robespierre eut peur d'être compromis : ce dithyrambe l'engageait beaucoup trop. Il exigea de Camille qu'il lui soumît dorénavant ses numéros en *épreuves*. Ces numéros cependant attaquèrent furieusement Hébert et sa coterie, mais, en même

temps, le régime de la Terreur. « *Ouvrez les prisons à ces deux cent mille citoyens que vous appelez suspects, car dans la Déclaration des droits, il n'y a point de maison de suspicion, il n'y a que des maisons d'arrêt.* » Le reste de l'article était à l'avenant.

C'était la note *dantonienne*. Robespierre affirmera sous peu que Danton corrigeait seul les épreuves de Desmoulins. Maximilien cependant laissait faire, parce que Camille, soudain, s'était retourné vers *le Père Duchesne :* « Hébert, je suis à toi dans un moment, » et que dans ce moment, d'une plume terrible, il s'était mis à fouailler ce « malheureux. »

Le public devinait que, derrière Desmoulins, c'était Danton qui soufflait cette tempête. Paris en reçut une commotion d'espérance. Le succès du *Vieux Cordelier* fut énorme ; les numéros s'enlevaient ; un courant se créait enfin contre les *exagérés*, puis contre les *terroristes*.

Fort de cette poussée, Danton avait, à la Convention, repris ses aises. On le revoyait sans cesse à la tribune ; il y parla avec une singulière autorité de « l'instruction commune, » et se fit acclamer. Le 22 décembre (1er nivôse), on constatera combien était puissante derechef son influence. Il suffira qu'à propos d'un prévenu, il crie ce seul mot ; *Sursis!* pour que « toute l'Assemblée » le répète avec lui.

Robespierre s'alarmait maintenant d'un si prompt retour de faveur. Le 12, il avait cru voir la main de Danton dans une proposition de Bourdon de l'Oise (qui, à la vérité, était un dantoniste visant au renouvellement du Comité. La Convention avait failli le décréter. Maximilien en conçut une vive peur. Les Dantonistes allaient trop vite. Desmoulins n'écrivait pas depuis une semaine que d'Hébert, on passait au Comité. Mais Hébert, cependant, était à jeter bas. Que faire? Maximilien se perdait dans ses propres calculs et Danton, cependant, remontait.

III. — ROBESPIERRE MINE DANTON

Robespierre rappela de l'armée de Sambre-et-Meuse, où ils etaient en mission, Saint-Just et Lebas qui, avec Couthon, constituaient son conseil privé. Saint-Just, convaincu jusqu'au fanatisme, ardent sous une enveloppe de glace, plus audacieux que son maître, en tout cas plus éloquent, servait, dans les circonstances où Maximilien ne se voulait pas découvrir, à attacher

le brûlot au flanc de l'ennemi. En ces premiers jours de janvier 1794, Robespierre pensa certainement l'employer contre « les factions. » L'autre entrait-il plus avant même que son ami dans ses idées? On trouve dans les papiers saisis plus tard chez Robespierre une note ainsi conçue : « *Danton, Lacroix... Mander secrètement à Paris 2000 hommes de l'armée du Rhin.* » Ces derniers mots permettent-ils de croire que, contre Danton et sa « faction, » on eût, au besoin, fait « l'appel au soldat. »

Mais, même avec cette ressource, il dut paraître dangereux d'attaquer de front « Goliath. » Il avait repris, semblait-il, toute vigueur avec son autorité naguère compromise. Desmoulins lui reconquérait Paris. Si, en ce mois de janvier, on lui livrait assaut, ne le rejetterait-on pas dans les bras d'Hébert et des siens qui, comme lui menacés, lui ramèneraient la Commune et les Cordeliers? Plus d'un Dantoniste poussait, de fait, à l'alliance contre Robespierre des deux « factions. » Fréron écrira encore, le 6 pluviôse, à Moyse Bayle, qu'il s'étonne de voir Hébert les attaquer, Fabre et Desmoulins attaquer Hébert : une telle situation le « dépaysait. » On verra *in extremis* Danton essayer de sauver certains Hébertistes. Robespierre pouvait craindre qu'attaqué, le « Titan » n'entassât contre le Jupiter du Comité Pélion sur Ossa, et Maximilien n'était pas sûr de tenir encore la foudre. Contre une émeute menée à la fois par les amis de Danton et ceux d'Hébert, qu'eussent pesé même les 2000 soldats du Rhin que Saint-Just pensait « mander à Paris? »

Non : il ne fallait pas attaquer de front le « géant. » Il fallait lui enlever ses amis certains, ses alliés possibles. On laisserait décidément Desmoulins achever de massacrer Hébert, quitte à accabler ensuite Camille sous le reproche de « clémencisme. » Cependant, on abattrait un à un les étais de Danton. Celui-ci valait certes par lui-même, mais beaucoup par la cordiale et indéfectible amitié qui le liait à ces révolutionnaires remuans et influens, qui s'appelaient Fabre d'Églantine, Hérault de Séchelles, Camille Desmoulins, Philippeaux, Delacroix. Cette force deviendrait au contraire une faiblesse si Fabre était convaincu de « vol, » Hérault d'« intrigues, » Desmoulins de « contre-révolution, » Philippeaux de « sédition, » Delacroix de « concussion. » Quand on pourrait, l'un après l'autre, impliquer les amis de Danton en de fâcheuses affaires, le tribun, ébranlé par leur

disgrâce, tomberait de lui-même. On « viderait alors ce gros turbot farci, » disait galamment Vadier.

Ce fut le plan adopté dont l'exécution se trouvait facilitée par l'état moral de la Convention.

Elle vivait depuis deux mois dans une indescriptible atmosphère de soupçon. Certains de ses membres s'étaient laissé corrompre par les agens de la *Compagnie des Indes :* Chabot, le plus compromis des représentans, avait été arrêté, mais on espérait impliquer Fabre dans l'affaire, encore que Chabot, doublement fripon, eût gardé pour lui les 100 000 livres qu'il était notamment chargé de remettre à l'*alter ego* de Danton, pour changer l'esprit d'une motion déposée par lui sur cette grosse affaire. D'ailleurs, en attendant qu'on impliquât Fabre, certaines lettres de Chabot, qu'on trouve aux *Archives*, font soupçonner qu'on essayait (assez grossièrement d'ailleurs) de compromettre Danton lui-même avec le corrupteur et que celui-ci, — dans quel espoir de non-lieu ? — s'y prêtait. Danton laissa sans réponse les lettres compromettantes que ce misérable lui envoyait de sa prison comme « au plus cher de ses amis, » et, par là, éventa le piège, — ce qui n'empêchera pas Robespierre d'en venir à ses fins, puisque, avant trois mois, Chabot et Danton s'assiéront avec Fabre sur le même banc en face du Tribunal.

En attendant qu'on arrivât à compromettre Fabre en cette ignoble affaire, on essayait d'autre chose. Philippeaux, revenu de sa mission en Vendée, était l'objet d'accusations violentes de la part d'autres commissaires de l'Ouest, notamment de Levasseur, grand ami de Robespierre. Philippeaux avait, disait-on, désobéi aux ordres du Comité. Rentré à Paris depuis le 16 octobre, il s'était décidé à répondre très vivement, le 6 décembre, par des *mémoires* où, prenant l'offensive, il énumérait les désastres qui, en Vendée, avaient suivi son départ. Il concluait que le Comité avait péché par faiblesse et crédulité « envers une ligue de fripons. » Ces « fripons » étaient les Hébertistes; mais le Comité se montra, plus que ceux-ci mêmes, ému des critiques qui, venant d'un ami de Danton, lui paraissaient faire partie de tout un plan de campagne contre lui.

Desmoulins d'ailleurs s'était emparé des « mémoires de Philippeaux » pour en accabler les Hébertistes, et les Dantonistes épaulèrent l'ex-commissaire en Vendée avec tant de vigueur que, tout en gardant à celui-ci une amère rancune, le Comité

se décida à faire arrêter, le 1er nivôse (22 décembre), deux des hommes d'Hébert visés par Philippeaux, Vincent et Ronsin.

Mais, le soir même, aux Jacobins, Hébert exaspéré se jeta sur Philippeaux et trois de ses amis dantonistes, Fabre, Bourdon et Desmoulins : chose plus grave, Collot d'Herbois, membre du Comité, vint appuyer contre Philippeaux les attaques d'Hébert. Son intervention dut déconcerter les Dantonistes, dont aucun ne répondit. C'était le début de la grande bataille, et ils parurent refuser l'épée.

Ils étaient là cependant, quoi qu'en pense le dernier biographe de Philippeaux, M. Mantouchet : une note de police du 2 nivôse affirme que Danton et ses amis sont « sortis lâchement des Jacobins sans mot dire. » Les adversaires proclamaient que, si Danton s'était abstenu de parler, c'est que « *n'étant déjà pas trop ferme sur ses boulets, il craignait qu'on ne réveillât le chat qui dort.* » On voit à quel point, à travers ses amis, on visait le tribun.

Lui était, à la vérité, désireux de ne pas voir s'envenimer les choses; il ne voyait pas encore assez clair dans le jeu des Robespierristes. Le 3 nivôse, la discussion ayant repris au club, il affecta une attitude impartiale, demanda simplement qu'on écoutât la défense de Philippeaux. « Un grand procès se discute, dit-il. Il se discutera de même à la Convention. Pour être à portée de prononcer sainement... nous avons besoin d'écouter attentivement... *Peut être n'y a-t-il ici de coupables que les événemens.* » Robespierre fut moins discret : paraissant à la tribune, il s'y plaignit amèrement de Philippeaux. Danton jugeait-il inopportun d'attaquer à la fois Hébert et Robespierre, ce jour-là conjurés ? Reprenant la parole, il fit appel à l'union de tous au nom de la Patrie : « L'ennemi est à nos portes, et nous nous déchirons. *Toutes nos altercations tuent-elles un Prussien ?* » On retrouvait le Danton de 1792. On l'applaudit vivement et, sur sa motion, on nomma une commission d'enquête. Mais Hébert, furieux de cet escamotage, s'était juré de ne pas lâcher Philippeaux ni « ces *Philippotins, nouvelle clique de modérés.* » Une discussion s'institua de nouveau le 16 nivôse aux Jacobins, et Collot, derechef, y accabla ce « mauvais patriote » de Philippeaux qui, menacé d'exclusion et s'étant voulu défendre, fut étouffé. Danton intervint de nouveau et il le fit encore avec une grande modération, réclamant simplement qu'avant de condamner

Philippeaux, on eût communication des pièces et, par ailleurs, prêchant la réconciliation des patriotes : « Sacrifions nos débats particuliers, conclut-il, et ne voyons que la chose publique. »

Philippeaux, s'étant retiré du club, porta la querelle devant la Convention, le 18, sans que Danton intervînt. Mais, aux Jacobins, Robespierre donna le coup de grâce à l'auteur des *mémoires* et le fit chasser. Il se contenta pour le moment de cette vengeance, n'entendant point procurer une éclatante victoire aux Hébertistes. Ne suffisait-il pas qu'un des amis de Danton eût été proclamé indigne par les Jacobins, et qu'il fût, en passant, démontré que Danton protégeait assez mal ses amis ?

De fait, que Danton eût agi par modération ou par prudence, la disgrâce de Philippeaux le laissait affaibli. En attendant qu'il montât, en germinal, sur la même charrette que lui, il partageait, dans une certaine mesure, sa disgrâce et elle n'était pas consommée que celle de Fabre, autrement grave, atteignait cette fois le tribun en pleine poitrine.

***

C'était, ce Fabre, le plus ancien de ses amis politiques : du district des Cordeliers à la Chancellerie, des bancs du Club à ceux de la Convention, toujours Fabre avait été le bras droit de Danton. Le compromettre en une fâcheuse affaire était le rêve des ennemis du tribun. S'il était démontré que le bras était gangrené, comment admettre que le corps fût sain ?

L'homme prêtait le flanc. Il avait été le mauvais génie de Danton et, en même temps que le plus intime, le pire de ses amis. Il l'avait toujours poussé aux violences, aux désordres, aux gaspillages, aux massacres. Il avait, pendant son passage à la Chancellerie, tripoté plus qu'aucun des collaborateurs de Danton, et une affaire de fournitures de souliers à l'armée, encore mal connue, mais soupçonnée, le discréditait. Il avait une réputation détestable.

Robespierre haïssait de toute la sincérité de son puritanisme ce « voleur » que, par surcroît, il voyait depuis cinq ans aux côtés de Danton, le corrompant en le servant.

Dès l'abord, il avait, je l'ai dit, espéré l'englober dans l'affaire de la *Compagnie des Indes*. Chabot avait, à la vérité, gardé le *pot-de-vin* destiné à Fabre ; mais n'était-ce point assez

que ce pot-de-vin eût été destiné à l'homme? A force de chercher, d'ailleurs, on avait trouvé. Chez Delacroix d'Angers, député corrompu, on avait saisi la pièce qu'il fallait. A dire vrai, c'était un demi-faux: un projet déposé par Fabre en faveur de la *Compagnie*, mais que Chabot et les autres avaient de telle façon arrangé, qu'il semblait révéler clairement un accord entre ces fripons et le lieutenant de Danton.

Le 14 nivôse (4 janvier) Robespierre attaqua brusquement Fabre aux Jacobins dans la pensée de le surprendre, de le décontenancer, de lui arracher peut-être un aveu. De fait, Fabre, dont la conscience n'était guère nette, parut confondu. Quelqu'un cria : « A la guillotine! » Il pâlit. Le 24 nivôse (10 janvier), le Comité le faisait arrêter et écrouer.

Le fait était grave pour Danton, d'autant qu'on parut admettre partout la culpabilité de Fabre. Il était de ces riches auxquels on est porté à prêter.

Danton lui-même était-il convaincu de l'innocence de Fabre? J'hésite à le croire. Il n'osa plaider innocent lorsque, le jour même, il parut à la tribune. Il demanda simplement que, dessaisissant son *Comité de sûreté générale*, la Convention se saisît du procès. « Lorsqu'on vous dévoile des turpitudes, un agiotage, des corruptions, s'écria-t-il, *lorsqu'on tient un faux qui peut être désavoué et attribué à une main étrangère*, pourquoi n'entendriez-vous pas ceux qu'on accuse? » Billaud, qui déjà réclamait sans se lasser, à ses collègues du Comité, l'arrestation de Danton, entendit, puisque son ennemi ne se compromettait pas plus, le lier de force à Fabre : « *Malheur*, cria-t-il, *à celui qui a siégé à côté de Fabre et est encore sa dupe!* » Il fallait que Danton se sentît déjà enveloppé ou qu'il fût déjà quelque peu démoralisé, pour qu'il n'ait point bondi sous cette menace. Il se contenta de réclamer derechef la lumière ; mais Amar, membre du *Comité de sûreté générale*, ayant défendu celui-ci, Danton recula : « Mon intention, dit-il, n'a pas été d'accuser le Comité; je lui rends justice. » Et Fabre fut maintenu sous les verrous, nouvelle et cruelle atteinte au prestige de Danton. Le soir du 25 nivôse, Couthon écrivait : « *La Convention s'est encore purgée d'un mauvais sujet,* » et il faisait prévoir d'autres évictions : « *L'Assemblée vomirait de son sein tout ce qui s'y trouve d'impur.* » C'était maintenant d'Hérault qu'il s'agissait.

⁂

Seul des amis de Danton, Hérault était resté au Comité de Salut public. Il y avait, quelque temps, dans la mesure du possible, continué sa politique au moins sur le terrain diplomatique.

C'était assez pour que sans cesse Robespierre et ses amis se heurtassent à ce sans-culotte à talons rouges, à ce *ci-devant* dont les façons impertinentes et le sourire aristocratique eussent suffi à les exaspérer. Intrigant par nature, Hérault traitait la Révolution comme un drame où, sans convictions et comme en se jouant, il tenait un rôle compliqué et osé. Ayant reçu de Danton les fils des négociations, il avait appelé à lui tout ce que Paris contenait d'agens cosmopolites : Proly, qu'on disait fils naturel du chancelier Kaunitz, l'avait entraîné dans de grandes intrigues, dont la principale (à la vérité engagée par Danton) avait visé à délivrer la Reine, — ce que Hérault rachetait par un *sans-culottisme* parfois enragé.

Robespierre avait, dès l'abord, détesté « l'Alcibiade de la Montagne. » Hérault ne lui paraissait pas prendre au sérieux la Révolution, parce que, entre deux séances du Comité, il courait à des rendez-vous galans. Par surcroît, à l'automne de 1793, il avait paru, comme ses amis, pencher vers la « clémence. » En tout cas, il affichait le dédain de ses alentours. Comme on lui demandait à quel parti il appartenait : « Au parti qui se f... des deux autres, » répondait-il.

Pour s'en débarrasser, le Comité l'avait envoyé en mission dans le Haut-Rhin ; il y avait organisé la défense, mais scandalisé les gens rangés par des mœurs de pacha. Saint-Just, qui le remplaça, écrivait à ce sujet à Robespierre des lettres indignées, ce jeune homme étant alors tout à la Vertu.

Rentré le 8 nivôse (29 décembre) et se sachant le Comité hostile, Hérault courut à la Convention, rendit compte de sa mission et appela l'Assemblée à se prononcer entre le Comité et lui. La Convention n'osa le faire et passa à l'ordre du jour. Mais quand il reparut au Comité, Robespierre le somma de démissionner ou de s'expliquer sur les rapports qu'on lui imputait avec des agens suspects, Proly, Pereira et autres. Il ne répondit rien. Mais, se rendant compte que, suivant l'expression de Mallet du Pan, il marchait « sur la lame d'un rasoir, » il s'élimina du

Comité et se jeta, se sachant condamné, dans la débauche raffinée qui était sa manière. C'était donc, depuis le 29 décembre, une force perdue pour Danton qui, de jour en jour, paraissait plus isolé en face de Robespierre. D'ailleurs, Hérault allait être arrêté.

⁂

Restait Desmoulins. Lui ne prêtait le flanc à aucune accusation précise. Mais sa campagne du *Vieux Cordelier* l'avait en quelque sorte enferré. Robespierre l'avait laissé se compromettre, puis, Hébert affaibli, déjà il abandonnait « son ami » aux vengeances des gens âprement attaqués. Le 1er nivôse (22 décembre), Nicolas, juré au Tribunal et ami personnel de Robespierre, prononça au club une sinistre parole : « Camille frise la guillotine. » Le futur maréchal Brune, qui, tout ami de Danton qu'il fût, fréquentait les milieux robespierristes, avertit Camille qu'il se perdait. Mais, engagé dans sa généreuse campagne, le journaliste ne pouvait croire que Robespierre le désavouait et il continuait à tenir Hébert à la gorge. Duel terrible : tout à l'heure, les deux hommes, hors de souffle, rouleront dans leur sang sous le regard froid de Robespierre.

Le 17 nivôse (7 janvier), les Jacobins s'étant saisis du cas de Camille, Robespierre prit sa défense, mais à sa façon. C'était « un enfant gâté que de mauvaises compagnies (c'était presque nommer Danton) avaient égaré. » Il fallait brûler les numéros du *Vieux Cordelier* et, après cette leçon, garder Camille. Mais celui-ci ayant vivement riposté, le ton de Robespierre changea : « La façon dont tu prétends te justifier me prouve que tes intentions étaient mauvaises. » Et, le 19 nivôse, Robespierre prononça l'excommunication : « Camille et Hébert, s'écria-t-il, ont également tort à mes yeux. »

On comprit que Desmoulins était perdu. Le 24, part de son foyer un cri de détresse. C'est Lucile qui appelle à l'aide leur ami Fréron en mission dans le Midi : « Revenez, Fréron, revenez bien vite. Vous n'avez pas de temps à perdre, ramenez avec vous tous les vieux cordeliers que vous pourrez rencontrer, nous en avons le plus grand besoin... Robespierre a dénoncé Camille aux Jacobins. »

La peur s'emparait de leurs alentours : lorsque Camille

porta son nouveau numéro, le VIe, à l'imprimeur, celui-ci refusa d'imprimer. Le vide se faisait autour du malheureux.

Le vide se faisait aussi autour de Danton. Fréron, épouvanté, écrivait du Midi à Bayle : « Par le mot qu'a dit Billaud : Malheur à ceux qui siègent à côté de Fabre, aurait-il entendu parler de Danton ? Celui-ci est-il compromis ? » On sent un ami qui, par peur, va fléchir. Et, à se voir évité par d'autres, Danton doit percevoir l'effet que cause la disgrâce de Philippeaux, de Fabre, d'Hérault, de Camille. Le 12 pluviôse (21 janvier), enthousiasmé par un patriotique discours de Jeanbon, le tribun se précipite vers lui à la descente de la tribune, les mains tendues : « Tu as eu le courage, lui crie-t-il, de dire de fortes vérités. » Et l'autre, rudement, le repousse : « Et toi, tu n'as pas eu celui d'en profiter. » On n'aime plus passer pour Dantoniste.

C'est ce que Robespierre avait attendu du plan qui, ainsi, atteignait sa fin. Danton discrédité, isolé, n'allait pas tarder à se démoraliser. Alors rien ne serait plus facile que de renverser l' « idole pourrie. »

IV. — LE DERNIER EFFORT DE DANTON

« *Marius n'est plus écouté, il perd courage et devient faible.* » C'est encore Lucile, qui, le 24 nivôse, écrit à Fréron ; et Marius, c'est Danton.

Il est certain que la disgrâce de ses amis lui tranchait les jarrets. Mal guéri de sa neurasthénie de septembre, il retombait, « devenait faible, » « perdait courage. » Des paroles amères lui échappaient. « Quelque séduisant que soit le pouvoir, mérite-t-il les efforts que je vois faire autour de moi pour l'obtenir ? » Devant les « horreurs » qu'on commettait (« les têtes tombent comme des ardoises, » criait Fouquier-Tinville ivre de joie), le Cordelier se posait la terrible question : « La liberté peut-elle exister? » A Courtois, il disait : « *Ils* me font tellement haïr le présent que, quelquefois, je regrette le temps où le revenu de ma semaine était fondé sur une bouteille d'encre. » Tous les témoignages concordent pour le montrer pris de « torpeur. » Un ennemi Levasseur, un ami Thibaudeau, le peignent « fatigué. » Un autre contemporain, Duval, le rencontrant à Sèvres, fut frappé de son abattement. Ses ennemis en profi-

taient : les calomnies couraient. « Il achetait des biens immenses, ayant maintenant des millions ; il subventionnait le théâtre de la Montansier ; il menait une vie de bombance avec sa jolie femme. » En fait, il était désorienté, sentant que la partie décidément se perdait. Tous cependant sont d'accord pour dire que, des bancs de la Convention où l'on souffrait mal le « joug » du Comité, aux prisons de Paris, tout le monde, suivant le mot de Beugnot, « attendait de lui le salut. »

Alla-t-il, dans son dégoût, jusqu'à rêver le rétablissement du trône? Couthon l'affirmera; Boissy d'Anglas en fera plus tard mille contes. Il s'était écrié un jour : « Que Robespierre prenne garde que je ne lui jette le Dauphin à travers les jambes! » Saint-Just fera allusion au projet. Mais ne dira-t-on pas gravement, le 10 thermidor, que Robespierre entendait se faire épouser par la fille de Louis XVI? Danton ne voulait plus rien : tout faisait faillite.

Entre deux accès de neurasthénie, il se contentait de monter à la tribune pour y porter, toujours avec de singulières précautions, sa nouvelle politique. Elle ne s'inspirait parfois que du bon sens : un pétitionnaire étant venu, le 26 nivôse, à la barre de la Convention, chanter un hymne à la Liberté, Danton s'en plaignit avec une ironie amère et, le 26 ventôse, devant une autre manifestation de ce goût, il interrompit le chanteur avec une sorte de violence. « Je demande, conclut-il, que dorénavant on n'entende plus à la barre que la raison en prose. » Ce bon sens plut : on applaudit. Il parlait au nom d'une majorité qui, par peur, se taisait. Lui seul osait pour elle.

Mais c'est au discours du 5 pluviôse (24 janvier 1794) qu'il se faut arrêter. Ce fut la dernière tentative faite par lui pour « insinuer la modération » au nom même de l'autorité que lui conféraient ses services révolutionnaires. Il les rappela ; il avait bien fallu se rendre terrible « quand la République était menacée. » « Mais la République, ajoutait-il, n'est-elle pas formidable à tous ses ennemis? N'est-elle pas victorieuse et triomphante? » Il fallait « saisir ce moment pour *éviter les erreurs et les réparer*. » Il poursuivait cette idée lorsque, le 8 ventôse (26 février), il demandait l'épuration des *Comités révolutionnaires*, « peuplés de *faux patriotes à bonnets rouges*. »

Ce qui frappe dans ces derniers discours, c'est, en dépit de quelques phrases vigoureuses, de quelques sorties violentes ou

plaisantes, une certaine mollesse; le ressort semble détendu. On en est à soupçonner que sa voix elle-même faiblissait. « Cette salle, déclare-t-il avec mauvaise humeur le 5 ventôse, est une véritable sourdine. Il faudrait des poumons de stentor pour s'y faire entendre. » Où était le temps où nulle salle ne l'effrayait? Stentor, à coup sûr, s'essoufflait.

Cet affaissement n'échappait point à ses ennemis. Ils s'enhardissaient.

Longtemps le Comité avait hésité à frapper la plus forte tête de la République : tous ne tenaient pas l'homme pour coupable de lèse-révolution, à peine pour suspect.

Billaud seul (s'il faut l'en croire), dès frimaire, réclamait cette tête. C'était un ancien ami intime de Danton, partant le pire ennemi. « Rectiligne, » il n'admettait pas qu'on biaisât et, depuis un an, disait-il, Danton « biaisait. » Mêlé aux négociations avec Dumouriez après Valmy, Billaud avait cru pénétrer l'intrigue qui avait permis aux Prussiens de quitter sans être inquiétés le sol de France. Il y avait flairé une demi-trahison et, de ce jour, avait suspecté Danton de ne plus suivre « la ligne droite. » Ce qui est vrai, c'est que Billaud, étroit Jacobin, était moins fait que personne pour comprendre les nécessités de la politique : de ce que Danton eût pratiqué l'opportunisme, ce cerveau muré induisait qu'il trahissait et il ne cessait de dénoncer sa « trahison. »

Collot, autre ancien ami, s'était rallié à Billaud. Lui n'était point un « rectiligne, » mais un pur misérable. Il venait de se livrer, à Lyon, à une effroyable débauche de sang, que d'autres débauches rendaient plus odieuse. Revenant de ce charnier, il avait appris que le groupe Danton s'était indigné à haute voix des massacres de la plaine des Brotteaux. Il pouvait craindre qu'en cas de réaction, il ne les payât cher. « Avant peu, concluait-il, nous trouverons bien le moyen de conduire à l'échafaud Danton et tous ceux qui pensent comme lui. » Mais, longtemps, Collot et Billaud restèrent isolés.

Au Comité de sûreté générale, Danton avait plus d'ennemis. Vadier surtout montrait pour lui de l'horreur : ce vieillard affichait, malgré de séniles débauches, le culte de la vertu qui était à la mode. Il ne parlait que d'« arracher le masque » au vice, pour qu'on ne songeât point à toucher au sien. Amar et Vouland, personnages influens du Comité, suivaient Vadier.

A entendre Courtois, ils faisaient depuis des mois campagne contre Danton : jusqu'au bout, ils resteront ses ennemis acharnés. Avant peu, David leur emboîtera le pas. Ce grand artiste était, on le sait de reste, le moins sûr des amis, et, lié intimement jadis avec Danton, il le reniait avant même que Robespierre l'eût condamné.

Devant ces hostilités d'amis de la veille, l'excitation de Danton croissait, mais il se perdait en récriminations au lieu d'agir. Il menaçait, ne frappait pas. Rencontrant David, il l'interpella rudement sur ses palinodies : soudain, voyant passer Vadier, il se montra vivement ému : serrant le bras du peintre violemment : « Cet homme qui passe a dit de moi : *Et ce gros turbot farci, nous le viderons aussi*. Dis bien à ce scélérat que, le jour où je pourrai craindre pour ma vie, je deviendrai plus cruel qu'un cannibale, que je lui mangerai la cervelle et que je ch..rai dans son crâne. » Courtois, qui accompagnait Danton, le reconduisit jusqu'à sa porte : mais le tribun s'était vidé lui-même; il s'enferma, des Tuileries à la Cour du Commerce, dans un lourd silence.

Sortant, quelques jours après, de la Convention avec Barras, Fréron, Courtois, Panis et Brune, il se heurta encore à quelques membres du Comité. Le tribun, fort animé, les entreprit sur la guerre de Vendée. « Lisez les mémoires de Philippeaux, dit-il; ils vous fourniront les moyens de terminer cette guerre de Vendée que vous avez perpétuée pour rendre nécessaires vos pouvoirs. » Les autres prirent fort mal l'objurgation. C'étaient Vadier, Amar, Vouland et Barère, qui l'accusèrent violemment à leur tour de répandre les *mémoires* de l'ex-commissaire. « Je n'ai point à m'en défendre, » cria le tribun. Et il ajouta qu'il était temps de dénoncer leurs malversations, leur tyrannie. Il monterait, pour le faire, à la tribune. Ils le quittèrent sans un mot, mais on pense dans quels sentimens. Barras (qui rapporte l'anecdote) aurait dit alors à Danton : « Rentrons à la Convention ; prends la parole, nous te soutiendrons, mais n'attendons pas à demain : tu seras peut-être arrêté cette nuit. — On n'oserait pas ! » répondit-il. Puis, se tournant vers Barras : « Viens manger la poularde avec nous. » Barras refusa, mais, prenant à part Brune : « Veillez sur Danton, il a menacé au lieu de frapper. »

Ces sorties violentes, mais sans lendemain, constituaient

bien, en effet, la pire des attitudes. Elles excitaient les ennemis qui fatiguaient maintenant Robespierre de leurs sollicitations. Un soir de ventôse, celui-ci en parut irrité. Il n'aimait point qu'on le calomniât et voulait rester maître de l'heure.

Il hésitait sur l'opportunité; peut-être aussi un dernier scrupule l'arrêtait devant cette chose énorme : livrer au bourreau « l'homme du Dix-Août. » Mais autour de lui l'opinion s'échauffait contre Danton : très réellement, des gens sincères le tenaient pour un traître et des plus dangereux : Sylvain Maréchal, dont la probité est peu douteuse, écrira, en germinal, que l'exécution était « indispensable » de ce Danton, « dont le caractère énergique promettait un républicain à toute épreuve » et qui, maintenant, « aurait livré sa patrie au premier despote qui lui eût assuré de quoi vivre en satrape et en sybarite. » Des notes de police parvenaient à Robespierre depuis longtemps : on y lisait : « Danton et Lacroix, ces deux coquins si scandaleusement enrichis de nos dépouilles, sont notoirement complices de Dumouriez. Cependant on les laisse tranquilles. » Mallet écrira, le 8 mars, que Danton est fort menacé, « ayant à se reprocher sa vénalité, les sommes qu'il a reçues de la liste civile, une fortune scandaleuse, des connivences avec le Temple et son opposition au procès du Roi *(sic)*. » Morris, à la même époque, écrivait à Washington que Danton avait sur la conscience « l'achat de Westermann par le roi de Prusse. » Évidemment tout remontait contre lui, griefs réels, grossis ou imaginaires, de son tumultueux passé. Et, autour de Robespierre, on s'étonnait que l'homme de la vertu ne se décidât pas à frapper le crime. « Arrachons les masques aux hypocrites, » écrit Couthon le 18 ventôse; ne dormons jamais, poursuivons les traîtres de toutes les couleurs. »

Par ailleurs, Robespierre se sentait envahir par une peur vague. Il préparait la chute d'Hébert, mais ne voulait nullement clore la Terreur et, dans tous les propos de Danton, l'idée s'affichait qu'il fallait en finir. Des amis communs les avaient réunis, dans l'espoir que l'entente se renouerait et, loin de le combler, ces rencontres avaient élargi le fossé. En janvier déjà, chez Robespierre lui-même, une entrevue avait tourné en altercation; Danton déplorant que la Terreur persistât, où « l'innocent était confondu avec le coupable, » Maximilien avait aigrement répondu : « Eh! qui vous a dit qu'on ait fait périr un

innocent? » Danton, stupéfait de tant d'inconscience, s'était tourné vers un des témoins de l'entrevue : « Qu'en dis-tu, avait-il ricané, pas un innocent n'a péri ! » et il s'était brusquement retiré. Il était d'ailleurs revenu, avait conjuré Maximilien de s'unir à lui pour modérer un régime qui finirait par les faire périr l'un et l'autre. Robespierre avait montré une froide politesse.

Tout, chez Danton, l'exaspérait, jusqu'aux moindres gestes. Ne faisait-on point chez les Duplay un crime au tribun d'avoir, à Sèvres, taquiné Élisabeth Duplay qui, fort languissante d'anémie, raconte sa sœur Mme Lebas, était venue faire visite à Mme Danton? Ce malappris n'avait-il pas pris par la taille la jeune amie de Maximilien en disant avec son gros rire : « Ce qu'il te faut, ma petite, pour être guérie, c'est un mari? » C'étaient de toutes petites choses, mais qui augmentaient une antipathie déjà vieille du puritain contre l'homme aux propos libres. A plusieurs reprises encore, Desforgues, ancien clerc de Danton, qu'il avait fait ministre des Relations extérieures, essaya de réunir à sa table les deux hommes « pour anéantir, écrira-t-il, plus tard, ce qu'il croyait des préventions. » Loin de tomber d'accord, ils se livrèrent aux récriminations. Robespierre s'aigrissait de tous les propos, — parfois maladroits, — de l'intempérant tribun.



Le 8 ventôse (27 février), Saint-Just, rappelé de nouveau par Robespierre, lut à la Convention son rapport contre les « factions. » « *Ce qui constitue la République, c'est la destruction de tout ce qui lui est opposé. On est coupable contre la République parce qu'on s'apitoie sur les détenus ; on est coupable parce qu'on ne veut pas de la vertu ; on est coupable parce qu'on ne veut pas de la terreur.* »

Chaque phrase visait clairement Danton. C'était la préface d'un acte d'accusation.

Danton n'en parut pas très ému. C'est ce jour-là même qu'il vint dénoncer « les faux patriotes à bonnets rouges, » dont l'éviction permettrait aux vrais patriotes « d'être sûrs de la paix et de la liberté. » Le 13, par des propos patriotiques, le 14, par des propos égrillards, il fit vibrer, puis rire l'Assemblée. Ce

diable d'homme, à tout instant, reprenait sur la Convention son emprise. Toutes ses motions étaient votées.

Le 24, un coup de tonnerre éclata, mais qui, en apparence, éclaircissait son ciel : Hébert avait été arrêté dans la nuit sur l'ordre des Comités avec toute sa bande. Danton et Desmoulins semblaient triompher. Le tribun entendit souligner le trait, mais aussi profiter de l'événement pour compromettre les Comités. Négligeant de piétiner l'ennemi à terre, il exprima le vœu qu'on cheminât « sans saccades » dans la « carrière difficile où l'on avançait. » Il voyait dans les Comités « l'avant-garde du corps politique. » Il fallait envisager avec calme ces agitations : « Ne vous effrayez pas de l'effervescence du premier âge de la liberté. *Elle est comme un vin fort et nouveau qui bouillonne jusqu'à ce qu'il soit purgé de toute son écume.* » Ce n'était point parler certes le langage d'un homme traqué. Avec une sorte de sincérité hautaine, il décernait des *satisfecit* aux Comités et à la Convention, qui « jamais ne lui avait paru si grande. » Il fallait maintenant faire taire les passions personnelles. « Si jamais, quand nous serons vainqueurs (et déjà la victoire nous est assurée), si jamais les passions personnelles pouvaient prévaloir sur l'amour de la patrie, si elles tentaient de creuser un nouvel abîme pour la liberté, je voudrais m'y précipiter le premier. Mais loin de nous tout ressentiment. Le temps est venu où on ne jugera plus que les actions. Les masques tombent, les masques ne séduiront plus. (Visait-il Robespierre et ses amis ?) On ne confondra plus ceux qui veulent égorger les patriotes (c'était Billaud) avec les véritables magistrats du peuple... N'y eût-il parmi tous les magistrats qu'un seul homme qui eût fait son devoir, il faudrait tout souffrir plutôt que de lui faire boire le calice d'amertume... »

Ces paroles n'étaient pas seulement éloquentes, elles étaient habiles. Le vieux Rühl, qui présidait, avait, au début de la séance, reçu fort rudement les membres de la Commune réputés hébertistes et qui, effectivement, étaient venus fort tard désavouer du bout des lèvres Hébert arrêté. Danton, fort évidemment, entendait se les attirer.

Par surcroît, la phrase donna lieu à un incident qui sembla mettre le comble au succès de Danton. Rühl voulut descendre du fauteuil à la tribune afin de s'expliquer. Mais c'était un Alsacien plein de bonhomie et qui aimait Danton de tout son

cœur. Faisant mine de quitter le bureau, il s'écria : « Je vais répondre à la tribune : viens, mon cher collègue, occupe toi-même le fauteuil. »

Ce furent de grandes acclamations. Danton, sur le ton le plus sentimental, refusa. « Ne demande pas que j'occupe le fauteuil, tu le remplis dignement. » Et, au milieu « du plus vif enthousiasme, » il ajouta : « Vois en moi un frère qui dit librement sa pensée. » Il acheva son discours en demandant « *de l'union, de l'ensemble, de l'accord.* » Et comme il regagnait son banc de la Montagne, il rencontra Rühl, descendu du fauteuil. Les deux hommes s'embrassèrent, tandis que, dit le compte rendu, « la salle retentissait d'applaudissemens. »

Un journal affirme que la Convention avait d'enthousiasme voté l'impression du discours de Danton. Il était clair qu'elle était lasse des querelles personnelles et des proscriptions. Il avait suffi que les mots apaisans fussent prononcés par cette bouche de tribun pour que, de la plupart des bancs, partissent les applaudissemens. Il le sentit. A lire ce discours, on a l'impression d'un homme qui soudain a retrouvé tous ses moyens. Un moment, il avait paru planer au-dessus des partis, se poser en arbitre des républicains et en pacificateur des disputes. L'intervention émue du vieux Rühl avait consommé son triomphe qui, de l'aveu de tous, avait été complet.

Trop complet ! Hébert abattu, Danton, par un coup de maître, semblait, tout en louant le Comité, saisir la direction de l'opinion, le gouvernement moral, au milieu des applaudissemens. On eût, sans doute, vu ce soir-là les membres des deux Comités sortir de la salle des séances pleins de crainte, de jalousie et de rancune. Danton devait payer cher ce dernier triomphe.

En fait, quittant, ce nonidi 29 ventôse an II (20 mars 1794), la tribune, il en descendait les degrés pour la dernière fois. Jamais il ne les escaladerait de nouveau, — mais, avant onze jours, il gravirait ceux de l'échafaud.

LOUIS MADELIN.

LES ROMAINS EN TRIPOLITAINE

ET

EN CYRÉNAÏQUE

I. — AVANT LA CONQUÊTE

Il y a un peu plus de deux mille ans, l'an 107 avant Jésus-Christ, un détachement romain venait débarquer sur la côte Tripolitaine, à Leptis Magna. L'effectif était peu considérable, quatre cohortes de Ligures, 2000 hommes à peine, mais devant cette faible troupe, aucun ennemi. Les habitans de Leptis avaient sollicité sa venue ; ils l'attendaient impatiemment ; ils allaient l'accueillir avec enthousiasme. L'événement n'en était pas moins capital dans l'histoire de l'Afrique. Pour la première fois, des Européens prenaient pied sur le rivage tripolitain, et ces fils de l'Europe étaient déjà des Italiens. Onze ans plus tard, un roi de Cyrène leur léguait ses États. Le problème tripolitain avait désormais sa place dans les préoccupations de la politique romaine. Sous quelle forme se présentait-il ? Dans quelle mesure Rome l'a-t-elle résolu ? Telles sont les deux questions essentielles que mettent à l'ordre du jour le retour des Italiens sur la terre de Libye et la reprise enthousiaste d'une œuvre interrompue par douze siècles de domination musulmane.

Un premier fait s'imposait à l'attention des nouveaux maîtres

de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. Il n'existait entre les deux régions aucune unité géographique, aucune communauté dans les traditions du passé, rien, en un mot, de ce qui, dans la nature ou dans l'histoire, contribue à former l'unité d'un pays.

Le vaste territoire que nous désignons sous le nom général de Tripolitaine n'est qu'un agrégat disparate de régions fort différentes. Au Nord-Ouest, la Tripolitaine proprement dite, comprise entre les deux golfes des Syrtes. La côte, longue de 500 kilomètres, est sablonneuse et peu accessible. On n'y rencontre qu'un seul port, et encore est-il fort médiocre, celui de Tripoli. Parallèlement au rivage court une ligne de hauteurs, le Djebel Nefousa et le Djebel Gariana, dont le point culminant, le Nekout, atteint 210 mètres. Entre la montagne et le rivage s'étend une bordure de steppes désertiques, la Djeffara, parsemée d'oasis : Zouagha, Abou Adjila, Sayat, Zenzour, Tripoli, Tadjoura, Zlitten, Misrata.

Au Nord-Est, le désert syrtique, au climat étouffant, le pays des sables et de la désolation. L'intérieur est occupé par un vaste plateau, le T'ahar ou Hamada el Homra, d'altitude uniforme (400 à 500 mètres), désert pierreux, aux roches rougeâtres dénudées, sans eau, sans végétation, sans ressources d'aucune espèce. Dans cette morne immensité, quelques oasis, séparées les unes des autres par des centaines de kilomètres, introduisent seules une tache de verdure et un élément de variété : Djalo, Audjila, Sella, Djofra, égrenées en chapelet parallèlement à la côte, Koufra, le domaine inviolé des Senoussistes, le Fezzan, Ghadamès, Ghat, postées en sentinelles avancées sur les grandes routes du désert. Quelques régions exploitables vers la côte ou sur le revers septentrional des hauteurs, une série d'oasis disséminées dans l'intérieur, les unes et les autres perdues dans les pierres, les sables ou les steppes, au milieu de solitudes désolées et inhabitables, telle est la Tripolitaine d'aujourd'hui, telle était celle d'autrefois.

En Cyrénaïque, changement complet de décor. Une bande côtière, large de 15 à 20 kilomètres, puis, en arrière, une terrasse calcaire, d'une vingtaine de mille kilomètres carrés, l'ancien plateau de Barca, le Djebel el Achdar, la montagne verte des modernes. Le plateau s'élève en deux gradins superposés, dont la hauteur moyenne est respectivement de 300 et de 600 mètres ; le point culminant atteint 750 mètres à l'Est de

Slonta. Au Sud, la terrasse cyrénéenne s'abaisse par une série de paliers vers le désert de Libye. Sur la côte s'ouvrent deux rades de grand avenir, Bomba et surtout Tobruk, la plus vaste et la plus profonde de l'Afrique du Nord. La Cyrénaïque nous apparaît donc comme une région de dimensions restreintes, mais homogène, doublement favorisée par la richesse du sol et l'abondance des pluies, susceptible d'une exploitation agricole productive et d'une colonisation intense, autant de traits qui la différencient essentiellement de la Tripolitaine, sa voisine.

Cette diversité fondamentale, la difficulté des communications venait encore l'accroître. Il semblait que la nature se fût complu à faire de ces deux contrées limitrophes deux pays étrangers l'un à l'autre. Par terre les communications étaient pratiquement inexistantes, tant le désert syrtique multipliait de difficultés sous les pas du voyageur. Le passage d'une armée y apparaissait comme une prouesse qui confinait à l'épopée et touchait presque à la légende. Par mer, les relations restaient toujours irrégulières et incertaines. Les Syrtes étaient célèbres dans les annales de la navigation maritime; les tempêtes y étaient fréquentes, les vents, violens et instables, les écueils, partout menaçans. Sur 800 kilomètres de côtes, du cap Misrata au cap Tejonas, aucun abri ne s'offrait au navigateur en péril. L'homme lui-même était un danger de plus dans ces régions inhospitalières. On pouvait tout craindre des tribus nomades qui erraient misérables et convoiteuses le long de ce littoral déshérité.

L'évolution historique des deux pays antérieurement à l'occupation romaine, n'est pas moins radicalement différente que leur constitution géographique. En Tripolitaine, comme dans l'ensemble de l'Afrique du Nord, l'éveil à la civilisation est venu des Phéniciens. Installés sur la côte syrienne vers 2000 ans avant Jésus-Christ, ils n'avaient pas tardé à concentrer entre leurs mains le monopole commercial de la mer Égée. Chypre, la Crète, les Cyclades s'étaient rapidement couvertes de comptoirs. Bientôt ces commerçans audacieux, toujours en quête de débouchés nouveaux, avaient osé davantage. Ils avaient envahi le bassin occidental de la Méditerranée, colonisé la Sicile, la Corse, la Sardaigne, le littoral africain, franchi même le détroit de Gibraltar; leurs flottes sillonnaient l'Atlantique, remontant au Nord jusqu'aux îles Cassitérides (îles Scilly), descendant au Sud

jusqu'à Lixus, l'actuelle Larache, le centre du commerce phénicien dans le Maroc Occidental. Pour s'assurer la possession incontestée de cette route maritime, qui jouait dans leur vie économique le même rôle que la route de l'Inde dans celle de l'Angleterre, ils avaient systématiquement occupé sur les côtes tous les points stratégiques importans et jalonné la Méditerranée d'une double ligne de comptoirs : Crète, Sicile, Sardaigne, Corse, Espagne, d'une part, Afrique de l'autre.

L'exclusion de la Tripolitaine eût ouvert une brèche dangereuse dans ce réseau si savamment constitué. Pour garder envers et contre tous la maîtrise de la mer, il fallait s'y établir. Les Phéniciens le discernèrent très vite et agirent en conséquence. Trois colonies furent installées sur le littoral tripolitain : Leptis Magna, que vinrent peupler des Sidoniens chassés de leur patrie par la guerre civile, Sabrata, Oea, constituées en une fédération, la Tripolis, dont la contrée tout entière devait plus tard prendre le nom.

A partir du VIIIe siècle, Carthage, la grande colonie phénicienne d'Afrique, supplante la métropole dans la Méditerranée occidentale et groupe successivement sous son hégémonie les colonies phéniciennes de l'Ouest. Les villes de la Tripolitaine furent entraînées dans ce mouvement général et devinrent pendant cinq cents ans partie intégrante de l'empire carthaginois. Carthage se montra à leur égard beaucoup plus exigeante et tyrannique que ne l'avaient été jusque-là les lointaines métropoles de Phénicie. Elle est avant tout une ville de commerce, comme l'avaient été Tyr ou Sidon, mais ce commerce, elle en cherche la garantie dans la constitution d'un puissant empire continental africain, politique habile et neuve, dont les vieilles colonies phéniciennes de Tripolitaine ne vont pas tarder à subir directement les effets. Théoriquement, elles sont rattachées à Carthage par un simple lien d'alliance ; en fait, ce lien d'apparence égalitaire devient très vite une étroite sujétion, qui a son expression brutale dans le double impôt de l'argent et du sang. Les villes de Tripolitaine versent une contribution régulière, un talent par jour pour la seule Leptis ; elles fournissent à la flotte de Carthage des marins et à son armée des soldats.

Un jour vint, et le choc était fatal, où Carthaginois, maîtres de la Tripolitaine, et Grecs, colonisateurs de la Cyrénaïque, se

trouvèrent en présence sur les rivages de la Grande Syrte. Des conflits éclatèrent pour la délimitation des possessions réciproques. Au VIe siècle avant Jésus-Christ, intervint un règlement définitif. L'histoire se tait sur ces événemens. Seule la légende, qui ne se résout jamais à ignorer, a immortalisé cette brutale contestation de territoires, en la parant de l'héroïsme des frères Philènes.

De la Tripolitaine à la Cyrénaïque, aucun lien : deux civilisations, deux races, deux mondes. Là-bas, le système colonial libyco-phénicien, avec ses villes éparses, simples escales égrenées sur la route des mers; ici, la colonisation grecque, sous sa forme agricole la plus complète et avec ses procédés traditionnels de peuplement intensif. L'histoire de la Cyrénaïque s'ouvre pour nous au VIIe siècle avant Jésus-Christ, précisément par la fondation de cette colonie de Cyrène à laquelle l'avenir réservait une si brillante destinée.

C'est à Delphes, selon le témoignage d'Hérodote, que naquit l'idée d'établir une colonie grecque sur le sol africain. Les habitans de la petite île de Théra (aujourd'hui Santorin), dans les Cyclades, avaient envoyé une ambassade au temple d'Apollon, pour y offrir un sacrifice solennel. Le roi de l'île, Grinos, était à sa tête. On profita naturellement de l'occasion pour consulter la Pythie. Celle-ci, entre autres réponses, ordonna au roi d'aller fonder une ville en Libye. Après avoir longtemps hésité, les Théréens finirent par s'exécuter. Quelques années plus tard, ils s'installaient sur le revers septentrional du plateau de Barca, et y bâtissaient la ville de Cyrène.

Le chef de l'expédition, Battos, fut, comme il était naturel, le premier roi de la ville. Sa dynastie, la dynastie des Battiades, donna au pays près de deux cents ans de prospérité. Les attaques du roi d'Égypte, Ouhabra, l'Apriès de la tradition grecque, et des nomades libyens, sont victorieusement repoussées. L'agriculture, le commerce maritime se développent. De nouvelles colonies sont fondées; Barca, qui prit plus tard le nom de Ptolémaïs, Euhespérides, la future Bérénice, l'actuelle Benghasi. Cyrène ne tarde pas à prendre dans le monde grec figure de grande cité. En 462, elle remporte le prix aux jeux pythiques, et Pindare chante la gloire du vainqueur : « O fils d'Alexibios, la lumière des grâces se répand sur toi. Mortel heureux, si ton entreprise fut difficile, les plus beaux vers en consacrent la

mémoire. Quarante de tes concurrens étaient tombés dans la lice; tranquille au milieu d'eux, tu as su conserver entier le char que tu conduisais et, de retour de ces jeux brillans, tu as revu les champs de la Libye et la ville où tu reçus le jour. »

Le sort de toutes les dynasties est de connaître les revers. Les mauvais jours vinrent vite pour les souverains de Cyrène. Des discussions intestines éclatent dans la famille régnante. Arkésilaos II est tué par son frère Haliarchos, mais sa femme Eryxo le venge en faisant périr le meurtrier. Le pouvoir royal est battu en brèche par l'opposition croissante du peuple. Un philosophe, Demonax, envoyé par l'oracle de Delphes, réorganise l'État et réduit la royauté aux seules fonctions sacerdotales. Le roi Arkésilaos III refuse de reconnaître le fait accompli et revendique la plénitude de l'autorité royale. Il tente un coup d'État, mais, vaincu et banni d'Afrique, il se réfugie à Samos, y réunit des troupes et reconquiert son trône les armes à la main. Sa victoire fut éphémère. Un jour qu'il se trouvait à Barca et se promenait sur la place publique, les habitans l'attaquèrent et le mirent à mort.

Ces discordes intérieures produisirent une fois de plus leur effet habituel, l'intervention de l'étranger. La mère d'Arkésilaos. Phérétime, toute à sa vengeance, sollicita le secours du roi de Perse, Cambyse. Une armée perse envahit la Cyrénaïque et se rendit maîtresse de Barca par surprise. A la demande de Phérétime, les principaux habitans furent mis en croix, leurs femmes, affreusement mutilées, et tous les autres, réduits en esclavage. Une dernière convulsion provoqua la chute de la dynastie. Vers 460, un mouvement populaire éclata; le roi Arkésilaos IV fut chassé et la royauté définitivement abolie.

Les ve et ive siècles représentent pour Cyrène la période d'apogée. La ville est riche, puissante, peuplée. La vie économique y atteint son plein développement; la civilisation grecque y brille de tout son éclat. Jamais, dans le passé, le pays n'a plus complètement donné sa mesure. A aucun moment de son histoire, il ne saurait mieux nous révéler ses richesses, aujourd'hui latentes, et ses possibilités d'avenir.

La fertilité de la Cyrénaïque était proverbiale. « Cyrène productrice de froment, Cyrène nourricière de moutons, Cyrène aux beaux chevaux et aux gras pâturages, » sont des expressions qui reviennent constamment chez les auteurs anciens. Les céréales,

— le froment, l'orge, l'avoine, le maïs, — prospéraient dans la région côtière aux environs de Tauchira, de Darnis, de Barca, d'Euhespérides; le blé d'Euhespérides donnait un rendement de cent pour un. Les pâturages occupaient les parties les mieux arrosées du pays, notamment les pentes septentrionales et le sommet du plateau. L'élevage était une des grandes industries nationales; la légende racontait que le secret en avait été révélé par les nymphes elles-mêmes. Cyrène élevait des bœufs, des moutons, des chèvres, surtout des chevaux particulièrement renommés pour leur endurance et leur vigueur. C'étaient des animaux de trait incomparables, notamment pour les courses de chars. Les cochers valaient leurs attelages; leur réputation de conducteurs était universelle. Un camée représente l'un d'eux conduisant vingt chevaux de front. L'élevage de l'autruche n'était pas moins prospère; le miel de Cyrénaïque faisait prime dans le monde grec.

Peu de forêts, sauf quelques bois aux environs immédiats de Cyrène, mais beaucoup d'arbres fruitiers, surtout au bord de la mer : figuiers, dattiers, lotus, orangers, citronniers, caroubiers, en un mot toute la végétation arborescente du domaine méditerranéen. L'olivier y était très productif et l'huile de Cyrénaïque particulièrement estimée. La vigne était cultivée avec succès dans la zone maritime; Bacchus avait ses temples à Tauchira et à Cyrène. Nous ne saurions enfin passer sous silence une des productions les plus caractéristiques et les plus précieuses de la Cyrénaïque, le fameux silphium. Pline, un grand curieux et un incorrigible bavard, deux défauts dont nous serions mal venus à nous plaindre, a consacré au silphium le plus enthousiaste des panégyriques : « Le suc du silphium, nous dit-il, est compté parmi les dons les plus rares de la nature et entre dans un grand nombre de compositions médicamenteuses. Employé seul, il réchauffe ceux qui sont transis de froid; en breuvage, il remédie aux maladies des nerfs... Incorporé avec de la cire, il guérit les cors. Délayé et pris à la grosseur d'un pois chiche, il est diurétique. Il facilite beaucoup la digestion chez les vieillards et les femmes... En aliment, il est efficace dans les convalescences. Il n'y a qu'une voix pour en proclamer l'efficacité dans les maladies extérieures. Pris en boisson, il neutralise le venin des armes empoisonnées et des serpens; avec l'eau, on en fait un topique qu'on met sur les

plaies; avec l'huile, sur les piqûres des scorpions, avec la farine d'orge et les figues sèches, sur les ulcères; avec le miel ou la glu, sur les morsures de chiens... On s'en sert avec un mélange de nitre, pour le traitement des clous. Employé avec du vin, du safran ou du poivre, il fait repousser les cheveux; avec du vin ou de l'huile, il guérit les engelures. C'est un utile préservatif contre les eaux malsaines, les contrées ou les températures insalubres. On le prescrit dans la toux, dans les affections de la luette, dans l'hydropisie, dans l'enrouement. Dissous dans l'oxycrat, il adoucit les douleurs de goutte. Aux pleurétiques, on le fait prendre dans une décoction d'orge. Dans les convulsions, on en donne une pilule grosse comme un pois et enduite de cire; dans l'angine, on le prescrit en gargarisme; avec du vin, dans l'épilepsie, avec de l'eau miellée, dans la paralysie de la langue. On en fait avec le miel bouilli un topique pour la coxalgie et les maux de reins. » Quelquefois, il est vrai, les résultats, pour être immédiats, sont moins heureux. Pline raconte l'histoire d'un homme, qui eut la malencontreuse idée de s'en servir contre le mal de dents et, fou de douleur, se précipita la tête la première sur le sol. Mais c'est là une mésaventure exceptionnelle à laquelle il n'attache pas d'autre importance.

Il n'y avait rien d'étonnant, dans ces conditions, à ce que cette plante de choix valût son pesant d'argent. Elle avait sa place dans le trésor de l'État à côté des métaux précieux et des pierres de prix. Auguste, entre autres termes d'affection, appelait son ami Mécène : « Mon cher silphium d'Arezzo. » Malheureusement, ce silphium incomparable, source presque infinie de richesses pour la Cyrénaïque ancienne, a entièrement disparu, et si complètement, que les botanistes modernes en sont encore à discuter sur sa véritable identité.

Les richesses agricoles de la Cyrénaïque étaient donc multiples. Autre caractéristique non moins importante : grâce à l'étagement des cultures, les récoltes étaient successives : « Le territoire de Cyrène, dit Hérodote, se divise en trois régions distinctes. Dans celle des bords de la mer, les fruits mûrissent les premiers, et la moisson, ainsi que la vendange, s'y font de très bonne heure. Quand elles y sont terminées, les fruits commencent à mûrir dans la région intermédiaire qui s'élève à partir des bords de la mer et qu'on appelle en général la col-

line. Lorsque la récolte y est faite, les productions de la partie supérieure à la colline et la plus haute de tout le pays, touchent à la maturité. Ainsi, quand les fruits donnés par les deux premières récoltes ont été consommés, ceux de la dernière région viennent les suppléer. La récolte en Cyrénaïque se prolonge donc pendant huit mois. » Pline ajoute sur la nature même des récoltes par zones une série d'indications précieuses. « Le territoire de la Cyrénaïque, dans une largeur de 15000 pas à partir du rivage, est riche en arbres; la zone suivante, d'une même largeur, ne produit que des grains; enfin la dernière zone, de 30 000 pas de large sur 250 000 de long, est celle du silphium. »

La mer apportait aussi sa contribution à la prospérité générale. Le poisson, les éponges, le corail abondaient sur la côte de Cyrénaïque, comme aujourd'hui encore tout le long du littoral méditerranéen.

Ces produits si variés donnaient lieu à un grand mouvement d'échanges avec le dehors. La laine, le cuir, l'huile, le miel, l'essence de rose s'exportaient en Crète, en Égypte et en Grèce.

Les ports de Cyrénaïque, Euhespérides, Tauchira, surtout Apollonie, le port de Cyrène, reliée à la capitale par une chaussée de douze kilomètres, s'enrichissaient par le trafic. Cyrène, admirablement placée au centre de la région agricole, directement mêlée au commerce maritime par son port d'Apollonie, était célèbre pour son opulence. « Le plus pauvre des Cyrénéens, dit un auteur ancien, porte au doigt un anneau de dix mines. »

Le développement intellectuel marcha de pair avec les progrès du bien-être. L'art, les sciences, les lettres y prirent un merveilleux essor. Cyrène eut ses philosophes, Aristippe, le grand théoricien du plaisir, et le sceptique Carnéade; ses poètes et ses savans, Callimaque et Eratosthène; ses médecins, ses architectes et ses sculpteurs; enfin ses graveurs sur pierres fines, qui acquirent dans le monde ancien une renommée universelle.

Les luttes intestines ont toujours été un mal chronique dans le monde grec. Cyrène, après tant d'autres, devait en faire la triste expérience. Pendant cent cinquante ans, aristocrates et démocrates, riches et pauvres, sont constamment aux prises, et

la sanction régulière de la victoire, c'est l'expulsion des vaincus. En 323, les proscrits appellent à leur secours le Spartiate Thibron, un assez vilain personnage, qui avait fait, et avec usure, ses preuves d'aventurier. A la tête d'une armée, il ramène les bannis dans leur patrie et impose à la ville une lourde contribution. Mais, après la victoire, la discorde éclate entre Thibron et ses alliés de la veille. Ceux-ci font appel à un second aventurier du même genre, qui se trouve être cette fois un Crétois nommé Mnasiclès. Les deux chefs de bandes en viennent aux mains; Mnasiclès battu est rejeté dans la ville, que Thibron assiège. A ce moment critique, survient le troisième larron en la personne du gouverneur d'Égypte, Ptolémée Soter. Il envoie une armée en Cyrénaïque sous les ordres d'Ophellas. Cyrène est prise, Thibron mis en croix et le pays, annexé à l'Égypte (322). C'en était fait de l'indépendance de Cyrène.

La chute de Cyrène fit grand bruit dans le monde grec. Les habitans d'ailleurs ne s'abandonnèrent pas, et le souvenir de la liberté perdue resta vivace au cœur des vaincus. Plusieurs insurrections éclatèrent successivement. En 313, au cours de la guerre qui mit aux prises Antigone et les autres généraux d'Alexandre coalisés contre lui, la ville se révolte une première fois. Le gouverneur Ophellas est expulsé. Une armée égyptienne vint bientôt replacer le pays sous l'autorité des Ptolémées. L'année suivante, c'est Ophellas qui se soulève contre le roi d'Égypte. Cyrène, naturellement, embrasse sa cause avec enthousiasme, mais Ophellas est tué près de Carthage, et un autre général égyptien, Magas, reconquiert la Cyrénaïque. Troisième révolte en 277, au début du règne de Ptolémée Philadelphe. C'est Magas qui continue, cette fois avec succès, la lignée des gouverneurs usurpateurs.

Un mariage devait rendre Cyrène à l'influence égyptienne. Magas avait fiancé sa fille Bérénice à l'héritier du trône d'Égypte, Ptolémée Évergète. Ce projet d'union froissait singulièrement le sentiment national. Aussi, à la mort de Magas, y eut-il une violente explosion de patriotisme cyrénéen. La reine Apama refusa son consentement au mariage et, pour défendre sa cause, fit appel à un frère du roi de Macédoine Antigone Gonatas, un certain Démétrius. Une ambassade alla lui offrir la main de Bérénice et le trône de Cyrène. Démétrius n'eut garde de refuser une offre aussi tentante et s'embarqua en toute hâte.

Avec ce personnage, l'histoire fait place au roman. Démétrius manquait de qualités solides, mais il était très beau et, fort infatué de lui-même, il se croyait irrésistible. Dès son arrivée en Afrique, selon l'expression élégante de l'historien Justin, « il transporte son désir de plaire de la jeune fille à la mère. » La reine mère est immédiatement séduite, et Démétrius devient son amant. Bérénice, la plus intéressée et la mieux placée pour savoir, eut bientôt des soupçons, puis l'affaire s'ébruita et défraya la chronique scandaleuse de la ville. Le peuple et l'armée se prononcèrent contre Démétrius. Surpris dans le lit même de la reine, où il avait espéré trouver un asile inviolable, le galant aventurier fut mis à mort. Bérénice, restée par convenance à la porte de la chambre, encourageait les assassins et demandait seulement la grâce de sa mère qu'elle réussit à obtenir. « Par cette exécution, conclut Justin, Bérénice vengea la honte de sa mère, sans se départir de sa piété filiale et suivit dans le choix d'un époux la volonté de son père. » Quelque temps après, elle épousait Ptolémée Évergète. Cyrène perdait une fois de plus son indépendance. Tout au moins réussit-elle à sauvegarder son autonomie; elle eut son assemblée particulière et continua à frapper monnaie.

Au IIe siècle, un péril nouveau surgit à l'horizon, la menace de l'intervention romaine. Ptolémée VI Philométor et son frère Évergète régnaient en commun sur l'Égypte; ils ne s'entendirent pas et Évergète chassa son frère. Les Romains intervinrent en médiateurs et, pour mettre d'accord les frères ennemis, morcelèrent l'objet du litige. Philométor garda l'Égypte, Évergète reçut la Cyrénaïque sous forme de royaume séparé (163). A sa mort en 116, il la légua à un fils bâtard, Ptolémée Apion. Mais, désormais pour Cyrène, l'indépendance n'est plus qu'un vain mot. Rome est déjà dans la coulisse. Nous n'allons pas tarder à l'en voir sortir.

II. — L'OCCUPATION ET L'ORGANISATION

Le traité qui avait mis fin à la seconde guerre punique laissait aux Carthaginois toutes leurs possessions d'Afrique, par conséquent la Tripolitaine. Mais la paix conclue avec Rome ne rendait pas à Carthage son ancienne sécurité; sur le sol afri-

cain, à ses portes mêmes, veillait un ennemi implacable, le roi de Numidie, Massinissa. A peine les Romains avaient-ils évacué l'Afrique, que Massinissa prenait l'offensive; il conquit la Tripolitaine jusqu'aux limites de la Cyrénaïque. Carthage, épuisée par ses luttes contre les Romains, dut se résigner à cette nouvelle mutilation. Une fois de plus, la Tripolitaine changeait de maîtres; elle devenait numide pour près de cent ans. En 146 avant Jésus-Christ, Carthage était anéantie. Les Romains prenaient pied dans la Tunisie actuelle où ils fondaient la province d'Afrique, tandis que le territoire tripolitain passait successivement au fils de Massinissa, Micipsa, et au fils adoptif de ce dernier, le célèbre Jugurtha.

Telle était la situation lorsqu'en 111, éclata la rupture entre Jugurtha et Rome. La Tripolitaine était excentrique par rapport au théâtre principal de la guerre, et les Romains, déjà en proie à de multiples embarras, étaient peu disposés à étendre encore le cercle des opérations. Pour les décider, il ne fallut rien moins qu'une démarche spontanée des habitans. La ville de Leptis Magna envoya une ambassade à Rome pour solliciter l'alliance romaine : elle l'obtint. Bientôt les circonstances l'amenèrent à demander davantage. Un ambitieux, du nom d'Hamilcar, intriguait pour mettre la main sur le gouvernement de la cité. Pour l'arrêter, le plus sûr était d'introduire dans la place une garnison romaine. Une nouvelle députation alla trouver le général en chef Metellus et lui exposa les désirs de la population. Metellus acquiesça à la demande. Quatre cohortes de Ligures, les premières troupes européennes qui eussent paru en Tripolitaine, vinrent s'installer à Leptis.

Jugurtha abattu et la guerre terminée, les Romains n'avaient plus qu'à évacuer Leptis et à se rembarquer; ils restèrent, sans doute, — l'histoire ne nous le dit pas, — au grand déplaisir de leurs alliés de la veille, déçus, mais impuissans. Toutefois, la Tripolitaine ne fut pas immédiatement annexée à l'État romain. Pendant soixante ans, Rome se contenta d'un protectorat plus ou moins déguisé, qui sauvegardait les apparences sans compromettre ses intérêts. En 46, César réglait définitivement la question. Le protectorat faisait place à l'annexion. La Tripolitaine était purement et simplement rattachée à la province romaine d'Afrique.

En Cyrénaïque, les choses se passèrent d'une manière plus

simple encore. Le roi Ptolémée Apion mourut en 96. A défaut d'héritiers, il laissait un testament en règle par lequel il léguait son royaume au peuple romain. A vrai dire, les causes de suspicion ne manquaient pas. Quelques mauvais esprits, comme il s'en trouve partout, prétendirent que le testament était un faux; d'autres, — ils n'avaient sans doute pas tout à fait tort, — que la volonté du roi défunt avait été contrainte et que, dans toute cette affaire, il était aisé de reconnaître la main de la diplomatie romaine. Le Sénat avait la force, en l'espèce le meilleur des argumens. Il laissa dire et s'occupa de réaliser l'héritage. Il le fit d'ailleurs sans impatience ni brutalité. Tel nous l'avons vu à l'œuvre au Maroc, tel nous le retrouvons ici. Le pays conserva son indépendance. Les villes de Cyrénaïque furent solennellement déclarées libres, ce qui voulait dire en réalité réduites à l'impuissance. Elles durent payer un tribut annuel, et les domaines royaux furent confisqués au profit du trésor. Sous l'apparence trompeuse de la liberté, le Sénat étendait à la Cyrénaïque ce régime de protectorat, qui depuis dix années faisait ses preuves en Tripolitaine et qui est resté si longtemps son système de prédilection.

Malheureusement, à Cyrène comme ailleurs, le gouvernement romain se trouva entraîné beaucoup plus vite et beaucoup plus loin qu'il ne l'aurait voulu. Les discussions ne tardent pas à éclater de nouveau entre les différentes cités. Dans chaque ville, les partis sont aux prises; la profonde rivalité ethnique et religieuse des Grecs et des Juifs fort nombreux en Cyrénaïque vient encore exaspérer les passions. Des intrigans en profitent pour mettre la main sur le pouvoir. Cyrène a son tyran, Nicocrate, un des modèles les plus parfaits du genre : assassinat des citoyens, confiscations des fortunes, terreur générale, rien ne manque à sa gloire. Mais une femme, Aretaphila, dont il a tué le mari et qu'il a épousée malgré elle, le fait frapper à mort. Leander lui succède. Aretaphila intervient encore. Le tyran est fait prisonnier, cousu dans une outre et jeté à la mer. Le désordre croît de jour en jour; l'anarchie est bientôt complète.

Une intervention de l'État suzerain devenait nécessaire. Le Sénat, toujours prudent en matière de politique africaine, répugnait à agir. Il se contenta d'envoyer un de ses membres les plus influens, Lucullus, en qualité de commissaire extraordinaire et avec pleins pouvoirs. Lucullus échoua complètement dans sa

mission. Le régime du protectorat apparaissait comme impuissant. Une seule solution restait possible, l'annexion. En 75, la Cyrénaïque était réduite en province romaine. Quarante ans plus tard, Antoine, dans un de ses momens d'aberration, aliénait la province au profit de Cléopâtre Seléné, un des enfans qu'il avait eus de la célèbre Cléopâtre. Après sa mort, la Cyrénaïque revint à l'État romain qui en reprit, et cette fois définitivement, l'administration directe. En même temps, Octave, vainqueur à Actium, annexait l'Égypte. Il ne restait plus, pour relier les possessions romaines et achever l'occupation du littoral africain, qu'à soumettre le pays compris entre le territoire cyrénéen et l'Égypte, l'ancienne Marmarique. L'an 20 avant Jésus-Christ, le proconsul Sulpicius Quirinius combla cette lacune et annexa à la Cyrénaïque la région qu'il venait de conquérir.

Maîtres de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, les Romains se trouvaient en présence d'un premier et grave problème, celui de l'organisation administrative. Deux solutions devaient naturellement se présenter à leur pensée : grouper les deux pays en une province unique, les constituer en deux provinces indépendantes. Un fait essentiel doit frapper l'historien. Pas un instant ils n'ont songé à adopter la première. Les deux régions étaient au point de vue géographique radicalement différentes; Libyphéniciens de Tripolitaine et Grecs de Cyrénaïque n'avaient entre eux aucun lien commun, ni dans le présent, ni dans le passé. Les Romains étaient trop sagaces administrateurs pour juxtaposer artificiellement deux domaines ethniques et linguistiques si totalement étrangers l'un à l'autre. La seconde solution, pour des raisons d'un autre ordre, était également inadmissible. La Cyrénaïque et surtout la Tripolitaine, dans la faible mesure où Rome l'occupait alors, étaient de dimensions trop restreintes pour former des provinces autonomes. Un seul procédé dès lors restait possible, l'incorporation aux provinces les plus voisines; c'est celui qui prévalut. La Tripolitaine fut rattachée à la province d'Afrique ; la Cyrénaïque fut jointe à la Crète. Ce règlement respectait les affinités ethniques et linguistiques qui unissaient entre eux les Libyphéniciens de Tripolitaine et d'Afrique, les Grecs de Cyrénaïque et de Crète ; il conservait intacts les souvenirs du passé ; il tenait compte des hommes et des choses, c'est dire que, dans la question tripolitaine, Rome avait vu juste et avait su organiser.

L'avènement de l'Empire n'apporta aucun changement dans l'organisation administrative de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque; la première continua à faire partie de la province d'Afrique, la seconde resta liée à la Crète. Lors de la répartition des provinces entre l'Empereur et le Sénat, qui fut la grande idée d'Auguste dans le domaine de l'administration provinciale, toutes deux furent attribuées au Sénat. La province d'Afrique, avec la Tripolitaine et la province mixte de Crète-Cyrénaïque, furent administrées par deux sénateurs, revêtus du titre uniforme de proconsuls, mais cependant de rang inégal. Le gouverneur d'Afrique était choisi parmi les anciens consuls, celui de Crète-Cyrénaïque parmi les anciens préteurs.

L'importance de l'élément militaire dans la province d'Afrique et les nécessités de la défense contre les nomades du Sud, amenèrent au IIe et au IIIe siècle toute une série de transformations dont le résultat fut le morcellement de l'ancienne province d'Afrique. Sous Septime Sévère, un enfant de la Tripolitaine qui avait sur la question des idées personnelles, la Numidie et la Tripolitaine furent érigées en une province indépendante, véritable marche militaire qui couvrait, vers l'intérieur, les possessions romaines de la côte. Le commandement en fut donné à un lieutenant impérial, un légat, qui concentrait en ses mains l'ensemble des pouvoirs civil et militaire. Rien ne fut changé, pendant les trois premiers siècles de notre ère, au statut légal de la province Créto-Cyrénéenne.

Cette organisation présentait deux graves inconvéniens. La province de Numidie, dont faisait partie la Tripolitaine et qui s'étendait de Bougie à la Grande-Syrte, était beaucoup trop étendue et composée d'élémens trop disparates. D'autre part, le groupement de la Cyrénaïque et de la Crète en une seule province créait une situation artificielle à bien des égards, deux vices indéniables qui nuisaient à la bonne administration des deux régions. Les empereurs de la fin du IIIe siècle, frappés de cet état de choses, remanièrent complètement la géographie administrative de toute cette partie de l'Afrique. Peut-être sous l'empereur Gallien (260-268), en tout cas certainement depuis Dioclétien, la Tripolitaine fut détachée de la Numidie et, pour la première fois, constituée en province séparée; cette mesure devait en faciliter singulièrement l'administration et le développement économique. Vers la Cyré-

naïque, la limite traditionnelle, les autels des Philènes, ne fut pas modifiée ; à l'Ouest, du côté de la Numidie, la frontière de la nouvelle province fut fixée au Nord du lac Triton, le Chott el Djérid actuel. La province romaine de Tripolitaine débordait donc considérablement vers le Nord le territoire de la Tripolitaine moderne. Toute la partie méridionale de notre Tunisie, du Chott el Djérid et du golfe de Gabès à l'Oued el Mokta avec l'île de Meninx (Djerba), s'y trouvait ainsi rattachée.

En Cyrénaïque, les mêmes préoccupations d'administration sérieuse, qui sont une des caractéristiques essentielles du régime impérial, déterminèrent Dioclétien à une mesure analogue. L'amalgame complexe de la province Créto-Cyrénéenne fut brisé. La Cyrénaïque fut détachée de la Crète et, par surcroît de précaution, divisée elle-même en deux provinces indépendantes : la Libye supérieure, l'ancienne Cyrénaïque proprement dite, à l'Ouest; la Libye inférieure, comprenant la Marmarique et les régions limitrophes de l'Égypte, à l'Est. Les nouvelles provinces, — la Tripolitaine et les deux Libyes, — furent administrées d'une manière uniforme. A leur tête furent placés des gouverneurs, *praesides*, revêtus du pouvoir civil et judiciaire; le commandement militaire appartint désormais à des officiers de métier, les ducs.

Le morcellement de l'État romain en Empire d'Orient et Empire d'Occident, qui fut, pour ainsi dire permanent, depuis le milieu du IVe siècle, vint encore exagérer la division traditionnelle de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. La première fut rattachée à l'Empire d'Occident, la seconde à l'Empire d'Orient, et la frontière séculaire, jalonnée par les monumens des Philènes, devint une limite mondiale qui allait séparer désormais les deux grands empires méditerranéens.

La question militaire, en Tripolitaine et en Cyrénaïque, est toujours restée au premier plan des préoccupations romaines. La prise de possession du pays avait été particulièrement facile. On a vu Leptis demander spontanément une garnison romaine et, à Cyrène, le Sénat n'avait eu que la peine de recueillir un testament opportun.

Les véritables difficultés devaient commencer plus tard; les Romains d'autrefois ont pu s'apercevoir, que, s'il était aisé de prendre pied en Afrique, il était beaucoup plus délicat de s'y maintenir. Nulle part le fait ne s'est mieux vérifié qu'en

Tripolitaine où la zone primitive d'occupation se réduisait à une bande très étroite, proie facile et toujours tentante offerte aux convoitises des nomades du désert.

Rome n'a jamais eu la pensée de conquérir systématiquement l'ensemble de l'hinterland tripolitain. Mais en Afrique, l'offensive a toujours été la meilleure des défensives. Pour avoir la paix sur la côte, le seul moyen efficace était de dominer à l'intérieur et les Romains avaient trop l'expérience des choses africaines pour ne pas l'employer en Tripolitaine comme ailleurs. Ils reculèrent, autant qu'ils purent le faire sans danger, cette échéance redoutable. Ce fut seulement en 20 avant Jésus-Christ, qu'ils frappèrent un coup décisif; encore fallut-il pour les décider la pression d'un danger immédiat. Les Gétules du Sud de la Tunisie s'étaient révoltés et les Garamantes de la Phazania, — le Fezzan actuel, — avaient fait cause commune avec eux. Le gouverneur d'Afrique, Cornelius Balbus, pénétra dans le pays des Garamantes, le mit à feu et à sang et emporta un grand nombre de villes dont Pline nous fait complaisamment l'énumération. L'empereur le récompensa de ses brillans succès par les honneurs du triomphe.

L'impression produite sur les nomades de l'intérieur par cette offensive hardie dut être profonde, mais, en Afrique, on a toujours eu la mémoire courte et quelques années plus tard, sous Tibère, la Tripolitaine était de nouveau en feu. Tacfarinas venait de soulever les Numides, et les Garamantes, oublieux de leurs échecs passés, avaient repris les armes. La défaite et la mort de Tacfarinas, en 24 après Jésus-Christ, rétablirent la paix pour près de cinquante ans.

En 69, un incident fortuit et, au début du moins, sans grande importance, amena de nouveaux troubles dans le pays. Ce fut une querelle entre les villes voisines, et par conséquent rivales, de Leptis et d'Oea : « Commencée entre paysans, nous dit Tacite, pour des denrées et des troupeaux mutuellement ravis, cette contestation d'abord légère, dégénéra en guerre ouverte. » Les habitans d'Oea vaincus appelèrent à leur secours les Garamantes; ceux-ci, tout heureux d'une pareille aubaine, vinrent ravager le territoire de Leptis et assiégèrent la ville. Valerius Festus, légat de Numidie, dut intervenir. Il débloqua Leptis et, une fois de plus, rejeta les Garamantes vers le Sud. Il découvrit même, au cours de la campagne, une route plus courte et plus

praticable pour accéder chez eux, rendant ainsi à la pénétration romaine vers l'intérieur le plus signalé des services.

Pendant les années suivantes, Rome poursuit lentement, méthodiquement, sa politique d'intervention sur le plateau tripolitain. La fin du Ier siècle est marquée par trois expéditions qui ont joué dans l'histoire de la découverte du continent africain un rôle capital. La première eut lieu sous Domitien et fut dirigée contre les Nasamons, qui habitaient au Sud de la Grande Syrte, à la limite même de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. Sur leur refus de payer l'impôt qu'ils devaient aux termes des traités antérieurs, le légat de l'armée de Numidie, Flaccus, marcha contre eux. Le début de la campagne fut peu heureux, et l'affaire faillit tourner fort mal. Le général romain fut battu, son camp enlevé et mis au pillage. Mais les Barbares s'enivrèrent avec le vin qu'ils y trouvèrent en abondance. Flaccus, prévenu, revint en toute hâte. Il n'eut même pas à combattre. Les Nasamons, plongés dans l'ivresse et incapables de résistance, furent exterminés jusqu'au dernier.

Une seconde expédition romaine gagna le territoire des Garamantes et, au témoignage du géographe Ptolémée, s'avança à trois mois de marche dans l'intérieur du Sahara. Le fait peut avoir été déformé et grossi, — l'Afrique est riche en phénomènes de ce genre, — mais nous n'avons aucune raison sérieuse de le révoquer en doute. Une troisième expédition enfin, qui se place également dans les dernières années du Ier siècle, poussa plus loin encore. Un général romain, Julius Maternus, parfaitement inconnu d'ailleurs, partit de Leptis Magna, traversa le Fezzan et, après une marche de quatre mois, atteignit la région d'Agysimba, probablement l'oasis d'Asben, au Nord-Ouest du lac Tchad.

Ces dernières expéditions n'étaient, à vrai dire, que des raids aventureux, et il ne s'agissait nullement pour Rome d'étendre sa domination dans ces régions; mais, tout au moins, eurent-elles un résultat immédiat et durable, l'établissement du protectorat romain sur l'intérieur de la Tripolitaine. Les oasis de Gharia el Gharbia, Bon Djem, Cidamus (Ghadamès) furent occupées d'une manière permanente. Le Fezzan entra à titre d'allié dans la sphère d'influence romaine, poste d'observation et rempart avancé de la civilisation européenne contre les nomades du désert.

Maîtres de l'hinterland, les Romains purent doter la Tripolitaine d'une organisation défensive complète. L'idée générale qui présida à l'élaboration de ce plan fut la suivante. Les villes de la côte, qui constituaient l'essentiel du territoire romain, représentaient une double richesse, agricole et commerciale. Un système de défense, pour être efficace et pratique, devait tenir compte à la fois de ces deux élémens. Il fallait donc simultanément couvrir la zone agricole du littoral et assurer, dans toute l'étendue du pays, la liberté du commerce des caravanes. Nous allons voir par quels procédés les Romains y réussirent.

La région côtière fut protégée vers l'intérieur par une série d'ouvrages fortifiés. L'exécution n'en fut d'ailleurs pas uniforme, mais étroitement subordonnée à la configuration du terrain. A l'Ouest, entre le Chott el Djérid et la Méditerranée, s'ouvrait une voie d'invasion naturelle, la trouée de Gabès. Le premier souci des Romains a été de fermer ce couloir aux envahisseurs. Le Chott el Djerid, les montagnes du Sud-Tunisien, Djebel Toual et Djebel Tebaga, présentaient deux lignes de défense parallèles : les ingénieurs romains ont su les utiliser habilement l'une et l'autre. Le long du Chott el Djerid, ils disposèrent toute une chaîne de postes, destinés à commander la plaine et à garder les principaux défilés. Des tours d'observation surveillaient le pays à la ronde ; une route reliait ces différens ouvrages et garantissait la sécurité des communications. Nous connaissons, pour le IVe et le Ve siècle, quelques-uns de ces ouvrages défensifs : Turris Tamalleni (l'oasis de Telmin au bord du Chott el Djerid), Ad Templum (oasis de Kebili), Bezereos (Guetad el Outad, au pied du Djebel Tebaga), Timezegeri Turris (Henchir el Baguel), Ausiliumdi (ruines de Sidi Guenaou). Les noms sont déjà significatifs par eux-mêmes ; les découvertes archéologiques, — restes de tours romaines à Turris Tamalleni et Turris Timezegeri, d'un fortin à Bezereos, — nous ont déjà donné et surtout nous donneront dans l'avenir, plus encore.

Au Sud-Ouest de Gabès, le *limes* se repliait à angle droit le long de la côte tripolitaine qu'il allait désormais couvrir jusqu'à la hauteur de Leptis Magna. Le centre de la défense dans cette région était le plateau des Matmata, que les Romains avaient transformé en un véritable camp retranché. Une inscription trouvée en 1893, à Ras el Aïn, près de Foum Tatahouine (Sud Tunisien), mentionne la construction d'un château fort

sur l'ordre de l'empereur Gallien. L'ouvrage, nous apprend-elle encore, était destiné à une cohorte, la VIII[e] Fida, et a été exécuté par les troupes tripolitaines. Une seconde inscription découverte à Ksar Tarcine, sur l'Oued Hallouf, concerne un autre poste fortifié, le centenarius Tibubuci, achevé quelques années plus tard par le gouverneur de la province, Aurelius Quintianus. D'autres restes de fortifications ont été retrouvés sur divers points du massif à Dehibat, Remada, Khanefi, Henchir Remtia, etc.

Tous ces ouvrages se trouvaient sur territoire tunisien. En Tripolitaine, la ligne du *limes* suivait le rebord septentrional du plateau, au Nord du Djebel Nefousa. Elle couvrait donc, outre le littoral proprement dit, toute la plaine de la Djeffara. Le souvenir des anciens postes a survécu partiellement dans les noms de quelques localités modernes : Thramusdusin, Tramzin ; Thamascaltin, Slamat ; Thenteos, Zentan. De nombreux restes de castella, relevés de Nalout à Yffren, sur près de cent cinquante kilomètres, permettent de rétablir à coup sûr le tracé primitif.

A l'Est, le *limes* traversait le massif des Tarhouna en empruntant la vallée de l'Oued Temsiouan, — on en a retrouvé des vestiges notamment à Anessa qui semble être l'ancienne Thenadassa, — et venait aboutir sur la côte à la hauteur de Leptis, défendue par un camp important, les Castra Leptitana. Là se terminait le *limes* tripolitain au sens officiel du mot. Mais à l'Est, le littoral n'était cependant pas resté sans défense ; il y avait des fortifications aux points stratégiques les plus importans, à Base (vers le mouillage de Mersa el Arar), à Macomades Syrtis (Mersa Safran) ; des tours de garde à Turris et à Ad Turrem ; des détachemens militaires à Praetorium et à Praesidium, deux stations dont l'identification est encore incertaine.

La sécurité de la région côtière se trouvait ainsi suffisamment assurée, mais les villes du littoral étaient aussi des cités commerciales, intermédiaires naturels entre le monde méditerranéen et l'intérieur du continent africain. La liberté du commerce des caravanes était pour elles une question de vie et de mort. Les Romains furent donc obligés de faire, d'une manière constante, la police de l'intérieur et d'occuper, sur les routes du Sud, les points de passage et les gîtes d'étapes les plus importans.

Trois grandes routes de caravanes convergeaient vers Leptis, qui jouait dans l'ancienne Tripolitaine le rôle de la moderne Tripoli. La route de l'Ouest passait à l'oasis de Cidamus (Ghadamès); celle du centre, à l'oasis de Gharia el Gharbia; celle de l'Est, à l'oasis de Bon Djem. Rome a installé des garnisons dans ces trois oasis, et les traces qu'elle y a laissées rappellent le souvenir d'un passé que, même au point de vue contemporain, il n'est pas inutile d'évoquer. A Ghadamès, une inscription nous apprend qu'un centurion, avec un détachement de la III[e] Légion Augusta, est venu bâtir un ouvrage fortifié, sous le règne de Sévère Alexandre. A Gharia el Gharbia subsistent les restes d'une construction analogue de même époque; à Bon Djem enfin, une autre forteresse romaine, antérieure de quelques années aux deux précédentes, a été élevée sur l'ordre de Septime Sévère.

La vie africaine est restée identique à elle-même : être maître des oasis et tenir les points d'eau, c'était autrefois, comme aujourd'hui, avoir les nomades à son entière discrétion.

Nous aimerions à connaître les corps de troupes chargés d'assurer la défense de la Tripolitaine. Malheureusement, nous ne possédons encore à cet égard que de trop rares indications. Quelques détachemens de troupes légionnaires, tirés de la III[e] légion de Lambèse et grossis sans doute de contingens auxiliaires indigènes, avaient été portés en avant-gardes, comme nous l'avons vu, dans les oasis du Sud. Au v[e] siècle, un détachement de *Milites Fortenses* occupait le camp de Leptis et un de *Milites Munifices*, les *Castra Madensia*, dons nous ignorons l'emplacement. Pendant les trois premiers siècles, tant que la Tripolitaine fait partie de la province de Numidie, le commandement supérieur est exercé par le légat impérial de la III[e] légion qui est le grand chef militaire de l'Afrique romaine. Après la réorganisation de Dioclétien, le commandement des troupes de Tripolitaine revient au duc de Tripolitaine. Sous ses ordres, les différens secteurs du *limes* relèvent d'officiers spéciaux, les *praepositi*.

En Cyrénaïque, les Romains avaient pris des mesures de défense analogues. Les abords du plateau, vers le désert Libyque, étaient défendus par une ligne de postes et d'ouvrages fortifiés, dont les voyageurs modernes ont, à plusieurs reprises, relevé les vestiges. En arrière, dans les villes, tenaient garni-

son quelques corps de réserve. Au début du VIe siècle, ces corps étaient au nombre de cinq, forts chacun de cent à deux cents hommes. Le duc de Libye commandait en chef et concentrait entre ses mains la défense de toute la Cyrénaïque.

Quelque complet que fût le système de défense tripolitain, quelque bien coordonnés qu'en parussent être les élémens, le but visé n'a jamais été complètement atteint. Aux IIIe et IVe siècles, en dépit des précautions prises et des progrès de la romanisation, Rome eut souvent encore à combattre pour assurer la paix. Septime Sévère détruisit quelques bandes barbares qui terrorisaient la région et rendit la sécurité aux villes maritimes.

Un autre épisode, qui nous est raconté en détail par Ammièn Marcellin, jette un jour singulier sur l'état de la province au IVe siècle. Il s'agit de l'invasion des Austuriens en 364-366. Les Austuriens étaient une peuplade indigène, établie dans la région des Djebels, au Sud de Leptis et d'Oea. C'étaient des pillards incorrigibles, « ne vivant que de rapines et de meurtres, redoutables par la rapidité de leurs dévastations, » et qui apportaient dans leurs déprédations « une furie de bêtes féroces. » En 364, ils dévastent pendant trois jours les environs de Leptis, surprennent dans la campagne un des principaux magistrats de la ville, Silva, avec sa famille, et retournent chez eux chargés de butin.

En 365, en 366, les Austuriens reviennent à la charge « comme des oiseaux de proie qui ont senti le carnage, » coupent les arbres et les vignes, tuent tous les habitans qui n'ont pu fuir assez vite ou trouver un refuge dans les cavernes, et poussent même l'audace jusqu'à assiéger Leptis. Le siège dure huit jours, mais la ville se défend énergiquement, et les barbares sont contraints de se retirer. L'alerte, sans doute, avait été momentanée. Tout au moins suffit-elle à prouver que la pacification de la Tripolitaine a toujours été superficielle et que, même sur la côte, après quatre siècles et demi d'occupation, les pires surprises restaient possibles.

III. — L'EXPLOITATION ÉCONOMIQUE

L'exploitation agricole des pays africains a toujours été étroitement liée à la présence de l'eau. Nulle part cette vérité générale

ne trouve mieux son application qu'en Tripolitaine et en Cyrénaïque. Le problème se pose également dans les deux provinces, mais sous une forme différente pour chacune d'elles. En Tripolitaine, les pluies sont rares, même sur le littoral méditerranéen, et la quantité décroît à mesure que l'on descend vers le Sud. De plus, ces précipitations se répartissent d'une manière fort inégale; elles sont presque exclusivement hivernales. L'été est très sec. En 1902, d'avril à septembre, il n'y a eu que deux jours de pluie, et cette proportion n'a rien d'exceptionnel. Pendant l'hiver, les eaux ruissellent avec violence des Djebels vers la plaine et se fraient, à travers les sables de la Djeffara, un chemin jusqu'à la mer. Entre temps, les oueds restent à sec.

En Cyrénaïque, le danger n'est pas dans la faiblesse des pluies. La région est entourée de trois côtés par la mer, et le plateau constitue pour l'humidité marine une zone de condensation intense. « Le ciel est percé au-dessus de Cyrène, avaient dit les Libyens aux vieux colons de Thera, » et Pindare nous parle des « campagnes libyennes qu'obscurcit un ciel nébuleux. » L'eau ne manque donc pas en Cyrénaïque, mais, en raison de la grande perméabilité du sol, elle ne séjourne pas à la surface. Elle se perd dans les fissures du calcaire pour reparaître, sous forme d'une ligne de sources, au niveau de la plaine.

Insuffisance de pluies en Tripolitaine, infiltration des eaux en Cyrénaïque, le résultat était le même. Ce régime défectueux des eaux ne comportait qu'un remède efficace, ou tout au moins qu'un palliatif sérieux: un système aussi complet que possible d'irrigation. Phéniciens et Carthaginois de Tripolitaine, Grecs de Cyrénaïque avaient déjà beaucoup fait dans ce sens; les Romains reprirent leur œuvre et la complétèrent rationnellement. Des citernes, des réservoirs conservèrent soigneusement pour la saison sèche l'excédent des pluies hivernales; des barrages, des digues furent établis pour retenir l'eau des oueds et en assurer la distribution régulière. Enfin on alla chercher dans le sous-sol le supplément d'eau nécessaire. Les oasis, le lit desséché des torrens recèlent, enfouies à une profondeur souvent considérable, des nappes souterraines et des eaux courantes; de nombreux puits en permirent l'utilisation constante. Des aqueducs, enfin, pourvurent à l'alimentation des grandes villes ou à l'irrigation des régions particulièrement déshéritées.

Les vestiges que ces travaux hydrauliques ont laissés sur

bien des points, nous montrent l'importance et la complexité de l'œuvre réalisée : puits dans les oasis côtières et dans la vallée du Cinyps ; citernes dans la vallée de l'Oued Zemzem ; barrages et digues à la lisière septentrionale du T'ahar, des monts Tarhouna et du plateau de Cyrénaïque; restes d'aqueducs à Leptis et à Cyrène. Des travaux de ce genre exigent pour durer une surveillance incessante et un soin de tous les instans. Les puits se comblent ; les digues se rompent ; les aqueducs s'écroulent. Les Romains ne se sont pas contentés d'édifier ; ils ont su, pendant cinq siècles, conserver intact leur système d'irrigation, en l'entretenant avec cette vigilance méticuleuse qu'ils apportaient en toutes choses.

Grâce à cet ensemble de mesures, l'agriculture put atteindre en Tripolitaine son maximum de rendement, maximum dont on aurait tort d'ailleurs de s'exagérer l'importance. La zone d'exploitation agricole a toujours été strictement limitée par le jeu même des conditions géologiques et climatiques. Le centre, à l'époque romaine, en est la région côtière de l'Ouest, entre Tacape et Leptis Magna, soit un front méditerranéen de 400 kilomètres ; l'extension vers l'intérieur nous est donnée, de la manière la plus indiscutable, par le tracé du *limes* tripolitain. La Méditerranée au Nord, l'escarpement occidental du massif des Matmata à l'Ouest, la bordure septentrionale du Djebel Nefousa et des monts Tarhouna, au Sud et à l'Est, telles en étaient les limites générales ; au total, une superficie d'environ 40 000 kilomètres carrés. Mais, hâtons-nous de le dire, même dans cette zone privilégiée, l'exploitation n'était pas générale. La plaine de la Djeffara est formée de steppes sablonneuses et arides. Les points d'eau sont fort éloignés les uns des autres. La vie agricole y a toujours été très médiocre ; la rareté des ruines romaines nous en donne une preuve décisive.

L'effort de la colonisation a porté presque exclusivement sur les deux bordures : méditerranéenne au Nord, montagneuse au Sud. Les oasis de la côte, Zouagha, Abou Adjila, Zauia, Zenzour, Tripoli, Tadjoura, Khoms (Leptis), Zlitten, Misrata, largement pourvues de puits, savamment irriguées par un système complexe de rigoles, devinrent, sous l'Empire, plus prospères encore que par le passé. Les cultures potagères s'y mêlaient aux dattiers, aux citronniers, aux orangers et surtout aux oliviers. Pline mentionne particulièrement les oliviers de Tacape. La

ville d'Oea envoyait chaque année à Rome une quantité considérable d'huile destinée aux largesses impériales. C'était une gracieuseté que les habitans avaient faite pour la première fois à leur compatriote Septime Sevère. Mais cette prestation volontaire n'avait pas tardé à dégénérer en contribution obligatoire, très lourde pour le pays, dont les intéressés n'obtinrent la suppression qu'au commencement du IVe siècle, sous Constantin.

La vigne enfin était cultivée dans les oasis de la côte, notamment à Tacape où elle donnait double récolte, à Oea et à Leptis, dont les crus jouissaient d'une honnête réputation. L'étendue de cette zone d'oasis est d'ailleurs très restreinte; l'oasis de Zlitten, une des plus grandes, mesure en longueur une vingtaine de kilomètres; celle de Tadjoura, une quinzaine; celle de Zauia, six ou sept; celle de Zouagha enfin, trois, sur un kilomètre de largeur.

Une seconde bande cultivable jalonne le rebord septentrional de la région montagneuse, au point précis où les oueds descendent du plateau pour s'étaler en plaine. C'était la région du *limes* Tripolitain, une des plus fertiles de la Tripolitaine ancienne. Elle est marquée aujourd'hui encore par une succession de bourgades : Ouezzan, Nalout, Djado, Zentan, Yffren, qui ont remplacé, pour la plupart, les vieilles stations romaines. Cette zone était très longue, trois cent cinquante kilomètres de la frontière tunisienne au territoire de Leptis, mais en revanche, elle était très étroite, une quinzaine de kilomètres en moyenne. Elle se déroulait ainsi sous forme d'un véritable ruban de cultures où alternaient les champs d'orge et les plantations d'oliviers.

En dehors de cette région côtière, comprise tout entière à l'intérieur du *limes*, les terres cultivables ne se présentaient plus que sous une forme sporadique. Le T'ahar au Sud, les deux plateaux des Tarhouna et d'Orfella, à l'Est, sont d'une manière générale des régions de sables et de pierres dont les Romains eux-mêmes n'ont jamais rien pu tirer, mais il restait les longs sillons des oueds, dont le sol marneux, était, au prix d'une irrigation régulière, susceptible d'une production agricole appréciable.

C'est, en effet, dans ces vallées que s'est concentrée exclusivement la vie agricole des hauts plateaux. Les vallées de

l'Oued Sassou, de l'Oued Aougeran, de l'Oued Mimoun, de l'Oued Beni Oullid, abondent en ruines romaines, témoins d'une prospérité économique depuis longtemps disparue. Tout le long de l'oued Soff-ed-Djinn, à Ghassar-Ometela, à Daffar Tremta, à Tininaye, à Argouz, se voient des restes de fermes particulières, de tombeaux, de temples. Plus au Sud encore, dans la vallée de l'Oued Zemzem, se dressent les ruines de Ghirza, les plus belles de toute la Tripolitaine. La ville était autrefois un centre agricole important; on y cultivait les céréales, la vigne, les arbres fruitiers. Les scènes de moisson, de vendange, de cueillette représentées sur les bas-reliefs de ses mausolées, ne sauraient permettre aucun doute à cet égard. Mais, répétons-le, cette exploitation agricole était limitée aux vallées des oueds et à leur voisinage immédiat; sur le plateau lui-même, les Romains n'ont laissé aucune trace sérieuse de leur passage.

L'agriculture n'était pas tout en Tripolitaine. Il y avait une autre source de richesses, à laquelle Phéniciens et Carthaginois s'étaient autrefois montrés particulièrement sensibles, le commerce. Or de tout temps, la région tripolitaine a tenu dans le développement commercial de l'Afrique du Nord une place fort importante. C'est le point où la Méditerranée pénètre le plus profondément au sein des terres, où le cœur du continent africain est le plus immédiatement accessible. Les villes de la côte, Leptis, Oea, Sabrata devinrent les débouchés naturels de l'intérieur, les ports d'embarquement désignés pour les produits de l'Afrique centrale, l'ivoire, les plumes d'autruche, la poudre d'or, et une marchandise particulièrement précieuse dans l'antiquité, les esclaves. Les oasis, gîtes d'étapes sur la route des caravanes, durent également aux progrès du commerce leur importance et leur prospérité.

Dans la mise en valeur du monde ancien par Rome, les routes ont joué partout un rôle capital. Du Rhin à l'Euphrate, du Danube au désert, c'est grâce à elles que la vie commerciale a pris un essor nouveau et que la civilisation gréco-latine a pu atteindre les confins les plus lointains de l'Empire. Mais, si l'idée a partout été la même, l'exécution s'est faite sous une forme très variable. Les Romains, — et là était une de leurs grandes forces, — ne se sont jamais piqués d'esprit systématique. Les conditions naturelles et les besoins économiques variaient selon les provinces; le réseau routier ne pouvait être conçu d'une

manière uniforme et les faits prouvent qu'il ne l'a pas été. En Tripolitaine et en Cyrénaïque, le territoire provincial se réduisait essentiellement à une bande côtière, étroitement enserrée entre la Méditerranée et le désert. Il ne pouvait donc y être question de grandes voies de pénétration vers le Sud, comme on en trouvait en Égypte, en Numidie, même au Maroc. Il s'agissait avant tout de relier directement les deux réseaux routiers d'Égypte et d'Afrique et d'établir entre les villes une communication moins précaire que ne l'étaient, dans cette dangereuse région des Syrtes, les relations maritimes.

Une grande voie romaine fut construite parallèlement au rivage ; elle en suivait généralement les contours, et ne s'en éloignait guère, au maximum, que d'une dizaine de kilomètres. Un document topographique de premier ordre, l'Itinéraire d'Antonin, nous a conservé le tracé de la route, les noms des localités desservies et l'indication des distances qui les séparaient. De Tacape, l'actuelle Gabès, la route gagnait successivement Fulgurita (Zarat), Gighti (Henchir Sidi Salem bou Ghrara), Ponte Zita (El Kantara), Villa Magna, Praesidium (El Biban), toutes stations situées, remarquons-le en passant, sur le territoire de notre Tunisie moderne. Puis elle franchissait la frontière actuelle de la Tripolitaine, l'Oued el Mokta, passait à Pisida (Bouika), Sabrata (Sabra), Oea (Tripoli), Magradi (vers l'Oued Remel), Leptis Magna (Lebda, près de Khoms), Sugolin (oasis de Zlitten), Tubactis (Cap Misrata), Macomades Syrtis (Mersa Safran), Iscina (Medinat es Soultan), ad Palmam (Chorfa), Tugulus (Ksar el Atech), Arae Philaenorum, les autels des Philènes (Mouktar). Ici, on entrait en Cyrénaïque dont la route suivait le littoral par Attici (près du Mont Chaorfan), Chaminos (Geminos), Berenice (Benghazi), Tauchira (Tokra), Ptolémaïs (Tolmeta), puis, après un crochet vers l'intérieur où elle desservait Semeros (Kainopolis) et Cyrène, la voie romaine regagnait le rivage qu'elle devait dès lors longer jusqu'à la frontière d'Égypte : Darnis (Derna), Antipyrgos (Tobruk) Mecira (Bokchyris), Gereatis (Kasr Djedid), Catabathmon (Kasr Ladjedabiah) sur le golfe de Solum, en étaient les stations principales. Une voie secondaire reliait directement Mecira à Catabathmon par l'intérieur. Catabathmon était la dernière localité importante de Cyrénaïque ; au delà commençait immédiatement le

territoire égyptien. La longueur totale de la route côtière était de 1 240 milles, soit 1 836 kilomètres.

Une seconde route est celle dont nous avons déjà signalé l'existence le long du *limes* Tripolitain. Elle se détachait de la grande artère du littoral à Tacape, s'engageait dans l'intérieur parallèlement aux chotts el Djerid et el Fedjedj, contournait vers l'Ouest le massif des Matmata, suivait le rebord septentrional du Djebel Nefousa pour rejoindre Leptis Magna par la vallée de l'Oued Temsiouan. La valeur de cette route était surtout stratégique et militaire; il s'agissait de relier entre elles les garnisons de la frontière, mais elle avait aussi une grande importance économique pour cette zone de peuplement considérable et de colonisation intense, qu'était, nous l'avons vu plus haut, la région du *limes* Tripolitain.

L'œuvre de romanisation s'est présentée dans des conditions absolument différentes en Tripolitaine et en Cyrénaïque. En Cyrénaïque, le problème se posait sous la même forme et avec la même ampleur que dans l'Orient hellénique tout entier : population, culture, langue, mœurs, tout était grec. Rome s'y trouvait en face d'une civilisation très ancienne et très raffinée. Elle a pu exercer une action administrative intense, agir sur les coutumes par la législation, perfectionner l'outillage économique du pays, elle n'a jamais pu le transformer à son image, comme elle l'a fait en Gaule, en Espagne, en Afrique même. Disons le mot : elle n'a jamais pu le romaniser. La langue latine y est toujours restée une étrangère.

En Tripolitaine, la situation était tout autre. Les villes phéniciennes ou puniques, îlots perdus dans un monde de nomades, livrées à leurs propres forces depuis la ruine de la métropole carthaginoise, offraient à l'influence romaine un terrain beaucoup plus favorable. Aussi, est-ce sur ce point que les Romains ont fait porter leur principal effort.

La romanisation en Tripolitaine, comme dans l'ensemble de l'Afrique du Nord, s'est manifestée essentiellement sous un triple aspect : développement des villes, diffusion de la langue latine, multiplication des travaux publics. Nous avons déjà eu l'occasion de noter le rôle décisif qu'avait joué l'élément urbain dans la romanisation du Maroc. Ce rôle est plus brillant encore en Tripolitaine, où les villes et leur banlieue immédiate constituaient les seuls centres de population sédentaire. Aussi le

gouvernement impérial s'est-il attaché de toutes ses forces à développer ces foyers naturels de civilisation et d'influence latine. A l'époque de la conquête, la Tripolitaine comprenait déjà un certain nombre de villes riches et prospères : Tacape, Gighti et les trois cités de la vieille confédération Libyco-Phénicienne, Sabrata, Oea, Leptis Magna. Ces villes reçurent une organisation à la romaine. Les plus importantes, celles dont on pouvait attendre la puissance de rayonnement la plus intense, furent élevées au rang de colonies romaines : telle Leptis, le centre politique et économique du pays, qui devint colonie sous le règne de Trajan, telles encore Tacape, Sabrata, Oea. Quelques années plus tard, Septime Sevère naissait à Leptis; devenu empereur, il allait conférer à sa ville natale un privilège nouveau et précieux entre tous aux yeux des provinciaux, le droit italique. D'autres villes s'arrêtèrent à un échelon inférieur, celui de municipes, Gighti et Ponte Zita, sur la côte tunisienne, par exemple.

La langue courante de la Tripolitaine, depuis plus de cinq siècles, était le phénicien de Carthage, le punique. Dès la conquête romaine, le latin devient la langue de l'administration; on le parle à l'armée; on l'enseigne dans les écoles; les soldats du *limes* le répandent autour d'eux; les marchands le propagent à travers les oasis et jusqu'aux confins du désert. Le punique, traité en idiome inférieur et systématiquement combattu, n'en oppose pas moins une résistance très vive. Au v[e] siècle, les évêques ne pouvaient s'en passer pour exercer leur ministère. Saint Augustin cite le cas de l'un d'eux qui, faute de le connaître, dut s'adresser à ses ouailles par interprète. Au vi[e] siècle encore, les indigènes ne parlent pas d'autre langue. En Tripolitaine même, deux faits précis attestent sa longue survivance. La sœur de l'empereur Septime Sévère, originaire elle aussi de Leptis, était venue voir son frère à Rome; mais elle savait si mal le latin que l'Empereur en eut honte et qu'il se hâta de la renvoyer en Afrique. Peu à peu chassé des villes, le punique se réfugia dans les campagnes; trois siècles plus tard, au moment même où disparaît la domination romaine, les Garamantes du Fezzan le parlent encore. Le latin n'a jamais pu déraciner entièrement le punique, comme il avait fait disparaître le celtique en Gaule ou l'ibère en Espagne. Sa victoire, en Tripolitaine, n'a jamais été ni générale, ni complète.

Les Romains enfin multiplièrent dans les deux provinces les travaux d'utilité publique ou de simple embellissement. Les restes encore debout aujourd'hui nous en donnent l'éclatant témoignage; à Leptis, des Thermes, un palais que devait quatre siècles plus tard faire réparer Justinien; à Oea, un arc de triomphe élevé par Marc-Aurèle; à Sabrata, un amphithéâtre; à Bérénice, un mur d'enceinte renforcé de tours quadrangulaire; à Ptolémaïs, un amphithéâtre, deux théâtres, un palais; à Apollonie, le port de Cyrène, une basilique et deux églises chrétiennes. A Cyrène enfin, la ville au glorieux passé, des temples, deux théâtres, un amphithéâtre, un portique; de nombreuses colonnes, des statues, des bas-reliefs, des inscriptions accumulées pêle-mêle sur le sol, attendent encore l'archéologue qui fera revivre leur histoire.

Les résultats généraux de l'œuvre romaine en Tripolitaine ont été limités, mais cependant réels; au contraire, malgré le caractère bienfaisant et les efforts constans du gouvernement impérial, l'histoire économique de la Cyrénaïque sous l'Empire n'est qu'une longue décadence. L'agriculture devient de moins en moins rémunératrice; le commerce se ralentit; la prospérité générale décline. Au IVe siècle, l'évêque Synésius, cyrénéen de naissance, ne cesse de se lamenter sur la triste situation de son pays : « Cyrène, nous dit-il, si célèbre autrefois, la ville que les anciens sages se plaisaient à vanter, n'est plus qu'un morne désert et qu'une grande ruine. » Si triste que soit l'agonie de la brillante cité, il serait injuste toutefois d'en rendre responsable la domination romaine. Les causes en remontent infiniment plus loin. Rome a trouvé en Cyrénaïque un pays de vieille civilisation dont six siècles d'exploitation intensive avaient déjà épuisé les ressources. La création d'Alexandrie au IIIe siècle, son essor commercial rapide et prodigieux, avaient porté à Cyrène un coup terrible dont la vieille colonie des Battiades ne devait jamais se relever.

Une autre cause d'appauvrissement pour la Cyrénaïque, et non la moindre, fut la disparition graduelle du fameux silphium. Nous pouvons suivre à la trace, pour ainsi dire, son recul continu vers le Sud. Au Ve et au IVe siècle avant Jésus-Christ, Hérodote, Scylax, Théophraste signalent sa présence dans la région côtière; au IIIe siècle, il n'en est plus question dans cette zone, mais il abonde encore sur le plateau de Barca. Au

début de l'Empire, il commence à devenir très rare. Cent ans plus tard, la trouvaille d'un pied de silphium est un événement sensationnel : « De notre temps, dit Pline, on n'a pu en découvrir qu'un seul pied qui a été envoyé à l'empereur Néron. » Au IIe siècle, le silphium a complètement disparu de la Cyrénaïque; le tropique du Cancer marque la limite qu'il ne franchit plus vers le Nord. Le fait est incontestable; les causes ne le sont pas moins : exploitation intense et maladroite, développement graduel des pâturages, difficultés croissantes de la récolte à mesure qu'il faut descendre plus loin vers le Sud; mise en coupe réglée du trafic par les nomades de l'intérieur qui pillent les caravanes ou leur imposent des droits de passage onéreux.

Ajoutons encore les tremblemens de terre qui étaient, au témoignage de Synesius, un des fléaux les plus redoutables de la région et une calamité, malheureusement trop familière à l'Afrique du Nord, les invasions périodiques de sauterelles. Celle de l'année 125 avant Jésus-Christ resta célèbre entre toutes; elle fut suivie d'une épidémie qui enleva nombre d'habitans et décima cruellement le bétail.

Le désastre devait se renouveler fréquemment sous l'Empire. Il fallut prendre de véritables mesures de salut public : « En Cyrénaïque, raconte Pline, la loi oblige de faire la guerre aux sauterelles trois fois par an, en écrasant d'abord les œufs, puis, les petites, puis les grandes. Celui qui y manque est puni de la peine des déserteurs. »

La Cyrénaïque enfin souffrait d'un dernier mal, dont Rome, malgré toute son énergie et son génie pacificateur, ne put jamais la guérir, les dissensions intestines. Dans cette contrée de dimensions restreintes et depuis longtemps surpeuplée, les Romains n'ont jamais représenté qu'un état-major peu nombreux de fonctionnaires et de soldats. Grecs et Juifs, qui constituent le fond de la population, restent en présence avec leurs aspirations divergentes et leurs haines séculaires. Pendant toute la durée de l'Empire, c'est entre eux une lutte sourde, une hostilité de tous les instans. Le feu couve constamment et la moindre étincelle suffit à déchaîner sur la province d'épouvantables cataclysmes. Une première fois, Auguste, à la demande de la colonie juive, intervient comme médiateur. En 70, la prise de Jérusalem par Titus provoqua un grave mouvement révolutionnaire; les basses classes, particulièrement fanatiques et ignorantes, se

soulevèrent en masse. Un certain Jonathan, qui se prétendait le Messie, réussit quelque temps à tenir la campagne, mais ses bandes indisciplinées ne purent tenir devant les troupes régulières du gouverneur. Jonathan, traqué sans pitié, fut fait prisonnier et mis à mort.

La révolte renaît plus grave encore à la fin du règne de Trajan. L'Empereur était alors retenu au fond de l'Orient par la campagne contre les Parthes. Les Juifs, saisissant l'occasion favorable, se soulevèrent à Cyrène, en Égypte, à Chypre. L'insurrection prit un caractère particulièrement atroce en Cyrénaïque : « Les Juifs de ce pays, nous dit l'historien Dion Cassius, ayant mis à leur tête un certain Andréas, égorgèrent les Romains et les Grecs, mangèrent leur chair, se ceignirent de leurs entrailles, se frottèrent de leur sang et se couvrirent de leur peau. Ils en scièrent plusieurs de haut en bas par le milieu du corps, en exposèrent d'autres aux bêtes et en contraignirent d'autres encore à se battre comme des gladiateurs; ils en firent ainsi périr jusqu'à deux cent vingt mille. » Maîtres de la province, ils marchèrent ensuite vers l'Égypte pour y donner la main à leurs coreligionnaires. Mais leurs succès s'arrêtèrent là.

Trajan envoya contre eux deux de ses meilleurs généraux, Marcius Turbo, le préfet d'Égypte, et Lusius Quietus, un des héros des guerres daciques, un Africain ardent et impitoyable. Les Juifs furent exterminés et la révolte noyée dans le sang. L'ordre était rétabli, mais le pays était appauvri et dépeuplé. Hadrien, lorsqu'il le visita quelques années plus tard, fut vivement frappé du désolant spectacle qu'il avait sous les yeux. Il établit quelques colonies et répara de son mieux les désastres antérieurs. Une monnaie l'appelle « le sauveur de la Libye. » Mais, si bien intentionné que fût l'Empereur, toutes ces mesures restaient insuffisantes. La Cyrénaïque était depuis longtemps en décadence; la grande insurrection juive acheva de la ruiner, et d'une manière définitive.

***

La première occupation italienne de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque se présente à nous avec deux traits essentiels. Elle s'est maintenue dans des limites restreintes; elle s'est opérée

avec une facilité exceptionnelle et dans des conditions spécialement favorables, — deux points qui méritent particulièrement de retenir notre attention.

Parler du million de kilomètres carrés que couvre la Tripolitaine et qu'auraient autrefois colonisés les Romains, c'est méconnaître singulièrement la vérité historique et faire briller devant nos imaginations modernes le plus décevant des mirages. En Tripolitaine, Rome n'a systématiquement exploité que la région occidentale, entre la côte et le *limes* Tripolitain. Nulle part, dans le bassin méditerranéen, la zone de la domination romaine n'a éte aussi étroite; trois cents kilomètres, au Nord de l'Italie et de la péninsule des Balkans, quatre cents en Tunisie, deux cent cinquante en Palestine et en Maurétanie, une centaine en Tripolitaine occidentale, quelques kilomètres à peine le long de la Grande Syrte. La région Syrtique de l'Est, les plateaux et les steppes de l'hinterland, réserve faite pour les vallées des oueds, les oasis du Sud — Djalo, Audjila, Sella, Djofra, le Fezzan, Ghat, — n'appartenaient que de nom à la sphère d'influence romaine; seule l'oasis de Ghadamès présente des traces d'occupation effective et encore ne s'agit-il là que d'un simple poste militaire.

Les villes de la côte, Leptis Magna, Oea, Sabrata, ont toujours constitué le noyau de la province. Les raisons de cet état de choses sont d'ordre géographique, — rareté et médiocrité des terrains exploitables, immensité des espaces désertiques et improductifs, insuffisance des pluies, — par conséquent essentiellement permanentes. Elles s'étaient imposées aux premiers venus dans ces régions, les Phéniciens et les Carthaginois; elles ont de même limité l'action colonisatrice de leurs successeurs, les Romains. Une fois de plus, dans l'histoire de l'humanité, les mêmes causes ont produit les mêmes effets.

La situation était analogue en Cyrénaïque. Sans doute, le plateau de Barca est beaucoup plus fertile que la Tripolitaine; sans doute, il est susceptible d'un développement économique très supérieur, mais lui aussi, ne représente dans l'ensemble de la Cyrénaïque, qu'une terre d'exception. Les dimensions en sont peu considérables; une centaine de kilomètres du Nord au Sud, cent quatre-vingts environ, de l'Est à l'Ouest, au total, une vingtaine de mille kilomètres carrés. Au Sud, commencent immédiatement les roches dénudées et les sables du désert

libyque, dont les lointaines oasis de Djalo, d'Audjila, de Koufra viennent seules interrompre la morne monotonie. Les Romains s'en sont tenus à l'occupation du plateau ; ils n'ont jamais pris pied dans les oasis du Sud. Peut-être une cinquantaine de mille kilomètres carrés en Tripolitaine, y compris les vallées du T'ahar, une vingtaine en Cyrénaïque, moins de cent mille pour les deux provinces (le dixième à peine de la superficie totale), tel est le chiffre auquel on peut estimer à peu près l'ensemble du territoire réellement exploité. On a donc le droit de conclure que cette zone a toujours été fort restreinte.

Second fait. La première occupation italienne s'est faite dans des conditions exceptionnellement favorables. Tout d'abord, la prise de possession n'a présenté aucune difficulté sérieuse. A vrai dire, il n'y a même pas eu conquête. En Tripolitaine, les Romains sont intervenus à la demande même des habitans de Leptis ; en Cyrénaïque, le dernier roi leur a légué son royaume. Les populations côtières qu'ils trouvaient devant eux, traditionnellement vouées à l'agriculture et au commerce, habituées au luxe amollissant des vieilles civilisations, étaient essentiellement pacifiques. La question religieuse ne se posait pas sous la forme brutale et avec le caractère d'âpreté qu'elle revêt de nos jours. L'Européen pouvait être un étranger ; il n'était pas l'infidèle, ce qui, en Afrique, veut dire trop souvent l'ennemi.

Ni les Libyphéniciens du littoral tripolitain, ni les Grecs de Cyrénaïque, n'ont opposé de résistance systématique à l'établissement de la domination romaine. Enfin, l'état prospère du pays réduisait à son minimum l'effort de colonisation nécessaire. Les Phéniciens, les Carthaginois en Tripolitaine, les Grecs en Cyrénaïque avaient depuis de longs siècles mis le sol en valeur. La question fondamentale de l'irrigation avait été scientifiquement étudiée et, sur bien des points, résolue; il s'agissait donc, on ne saurait trop le répéter, de régions exploitées d'une manière intensive et déjà en plein rendement.

Des deux traits fondamentaux qui caractérisent l'œuvre italienne d'autrefois, le premier est de tous les temps, car les conditions géographiques ne changent guère. L'exploitation de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque se présentera toujours sous une forme nécessairement restreinte et étroitement limitée. Mais la prise de possession et la mise en valeur s'annoncent, dès

maintenant, comme beaucoup plus difficiles et plus aléatoires qu'elles ne l'ont été dans le passé. Plus de sollicitations, plus d'appels émanant des habitans eux-mêmes, mais une résistance énergique et passionnée. Plus de populations énervées par le bien-être ou résignées à l'inévitable, par souci de leurs intérêts matériels ; mais des tribus farouches, belliqueuses, soutenues par le fanatisme religieux. Enfin un pays absolument neuf ou redevenu tel, livré à l'abandon depuis plus de douze cents ans, où la vie agricole et l'activité maritime sont également à recréer, où en un mot l'œuvre de la civilisation antique est à reprendre tout entière.

L'entreprise est donc beaucoup plus délicate pour les conquérans modernes de la Tripolitaine qu'elle ne l'a été pour les Romains d'autrefois, mais, si leur tâche apparaît comme plus ardue, ils ont au moins sur leurs prédécesseurs, un avantage immense, l'expérience du passé. A chaque pas, les Italiens rencontreront sur la terre d'Afrique la trace de leurs glorieux ancêtres; ils sauront y trouver aussi, n'en doutons pas, plus d'un enseignement précieux et d'une leçon profitable.

Léon Homo.

ESSAIS ET NOTICES

LES COMMENCEMENS D'UN POÈTE (1)

On connaît l'amusante suscription que Victor Hugo avait griffonnée à la page liminaire d'un des cahiers contenant les premiers essais de sa précoce jeunesse : « Les bêtises que je faisais avant ma naissance. » Mais Hugo avait vingt ans quand parut son premier volume de vers J'ai entre les mains le recueil, non destiné au public, des « bêtises » d'un poète dont la « naissance » officielle eut lieu, — chose peut-être unique dans toute la littérature, — à quarante-huit ans. Je voudrais essayer de dire tout l'intérêt que me paraissent offrir ces *Vers de jeunesse* d'Auguste Angellier.

C'est en 1896, à quarante-huit ans, je le répète, qu'Angellier publia son premier livre de vers : *A l'amie perdue*. Les cent soixante-dix-huit sonnets qui composent l'ouvrage avaient été écrits en quelques semaines, en 1893 : le poète hésita près de trois ans à les publier. Il n'était jusqu'alors connu d'un public d'ailleurs assez clairsemé, — pour ne rien dire de deux livrets un peu scolaires, — que par deux opuscules, une *Étude sur la Chanson de Roland* et une *Étude sur Henri Regnault*, et surtout par une très belle, encore qu'un peu longue, *Étude sur la vie et les œuvres de Robert Burns*. Il avait, presque de tout temps, écrit des vers, sauf pourtant pendant la longue période où il préparait et rédigeait son *Burns :* entre ces années 1881 et 1893, il s'était volontairement interdit la poésie, ou, plus exactement encore, il ne s'était permis que quelques rares pièces de circonstance. Mais, de 1867 à 1881, il avait composé un certain nombre de vers : la plupart ont

(1) Auguste Angellier, *Vers de jeunesse*, 1 vol. in-16. Lille. Imprimerie L. Danel. — Le volume n'est pas mis dans le commerce. Les quarante et une pièces qui le composent sont disposées dans l'ordre chronologique.

paru dans des journaux locaux, *la Saison*, de Boulogne-sur-Mer, ou *la France du Nord*; d'autres étaient restés inédits. Angellier se proposait de les recueillir en un volume à tirage très restreint, qu'il voulait offrir aux seuls amis de sa jeunesse. Un fidèle ami du poète, le docteur Louis Ovion, a réalisé son vœu. Rarement publication posthume aura jeté plus vive lumière sur les origines et la formation d'un grand talent.

Et d'abord, Angellier a fait comme tous les poètes, ou, pour mieux dire, comme tous les écrivains : il a commencé par imiter, ou, tout au moins, par se souvenir.

Ou bien je franchissais le portail tourmenté
D'un poème effrayant comme une cathédrale
Où, sur le cœur humain, le vers dur, attristé,
Tombe comme un cercueil qu'on pose sur la dalle.

Certes, les deux derniers vers sont beaux, et l'image est originale. Mais ne font-il pas invinciblement chanter dans notre mémoire l'adorable strophe de Sully Prudhomme :

Parfois un vers, complice intime, vient rouvrir
Quelque plaie où le feu désire qu'on l'attise;
Parfois un mot, le nom de ce qui fait souffrir,
Tombe comme une larme, à la place précise
Où le cœur méconnu l'attendait pour guérir?...

Voici, dans une même strophe, deux réminiscences de Musset :

Souvenir ! Souvenir ! frère de l'Espérance,
Avec ta blonde sœur *le seul bien ici-bas*,
Le seul bien qui soit pur *de l'amère souffrance*,
Qui nous reste fidèle et ne nous trompe pas !

Le poète, sans s'en douter peut-être, a reproduit ici un hémistiche de *l'Espoir en Dieu :*

L'amour même, l'amour, *le seul bien d'ici-bas*,

et un autre de *la Nuit de mai :*

Ah ! je t'ai consolé *d'une amère souffrance!*

Mais de toutes les influences poétiques qu'Angellier a pu subir, la plus décisive et la plus constante me semble bien avoir été celle de Victor Hugo. A une amie qui partait pour l'Italie, il envoie un volume

du poète des *Orientales*, — peut-être les *Contemplations*, — avec ces vers très significatifs :

Emportez, en partant, ce livre où ma pensée,
Selon les jours heureux ou les jours de malheur,
Joyeux, a retrouvé quelque joie effacée,
Ou triste, quelque ancienne et profonde douleur.

Lisez-le, c'est un grand et sublime poète
Qui sait du cœur humain tout comprendre et sentir,
Et qui, pour acquérir la gloire, qu'on n'achète
Qu'à force de douleurs, a dû beaucoup souffrir.

J'ai marqué du crayon maint frais et doux passage
Qui parle du printemps, des enfans ou des fleurs;
Maint triste et sombre aussi, car sur plus d'une page
Vous y pourrez revoir la trace de mes pleurs.

Et il va sans dire que cette admiration se traduit par des imitations ou des réminiscences. Par exemple, ces vers d'une fort belle pièce intitulée *Placidum mare :*

Que vous font les troubles du monde?
La mer vous donne sa profonde,
Son immense sérénité,

ne sont-ils pas comme un écho, lointain peut-être, discret et subtil, reconnaissable pourtant, de ces vers de Hugo, dans la célèbre pièce des *Voix intérieures*, *A l'Arc de triomphe :*

Nul ne sait, question profonde,
Ce que perdrait le bruit du monde,
Le jour où Paris se tairait?

Mais si l'influence de Victor Hugo sur l'auteur de *l'Amie perdue* ne se manifestait que par quelques réminiscences, il n'y aurait guère lieu d'y insister. Or, parmi des différences qui sautent aux yeux, c'est bien, chez les deux poètes, la même abondance verbale, la même largeur de souffle, le même goût des développemens copieux, drus, parfois même un peu redondans, la même façon de frapper et de lancer le vers, ample, sonore, robuste, puissamment impérieuse. Reprenons la pièce que nous venons de citer : elle est datée de 1871. Le poète s'adresse aux pêcheurs dont il envie le sort :

Si la tempête éclate ardente,
Si vous êtes dans la tourmente,

Mieux vaut lutter contre les flots
Que prendre les hommes pour cibles;
Mieux valent vos dangers terribles
Que nos crimes, ô matelots.

Que si vous y périssez même,
Eh bien! je vous envie et j'aime,
Avoir un bateau pour cercueil,
Pour tueur le vent redoutable,
Pour mon oreiller d'or le sable,
Et l'Océan pour mon linceul,

Plutôt que tomber dans la boue,
Dans un chemin où, sur ma joue,
Les canons pesans passeront,
D'avoir pour meurtrier un frère,
D'avoir la fange pour suaire,
Et de la honte sur le front.

C'est le mouvement même de quelques-unes des plus belles pièces de Hugo. Lisons encore la pièce, qui date de la même époque, *A l'empereur d'Allemagne :* ce n'est pas le jugement d'un historien, c'est la vengeresse imprécation d'un poète :

Assis dans son fauteuil, le vieil empereur veille;
Depuis longtemps déjà il ne peut plus dormir :
Il sent que le remords, qui jamais ne sommeille,
Est un dur compagnon qu'on ne peut assoupir.

Il murmure tout bas des paroles rapides,
Les coudes sur la table et le front dans les mains,
Dans ces mains de vieillard que creusent moins de rides
Qu'elles n'ont fait creuser de sépulcres humains...

. . . .

Malheur! il veut roidir son corps tremblant qui bouge:
Il est environné par un brouillard sanglant.
Il demeure hagard. Tout ce qu'il voit est rouge;
Que de sang! que de sang! O vieux roi, que de sang!

Le tapis de table est rouge, rouges ces pages,
Rouge le grand fauteuil qui lui sert à prier;
La lampe a la clarté des rouges soirs d'orages,
Et c'est du sang qu'il voit dans son large encrier.

Qu'est-ce qui donc a teint en grenat ces tentures?
Qu'est-ce qui donc a teint en pourpre ces lambris?
— C'est le sang s'écoulant, à flots, par les blessures
De deux peuples entiers, qui les a cramoisis...

. . . .

— C'est l'implacable flot qui pendant cette guerre
S'est écoulé des corps de tant de malheureux.
S'ils dorment aujourd'hui si blêmes dans la terre,
C'est que ce qu'ils avaient de sang est sous tes yeux.

Du sang! du sang partout! C'est désormais ta vie.
Tu désirais la pourpre, et tu l'as maintenant.
Ta mémoire, après toi, demeurera rougie :
De ton ambition Dieu fait ton châtiment.

Une marque qu'aucun diadème ne cache
Restera sur ton cœur et sur ton front pâli (1) :
La mer y passerait sans emporter la tache,
L'histoire y passera sans apporter l'oubli.

Ces vers pourraient figurer avec honneur dans *les Châtimens* ou dans *l'Année terrible*. Et j'en dirais autant d'une très belle pièce que je voudrais pouvoir citer tout au long, et qui, intitulée *le Pensionnat de Neuilly*, relate l'un des plus tristes épisodes de la Commune :

Elles s'en allaient deux à deux,
Toutes joyeuses, de l'église...
. . . .
On sentait, comme dans les fleurs,
Un parfum d'âmes entr'ouvertes;
O printemps, dans ces jeunes cœurs
L'espoir ouvrait ses feuilles vertes...

La mitraille des soldats de Versailles éclate et hache littéralement « le frais pensionnat. »

En voyant épars dans le sang
Ces doux corps dont pas un ne bouge,
On aurait dit des fleurs dormant
Sur un manteau de velours rouge.

Une autre pièce, datée de 1868, a obtenu, en 1872, au concours de l'Académie des jeux floraux de Toulouse, un souci d'argent. Elle est intitulée *Dans les Champs*, et elle a pour épigraphe quelques vers des *Contemplations*. Elle débute ainsi :

C'était un jour d'été, je revenais le soir;
L'ombre faisait trembler le sommet des collines,
Les oiseaux s'endormaient dans les buissons d'épines,
Et les troupeaux lassés allaient à l'abreuvoir.

(1) Encore une fin de vers de Victor Hugo :

Puisque j'ai dans tes mains posé *mon front pâli*...
(*Chants du Crépuscule*, XXI.)

Les deux vers que j'ai soulignés, le dernier surtout, me semblent de toute beauté. On ne saurait traduire en moins de mots, et en des mots plus parlans, une fine, une originale notation pittoresque. On ne saurait, en un seul vers mieux rythmé, plus sobrement évocateur, mieux enfermer tout un large tableau rustique. Comme la démarche lente, harassée des bœufs qui rentrent du labour est bien rendue par ce grand vers alangui où l'on entend véritablement leur pas feutré, hésitant et lourd! Je n'ose dire que c'est là du Victor Hugo, car tous les vrais poètes ont de ces vers-là, directs, forts et simples, qui font lever devant nos yeux toute une longue suite d'images familières; mais n'est-il pas vrai que ces deux vers sont exactement de la même famille que ceux de la *Tristesse d'Olympio*, par exemple :

> Les grands chars gémissans qui reviennent le soir,

ou que ces autres encore :

> Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
> Dont le groupe décroît derrière le coteau ?

Mais on peut être de la même famille sans subir l'influence l'un de l'autre; et d'ailleurs, subir une influence n'est pas nécessairement manquer d'originalité. Ce sont les médiocres qui ne subissent pas d'influence : leur personnalité étant inexistante, ils n'ont pas à en prendre conscience, à la dégager des élémens étrangers qui en arrêtent et, parfois, risquent d'en étouffer le développement. Or, c'est précisément à quoi servent les grandes œuvres que l'on aime, que l'on admire et que l'on imite pour tâcher de rivaliser avec elles : elles nous révèlent à nous-mêmes notre idéal intérieur, notre tempérament, le fond même de notre nature; nous nous reconnaissons, nous nous aimons en elles, et quand nous nous inspirons d'elles, c'est de nous-mêmes encore que nous nous inspirons. Sous leur impulsion, nous essayons de réaliser nos secrètes virtualités. Il est fort possible que, si Angellier n'avait pas lu, relu et su par cœur du Victor Hugo, il n'aurait pas été tout ce qu'il a été; mais ce n'est pas Hugo qui l'a fait poète ; et aussi bien, bénie soit l'influence de Victor Hugo, si c'est cette influence qui lui a fait trouver des vers comme ceux-ci :

> Le lis au doux et blanc pétale
> *Vierge encore des frelons dorés,*

ou comme ceux-ci encore :

C'en est donc fait ! La guerre horrible est de retour,
Non pas celle des camps, — celle du carrefour...
Pas celle que la Nuit couvre de sa splendeur,
Où les étoiles d'or pleurent comme des frères
Les pauvres morts épars, — celle des réverbères,
Du lourd brouillard sanglant qui monte d'un charnier,
Et que l'ouragan même hésite à dissiper,

ou comme ceux-ci enfin :

Mais un soir, je m'en vins lentement, *quand la lune*
Fauche l'azur du ciel de sa faucille d'or
Et fait tomber d'en haut sur la peine commune
Sa moisson de sommeil et d'oubli, doux trésor.

Quelle étonnante image et quelle admirable strophe ! La pièce d'où elle est extraite est dédiée à Tennyson. Si ce dernier, en les lisant, n'a pas été jaloux de ces vers, s'il n'a pas senti au cœur ce petit coup que connaissent bien tous les amoureux de la vraie poésie, s'il ne s'est pas dit : « Celui-là est digne de figurer dans la phalange sacrée, » j'en serais infiniment surpris, et un peu scandalisé. Et que d'autres vers encore, pleins, forts, sonores, et comme gorgés de sève, on pourrait cueillir dans ces poésies de jeunesse !

... Ces sinistres faucheuses
Qui rasent par rangs drus les lourds seigles humains...

Les pesans régimens, tout enivrés de gloire
Et cadençant leur pas sur un chant de victoire,
Passent avec des fleurs au bout de leurs fusils...

Il consume sa vie au brasier de son rêve...

Si je tiens mon honneur comme un diamant dur
Qu'aucun désir n'a pu briser sur son enclume...

Je ne veux pas mourir avant d'avoir été...

Le vent léger du soir s'endort sous la feuillée
Encor tout parfumé par le baiser des fleurs...

Quand la nuit bleue épand le sommeil de ses urnes...

La fine poudre d'or qui tombe quand le soir
Vide le sablier du jour...

Mais je ne voudrais pas laisser croire que le poète de *l'Amie perdue* ne vaut, — comme les poètes de troisième ou quatrième ordre, — que par de beaux vers isolés; il a le souffle, il a le mouvement, il a la continuité de l'élan poétique. Entre autres développemens rythmiques dignes d'attention, et qui pouvaient faire pressentir telle ou telle page

des futurs recueils *Dans la lumière antique*, je choisis celui-ci, que j'emprunte à un fort beau poème composé, en 1881, en l'honneur de l'inventeur boulonnais Frédéric Sauvage :

Qu'il existe, au delà du noir trépas, un juge
Grand et doux, qui, sachant que *l'homme est un roseau*
Qui croît au bord du mal ainsi qu'au bord de l'eau,
Pèse avec des poids d'or le mérite et le vice
Avec des poids de fer, afin que sa justice
Du côté du pardon incline le fléau;
Ou bien que, de la vie *ainsi que d'un radeau*
Nous tombions naufragés dans l'insondable gouffre
Où va s'engloutissant tout ce qui vit et souffre,
Dissous, anéantis, ne laissant après nous
Que quelques souvenirs semblables aux remous
Qui marquent un instant l'endroit où l'on s'enfonce,
Quel que soit le secret inconnu, la réponse
A l'énigme du sphinx assis sur un tombeau...

Dans un article d'ensemble sur Auguste Angellier, plus tard, quand on aura exhumé de ses carnets de voyage, de ses essais manuscrits, de ses notes intimes, de ses lettres, tout ce qui mérite d'en être sauvé, il y aura lieu, sans doute, d'étudier de plus près ces *Vers de jeunesse*, d'en indiquer, avec les rares qualités, les menus défauts, d'en extraire aussi quelques indications sur l'évolution morale et littéraire du poète. Aujourd'hui, mon dessein, plus modeste, est tout simplement de glaner, dans un recueil destiné à de rares lecteurs, quelques fleurs de poésie sur lesquelles le grand public a bien quelques droits, lui aussi. Mais il y a une question, évidemment insoluble, curieuse pourtant, et que je ne saurais m'abstenir de soulever en terminant.

Qu'il y ait eu chez Angellier non seulement une âme, un tempérament, mais encore un talent de vrai poète, c'est ce que ce recueil juvénile suffit amplement à démontrer. Supposons qu'il s'en fût tenu là, et qu'à trente-trois ans il eût cessé d'écrire des vers. On aurait pu lui appliquer les deux vers involontaires et si souvent cités de son compatriote Sainte-Beuve :

Il existe en un mot chez la plupart des hommes
Un poète mort jeune à qui l'homme survit;

et comme pour quelques-uns de ses contemporains, M. Anatole France, M. Paul Bourget, M. Jules Lemaître, on aurait pu se demander pourquoi il avait renoncé à la poésie, et ce qui, de sa poésie, avait passé dans sa prose. Mais ici le tempérament poétique a été le plus fort, et,

après une quinzaine d'années de labeur critique et de simple prose, on a vu reparaître le poète plus mûr, mieux muni, plus riche d'expérience, de réflexion, de culture et de talent : il a pu donner coup sur coup, en quinze ans, sept recueils de vers, et il s'apprêtait à en publier deux ou trois autres quand il est mort. Il est devenu le poète de *l'Amie perdue*, des *Chrysanthèmes*, de *Decenter mori*, de *la Tristesse de l'Aurore*, de *Luctus matris*, de *Niobé*. Il a pris rang non seulement parmi ceux qui sont l'ordinaire butin des auteurs d'*Anthologies*, mais encore parmi ceux que les historiens de la littérature accueillent et retiennent. Pour ne rien dire ici des poètes encore vivans, croit-on que l'avenir, l'impartial avenir placera Angellier très loin de Sully Prudhomme et de Verlaine? Et même, — c'est la question que posent ses *Vers de jeunesse*, — n'aurait-il pas pu, s'il l'avait voulu, monter plus haut encore? On songe par contraste à Victor Hugo s'écriant à seize ans : « Je veux être Chateaubriand, ou rien, » à sa volonté si fermement arrêtée, à la continuité persévérante et obstinée de son ambition et de son effort. Si Angellier avait eu une ambition et une volonté analogues, si, jusqu'à quarante-cinq ans, il avait donné au labeur poétique tout son temps et tous ses loisirs, au lieu de s'y « divertir » en passant, à ses heures, n'aurait-il pas laissé une œuvre plus imposante, plus complète et plus parfaite que celle qu'il nous a léguée? Ou bien, tout est-il bien ainsi, et, les poètes comme les livres ayant leur destinée, sa poésie a-t-elle bénéficié d'une production un peu tardive, et a-t-elle gagné, en spontanéité et en ferveur d'émotion, à ne pas avoir été soumise trop tôt à une impérieuse discipline, à avoir même été contenue, refoulée, recueillie dans le cœur du poète, comme un subtil parfum dans un vase précieux. La question est peut-être oiseuse, et, en tout cas, insoluble, puisque nous ne connaîtrons jamais le mystère de la production littéraire. Inférieure ou non à son talent, l'œuvre d'Angellier existe, elle s'est imposée au public et à la critique, et c'est cela seul qui importe. Il n'est aucun de ses lecteurs qui ne souscrive à ce qu'il disait un jour de lui-même :

Je ne partirai pas sans laisser quelques gerbes;
Et lorsque l'avenir vannera mes épis,
Peut-être mettra-t-il près des chants plus superbes
Mon hommage modique aux vieux murs assoupis.

Que l'ombre du poète soit satisfaite ! Les historiens de l'avenir ne l'oublieront pas.

VICTOR GIRAUD.

REVUE DRAMATIQUE



ODÉON : *Le Bourgeois aux champs*, comédie en trois actes de M. Brieux. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Madame*, comédie en trois actes de MM. Abel Hermant et Alfred Savoir. — NOUVEL-AMBIGU : *L'Épervier*, comédie en trois actes de M. Francis de Croisset. — COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise de *Georgette Lemeunier*, comédie en quatre actes de M. Maurice Donnay.

Le citadin qui se veut faire campagnard a de tout temps prêté à rire. Un beau jour, et généralement sur la fin de ses jours, il se découvre une âme en harmonie avec la nature, rêve des prés et des rivières, et la seule idée d'un arbre qui ne serait pas planté dans l'asphalte des boulevards le fait pâmer d'attendrissement. Il se représente, sous des couleurs idylliques, la paix des champs et les mœurs innocentes de ceux qui y vivent dans la simplicité, loin de l'atmosphère deux fois empestée des villes. La philosophie vient à propos corroborer ses poétiques aspirations, et lui enseigne que l'homme n'a été créé ni pour écrire des livres, ni pour jouer à la Bourse, ni pour se livrer à des travaux de statistique, toutes occupations artificielles, mais pour recueillir les fruits du sol fécondé par le geste auguste et millénaire du semeur. Donc, il émigre, troque son appartement pour une villa, sa redingote pour une blouse et, pendant les premiers temps, goûte, au changement de ses habitudes, une joie sans mélange. C'est trop beau, cela ne dure pas. Bientôt il sent monter autour de lui une sourde hostilité : celle des choses qui ne se livrent qu'à leurs familiers, celle des gens qui se révoltent contre les intrus. Et notre campagnard d'hier, déjà désabusé, se rend compte qu'il a été moins victime des autres que dupe de lui-même. Ce qu'il prenait pour le goût de la campagne, c'était le dégoût de la ville, à laquelle il n'avait rien à reprocher que d'y avoir toujours vécu; et c'était donc le dégoût de lui-

même. Son ennui a seul paré d'attraits imaginaires un décor dont l'unique mérite était que sa vie ne s'y était pas encore encadrée. Il comprend, mais un peu tard, que partout les hommes sont les mêmes, et que l'habit n'y fait rien. Donc, il reprend le chemin de la ville, mais il y rentre avec une illusion de moins, et c'est ce que son expérience lui a coûté. Car nous tous qui menons, à travers mille complications, une existence absurde et surchauffée, nous nous promettons qu'un jour viendra où nous pourrons tout quitter et nous en aller, dans une retraite dont le charme principal sera d'être une retraite, jouir d'un repos bien gagné. Nous savons, à part nous, et à n'en pas douter, que ce jour ne viendra jamais, et que nous ne nous reposerons pas avant le grand repos. Mais il nous plaît de nous créer cette chimère, dont nous nous abusons nous-mêmes et qui nous amuse.

Sur ce thème, Victorien Sardou avait jadis écrit *Nos bons Villageois*, une de ses plus jolies comédies, datant de ces « années soixante » qui furent la belle époque pour la comédie de mœurs moderne, illustrée par l'incomparable trio : Dumas, Augier, Sardou. Le titre était ironique, cela s'entend, et toute la comédie, légère, moqueuse, agréablement superficielle, était quelque chose comme une vengeance de Parisien. Puis Flaubert y apporta son amertume, son insistance puissante et son âpreté. Il créa ces deux types de sottise bourgeoise : Bouvard et Pécuchet. De l'horticulture ces imbéciles passent à l'agriculture, de l'agriculture à l'arboriculture, et toujours avec un même succès. Les plantes périssent, les racines pourrissent, et les graines refusent de pousser. Et ce sont elles qui ont tort, car nos deux nigauds se sont conformés scrupuleusement aux prescriptions du manuel Roret, qui ne peuvent se tromper, puisqu'elles sont imprimées. Ils importent dans la campagne étonnée tout un matériel nouveau, « un scarificateur Guillaume, un extirpateur Valcourt, un semoir anglais, et la grande araire de Mathieu de Dombasle; mais le charretier la dénigre : « Apprends à t'en servir. — Eh bien, montrez-moi ! » Il essayait de montrer, se trompait, et les paysans ricanaient. » Bouvard est homme de progrès, et cela se voit de reste. Il invente des boissons hygiéniques. « Il fabriqua de la bière avec des feuilles de petit-chêne, et la donna aux moissonneurs en guise de cidre. Des maux d'entrailles se déclarèrent. Les enfans pleuraient, les femmes geignaient, les hommes étaient furieux. Ils menaçaient tous de partir, et Bouvard leur céda. » Cependant l'incendie ravage leurs meules et des catastrophes sans nombre éclatent, toutes provenant d'une même cause : la sottise immense de ces deux crétins. Flaubert était unique pour prendre

plaisir à accumuler sur une même tête, — deux têtes sous un même bonnet, — tant d'incidens grotesques ou sinistres. C'est l'essence même de l'œuvre et ce qui, à la longue, en rend la lecture si désobligeante. La bêtise a en soi une vertu communicative. A lire *Bouvard et Pécuchet*, on se sent peu à peu devenir Bouvard et prendre l'âme de Pécuchet. On pose le livre avec inquiétude... Cette donnée, de l'homme des villes livré en proie aux hommes des champs, est celle que M. Brieux vient de reprendre et que d'autres reprendront après lui. Elle lui a inspiré une comédie pleine de verve, de bonhomie, de familiarité, qui a plu à force de bon sens et de belle humeur.

M. Cocatrix est un bourgeois ridicule, dont le premier ridicule est de s'appeler Cocatrix, vocable qui fait songer à « cocasse » et qui est deux fois plaisant par la racine et par la désinence. Il est ridicule, mais il n'est pas méchant, et c'est par là qu'il se distingue du grand bourgeois dont M. Émile Fabre nous faisait peur le mois dernier. Toujours est-il que le théâtre n'est pas tendre pour les bourgeois, en cette année 1914. Le ridicule de M. Cocatrix, — qui pourtant fut avocat et doit donc savoir ce que parler veut dire, — consiste à prendre au pied de la lettre toutes les théories, tous les systèmes, tous les bonimens que les raisonneurs, les réformateurs, les politiciens, les utopistes, les publicistes et autres vendeurs d'orviétan mettent en circulation, et qu'il se charge, lui, de mettre en pratique. Il a le respect de la chose imprimée : c'est là sa marque et son idiosyncrasie. D'autres se retirent à la campagne, parce qu'ils croient aimer la campagne. Chez M. Cocatrix les velléités champêtres elles-mêmes sont le résultat de ses lectures. Il a lu des brochures éloquentes et des traités documentés sur le « retour à la terre. » Donc il y retourne, lui qui n'y était jamais allé. C'est un homme qui lit trop, ou qui croit trop à ce qu'il a lu, ou qui a le tort de lire sans avoir appris. Donc il a acheté un château, avec des terres autour, et il va s'y livrer à la culture. Bien entendu, c'est dans les livres qu'il a puisé ses talens de futur agriculteur : ce n'est pas dans son expérience. Il a compulsé tout ce qu'on a écrit sur la matière : les applications de la chimie, de la mécanique, et de plusieurs autres sciences à l'agriculture n'ont plus de secrets pour lui. D'ailleurs trop homme de science pour méconnaître les avantages de la méthode expérimentale, il a poussé la conscience jusqu'à faire des essais sur son balcon. Voilà un homme préparé à son nouveau métier; or, comme le théâtre, l'agriculture est l'art des préparations : la routine des campagnes va recevoir un rude choc.

M. Cocatrix est humanitaire. Fils de bourgeois qui a hérité de ses

bourgeois de parens une aisance bourgeoise et s'en achète un château, il est contre la distinction des classes, contre l'héritage, et même contre la propriété. C'est pourquoi, ayant besoin d'un mécanicien, il choisit, entre plusieurs candidats, celui qui a fait de la prison, le jeune Victor. Il ne le prend pas à son service, à titre de domestique ou même d'employé : il le traitera comme un camarade ou comme un frère. Et telle est la vraie solution de la question sociale. S'il s'installe à la campagne, c'est pour éclairer les paysans sur leur sort, les faire réfléchir sur la misère de leur condition et les promouvoir à la dignité de paysans consciens. Un honnête braconnier étant venu lui apporter, en guise d'hommage, deux pièces de gibier qui ne lui ont coûté que le collet pour les prendre, il saisit cette occasion pour dégoiser, sur le thème oratoire des souffrances du peuple, une tirade dont le vieux chenapan se gausse en sa malice avertie.

Au surplus, d'être révolutionnaire, humanitaire, égalitaire, cela n'empêche pas d'être vaniteux. Ce qui attire M. Cocatrix au château de Grand-Pré, outre toutes les raisons que nous avons énumérées ci-dessus, c'est le secret attrait qu'a eu de tout temps pour un bourgeois la perspective de devenir châtelain. Tout bourgeois qui vit sur ses terres se métamorphose à l'instant en gentilhomme fermier. C'est ce qu'on appelait autrefois la savonnette à vilain. On a des voisins de campagne qui sont d'authentiques hobereaux. On devient l'égal de M. le comte. Et c'est l'égalité par en haut, compensant l'égalité par en bas. M. le comte est venu rendre visite à M. Cocatrix ; il offre de lui acheter ses terres ; il ne doute pas qu'un jour ne vienne où M. Cocatrix sera obligé de faire par force l'opération qu'il pourrait faire maintenant de bon gré. Il est un peu sceptique, ce M. le comte ; il est un peu hautain, un peu dédaigneux, et il le fait sentir ; mais c'est justement à cela qu'on reconnaît qu'il est gentilhomme. M. Cocatrix, comme jadis M. Jourdain, est extraordinairement flatté par les familiarités que prend avec lui son noble voisin. Il s'empresse de le retenir à déjeuner. Le comte a un fils, M. Cocatrix a une fille : à la campagne, une idylle a tôt fait de s'ébaucher ; et on a beau être démocrate, quand on est bourgeois, c'est une raison de plus pour avoir un gendre titré.

Ce premier acte a eu pour objet de poser le caractère du bourgeois. Maintenant nous pouvons le voir « aux champs » et nous savons d'avance comment il s'y comportera, ce qui est bien agréable pour le spectateur toujours fier d'avoir prévu ce qui arriverait et de ne s'être pas trompé dans ses prévisions. Le domaine de Grand-Pré est charmant : il y a des pelouses, un étang, de vieux arbres ; mais il y a

aussi les paysans et ils gâtent le paysage. M. Cocatrix est venu à eux les mains pleines de vérités et il les a ouvertes toutes grandes. Il leur apporte le progrès, la science, l'hygiène, l'évangile des campagnes modernes. Et il s'étonne d'être lapidé! O candeur! Jusqu'ici, sur les terres de Grand-Pré, on a toujours battu le blé à la force des bras, ce qui est fatigant, long et coûteux : voici la batteuse mécanique, économie de temps et d'argent, et surtout invention américaine. Les paysans font en sorte de casser, en le déballant, cet engin qui ne leur dit rien qui vaille. A Grand-Pré, c'est comme partout : on boit de l'alcool et on en boit ferme. Aussi la boisson hygiénique composée par M. Cocatrix avec de la coca et de l'acide formique, n'aura-t-elle pas plus de succès parmi les travailleurs de la terre que n'en avait eu la mixture imaginée par Bouvard. Et, à Grand-Pré, on a, de temps immémorial, l'habitude de se débarbouiller avec l'eau de la mare, — quand on se débarbouille. M[me] Cocatrix, auxiliaire dévouée des idées de réforme de son mari, prétend que désormais tout le monde à la ferme se lave à l'eau bouillie. J'en passe, et des plus saugrenues, et des plus scientifiques. En récompense de tant de bienfaits, les paysans de M. Cocatrix lui volent ses prunes, lui braconnent son gibier et s'amusent énormément à des farces sournoises, comme d'asperger de purin la robe de la dame. Si encore ces bons villageois tenaient à leur routine, parce qu'ils tiennent à leurs traditions, à leur passé, et si leur résistance n'était qu'attachement pour la terre! Mais ils n'aiment plus la terre. Ils n'ont qu'une envie, c'est de quitter leur village. La ville les attire. Ils veulent être, l'un employé de chemin de fer, un autre postier, et tous bourgeois. Et l'acte s'achève sur une vision d'exode universel. En route pour Paris!

M. Cocatrix n'a pas gagné la paix des champs, et il a perdu la paix de son foyer. Ce sont, entre lui et sa femme, jadis si unis, des querelles sans cesse renaissantes, et qui renaissent de chacun de leurs déboires réciproques. La plus malheureuse est encore leur fille, la pauvre Fernande. Ils lui ont mis en tête qu'elle épouserait le fils du comte, Raoul. Docile à leurs suggestions, elle a feint d'aimer la campagne, afin de conquérir ces nobles terriens. Mais le comte est un vieux finaud qui a éventé la ruse : dans une conversation avec la jeune fille, il n'a pas de peine à lui faire avouer que ses goûts champêtres ne sont qu'un semblant, une feinte pour attraper le jeune Raoul, un attrape-vicomte. Démasquée et confuse, la pauvrette s'enfuit en pleurant. La scène est adroitement menée, mais qu'elle est cruelle! Notons que ce type de hobereau, devenu paysan à vivre avec les paysans et qui a pris

leur rudesse et leur roublardise, est le mieux venu, le plus vrai, peut-être le seul complètement vrai dans cette pièce où les silhouettes ont souvent l'allure caricaturale.

Pour un Parisien, la campagne est à peu près supportable en été, et elle a même un certain charme à l'automne où la variété des coloris dont se teinte le feuillage est une fête pour les yeux. Mais l'hiver! On grelotte dans ces pièces humides où les fenêtres ne joignent pas, où les cheminées fument, mais se refusent obstinément à chauffer. Une scène amusante est celle où toute la famille Cocatrix, vêtue de peaux de bêtes, se groupe autour de l'âtre. Dans ces longues journées oisives qui se continuent par d'interminables soirées inoccupées, l'ennui grandit, les caractères s'aigrissent, toutes les folies deviennent possibles. C'en est une que le mariage du mécanicien Victor avec la jeune Cocatrix. Avoir rêvé d'être comtesse et devenir la femme d'un chauffeur qui a fait de la prison! Ah! que M. Brieux est dur à cette infortunée qui n'en peut mais! Apparemment il a voulu dire que nos fautes ne seraient que demi-mal, si nous étions seuls à en souffrir. Mais elles retombent sur des innocens! Les dames Cocatrix, mère et fille, paient pour les sottises de M. Cocatrix. Lui, au surplus, tirera son épingle du jeu. Il s'est fait une raison, et, au lieu de servir les paysans, il a compris que mieux valait s'en servir. Il est candidat à la députation. Il promet un tramway, deux tramways, et des exemptions de service militaire. Il sera élu. Tel est le rôle du bourgeois aux champs : les bons villageois l'emploient à faire leurs courses dans les ministères.

Certes, la pièce de M. Brieux aurait eu plus de portée, si, au lieu de faire de M. Cocatrix un fantoche, il nous avait présenté en lui un véritable philanthrope, un apôtre du progrès, un illuminé de l'amélioration sociale. Nous aurions vu chacun de ses efforts incriminé, chacune de ses intentions généreuses interprétée à faux par l'inintelligence, la bassesse et l'envie. Plus il y aurait eu de sincérité et de noblesse dans sa propagande, et plus l'échec en eût été démonstratif. Mais c'eût été une autre pièce avec je ne sais quoi d'ibsénien. M. Brieux n'a pas songé à l'écrire et je crois qu'il a eu raison. Il a voulu faire une pièce gaie et encore gaie, d'une gaieté saine, d'une jovialité robuste, assaisonnée au sel de campagne, qui était le sel de circonstance ; il y a réussi : il a amusé, ce qui est encore une manière d'instruire.

M. Vilbert a mis dans le personnage de Cocatrix cette même drôlerie facile qu'il apporte dans tous ses rôles. M. Denis d'Inès a dessiné une très pittoresque silhouette de vieux braconnier.

C'était jadis l'usage que l'homme de lettres vécût dans une maison riche où il avait le logement, la nourriture et même l'habillement. Cela offrait des avantages, dont le premier était que, n'ayant pas à attendre de son travail son pain quotidien, l'écrivain pouvait, comme on dit aujourd'hui, « faire de l'art » avec désintéressement. Il était, moins que nous ne le sommes, dépendant des servitudes professionnelles. La Fontaine pouvait, tout à son aise, passer une journée à suivre l'enterrement d'une fourmi. Et La Bruyère pouvait abandonner à son libraire ses droits d'auteur sur les *Caractères*, afin que la petite Michallet eût une dot. Je crois bien que de ces deux anecdotes ni l'une ni l'autre n'est authentique ; mais cela n'a pas d'importance, et elles montrent très bien que l'écrivain d'alors avait du loisir et n'était pas condamné aux travaux forcés de la copie. Les mœurs ont changé. Nous voulons que l'homme de lettres soit d'abord un homme, qu'il vive de son travail et en fasse vivre les siens, qu'il ait un intérieur, un foyer, une maison où il soit chez lui. A cette moderne conception de son rang dans la société, il a gagné en dignité ce qu'il perdait en facilité et douceur de vivre. Aussi lorsqu'un écrivain d'aujourd'hui reçoit dans une maison amie une hospitalité à la manière d'autrefois, je ne dis pas que cela choque, mais cela se remarque. C'est une situation exceptionnelle, qui devient par là même matière à comédie. Et c'est le sujet de *Madame*.

Mme Dupré d'Imauville est une très honnête femme, mariée à un riche industriel de province, et qui ne songe nullement à goûter aux plaisirs coupables; mais elle voudrait quitter la province, venir à Paris et y avoir un salon, désir tout à fait honorable. Pour avoir un salon, il faut avoir un grand homme, un salon n'étant qu'une réunion d'admiratrices autour d'un grand homme: telles les amies de Chateaubriand aux réunions de l'Abbaye. La difficulté est de trouver un grand homme en disponibilité ou en herbe. Le hasard amène, chez Mme Dupré d'Imauville, le professeur de littérature de Mlle Chouquette. Ce professeur vient de publier dans une Revue un de ces articles qui passeraient totalement inaperçus, si quelqu'un ne prenait la peine de les signaler à l'admiration d'une petite coterie. Mme Dupré d'Imauville va être pour cet universitaire qui s'ignore l'organisatrice du succès. Elle lui fabrique un pseudonyme, Pierre Veretz, dont elle claironne les syllabes aux quatre coins du monde des lettres. Enfin elle peut venir à Paris, et ouvrir ce salon de ses rêves où Pierre sera guindé en homme de génie!

Au second acte, et après quelques années écoulées, Pierre Veretz

est installé chez les Dupré d'Imauville, qui n'y sont plus chez eux, mais chez lui. Madame surveille son travail, le conseille, le dirige, traite avec les éditeurs et les directeurs de théâtre, assiste aux répétitions de ses pièces. Elle est l'Égérie et s'acquitte de son rôle en conscience. Est-elle autre chose, quelque chose de plus intime et de plus tendre? Non, elle n'est vraiment pour Veretz qu'une amie. Mais on s'est souvent demandé si entre une femme et un homme une amitié pouvait exister où il ne se mêlât pas un grain d'amour. Madame a trop fait pour son grand homme, elle lui a donné trop de son esprit, pour ne pas y avoir ajouté, peut-être à son insu, un peu de son cœur : c'est la maternité amoureuse. La vérité de la situation éclate à propos d'une petite actrice, Mlle Germer, dont Madame est jalouse. Placé entre sa bienfaitrice et cette aimable personne, Pierre Veretz n'hésite pas : il lâche les Dupré d'Imauville. Jusqu'ici nous avions été un peu incertains sur le caractère du personnage. Il semblait assister à son aventure eu témoin étonné plutôt qu'en acteur. Il était comme absent de sa propre destinée. Acceptait-il, subissait-il cette affection tyrannique et cette quasi-domesticité? Mais à la façon dont il quitte la maison, nous ne conservons plus aucun doute : c'est un pleutre. Grand homme si l'on veut, mais pleutre certainement. Nous trouvons même qu'il exagère.

Au troisième acte, Pierre Veretz revient, et Madame s'apprête à fêter le retour de l'enfant prodigue. Il retrouvera toutes choses comme il les a laissées, ses plumes, ses manies et le dévouement toujours prêt de Madame. Hélas ! il est revenu, mais c'est pour annoncer qu'il épouse la petite actrice. Alors les événemens se précipitent, et ils s'accumulent. Madame s'évanouit. Explication orageuse entre le mari et le grand homme. Intervention de Chouquette, que sais-je encore? D'ailleurs tout ce bruit, tout ce mouvement, toute cette agitation ne mène à rien... Pièce superficielle, qui n'est ni bien ni mal faite, mais trop peu faite, et dont la simplicité excessive déconcerte.

Mlle Jeanne Granier a mis dans le rôle de Madame toute sa finesse, et parfois son émotion de comédienne accomplie. M. Huguenet a dessiné d'un trait sûr un personnage de mari sympathique et point ridicule. Quant à M. Signoret, qui a bredouillé de façon à peu près inintelligible le rôle de Pierre Veretz, il a été franchement détestable.

L'Épervier de M. Francis de Croisset est une pièce brillante et mouvementée, romanesque, sentimentale, dramatique, violente, pas-

sionnée, pleine de péripéties, fertile en reviremens, abondante en coups de théâtre, et où on ne s'ennuie pas une minute. Elle nous transporte dans le monde cosmopolite, qui n'offre aucune garantie aux familles, mais qui est très recommandé aux dramaturges, car l'aventure s'y épanouit comme dans une terre d'élection. C'est à Rome que René de Thierrache, jeune diplomate français, a rencontré le comte de Dasetta, hongrois, et sa femme, Marina, qui est Slave. Il a joué avec le mari et il a perdu. Il a flirté avec la femme, et à ce jeu-là aussi il a perdu, car il est devenu éperdument amoureux de la belle étrangère. Il abandonne une jeune fille, Jeannine, à laquelle tout le monde et lui-même le fiançait, pour se consacrer exclusivement à sa coupable et dangereuse passion. Nous sommes très inquiets, parce que le couple Dasetta-Marina est en effet très inquiétant. La femme est trop richement parée, le mari est trop heureux au jeu; ils semblent d'ailleurs fort amoureux l'un de l'autre. Le jeune René de Thierrache nous a tout l'air d'un bon jeune homme. Que va-t-il faire dans cette galère? Nous pressentons des orages et du drame.

L'orage éclate au second acte où le drame est lancé à toute allure. René est devenu l'amant de la comtesse et celle-ci tendrement le supplie de ne plus jouer. Pourquoi? Une conversation entre Dasetta et sa femme va nous l'expliquer, en précisant ce que déjà nous soupçonnions véhémentement. Marina déclare à son mari qu'elle ne veut plus faire l'affreux métier auquel jusque-là elle s'est prêtée. Mais lui, très justement, lui rétorque qu'il n'y a pas à choisir, et que dans l'état où sont leurs finances et avec le train qu'ils mènent, le jeu et ses ressources sont une nécessité. Se peut-il d'ailleurs qu'elle lui reproche ce « moyen d'existence? » C'est par amour pour elle, et pour subvenir à ses besoins de jouissance, qu'il s'est mis à tricher. Du reste, à l'époque où nous sommes, tricher n'a rien du tout qui déshonore. Les temps héroïques sont passés; les hasards du jeu remplacent les hasards de la guerre : c'est encore une façon de vivre dangereusement. Chaque société a les chevaliers qu'elle mérite : les nôtres sont des chevaliers d'industrie. Nous voilà renseignés : Dasetta est Hongrois, Marina est Slave, — et cela fait deux grecs. Ils ont dupé un Français ; nous les voyons, sous nos yeux, plumer un Américain : toutes les nationalités y passeront. Mais René, lui aussi, les a vus ; il a vu le couple dans l'exercice de ses fonctions ; il a vu Marina dans son rôle de tricheuse. Être un bon jeune homme, avoir tout sacrifié à l'amour d'une femme et s'apercevoir que cette femme est la complice d'un escroc, quel coup de massue! Resté seul avec Marina,

René lui exprime son dégoût, sans aucun ménagement. Elle s'humilie, implore son pardon, jure qu'elle ne le fera plus. Sur ces entrefaites, revient Dasetta. Le drame rebondit. C'est ici la scène décisive, la scène à trois qui était la scène à faire et que M. de Croisset a très bien faite. Sommée de choisir entre son mari et son amant, Marina choisit son amant, c'est-à-dire la vertu... C'est cet acte qui a fait le succès de la pièce. C'est l'acte empoignant, je veux dire l'acte à poigne, où l'auteur prend son public à la gorge, comme s'y prennent les acteurs, tout à fait réussi dans ce genre violent aujourd'hui à la mode et qui est la plus récente invention du théâtre moderne.

Au troisième acte, ce nigaud de René s'occupe à faire divorcer Marina pour l'épouser. Sa chance veut que Dasetta reparaisse, malheureux, humilié, décavé, minable et corrigé. Il a continué de jouer, mais comme il ne trichait plus, il a perdu. Émue par la détresse de son mari, Marina, qui l'aime toujours, quitte pour lui son benêt d'amant. Le couple, après ces quelques mois de séparation, se rejoint et n'en sera que plus étroitement uni. Si vous le rencontrez dans quelque salon où l'on joue, je vous dirai, comme l'avertisseur dans les cérémonies élégantes : « Prenez garde à vos porte-monnaie ! »

Dans une pièce de théâtre telle que *l'Épervier*, nous pouvons apprécier le mérite qui est proprement « de théâtre » et louer l'agencement des ressorts et l'ingéniosité des combinaisons. Après cela, que vaut l'étude de mœurs ? Pour en décider, il faudrait avoir des relations dans un monde où beaucoup d'entre nous ne fréquentent pas. Que vaut l'étude psychologique ? L'amour conjugal fait du comte de Dasetta une fripouille ; l'adultère fait presque de Marina une honnête femme : c'est le monde moral renversé. Ou plutôt c'est une psychologie de théâtre qu'il convient de juger uniquement sur ses effets de théâtre.

M. Jean Coquelin, dans le rôle de l'Américain, a été la joie de la soirée. M. Brulé est élégant et insolent à souhait dans le rôle de Dasetta. Et Mlle Dorziat a trouvé à plusieurs reprises des accens émouvans.

Du Vaudeville, où elle avait été jouée au mois de décembre 1898, *Georgette Lemeunier* vient de passer à la Comédie-Française. La pièce a été légèrement remaniée : quelques incidens ont été modifiés au quatrième acte ; surtout le dialogue a été revu et M. Maurice Donnay en a supprimé certains traits qui ne porteraient plus. La date de 1898 est à noter : on était en pleine Affaire. Une sorte de folie s'était emparée des esprits, et on voyait soudain les personnes les plus calmes se

livrer à des manifestations violentes qui n'étaient pas du tout dans leur caractère. C'est ce que M. Donnay avait traduit par une scène fort amusante où un vieux général, agacé par le sourire silencieux d'un jeune homme inoffensif, s'irrite, se congestionne, éclate contre son interlocuteur muet, et le traite d'imbécile. La salle, à l'époque, avait tout de suite saisi l'allusion. On pouvait se demander comment se comporterait le public d'aujourd'hui. Il s'est amusé, comme celui d'hier, mais pas de la même manière; il est maintenant, et par bonheur, à cent mille lieues de l'Affaire : il n'a vu dans la scène fameuse du second acte, — inspirée, si je me souviens bien, par une anecdote réelle, — qu'une des mille et une incartades du colonel Ramollot, promu au grade de général.

Jadis on avait fait surtout attention aux broderies; cette fois, c'est la pièce elle-même qui a émergé. M. Donnay a dit lui-même de sa pièce : « *Georgette Lemeunier* est la pièce la plus morale que je connaisse: c'est de la psychologie conjugale. » Le fait est que l'héroïne est une très honnête femme, — disons plus : une honnête femme, — que son rôle est à peu près toute la pièce et que, lorsqu'elle n'est pas en scène, l'intérêt languit. Elle aime ardemment son Lemeunier qu'elle a épousé pauvre, inconnu, et avec qui elle a traversé allégrement ce que le langage commun appelle les années difficiles. Mais le langage commun se trompe : les années difficiles, ce sont celles où le mari devient célèbre et le ménage presque riche. Il y a une griserie du succès, de tous les genres de succès, et les plus vertueux n'y résistent guère. C'est ce dont Georgette est en train de faire la triste expérience. Lemeunier est tombé dans les filets d'une Mme Sourette, dont le mari fait des affaires, qui ne sont pas des affaires très propres, et qui lui sert de rabatteuse. Cette Mme Sourette est très belle, très élégante, et Lemeunier en est à ses débuts dans la grande vie : c'est dire qu'il est complètement affolé.

Au premier acte, nous sommes témoins des inquiétudes de Georgette, nerveuse, fiévreuse, attendant le retour de son mari qui est allé passer la soirée à l'Opéra dans la loge des Sourette. Au second acte, une erreur de bijoutier lui fournit la preuve, sinon de l'adultère qui n'a pas été consommé, du moins de la passion coupable de son mari. Et elle ose cette démarche d'honnête femme qui n'a pas froid aux yeux : rapporter elle-même à sa rivale le bijou qui s'est trompé d'adresse. Seulement, après cela, elle se réfugie chez sa mère et elle demande le divorce : c'est le premier mouvement, et le premier mouvement chez un être vertueux est toujours intran-

sigeant. Mais nous savons bien qu'elle pardonnera. D'abord, parce qu'elle aime son mari ; ensuite, parce qu'il n'y a pas entre eux d'irréparable, parce que le mari n'est allé qu'au bord de la faute et qu'il est sincèrement repentant. Quitte pour la peur ! Cela nous fait bien plaisir, car cette Georgette est une femme très comme il faut. Elle parle un peu trop de sa chambre à coucher : elle en parle à la fin du premier acte, elle en parle à la fin du quatrième acte. Elle est censée n'en parler qu'à son mari ; mais nous sommes là et nous l'entendons. Légère faute de goût chez une femme qui ne sait que son amour. Et nous lui souhaiterions un mari moins piteux que ce Lemeunier, si dépourvu d'excuses, si gêné, si embarrassé dans son rôle de collégien qui s'est laissé pincer ; mais puisqu'elle l'aime comme ça !

Un grand attrait de cette reprise a été l'interprétation du rôle de Georgette Lemeunier par Mlle Valpreux, une débutante, qui vient d'obtenir son prix au Conservatoire et qui n'avait encore joué sur aucune scène. Elle a obtenu un succès du meilleur aloi, dû aux qualités les plus sérieuses et les plus rares. Le public l'a adoptée d'emblée. C'est une jeune fille brune, de figure agréable, de physionomie intelligente et surtout d'une parfaite distinction. Elle dit juste : elle a de l'émotion, et dans l'émotion de la vérité, sans aucune recherche de l'effet. Elle a plu par la simplicité et le naturel. Paraissant pour la première fois devant le public, et à la Comédie-Française, et dans une création si importante, elle était très émue : on le serait à moins. Elle n'est pas encore en possession de tous ses moyens ; elle n'a pas encore la liberté de jeu qu'un peu d'expérience lui fera sans doute acquérir. Elle pourra rendre à la Comédie les plus signalés services. C'est une charmante espérance qui se lève. M. Garry est rentré au bercail : il a joué convenablement le rôle du mari. La belle Mme Robinne (Madame Sourette) est tout à fait *incessu patuit ;* elle est encore, et par surcroît, habile comédienne. Mlle Bovy, en caraco, jupe étriquée et casque Directoire avec jugulaire sous le menton, a remporté un joli succès de fantaisie excentrique ; toute la salle a éclaté de rire : il paraît que c'est la mode de demain !

René Doumic.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *Céleste*, de M. Émile Trépard. — *La Vie brève;* poème de Carlos Fernandez Shaw; adaptation de M. Paul Milliet, musique de M. Manuel de Falla. — *La Marchande d'allumettes*, poème de Mme Rosemonde Gérard et M. Maurice Rostand, musique de M. Tiarko Richepin. — *Le Déluge* à Bourges.

Nous sommes en retard avec le théâtre de l'Opéra-Comique. Il n'est plus temps, après deux mois et demi, d'offrir nos regrets et nos félicitations à M. Albert Carré, nos souhaits de bienvenue au trio de ses successeurs. Qui se souvient aussi de la nommée *Céleste?* Passée du roman, — d'un roman de M. Gustave Guiches, — sur la scène, avec musique de M. Émile Trépard, cette jeune et laïque institutrice, mise à mal par un fils de famille du département du Lot, ne fit que passer et fit bien. L'œuvre, ou plutôt ce qu'il y avait de plus notable dans l'œuvre, n'était guère autre chose qu'un essai renouvelé du *Rêve* et de *Louise*, deux précédens fort inégaux en mérite, mais dangereux également. Le dit essai consiste à mettre en musique tout ce qui, dans la vie moyenne, se fait et se dit, non seulement de plus familier, mais de plus ordinaire. *Céleste*, au premier acte surtout, nous parut, à cet égard, un modèle accompli. Le lieu de l'action était un salon bourgeois, à Cahors, avant et pendant une soirée dansante, chantante aussi, car tout, absolument tout, s'y chantait, jusqu'aux moindres incidens de la provinciale sauterie. Ainsi le maître de la maison, près d'échanger la robe de chambre pour le frac de cérémonie, s'attardait paresseusement à lire, en musique, son « cher *Indépendant du Lot.* » Cela, c'était le « caractère enjoué. » Quand c'était le genre sentimental, l'amoureux tenait à la jeune première, en musique toujours, des propos de ce goût : « Avant de vous rencontrer, Mademoiselle, je ne me rendais pas compte combien ma vie antérieure, etc. »

Peut-être serait-ce une question de savoir si de semblables discours sont faits pour être chantés. Mais, dira-t-on, sans parler, ou reparler du *Rêve*, — et nous n'en reparlerons point, — il y a *Louise*. *Louise* en effet, par la grâce ou la vertu de la musique, a bien pu triompher, à demi, du péril réaliste. C'était pourtant un péril, et dont il a fallu qu'elle triomphât. Il y a même, plus loin de nous que *Louise*, un autre, tout autre ouvrage, dont vous n'attendez guère ici le nom : *le Domino noir*. Là aussi le premier acte se passait dans un bal. Et là aussi les personnages, — alors, — étaient contemporains, et l'action familière, et moyenne la comédie. Mais la prose de Scribe, oui, de Scribe, auprès de la prose de M. Guiches, ou, plus exactement, de M. Trépard d'après M. Guiches, était l'élégance même. Et puis, et surtout, la musique voltigeait, alerte, pimpante, spirituelle, poétique par endroits, bien que toujours *cum grano salis*, avec un air de n'être pas dupe, avec un petit arrière-goût d'ironie. La musique avait fait de ce sujet, ou de cette situation : un bal, où se noue une galante aventure, le tableau de genre le plus brillant, le plus aimable et même le plus ressemblant à la vie. Rien n'y était forcé, rien non plus n'y était plat ou vulgaire. Musique de salon, ou plutôt d'un salon où l'on jase, où l'on danse, où l'on rit, le premier acte du *Domino noir* est l'un des petits chefs-d'œuvre de cette musique-là. Que MM. les triumvirs de l'Opéra-Comique aient seulement l'idée, l'idée heureuse, de « remonter, » comme on dit, le *Domino noir*, pourvu que ce soit avec soin, avec goût, nous y prendrons un plaisir extrême, et le public avec nous. Alors peut-être le reste du répertoire se relèvera de soi-même, et, dans un genre qui passe pour le plus artificiel et le plus faux de tous, on s'étonnera de reconnaître, çà et là, des traits vifs et frappans, sinon de réalisme, au moins de naturel et de vérité.

Céleste n'a pas péri tout entière, ou plutôt sa chute épargna sa principale interprète, M[lle] Brunlet, une débutante. « *Comme on chante à vingt ans*, » dit l'un des couplets d'une vieille romance. La jeune cantatrice chante et joue déjà mieux qu'on ne fait d'ordinaire à cet âge-là, qui paraît être à peu près le sien.

Maintenant, parlons de musique. A Grenade. Salud aime Paco, d'un sincère et constant amour. Mais l'amour de Paco pour Salud est éphémère et menteur. L'infidèle va se marier, il se marie. Ce soir, la maison nuptiale est pleine de danses et de chants. Salud, avertie, survient au milieu de la fête. Émoi général, courte scène de reproches et de plaintes, et soudain, aux pieds du perfide, l'abandonnée s'affaisse et meurt.

La pièce, on le voit, répond au titre qu'elle porte. Tout y est bref, non seulement la vie, mais la mort. Brève aussi fut la carrière de l'œuvre de M. de Falla. Et c'est une grande injustice que cette dernière brièveté.

Une telle disgrâce est aujourd'hui commune. On peut même observer qu'à l'Opéra-Comique, depuis quelque temps, les partitions les plus courtes, en deux ou trois petits actes, ne furent ni les moins remarquables, ni les mieux accueillies. Rappelez-vous les *Armaillis*, de M. Gustave Doret, et *le Cœur du moulin*, de M. Déodat de Séverac, la *Habanera*, de M. Raoul Laparra et, l'an passé, le sombre et noble *Pays*, de M. Guy Ropartz. Le public ne paraît plus se douter qu'il puisse y avoir un peu de musique, ou beaucoup, en peu de sons. Tel est pourtant le cas des œuvres ci-dessus nommées, et de *la Vie brève* après elles.

« Au commencement, » a dit Gœthe, « était l'action. » Du commencement à la fin, *la Vie brève* n'est presque pas autre chose. Mais l'action ici n'est pas extérieure et superficielle ; on en sent le progrès, ou la course, au dedans des âmes ; elle se révèle par des traits de sentiment et de passion, les uns énergiques et même rudes, les autres ingénieux et délicats. Enfin, et cela surtout importe, si prompte qu'elle soit, elle est musicale et ne cesse pas un moment de l'être. C'est en musique, et par la musique, que le drame existe, qu'il se meut, qu'il vit. Musique en raccourci, dira-t-on, étude ou pochade sonore. Sans doute, mais comme couleur et comme dessin même, je sais de prétendus tableaux qui valent moins. Rien de négligé, de « flou » dans cette ébauche. Pour être rapide, elle n'en est pas moins ferme. Elle a quelque chose de dense et d'intense. Sous un volume réduit, la matière musicale en est riche. Jamais vulgaires, les idées y sont toujours justes, si l'on peut, à propos d'idées musicales, parler de justesse. Et nous estimons qu'on le peut, le mot signifiant ici le rapport étroit entre le sentiment à exprimer et son expression par les élémens divers, — mélodies, harmonies, rythmes et timbres, — du langage sonore. L'œuvre se tient, elle est d'aplomb et « d'ensemble. » Mais chacune des parties ou parcelles qui la composent a sa valeur propre. Les détails n'empiètent pas sur l'effet général, et ne s'y laissent pas non plus absorber.

« De la musique avant toute chose. » Elle abonde, encore une fois, en ces deux petits actes. Musicaux sont les thèmes, ou les mélodies. Musicale aussi la déclamation, dont le texte espagnol, encore mieux que la traduction française, manifeste les deux caractères, l'un verbal et l'autre sonore. Lyrique ou dramatique, le discours se partage éga-

lement entre les notes et les mots. Il est varié, ce discours, autant qu'il est vif. Il procède volontiers par phrases courtes et promptes, au rythme changeant. Mais ni cette vivacité, ni cette variété n'altère la tenue et la suite d'un style uni, souple sans hachure, et qui, malgré sa liberté, sa fantaisie même, ne se disperse et ne se pulvérise pas. L'orchestre est d'une qualité rare : fluide et fin, svelte, nerveux, puissant quand il faut, mais d'une puissance également éloignée de la lourdeur et de la brutalité. La vie enfin, une vie abondante et chaude anime l'œuvre, la porte et la pousse d'un jet continu. Oui, dans cet organisme bien constitué, chaque cellule sonore est vivante, ne fût-elle qu'un accord, une modulation, l'accent d'un instrument ou d'une voix. Et c'est à cela que se reconnaissent les partitions, trop rares, qu'on peut appeler musicales. Par exemple, que Salud, lasse d'attendre Paco, désespérant qu'il vienne, le voie entrer soudain et s'écrie : «*Je croyais déjà mourir de son absence. Et voilà que je succombe à la joie. Quelle joie!* » Sur le mot *joie*, et mieux encore sur le mot espagnol *alegria*, c'est assez que se déploie et semble s'ouvrir certaine harmonie, pour attester l'intelligence et la sensibilité d'un musicien véritable. Pour esquisser deux figures accessoires du drame, la grand'mère de Salud et son oncle, qui lui découvre la trahison et se fait ensuite le conseiller et le compagnon de sa tragique démarche, il faut à peine davantage. Quelques mesures de *scherzando* léger disent la tendresse empressée et gentiment grondeuse de la bonne vieille. Quelques notes, à demi déclamées, chantées à demi, donnent à l'intervention finale du vieillard un ton de gravité farouche et de dramatique ironie. Ici, comme partout ailleurs, la musique se contient et se ramasse. Elle resserre même le dénouement en une courte scène, belle, non pas de violence banale, d'imprécations et de mélodramatiques transports, mais, — ce qui vaut mieux, — de réserve, de douleur maîtrisée et de mourante douceur. Tout y est mesuré, mais juste, mais efficace. Pas un mot n'y est inutile, et pas un son n'y est perdu.

Ne croyez pas cependant que tant de sobriété donne à l'ensemble de l'œuvre de la sécheresse et de la rigueur. La musique parfois s'y détend et s'y dilate. Elle ne s'y refuse pas à toute effusion. Elle s'épanche volontiers en un *lied*. Au premier acte, certaine causerie, de Salud avec l'aïeule, s'attarde et vraiment s'abandonne. Un peu plus loin, le chaleureux dialogue des amoureux tourne un moment au duo véritable, et c'est peut-être la seule page où sur une musique aussi constamment, aussi purement espagnole, un souffle de l'Italie ait passé.

Autour du drame, la musique se donne carrière. Elle l'enveloppe de chœurs tantôt invisibles, tantôt visibles et dansés. Derrière les premiers plans, arrêtés et précis, elle en dispose d'autres, plus vagues; elle crée une atmosphère un peu flottante, qui baigne de lointains et vaporeux horizons. Les chansons de la forge, au début, n'ont pas d'autre objet que de répandre sur ce début même une teinte de mélancolie, présage de malheur et de mort. Le tableau qui sert d'entr'acte, l'évocation, pour l'œil et pour l'oreille, de Grenade nocturne, est une rapsodie ingénieuse, bien composée et bien conduite, partagée entre l'orchestre et les voix, avec cela pittoresque et descriptive à souhait. Dans une œuvre plutôt réaliste et, pour ainsi dire, concrète, de tels épisodes réservent en quelque sorte les droits de la poésie, du rêve et du mystère.

On a critiqué la monotonie, et l'artifice aussi, d'une musique où, soi-disant, toutes les phrases, les plus significatives comme les plus insignifiantes, se terminent par cette espèce de boucle, lente ou rapide, par ce *grupetto*, ce coup de gosier où se reconnaît la musique d'Espagne. La querelle nous paraît injuste. Autant reprocher à nos voisins de parler leur langue, et de la parler avec ses mots, avec son accent et selon sa grammaire. Il est bien vrai qu'aucune langue musicale n'est plus caractérisée que celle de l'Espagne, et par des signes plus apparens. Mais, plutôt que sa faiblesse, il se pourrait que ce fût là sa vertu. La formule en question compte assurément parmi les plus sensibles marques de cet idiome sonore. Tout le monde sait quelle place Bizet lui donne dans *Carmen* et quel effet il en obtient, soit qu'il la fasse entendre une fois seulement, soit qu'il la reproduise à deux degrés inégaux, ou, plus exactement, — excusez les termes techniques, — en deux quartes conjointes, dont chacune a pour type la première quarte descendante de notre mode mineur. On a dit que ce redoublement d'intervalles correspondait, ou peu s'en faut, à certain mode *Asbéin* de la musique arabe, appelé aussi mode du diable, et voici pourquoi : lorsque le démon eut été précipité du ciel, son premier soin fut de tenter l'homme. Pour y réussir, il recourut à la musique et à la révélation des chants célestes, privilège des phalanges divines. Mais Dieu lui retira la mémoire et le démon ne sut désormais enseigner aux mortels que ce mode unique, dont l'effet est si extraordinaire (1).

Quoi qu'il en soit, les modes, certains modes, comportant certains

(1 Voir à ce sujet dans un journal italien : *Il teatro illustrato* (mars 1884) un article de M. Galli : *Del melodramma attraverso la storia, e dell' opera verista di Bizet*.

intervalles, diatoniques ou chromatiques, entrent comme facteur principal dans la musique d'Espagne. Ils en constituent l'essence. Mais d'autres ingrédiens s'y mêlent encore. C'est un rythme, c'est un tour mélodique, c'est un effet de la voix, qui se porte, ou se traîne, tantôt sur des notes tenues longuement, tantôt au contraire sur des notes qui se multiplient et se précipitent en cascade. Maintenant, ces élémens nationaux, populaires, qu'on les imagine traités, travaillés par de véritables artistes, passant ainsi de l'ordre de la nature, ou de l'instinct, à l'ordre esthétique supérieur, on concevra sans peine le goût, la couleur que peut donner à la musique espagnole, ancienne ou moderne, l'alliance de ce fond et de cette forme, de ces matériaux et de cette mise en œuvre, en valeur, en beauté.

Un historien, un apôtre de la musique espagnole a paru dernièrement au milieu de nous. Ici même, nous avons parlé de l'ouvrage de M. Henri Collet : *Le mysticisme espagnol au XVIe siècle* (1). Mais, fût-ce en musique, l'Espagne mystique, et du XVIe siècle, n'est pas la seule Espagne. Le théâtre musical espagnol, celui d'hier, celui d'aujourd'hui, n'est pas non plus à négliger. Nous l'ignorons entièrement, et c'est grand dommage, pour ne pas dire grande honte. Paris, et non pas tout Paris, ne connaît que de nom, et encore ! les Chapi, les Breton, les Albeniz, les Granados, et surtout cet admirable Pedrell, « le Glinka de la Renaissance musicale espagnole, » comme l'appelle si bien M. Collet. Il y a trois mois, notre confrère écrivait, ou plutôt s'écriait dans un journal hispano-français : « Comment admettre que *la Celestina*, ou la tragi-comédie des amours de Calixte et Mélibée, ne soit pas à cette heure au répertoire de l'Opéra-Comique ! » La faute n'en est point nôtre. Pour signaler le chef-d'œuvre de Pedrell à M. le directeur sortant, nous avons naguère élevé la voix, en vain. Puissent MM. les directeurs en exercice prêter à notre prière une oreille plus attentive ! Après *la Celestina*, d'autres ouvrages suivraient bientôt et d'eux-mêmes. Nous pourrions les citer au besoin, comme nous avons fait leurs auteurs. *La Revoltosa* et *la Virgen de la Paloma*, *Pepita Jimenez* et *San Anton de la Florida*, *Maria del Carmen*, cela ferait une assez belle série. Une partition telle que *la Vie brève* ne nous paraît pas indigne de l'annoncer et de l'ouvrir.

Par la poésie du sujet, tiré d'un conte gracieux d'Andersen, *la Marchande d'allumettes* prendra sur les personnes sensibles. Par l'ar-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1913.

rangement et par le style, — nous ne parlons que du style littéraire, — elle ne manquera pas de plaire aux gens qui ont le goût de la recherche ingénieuse, trop ingénieuse, du maniérisme et de la préciosité.

Une petite ville anglaise, au bord de la mer. « Une place couronnée de maisons à plusieurs étages, ayant dans le bas des magasins. » Étalages variés et tentans : fleurs, pâtisseries, jouets, marrons tout chauds. La nuit tombe, la nuit de Noël, et la neige aussi tombe sur les passans, sur les acheteurs affairés, sur un vieux mendiant, sur son orgue de Barbarie et son caniche, et sur une enfant chétive et blonde, Daisy, la petite marchande d'allumettes. A gauche, on voit un magnifique palais. Un suisse en sort, « hautain, doré, splendide, » qui fait à toutes les boutiques ses dernières commandes. La maîtresse de céans, « la duchesse, » attend ce soir même un sien neveu, « qui partit on ne sait pas où, sur un yacht blanc garni de cuivre et d'acajou. » En l'honneur du bel officier de marine, il y a fête à la maison, arbre de Noël et le reste. Le reste, c'est un essaim de jeunes personnes, par les soins de la bonne tante assemblées, afin

Que, parmi tant de jeunes filles,
L'incorrigible voyageur,
Devenu pour un soir danseur,
Perde son cœur dans un quadrille.

Il suffit de cette annonce et de ces apprêts pour induire la pauvre Daisy en des songes de plaisir et déjà presque d'amour. Cependant la foule s'est écoulée, les boutiques se ferment, et pas une boîte d'allumettes ne s'est vendue. Plus heureux, le vieux mendiant a ramassé quelques sous. Il les donne à sa petite compagne de misère. Mais voici que deux jeunes apaches l'en dépouillent. Le froid, la neige redouble. Que faire ! Pour réchauffer au moins le bout de ses doigts tremblans, Daisy allume une allumette. Alors, « de la petite flamme qui, en répandant sa petite chaleur, a mystérieusement transformé l'atmosphère, tout un rêve peu à peu prend naissance, qui, graduellement, se précise et s'agrandit. » La neige n'est plus froide, ni le vent, ni la nuit. Les hommes eux-mêmes ne sont plus méchans. Les apaches rendent l'argent, les boutiquiers rouvrent leurs boutiques et remplissent de belles et bonnes choses les petites mains qui ne grelottent plus. Bientôt une seconde allumette allumée, puis une autre et d'autres encore évoquent des illusions nouvelles et font voir à l'enfant, qui s'endort peu à peu, « tous les contraires délicieux des misères réelles. »

Enfin, de l'humble feu d'artifice, voici le bouquet merveilleux. Ruisselante de pierreries, la duchesse descend les marches du perron et s'approche de Daisy. Tendrement, elle lui propose, elle lui promet le bal, et la danse, et l'amour.

Connais-tu mon neveu? C'est un ardent jeune homme,
Qui revient sur la mer. Le nom dont il se nomme
Est doux comme une fleur et fort comme un soutien.

(Il s'appelle tout simplement Greham.) Daisy, « entraînée par la duchesse, se dirige vers la grande porte, derrière laquelle il y a tant de lumière, de musique et de bonheur... Des voix heureuses, sortant par bouffées de l'hôtel, attirent Daisy comme des écharpes qui seraient des souffles... Daisy doit avoir bien froid; mais elle sourit avec extase, car son âme, emportée par le rêve, est ailleurs, dans la maison et dans l'amour; et ce n'est plus que son misérable corps qui est resté là, parmi la glaciale réalité... » Entre celle-ci et la fiction vous voyez le partage. Surtout, par les citations du texte et des commentaires, vous voyez le style. Il est on ne peut plus poétique, mais ne pèche point assurément par l'excès de la naïveté.

Le second acte, c'est le palais en fête, c'est Daisy se mêlant, timide et gauche, aux petites *misses*, terriblement excitées par la garniture et l'allumage de l'arbre, mais plus encore par l'approche du *midship* attendu. Elles accueillent gaiement leur nouvelle compagne. On rit, on chante et, comme il est naturel entre jeunes filles, on parle de l'amour. Elles en donnent, les petites folles, quelques définitions mondaines ou sportives :

Avant tout qu'il soit beau! Avant tout qu'il soit chic!
L'amour, c'est le veston, c'est la fleur, c'est le stick.
C'est le dernier club où l'on cause.
C'est la façon de dire au téléphone : *Allo!*
C'est le cheval, c'est le tennis, c'est le polo.

A quoi Daisy, plus simplement, répond :

Je croyais que l'amour c'était tout autre chose.

Et cela montre assez qu'elle rêve.

Il paraît enfin, le beau neveu. En uniforme couleur d'azur, son bateau le dépose au pied de la terrasse. Daisy, dont l'émoi redouble à sa vue, s'est cachée sous les basses branches du sapin de Noël. Les autres *girls*, plus dégourdies, l'accablent au contraire de questions et de caresses. Mais elles perdent leurs peines, ou leurs grâces, avec ce

Parsifal anglais. Il les éconduit, en termes discourtois et prétentieux tout ensemble :

Non, ce n'est rien d'avoir un petit nez joli,
Rien d'être rousse, ou brune, ou blonde,
Rien d'avoir des minceurs qui tremblent dans des plis
Rien d'avoir un front pâle ou des poignets pâlis :
Le tout, c'est d'avoir une âme profonde.

Derrière les rameaux étincelans, il a bientôt fait de la découvrir, cette âme-là, que le corps frêle d'une enfant enveloppe. Et voici les aveux, et voici les sermens, et voici les baisers. Non! le baiser unique, et qui brise le charme. Déjà les bougies de Noël achèvent de se consumer, leur petites flammes vacillent et le rêve, lumineux comme elles, avec elles s'éteint.

Acte troisième et dernier. Même décor qu'au premier acte, plus neigeux seulement, et matinal. Daisy, que le blanc linceul a presque toute recouverte, dort toujours, d'un sommeil semblable à la mort, et d'où la mort bientôt va s'ensuivre. Mais la mort même aura pour Daisy quelque douceur, une douceur où se mêleront jusqu'à la fin le réel et le rêve. C'est peut-être ici que le mélange est le plus agréable. Entre les deux élémens, l'équivoque est bien ménagée, gardée avec mesure, et, si l'on peut dire, filée avec délicatesse. Revenu dès l'aube sur la place, le bon joueur d'orgue retrouve sa petite camarade. Il la réveille, la réchauffe et la ranime pour quelques instans. Et voici que vient à passer, pour de vrai, cette fois, le joli marin, qui regagne son bord et reprend la mer. Appelé par le vieux mendiant au secours de la pauvrette, il s'arrête, il s'attarde, seulement ému d'abord, puis troublé vaguement. Cette dernière scène est un peu longue, incertaine aussi, mais à dessein, le charme en étant fait de cette incertitude même, de sous-entendus, de réminiscences flottantes et de mystérieux soupçons.

Ah! que la vie est donc une bizarre chose !
Je passais, je partais, une enfant va mourir :
Je ne la connais pas, je lui donne une rose,
Et voici qu'à présent je ne peux plus partir.

Il partira cependant, mais d'abord il aura mis une fleur dans les doigts, un baiser sur le front de cette enfant, qui le reconnaît sans qu'il la connaisse, qui rêva de lui sans qu'il le sache, et qu'il regarde mourir.

Maintenant, pour parler de la musique, il nous reste peu de place. Il n'en faut pas davantage. Ce qui manque le moins à M. Tiarko

Richepin, c'est l'inexpérience. Son œuvre est d'un élève en tout genre, dans tous les genres, dans toutes les parties dont se compose l'art et le métier du musicien. Vous savez que Beethoveen disait : « La musique est esprit et elle est âme. » De plus, étant une forme, elle est un corps aussi. La musique de M. Tiarko Richepin n'a pas de corps, ou presque pas. Sauf en quelques passages, vulgaires et bruyans, elle a toujours l'air, tant elle est menue et grêle, de sortir d'une boîte à musique, et d'en sortir à peine, sinon d'y être enfermée. Elle abonde en petits effets, trop petits et trop faciles, comme les soli d'instrumens à cordes, ou comme cette formule, particulièrement artificielle et affectée, qui consiste à terminer, *pianissimo*, chaque phrase de chant par un *portamento* sur les notes hautes et minces de la voix, surtout de la voix féminine.

Mais voilà ! Dans *la Marchande d'allumettes*, en particulier dans le rôle du vieux mendiant, il y a des romances, il y a des complaintes. Or, faut-il l'avouer, je suis terriblement pour les romances, et, quant aux complaintes, je les aime furieusement. Toutes sentimentales et larmoyantes qu'elles soient, ou peut-être même plus elles le sont, moins je me puis défendre, à leur endroit, d'un goût peu relevé, mais très vif. Est-il donc vrai qu'au fond, tout au fond de nous, si ce n'est au contraire à la surface, elles flattent, chatouillent on ne sait trop quelle secrète faiblesse ! Dans la manière, dans certaine manière de J.-J. Weiss, un jour qu'il mit au-dessus de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, et de toutes les merveilles de la poésie et du théâtre, le livret des *Diamans de la Couronne*, j'aurais envie d'écrire aujourd'hui : « Je ne suis pas exclusif. Je conviens que *Don Juan* a de belles parties. Je ne dis pas qu'on ne peut pas s'enchanter de la symphonie eu *ut* mineur... Mais si l'on me demande quel est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, je ne connais rien qui approche de certaine valse lente, et dolente, que chante le vieux mendiant, en s'accompagnant de son orgue, au dernier acte de *la Marchande d'allumettes*. » On a beau nous dire que cela se passe, que cela se joue dans une petite ville d'Angleterre. Allons donc ! C'est à Paris, dans le Paris de notre enfance, du temps que nous étions écolier. Les soirs d'hiver, dans la rue silencieuse et déserte du vieux faubourg, c'est bien le même instrument, plaintif, éraillé, qui venait jouer sous la fenêtre. L'orgue « de Barbarie ! » Son nom même avait quelque chose de lointain et de mystérieux. « Lanterne magique ! » criait l'homme d'une voix étrange, qui faisait à la fois peur et plaisir. On mourait d'envie de l'appeler, avec une terreur folle qu'il montât. L'enfant alors posait la plume, fermait le dictionnaire, et son esprit

s'envolait, aux sons de la misérable ritournelle, dans le monde effrayant et délicieux des rêves.

Et voilà pourquoi nous ne nous sentons pas le courage de regarder la partition de *la Marchande d'allumettes* comme tout à fait digne de mépris.

Dans le rôle de Daisy, Mme Julia Guiraudon-Cain reparaissait au théâtre, après une longue absence. Ni la voix, ni la personne dramatique et lyrique de l'artiste n'ont rien perdu, l'une, de sa finesse et de sa limpidité, l'autre, de son charme jeune mélancolique et touchant.

« Aux pauvres gens tout est peine et misère. » Ajoutez la pitié, la tendresse, avec un accent vraiment « peuple, » et vous aurez défini l'interprétation du rôle du vieux mendiant par M. Jean Périer.

« Bien chanter est difficile, » dit avec raison Messer Claudio, le juge, dans *les Caprices de Marianne*. D'autant plus difficile, que la manière, ou la méthode, varie avec les maîtres à chanter. Les uns conseillent à leurs élèves de « placer » ou de « prendre » la voix dans la gorge, les autres dans la tête, d'autres encore dans le nez. Depuis quelque temps, l'agréable ténor qui représente l'officier de marine anglais, M. Francell, paraît avoir contracté l'habitude de cette dernière prise.

Passons au *Déluge*. Nous en avons entendu récemment en province, à Bourges, une exécution beaucoup moins provinciale qu'on ne pourrait le croire. L'admirable oratorio de M. Saint-Saëns formait la pièce capitale ou, comme on dit, le morceau de résistance d'un concert que Mgr l'archevêque avait bien voulu présider. La ville entière, non seulement y assistait, mais y prenait part : instrumentistes et chanteurs, jeunes gens et jeunes filles, bourgeois, ouvriers, tous étaient du pays. Hormis deux ariettes italiennes, l'une de Lotti, l'autre de Pergolèse, le programme ne comportait rien que de sacré. Le chef d'orchestre aussi, l'excellent maître de chapelle de la cathédrale, était d'église. Et l'on vit bien que, pour comprendre et pour conduire une œuvre religieuse, s'il n'est pas nécessaire et surtout s'il ne suffit pas d'être prêtre, cela ne fait pas mal non plus. *Le Déluge* est fort loin d'être une chose facile. Mais, encore une fois, l'interprétation berrichonne en fut mieux qu'une passable interprétation. Comme disait un jour Mozart, il est tombé pas mal de notes sous les pupitres, mais l'idée ou le sentiment général a été rendu.

Quarante ans n'ont rien détruit, ou seulement ébranlé, de l'œuvre de M. Saint-Saëns, une de ses œuvres maîtresses. Composition, pro-

portions, tout en demeure intact. Elle se présente aussi simple, elle se développe aussi noble, aussi claire qu'au premier jour. Et puis, avec la grandeur, elle a la brièveté. Nous disions le mois dernier combien Wagner est terrible quand il se met à raconter. L'un des élémens et des écueils du genre de l'oratorio consiste précisément dans l'emploi du style narratif. Le musicien du *Déluge* y excelle. Pour soutenir et varier un récit continu (voir la première partie notamment) il use, avec autant de discrétion que de justesse, non pas tout à fait du *leitmotif*, mais du motif rappelé. Le thème du prélude, tantôt alterne avec la parole et tantôt y adhère ; tour à tour il la quitte et la reprend au passage. Cela donne au discours une suite, une teneur à la fois diverse et constante. En un tel sujet, la description devait avoir sa place à côté de la narration, mais sans l'écraser. Il en est ainsi. L'un et l'autre élément se font équilibre. Le tableau du cataclysme biblique est grandiose. Encore mieux peut-être que la chute des eaux, la symphonie en a représenté la masse, l'étendue et la montée lente, par le développement et presque la pesée de vastes couches sonores. Imitative à l'heure du pardon comme à l'heure de la colère, la musique ne l'est naturellement pas de même. Elle a figuré les signes extérieurs de la réconciliation et de la miséricorde (le retour du soleil, l'essor des oiseaux messagers) avec une finesse, une grâce pittoresque, que le sentiment, intime et profond, attendrit.

Enfin, par ses qualités d'ordre et de mesure, de réserve et de goût, l'oratorio de M. Saint-Saëns est bien à nous, de chez nous. L'autre soir plus que jamais, l'art du grand musicien nous a paru national. Dans la vieille cité, parmi les chefs-d'œuvre de notre architecture, de la plus anciennement nôtre, cette musique semblait venir d'elle-même leur répondre et s'accorder avec eux. Remercions nos hôtes de Bourges. Ils nous ont fait passer, au centre, au cœur de la France, quelques heures françaises.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

UNE NOUVELLE BIOGRAPHIE DE MICHEL CERVANTES

Miguel de Cervantes Saavedra, par James Fitzmaurice Kelly. 1 vol. 8°; Oxford, 1913.

Je certifie en toute vérité que, le 25 février de la présente année 1615, mon maître l'illustrissime cardinal archevêque de Tolède m'ayant emmené avec lui afin de rendre la visite qu'il avait reçue de l'ambassadeur de France, venu en cette ville de Madrid pour traiter de choses concernant des mariages de princes de son pays, plusieurs cavaliers français appartenant à la suite de l'ambassadeur, hommes aussi courtois qu'entendus et amis des bonnes lettres, se sont approchés de moi ainsi que des autres chapelains du seigneur cardinal, et nous ont demandé quels livres d'invention avaient aujourd'hui chez nous le plus de renom. Et comme le hasard m'avait amené à leur faire mention de cette présente *Deuxième Partie* de *l'Histoire de Don Quichotte*, qui se trouvait en ce moment soumise à ma censure, à peine les susdits cavaliers eurent-ils entendu le nom de Michel de Cervantes, qu'aussitôt ils commencèrent à proclamer tous ensemble de quelle haute estime jouissaient, aussi bien en France que dans les royaumes voisins, les œuvres dudit Cervantes : sa *Galathée*, que l'un d'entre eux savait quasi par cœur, la première partie de son présent *Don Quichotte*, et ses *Nouvelles Exemplaires*. Ils parlaient avec tant d'éloges que je m'offris à les mener voir l'auteur de ces livres, ce qu'ils acceptèrent avec mille démonstrations du plus vif désir. Ils me questionnèrent abondamment sur son âge, sa profession, sa qualité et sa fortune. Force me fut alors de leur dire que l'auteur qu'ils admiraient était vieux, soldat, gentilhomme, et pauvre. A quoi l'un d'entre eux répondit en propres paroles : « Se peut-il que l'Espagne ne rende pas riche un tel homme, en l'entretenant de son trésor public ? » Ce qu'ayant entendu, un autre des susdits cavaliers reprit à son tour très spirituellement : « Que si c'est la

nécessité qui le force à écrire, plaise à Dieu plutôt que jamais il ne connaisse l'abondance, afin que, demeurant pauvre, il continue à enrichir le reste du monde par le moyen de ses œuvres ! »

L'épisode que nous raconte ainsi le censeur madrilène Francisco Marquez Torres, dans son *Approbation* officielle de la *Seconde Partie de Don Quichotte*, est en vérité l'unique petit rayon de soleil qu'ait aujourd'hui à nous faire voir toute la sombre et douloureuse carrière de Michel Cervantès ; et nous ne pouvons nous empêcher d'éprouver un sentiment de surprise mélangée de fierté à découvrir que le premier hommage que semble bien avoir reçu, de son vivant, l'incomparable conteur lui soit venu d'un groupe de « cavaliers » français. On a même raconté que ceux-ci avaient, en effet, l'un des jours suivans, accompagné le censeur Marquez Torres dans l'humble logement du vieux « soldat, » et que leur visite avait eu pour résultat de faire offrir à Cervantès, par le roi de France, la direction d'une école fondée à Paris pour l'enseignement de la langue espagnole. Mais tout porte à croire que c'est là une de ces innombrables légendes qui encombraient, jusqu'à ces derniers temps, la biographie du plus fameux et de l'un des moins connus entre les écrivains de l'Espagne. Absorbés par les soins de leur mission diplomatique, et peut-être aussi quelque peu refroidis dans l'ardeur initiale de leur curiosité par ce qu'ils avaient appris de la condition misérable du vieil écrivain, les compagnons de l'envoyé français Brûlart de Sillery auront sans doute négligé de rappeler au censeur royal sa promesse de naguère : car comment ne pas supposer que l'excellent Marquez Torres, si la visite avait eu lieu, se fût pareillement empressé de nous en rendre compte ? N'importe : il reste certain que, dès le vivant de l'auteur de *Don Quichotte*, des lecteurs français se sont rencontrés qui tenaient son génie en une « haute estime ; » et j'imagine que, plus d'une fois depuis lors, Cervantès a dû bénir tendrement la nation étrangère qui, par la bouche de l'un de ses représentans les plus autorisés, s'était étonnée de ce qu'un homme tel que lui ne se vît pas « entretenu aux frais du trésor public de sa patrie. »

Non pas d'ailleurs que, dans sa patrie même, la publication de son œuvre capitale fût passée inaperçue. Maints témoignages nous révèlent, au contraire, qu'un grand succès de popularité a tout de suite accueilli les aventures de l'*Admirable Don Quichotte de la Manche ;* et c'est notamment ce que nous prouve assez l'apparition, en juillet 1614, d'une fausse *Seconde Partie* du roman, publiée à Tarragone par un

certain Alonso Fernandez de Avellaneda qui avait jugé à propos, comme l'on sait, de diffamer cruellement dans sa préface la personne et les mœurs de l'auteur qu'il prétendait continuer. Mais comment ne pas reconnaître, là encore, un trait nouveau de l'étrange fatalité d'infortune qui semble avoir pesé de tout temps sur la vie de Cervantès? Car le fait est que la seule conséquence appréciable qu'ait eue, pour celui-ci, la prompte popularité de la première partie de son livre paraît bien avoir été cette fâcheuse contrefaçon d'Avellaneda, qui non seulement l'a forcé à improviser au plus vite la conclusion authentique de *Don Quichotte*, mais l'a sans doute empêché, en outre, de tirer de la vente de sa *Seconde Partie* tout le profit matériel qu'il en avait espéré. Pas un instant, depuis la mise au jour de son premier *Don Quichotte* en 1605 jusqu'à sa mort, onze années plus tard, nous ne découvrons que la vogue de son livre lui ait procuré, de la part de ses compatriotes, le moindre avantage de fortune ni, non plus, de considération ; et c'est même pendant cette période que lui sont arrivés quelques-uns des incidens les plus déplorables de sa longue carrière d'« aventurier » obscur et besogneux, — tels que cet emprisonnement de l'été de 1605, dont la cause et les circonstances, longtemps demeurées quelque peu énigmatiques viennent enfin de nous être expliquées par une précieuse série de documens originaux.

Cervantès habitait alors, en compagnie de sa femme, de ses deux sœurs, et de sa fille naturelle Isabelle de Saavedra, une maison de la Calle del Rastro, à Valladolid. La nuit du lundi 27 juin 1605, un gentilhomme navarrais, Gaspard de Ezpeleta, fut trouvé gisant devant la porte de cette maison, le ventre percé d'un coup de rapière. Recueilli dans la maison, il mourut le surlendemain, après avoir obstinément affirmé qu'il avait été assailli et frappé par un inconnu. Cependant l'alcade Villarroel, chargé d'enquérir sur l'affaire, avait cru observer des traces d'embarras dans les réponses du moribond ; si bien qu'il avait résolu d'examiner de plus près le caractère et les allures des différens locataires de la maison. Aussitôt une foule de dénonciations lui étaient venues de tous côtés ; et en particulier une certaine veuve, connue et justement redoutée pour la rigueur venimeuse de sa pruderie, avait déclaré à l'alcade qu'à toute heure du jour et de la nuit le logement des Cervantès ne désemplissait pas de jeunes cavaliers et autres visiteurs de mauvais aloi, — en ajoutant que, du reste, personne aux alentours n'ignorait les mœurs scandaleuses de la jeune Isabelle de Saavedra. D'autre part, Villarroel avait appris que Gaspard

de Ezpeleta, avant de mourir, avait fait don d'une belle robe de soie à l'une des sœurs de Cervantès, — qui l'avait comblé de soins pendant les deux jours qu'il avait passés dans la maison; mais comme cette sœur de l'écrivain était une personne âgée, toute pieuse et depuis longtemps étrangère aux vains soucis du monde, le subtil alcade avait conclu de là que, sûrement, la robe de soie qu'elle avait reçue du mourant s'adressait en réalité à sa jeune nièce. Désormais plus de mystère : le chevalier assassiné avait été l'un des amans de la fille de Cervantès, et c'était ce dernier qui, pour quelque vilain motif d'intérêt ou de rancune, l'avait « dépêché » sur le seuil de sa maison ! Immédiatement après avoir entendu l'accusation de la vieille veuve, Villarroel avait fait jeter en prison le romancier lui-même, sa fille, l'une de ses sœurs, ainsi que la fille de celle-ci, et puis encore cinq autres de leurs voisins. Seule, la femme de l'auteur de *Don Quichotte*, absente de Valladolid au moment du crime, avait dû à cet heureux hasard d'être laissée en liberté.

Or, tout le monde s'accorda bientôt pour reconnaître que Gaspard de Ezpeleta avait été tué par le mari d'une femme qu'il avait séduite, un notaire jaloux appelé Galvan, sur lequel le propre valet du jeune chevalier avait, dès le premier jour, inutilement essayé d'attirer l'attention de l'alcade Villarroel. Sans compter que, avant même cette découverte du véritable meurtrier, les quatre alcades de la ville s'étaient trouvés contraints de relâcher Cervantès et toute sa famille, faute de pouvoir relever contre eux l'ombre d'une charge un peu présentable. Mais jusque dans la sentence qui ordonnait leur libération, les quatre magistrats s'étaient crus tenus d'introduire un blâme sévère à l'égard de la conduite privée d'Isabelle de Saavedra, comme aussi une désapprobation plus ou moins explicite de la manière dont le père de la demoiselle semblait tolérer, — sinon favoriser, — les rendez-vous galans de sa fille. Défense était faite en particulier au financier portugais Simon Mendez, dénoncé naguère à Villarroel comme étant l'un des plus notoires amans d'Isabelle, de remettre le pied dans la maison de la Calle del Rastro, ni de « parler en public ou en secret » avec la jeune fille. Acquitté de l'assassinat d'Ezpeleta, — où c'était chose trop évidente qu'il n'avait pris aucune part, — le pauvre Cervantès n'en était pas moins redevable à cette méchante affaire d'un surcroît de discrédit, se joignant pour l'accabler au fardeau de ses dettes, chaque jour plus nombreuses. Jamais peut-être depuis son retour d'Alger, un quart de siècle auparavant, aucun moment de sa vie ne lui aura paru plus amer que celui-là, où cepen-

dant l'Espagne entière, grâce à lui, commençait à se divertir délicieusement des premiers exploits de l' « Admirable Chevalier de la Manche. »

Resterait à savoir, après cela, en quelle mesure un tel discrédit était, mérité, et jusqu'à quel degré de déchéance morale de longues années d'une misère véritablement tragique avaient pu faire tomber l'ancien héros de Lépante, le *hidalgo*-poète dont le grand cœur se reflète à jamais pour nous dans l'immortelle figure de son Don Quichotte. A cette question tous les biographes ont coutume de répondre en nous garantissant la parfaite innocence de Cervantès, — soit qu'ils tâchent à interpréter de la façon la plus favorable les quelques documens qui semblent l'accuser, ou bien encore qu'ils se bornent simplement à nous les cacher. Mais les documens n'en subsistent pas moins; et peut-être serait-il plus sage de les examiner sans aucun parti pris, — sauf pourtant à ne pas oublier qu'il s'agit là d'un poète et conteur de génie qui d'abord, pendant un demi-siècle, a lutté noblement contre sa destinée. Que si même le malheureux Cervantès avait fini par se lasser un instant de l'effort de cette lutte décidément vaine, certes je ne prétendrais pas qu'on l'en dût excuser; mais rien ne m'empêchera d'estimer qu'il siérait de l'en plaindre, d'éprouver au spectacle de sa défaite un sentiment d'indulgente et quasi respectueuse pitié.

Sans compter qu'il s'en faut de beaucoup que les traces de ces faiblesses de la vie privée de l'auteur de *Don Quichotte* s'étalent clairement, manifestement, à nos yeux, comme, par exemple, les fautes d'un Jean-Jacques Rousseau ou d'un Paul Verlaine. Tout au plus sommes-nous tentés de les deviner au fond d'un petit nombre de documens d'une allure quelque peu alarmante, tels que le verdict des quatre alcades de Valladolid. Mais je dois avouer que la tentation est parfois bien forte, et que, notamment, la réalité du rôle attribué par les susdits alcades au financier Simon Mendez dans la maison de la Calle del Rastro a de quoi nous paraître assez admissible lorsque, trois ans plus tard, une autre pièce d'une authenticité également évidente nous montre Cervantès dans une attitude non moins singulière vis-à-vis d'un vieux « capitaliste » madrilène, appelé Juan de Urbina.

Cette pièce est une façon de contrat officiel, rédigé à Madrid le 28 août 1608, et où l'ex-Isabelle de Saavedra se trouve qualifiée à la fois de « fille légitime » de Michel de Cervantès et de « veuve légitime »

d'un certain Diego Sanz. D'accord avec Cervantès, Juan de Urbina transmet à un enfant de huit mois, Isabelle Sanz, — que l'autre Isabelle aurait eue de son premier mari, — la possession d'une grande et fructueuse maison de la Red de San Luis. En outre, Urbina et Cervantés s'engagent à payer sur-le-champ une somme de 2 000 ducats, qui constitueront la « dot » de la fille de l'écrivain, à la condition que cette dernière épouse, dans un très bref délai, l' « agent d'affaires » Luis de Molina, — qui paraît avoir été un personnage des moins estimables. (A quoi j'ajouterai que, en effet, la prétendue « veuve » s'est mariée, peu de temps après, avec Molina, — aussitôt qu'elle a réussi à se faire livrer la « dot » promise par son vieux protecteur; mais que, sans doute, l'amour n'a pas dû tenir beaucoup de place dans cette union, puisque la jeune femme n'a pas même voulu recourir, pour le règlement de ses procès ultérieurs, aux talens d'« agent d'affaires » de son mari, et ne s'est jamais associée avec Molina que pour arracher à Juan de Urbina d'autres sommes d'argent, également stipulées dans l'étrange contrat.)

Libre à nous, là-dessus, d'admettre ou non l'existence d'un premier mari d'Isabelle de Saavedra, — encore que son appellation mensongère de « fille légitime » de Cervantès ne soit pas pour nous rendre probable sa qualité de « veuve. » Mais, en tout cas, l'impression qui se dégage nettement du contrat est qu'à défaut de Simon Mendez la jolie et adroite créature aura trouvé un nouvel amant dans la personne de Juan de Urbina, et qu'après la naissance d'un enfant, ce vieux financier, — qui d'ailleurs était dûment marié et père de famille, — aura jugé bon de se débarrasser d'une liaison devenue gênante en procurant à sa maîtresse d'hier une « dot » et un mari. Oui, mais pourquoi faut-il que Cervantès ait signé avec lui l'inquiétant contrat, se donnant ainsi l'apparence d'avoir lui-même connu, et peut-être exploité, le déshonneur de sa fille?

Et qui sait si un lien direct n'a pas rattaché cette aventure de la vie du poète à une autre de ses actions, toute proche de celle-là sur la liste des documens originaux où figure son nom : je veux dire son affiliation, le 17 avril 1609, à la pieuse Confrérie des Esclaves du Très Saint Sacrement ? Le fait est que l'on ne va plus cesser, depuis lors, de le voir s'enfoncer, — ou plutôt s'élever, — dans la dévotion, jusqu'au jour où, suivant l'exemple de sa femme et de ses sœurs, il revêtira solennellement l'habit de tertiaire franciscain. Ne se pourrait-il pas que son âme de poète et de gentilhomme, brusquement réveillée, eût désormais cherché dans la pénitence l'oubli d'une conduite où l'avait

un moment entraîné l'implacable rigueur du sort à son endroit? Du moins est-il certain que, à compter de ce printemps de 1609, tout ce que nous entrevoyons de sa vie nous le révèle à nouveau parfaitement courageux et loyal, subissant avec un noble sourire résigné le triple poids de l'obscurité, du manque d'argent, et de la maladie. Pas une seule fois maintenant, jusqu'au bout, le témoignage des documens biographiques ne vient plus contredire l'émouvante image que nous a laissée de soi-même le vieux poète, dans la préface de la seconde partie de son *Don Quichotte*.

La série de ces documens contemporains relatifs à la longue carrière de Cervantès s'est trouvée précieusement accrue, de nos jours, par la publication de deux gros volumes de l'érudit espagnol Cristobal Perez Pastor, dont le premier contenait cinquante-six pièces jusque-là inédites, tandis que le second nous en apportait, d'un seul coup, plus d'une centaine. Il ne restait plus qu'à tirer parti de la masse de faits nouveaux ainsi rassemblés pour nous offrir enfin une biographie authentique de l'illustre conteur, substituant définitivement l'histoire à la légende, — sans renoncer toutefois à essayer de relier entre eux des documens que le défunt Pastor s'était d'abord contenté de mettre bout à bout. C'est ce que vient de faire l'un des « hispanisans » les plus renommés de notre temps, le professeur anglais J. F. Kelly, dans un petit livre dont toute la critique de son pays a dès à présent proclamé l'éminente valeur. Le texte original de M. Kelly, si l'on omettait les innombrables citations documentaires qui l'accompagnent de proche en proche, tiendrait aisément en deux articles moyens d'une revue ; et ce court espace a suffi à l'historien pour nous donner une peinture absolument complète de la vie de Cervantès, telle du moins qu'il nous est aujourd'hui possible de la connaître.

Il n'y a pas, je crois bien, une des pièces découvertes par Pastor dont M. Kelly n'ait soigneusement profité, pas une qu'il n'ait interprétée et quasi vivifiée, avec un remarquable mélange de prudence critique et de pénétration. L'auteur de *Don Quichotte* a désormais cessé, grâce à lui, de nous être un personnage lointain et plus ou moins mystérieux, nous apparaissant dans une brume assez semblable à celle qui continue d'envelopper pour nous la figure terrestre de son glorieux contemporain et rival en génie, l'auteur du *Roi Lear*. Nous voici librement admis à l'approcher, à évaluer le total de ses dépenses et de ses maigres gains, à le suivre dans le détail navrant de ses mésaventures, depuis l'engagement peut-être forcé du jeune poète dans

l'armée espagnole jusqu'aux derniers démêlés de l'ex-fournisseur militaire avec ce « trésor public » qui, bien loin de songer à l' « entretenir, » ne se fatiguait pas de lui réclamer un certain « arriéré » qu'il ne pouvait payer !

Et aussi semble-t-il qu'une biographie comme celle-là ne saurait manquer de contribuer de la façon la plus efficace à nous faire mieux comprendre l'œuvre littéraire de Cervantès. Mais, hélas! je crains fort que la déception que je viens d'éprouver, à ce sujet, pour mon propre compte, ne soit partagée par tous les lecteurs du savant ouvrage de M. Kelly. Non, vraiment, je ne vois pas que la connaissance intime des faits de la vie privée de Cervantès réussisse le moins du monde à nous faciliter l'intelligence de ses livres, et en particulier de celui d'entre eux qui nous est le plus cher. J'ai beau m'efforcer de découvrir un rapport entre les occupations « temporelles » du poète et la forme ou le contenu de son *Don Quichotte*, entre sa propre manière de vivre et la manière dont il a conçu le caractère ou les actions de l'illustre héros de son roman : c'est comme si j'essayais de comparer deux ordres de choses foncièrement différens, tels que la constitution géologique d'un terrain et les idées morales du peuple qui l'habite. Les circonstances ont voulu que l'homme dont M. Kelly nous raconte l'histoire ait été, en même temps, le créateur de l'un des chefs-d'œuvre de la littérature : mais nul moyen de savoir pourquoi *Don Quichotte* nous est venu précisément de cet homme-là, au lieu d'avoir pour auteur, par exemple, l'habile et ingénieux Avellaneda.

Constatation d'autant plus surprenante que Cervantès ne paraît pas avoir été un artiste de l'espèce de ces Rembrandt ou de ces Beethoven qui n'attachaient ici-bas d'importance qu'au seul souci de leur art. On supposerait même plutôt, à le regarder vivre, que la création de son *Don Quichotte* n'eût été dans sa carrière qu'un simple accident, le résultat de cette « pauvreté » que bénissait le gentilhomme français de la suite de l'envoyé Brûlart de Sillery. Mais n'importe : le « vieux soldat » de Valladolid participait décidément de l'étrange privilège des hommes de génie, consistant pour eux à posséder, en quelque sorte, deux existences tout à fait distinctes, — celle de leurs actions et celle de leurs rêves. A côté, au-dessus de la vie que peuvent aujourd'hui nous montrer les documens contemporains, il a dû, lui aussi, avoir une autre vie, plus réelle et vivante, mais fatalement ignorée de son entourage, et dans laquelle la crainte de ses créanciers ou son

cruel besoin de se procurer de l'argent se trouvaient remplacés par la vision merveilleuse d'un chevalier à la triste figure chevauchant le long des routes en compagnie de son gros écuyer. Ni le livre de M. Kelly, ni tous ceux que pourront encore nous valoir les heureuses recherches de nouveaux Pastor, n'auront chance jamais de soulever pour nous le moindre coin du voile qui nous cache les sources du génie de Cervantès.

Tout au plus convient-il de savoir gré à la biographie du poète espagnol de l'un des renseignemens qu'elle nous apporte. Certes, la lecture de *Don Quichotte* suffit déjà pour nous faire découvrir, chez l'auteur de ce livre, une âme naturellement grande et généreuse : mais il nous plaît d'apprendre que cette même âme héroïque s'est manifestée aussi dans la vie privée de Michel Cervantès. Nous sommes ravis de voir avec quelle bravoure obstinée le peintre des héroïques souffrances de Don Quichotte a lui-même lutté, le plus longtemps qu'il a pu, contre l'hostilité féroce du sort à son endroit ; et il n'y a pas jusqu'à l'hypothèse d'une défaillance momentanée de son courage natif qui, comme je l'ai dit, n'ait de quoi nous apparaître plus émouvante, au souvenir d'un demi-siècle préalable d'efforts désespérés et de tristes déboires. Que l'on rapproche, par exemple, du spectacle affligeant des relations de Cervantès avec les Simon Mendez et les Juan de Urbina, l'admirable tableau que nous offre, trente ans auparavant, l'attitude du poète dans les prisons d'Alger !

Enrôlé dans l'armée espagnole dès l'âge de vingt et un ans, vers 1568, Cervantès avait eu beau se signaler vaillamment à la bataille de Lépante et dans maints autres combats : c'est seulement en novembre 1574 qu'il avait réussi à devenir « soldat avantagé, » ce qui était quelque chose comme notre grade de sergent, et l'obligeait à attendre au moins dix années avant de pouvoir devenir capitaine. De telle sorte que, l'année suivante, le jeune homme avait résolu de quitter Naples, où se trouvait alors son régiment, pour revenir chercher fortune dans sa patrie. Il s'était embarqué, en compagnie de son frère Rodrigue, sur une galère royale dépendant de la flottille de l'amiral de Leiva : mais en mer, — à la hauteur du petit port provençal des Saintes-Maries, — la galère avait été assaillie par trois navires turcs qui s'étaient emparés de tout l'équipage. Cervantès avait été emmené captif à Alger, où tout de suite le prestige de son éminente supériorité intellectuelle et morale avait commencé à se faire sentir autour de lui. Après l'avoir d'abord enchaîné au fond d'un cachot, son maître s'était vu

forcé de lui rendre, tout au moins, une liberté relative ; et depuis ce jour, pendant plus de cinq ans, avec une ténacité, une patience, et un sang-froid merveilleux, l'esclave n'allait plus se relâcher de méditer sa propre délivrance ainsi que celle de ses compagnons.

A quatre reprises, tout au moins, nous le voyons ainsi tenter vainement d'intrépides efforts ; et toujours il veut que d'autres esclaves de sa race profitent avec lui de ces tentatives ; et toujours ensuite, lorsqu'un hasard fatal est venu faire échouer les plans qu'il a conçus, son principal souci est de disculper ses complices, en prenant sur soi seul une responsabilité qui risquera plus d'une fois de lui coûter la vie. « Il nous est impossible, — écrit M. Kelly, — de dire exactement la date de son premier essai d'évasion : mais tout porte à croire qu'il a eu lieu au printemps de 1576, après que déjà l'esclave de Dali-Mami avait réussi à se gagner la confiance de son entourage. Son plan n'avait d'ailleurs, cette fois-là, rien de compliqué. Cervantès s'était entendu avec un Maure qui devait le conduire à Oran, avec un groupe d'autres prisonniers espagnols. Mais en chemin, après quelques jours de marche, le Maure a abandonné les fugitifs, qui se sont trouvés contraints de revenir à Alger. Cervantès, qui s'était ouvertement proclamé l'initiateur de l'affaire, a été de nouveau chargé de chaînes, et soumis à la surveillance la plus rigoureuse. »

Au début de l'année suivante, les documens nous le montrent s'intéressant au travail littéraire d'un prisonnier italien qui s'occupe à rédiger une relation de la prise de Tunis par don Juan d'Autriche, et pour lequel il écrit deux sonnets destinés à être publiés en tête de l'ouvrage. Mais sa pensée dominante est toujours de combiner des moyens pour reconquérir sa liberté. Ses vieux parens, de leur côté, font tout ce qu'ils peuvent pour lui procurer l'argent de sa rançon : mais comme la somme qu'ils réussissent à rassembler reste au-dessous du prix exigé par Dali-Mami, Michel Cervantès en dispose pour faire racheter son frère Rodrigue, à qui il demande seulement d'obtenir l'envoi d'une frégate espagnole dans les eaux d'Alger.

Rodrigue, ainsi délivré généreusement par son frère, s'embarque pour l'Espagne en août 1577 ; et aussitôt Michel commence à préparer l'exécution de son nouveau projet. Avec l'aide d'un jardinier navarrais employé au service du préfet turc Hassan, il creuse un large caveau dans un jardin appartenant à ce haut personnage, et situé au bord de la mer, en dehors de la ville. Dans ce caveau il fait entrer, les uns après les autres, une quinzaine d'esclaves chrétiens ; et pendant de longs mois il parvient à les nourrir, tantôt leur apportant lui

même des vivres ou tantôt se servant, à cet effet, d'un renégat espagnol surnommé le Doreur. Longtemps l'audacieuse entreprise se poursuit sans encombre. Déjà une frégate espagnole est sur le point de recevoir à son bord les quinze protégés de Cervantès, lorsque le Doreur s'avise de dénoncer ceux-ci au Dey d'Alger, qui les fait arrêter. Sur quoi, Cervantès d'accourir et de s'écrier, une fois de plus : « Aucun de ces chrétiens qui sont là ne doit être blâmé pour leur tentative ; car c'est moi seul qui l'ai imaginée, et qui ai décidé mes compagnons à vouloir s'échapper ! »

Sous des volées d'insultes, il fut conduit, les mains liées, en présence du Dey, qui le menaça de la torture et de la mort, s'il ne révélait pas les détails du complot. Cervantès répéta obstinément que lui seul était responsable de tout. Enfin le Dey, comprenant l'inutilité de toutes ses menaces, le fit enfermer dans un cachot, où il le retint au secret pendant plus de cinq mois. Mais Cervantès n'en réussit pas moins à dépêcher à Oran un messager, avec une lettre pour le commandant de la garnison espagnole. Il demandait que des agens confidentiels fussent mandés à Alger pour l'aider à s'enfuir avec trois autres captifs. Son messager fut arrêté aux portes d'Oran, et ramené devant le Dey, qui, en découvrant la lettre, condamna ce malheureux lui-même à être empalé, et Cervantès à recevoir deux mille coups de bâton.

Puis une année s'écoule, pendant laquelle nous apprenons seulement que Cervantès, acheté maintenant par le Dey à son premier maître, s'est employé de toutes ses forces à faire remettre en liberté un saint moine espagnol retenu comme otage. Mais voici que, en septembre 1579, il parvient à attendrir le cœur d'un autre renégat, l'ex-licencié Giron, éveille chez lui le regret de son ancienne foi et de son ancienne patrie, le décide à faire l'acquisition d'une frégate armée sur laquelle se réfugieront soixante des principaux prisonniers de la ville ! De nouveau l'entreprise est sur le point de réussir, lorsque l'un de ces prisonniers que Cervantès a voulu délivrer, un certain Blanco de Paz, qui se fait passer pour commissaire de l'Inquisition, le dénonce au Dey.

« Cervantès s'était d'abord caché dans la maison d'un ami : mais au premier appel de son nom par le crieur public, il vint se livrer à la police. Il fut conduit en présence du Dey avec les mains liées derrière le dos et une corde autour du cou, par manière d'avertissement du sort qui l'attendait. Selon sa tactique habituelle, il affirma que lui seul avait eu connaissance de l'arrivée de la frégate, et que jamais il n'avait fait part à personne de son nouveau projet, — si ce n'est à

quatre gentilshommes qui avaient récemment reconquis leur liberté. Sa bonne chance voulut qu'un renégat originaire de Murcie intervînt en sa faveur ; et c'est sans doute l'intervention de ce personnage influent qui, lui sauvant la vie une fois de plus, lui valut d'être seulement condamné à une réclusion perpétuelle. »

L'année suivante, le 19 septembre 1580, le Dey Hassan, rappelé à Constantinople, achevait ses apprêts de départ dans le port d'Alger. Déjà ses esclaves avaient été transportés à bord de sa galère, et parmi eux Cervantès, tout couvert de chaînes et les fers aux mains. Ce fut en ce moment qu'un moine trinitaire, Fray Juan Gil, se rendit en grande hâte au palais pour annoncer à Hassan qu'une souscription des négocians chrétiens d'Alger lui avait permis de compléter l'énorme somme de 500 écus, réclamée comme rançon du terrible captif. Nul moyen, cette fois, pour l'ancien Dey de garder plus longtemps un gaillard que sans doute il s'était juré de ne jamais relâcher. Quelques semaines plus tard, Cervantès s'embarquait enfin pour l'Espagne, — où l'attendaient d'ailleurs d'autres épreuves plus cruelles encore peut-être, dans leur banalité prosaïque et morne, pour le cœur de héros qu'il portait en soi.

Un acte officiel, rédigé avant son départ d'Afrique, nous apprend que tous les prisonniers qui l'avaient approché s'accordaient à lui reconnaître « des qualités exceptionnelles de droiture, de courage, et de bonté. » N'est-ce point aussi l'impression qui résulte pour nous de l'histoire entière de sa captivité, émouvante et pittoresque à l'égal d'un de ces romans de chevalerie dont il avait alors la cervelle imprégnée ? Et n'avais-je pas raison de dire que sa biographie a du moins le mérite de nous montrer à l'œuvre, dans l'un des plus glorieux incidens de sa vie privée, la grande âme qu'il allait plus tard employer à la création de son *Don Quichotte ?*

T. de Wyzewa.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La quinzaine qui vient de s'écouler appartient tout entière à M. Caillaux : il l'a remplie par les évolutions les plus étranges et les plus imprévues. Pendant ce temps, les autres ministres mènent une vie obscure et tranquille ; on ne pense pas à eux, on ne se demande pas ce qu'ils font, on oublie presque leurs noms, la célébrité de leur collègue des Finances les éclipse complètement. Cela ne veut pas dire que cette célébrité de M. Caillaux soit enviable. Il a trouvé le moyen d'ajouter beaucoup, en quelques semaines, à la déconsidération où le gouvernement parlementaire était déjà tombé chez nous. Mais il dure, et le Cabinet dont il fait partie continue de durer avec lui. C'est à la proximité des élections que le gouvernement doit son salut. A quelque degré de bassesse qu'elle soit tombée, la Chambre se révolterait si elle avait seulement quelques mois devant elle, mais elle a quelques semaines à peine, et cette considération la paralyse. Les élections ont été fixées au 26 avril; la campagne électorale commencera donc avec les premiers jours du mois. Le temps est passé de chercher et de trouver des combinaisons parlementaires nouvelles. Advienne que pourra ; le sort en est jeté.

On a pu le voir au dernier vote important que la Chambre a eu à émettre à la suite d'une interpellation sur la politique financière du Cabinet. Rien n'était plus inopportun que cette interpellation. Le gouvernement venait d'être battu au Sénat : la prudence la plus élémentaire conseillait à l'opposition de vivre sur ce succès pendant quelque temps. Au lieu de cela, une grande bataille a été annoncée et s'est effectivement engagée au Palais-Bourbon. Dans ce milieu très différent de celui du Luxembourg et profondément travaillé par les sentimens divers, appréhensions et espérances, que les élections font naître, le dénouement qui s'est produit était fatal. Le gouvernement a

eu une majorité de 114 voix ! Si on analyse le scrutin, la signification en devient encore plus apparente. On s'aperçoit qu'un assez grand nombre de députés qui, le lendemain de la formation du ministère, se montraient tout disposés à partir en guerre contre lui et s'exprimaient sur son compte avec une juste sévérité, lui ont donné subitement leur confiance. Faut-il croire que leur opinion intime se soit modifiée? Non sans doute, et s'ils étaient bien sûrs de renverser le Cabinet en votant contre lui, ils s'en donneraient vraisemblablement la satisfaction. Mais ils ont peur de le manquer et encore bien plus, dans ce cas, de n'être pas manqués par lui aux élections du 26 avril. Tout le monde sait, en effet, que les préfets ont reçu des instructions précises pour prendre une part active aux opérations électorales. Ils se sont aussitôt mis en campagne, et le vote de la Chambre, à l'examiner dans les détails, montre qu'ils ont déjà passé plus d'un traité de paix avec plus d'un député qui n'étaient pas assurés de leur réélection. Les choses en étant là, il serait naïf d'espérer encore qu'un accident heureux pourrait nous débarrasser du ministère. Les marchés sont conclus, les positions sont prises, la parole n'appartient plus qu'au pays.

Nous avons déjà parlé, il y a quinze jours, de la discussion qui se poursuivait alors au Sénat. Pour simplifier les choses, il suffit de rappeler que le dissentiment entre M. le ministre des Finances et la Commission avait l'objet suivant : le ministre voulait faire voter, sous la forme de cédules, un impôt sur tous les revenus, avec le couronnement d'un impôt général complémentaire, tandis que la Commission proposait de détacher deux titres du projet, les seuls dont l'étude fût achevée, de les voter et de s'en tenir là pour le moment. Ces deux titres sont ceux qui se rapportent à la réforme de l'impôt foncier sur les propriétés bâties et non bâties et à l'impôt sur les valeurs mobilières. Vouloir faire plus, et surtout vouloir faire tout à la fois, était se condamner à l'avortement sur toute la ligne. M. Ribot, en particulier, l'a démontré avec une clarté à laquelle on ne pouvait se soustraire qu'en fermant de parti pris les yeux à la lumière. C'est malheureusement ce qu'a fait M. Caillaux. Pourquoi? Il est difficile de pénétrer dans la complexité de sa conscience, d'ailleurs prodigieusement mobile, et nous ne voudrions pas porter ici un jugement téméraire; mais la suite a prouvé que M. Caillaux n'était pas libre, que sa volonté ne lui appartenait pas tout entière, et qu'elle obéissait finalement à des influences du dehors. On a pu se demander quelquefois si c'était bien lui qui était ministre des Finances, ou si ce n'était pas plutôt M. Jaurès. Or le parti socialiste unifié tient essentiellement à ce que

la réforme de l'impôt sur le revenu ne soit pas divisée. Sa politique est celle du tout ou rien.

C'est donc dans les termes que nous venons de rappeler que la bataille s'est poursuivie au Luxembourg et qu'elle s'y est dénouée. Au dernier moment, le ministère s'est nettement rallié à l'amendement Perchot qui supprimait d'un seul trait de plume nos quatre contributions directes et les remplaçait par des impôts cédulaires sur toutes les catégories de revenus. M. Perchot, dans la discussion, s'était énergiquement prononcé contre l'inquisition fiscale, il s'était montré hostile à la déclaration contrôlée, il avait prononcé les paroles les plus propres à satisfaire M. Mascuraud et son Comité, enfin il avait jeté du lest, beaucoup de lest, mais il avait conservé la carcasse du projet, ou le cadre, pour parler plus noblement. On espérait que le Sénat tiendrait compte de tant de sacrifices qu'on faisait provisoirement à ses répugnances, à ses résistances, et qu'il voterait un projet aussi expurgé. Tout avait été préparé pour lui arracher un vote en douceur, sauf à donner ensuite à ce vote sa pleine signification et sa portée. Cependant, à la dernière minute, on a craint de n'avoir pas encore assez diminué, atténué, émasculé la réforme pour obtenir de sa faiblesse que le Sénat en votât le principe, et alors, après M. Perchot, est venu M. Codet. Faisons-nous encore plus petits, a pensé M. Codet, nous passerons plus facilement. M. Perchot avait proposé qu'après avoir supprimé les quatre contributions, on les remplaçât par des impôts sur les revenus de toutes catégories; M. Codet a supprimé les mots : de toutes catégories. La manœuvre était adroite. En visant les revenus de toutes catégories, on aurait atteint la rente et les bénéfices agricoles, ce qui soulevait de graves difficultés : ne valait-il pas mieux admettre, au moins par prétérition, que des exceptions pourraient être faites ? Tant de précautions ont été inutiles. Le Sénat ne s'est pas laissé prendre au piège qu'on lui tendait. Il a repoussé l'amendement à une majorité de six voix, majorité faible sans doute, suffisante toutefois pour renverser l'échafaudage si péniblement construit par M. Caillaux.

Il aurait fallu, comme nous l'avons dit, s'en tenir là. Quoi de plus inutile que d'interroger, à la Chambre, le gouvernement sur sa politique financière ? Cette politique n'était-elle pas connue, autant du moins qu'elle pouvait l'être à travers les variations incessantes de la pensée de M. Caillaux ? La Chambre ne savait-elle pas ce qui s'était dit, ce qui s'était passé au Sénat? Pouvait-elle obtenir davantage? Si elle l'a espéré, elle s'est trompée. M. Briand a prononcé un discours

que tous ceux qui l'ont entendu ont déclaré avoir été fort éloquent, mais qui, à la lecture, nous a un peu déconcerté. En effet, qu'a reproché M. Briand, à M. Caillaux ? Il lui a reproché de n'avoir pas défendu assez vigoureusement devant le Sénat son impôt sur le revenu, et de n'avoir pas, en posant la question de confiance, exercé sur l'Assemblée une pression assez forte pour le faire voter. Ce n'était pas ainsi qu'il aurait fallu faire, a déclaré M. Briand, et il a rappelé des exemples fameux. Il y a eu autrefois un projet qui heurtait toutes les convictions du Sénat, c'est celui du rachat de l'Ouest; la haute Assemblée n'en voulait pas, certes ! elle en prévoyait les funestes conséquences; livrée à sa conscience, elle n'y aurait jamais adhéré. Mais M. Clemenceau, qui était alors président du Conseil, a posé la question de confiance et il a fait capituler le Sénat. Admirable exemple ! s'est écrié M. Briand. Après avoir cité M. Clemenceau, il s'est cité lui-même. N'a-t-il pas, étant président du Conseil, posé la question de confiance à propos de la réforme électorale? Il est vrai qu'il a été renversé, mais n'importe, il avait fait son devoir. M. Caillaux n'a pas fait le sien, et M. Briand ne le lui pardonne pas. On aurait cru, à l'entendre, qu'il était grand partisan des projets financiers de M. Caillaux et on avait besoin de faire un effort pour se rappeler qu'il y a quelques semaines à peine, à Saint-Étienne, il les avait condamnés et flétris en y dénonçant l'emploi de la pince-monseigneur, expression qui nous avait paru énergique presque à l'excès. Il semble donc que M. Briand ait cédé simplement à une préoccupation d'artiste dans les reproches qu'il a adressés à M. Caillaux, et cela nous laisse froid. On connaît l'anecdote de ce vieux monsieur, ancien militaire sans doute, qui, pendant les journées de Juillet 1830, voyait un insurgé tirer à tort et à travers des coups de fusil sans atteindre personne. — Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre, lui dit-il : je vais vous montrer. — Et, chargeant et rechargeant deux ou trois fois le fusil, épaulant bien et visant juste, à chaque coup, il abattait un garde du corps qui défendait les Tuileries : après quoi, il rendit le fusil à l'insurgé. — Gardez-le, lui dit celui-ci ; vous vous en servez trop bien. — Non, répondit l'autre, ce ne sont pas mes opinions. — Sont-ce ou ne sont-ce pas ses opinions que M. Briand accuse M. Caillaux d'avoir si mal défendues? En vérité, on n'en sait rien. On le saura peut-être dans quelques jours, car on annonce un prochain discours que M. Briand doit prononcer hors de la Chambre et où il dissipera vraisemblablement ces obscurités.

Revenons au Sénat. Le voyant résolu à ne voter pour le moment

que l'impôt foncier et l'impôt sur les valeurs mobilières, M. Caillaux a dû en prendre son parti et s'accommoder à cette situation. L'impôt foncier, avec les réformes heureuses, bien qu'un peu précipitées, qu'on y a introduites, a été voté avec une extrême rapidité; le Sénat a tenu sa promesse d'aller vite; mais, au moment d'en venir à l'impôt sur les valeurs mobilières, le gouvernement lui a soumis un nouveau texte. Lorsqu'on l'a lu, la surprise a été grande; on s'est frotté les yeux pour le relire avec plus d'attention encore et la surprise n'a fait qu'augmenter. Qui l'eût cru? Tous les revenus mobiliers étaient soigneusement énumérés pour être soumis à l'impôt, tous..., à l'exception de la rente.

Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons; mais comment oublier que M. Caillaux a renversé M. Barthou et M. Dumont sur cette même question de l'immunité de la rente dont il se déclarait alors un adversaire résolu? Il fallait l'entendre déclarer que la réforme de l'impôt sur le revenu était impossible, si la rente n'y rentrait pas au même titre que tous les autres revenus. On en était resté là. Aussi le projet de M. Caillaux sur les valeurs mobilières, qui donnait ou semblait donner un démenti imprévu à son opinion d'il y a deux mois, a-t-il été accueilli avec une clameur universelle: les partisans de l'impôt sur la rente étaient indignés, ses adversaires étaient satisfaits, mais scandalisés. Devant l'émotion générale, M. Caillaux a compris qu'une explication était nécessaire et il a fait publier une note par l'*Agence Havas* pour déclarer qu'il n'avait rien abandonné de ses opinions et de ses intentions premières. La note était brève et insuffisante. M. Jaurès a porté la question à la tribune, et on a connu enfin l'explication de M. Caillaux. C'est, paraît-il, pour des motifs d'un ordre purement technique, qu'il a cru devoir distinguer la rente des autres sources de revenus; mais il n'a jamais songé à l'exempter de l'impôt et il a annoncé que son tour viendrait bientôt. Il a dit tout cela sans grande chaleur, sans énergie, comme s'il parlait sous une pression à laquelle il ne pouvait échapper et dont M. Jaurès n'a d'ailleurs pas dissimulé l'inexorable étreinte. M. Jaurès parlait, lui, en homme qui a l'habitude d'être obéi et qui sait qu'il le sera. Peu satisfait des premières explications du ministre, il est remonté à la tribune et l'y a ramené pour l'obliger à préciser davantage. Bref, M. Caillaux a promis de déposer sans plus tarder un nouveau projet qui soumettrait à l'impôt la rente ou le rentier, car on fait une distinction artificielle entre celle-là et celui-ci, comme pour rendre un dernier et hypocrite hommage à un principe qu'on ne respecte plus.

M. Jaurès a retiré alors son interpellation : il avait ce qu'il voulait, mais, le lendemain, dans son journal, il a dédaigneusement constaté que le ministre s'était exécuté d'assez mauvaise grâce.

Faut-il croire vraiment que M. Caillaux, ayant changé de point de vue en passant de l'opposition au pouvoir, avait renoncé à taxer la rente? Tout est possible de sa part; il nous a donné déjà l'étonnement de plusieurs brusques conversions du même genre; les journaux s'amusent, matin et soir, à le mettre en contradiction avec lui-même au moyen de citations de ses discours, qui disent tantôt blanc et tantôt noir avec une surprenante désinvolture. Cependant, nous hésitons à croire, de sa part, à une volte-face aussi complète : le plus probable est que, se rendant fort bien compte du mauvais effet que produirait l'impôt sur la rente, il a voulu l'ajourner jusqu'après les élections, ce qui est d'ailleurs une manière de plus de tromper le pays. Mais n'est-ce pas la politique du gouvernement de tout ajourner? Le programme de Pau n'est-il pas devenu une lettre à échéance? Dans les élections, les candidats auraient promis tout ce qu'ils auraient voulu; peu aurait importé, ils n'auraient engagé qu'eux ; aux yeux des rentiers, et ils sont nombreux, le gouvernement aurait paru avoir conservé sa liberté. Par malheur pour lui, il ne l'a plus, et M. Jaurès le lui a fait bien voir. Sans doute M. Caillaux avait-il espéré que M. Jaurès, entrant dans son jeu et en comprenant la finesse, se serait appliqué à ne pas le déranger. Il n'en a rien été, et M. Caillaux a été obligé de s'exécuter. Dès le jour même de l'interpellation, en descendant de la tribune, il a écrit une lettre à M. Poirrier, président de la Commission du Sénat, pour lui annoncer et lui envoyer un projet d'impôt sur la rente : la Commission, il est à peine besoin de le dire, l'a repoussé à l'unanimité.

Il est un point sur lequel nous n'insisterons pas ; à quoi bon? Nous ne pourrions rien dire qui ne soit venu naturellement à tous les esprits. Parmi les oublis extraordinaires qu'a commis M. Caillaux, l'un d'eux a été particulièrement regrettable : à côté du ministère des Finances et du Parlement, il y a la Bourse, et, bien que ce soient là des institutions très différentes, elles ne laissent pas d'avoir des relations entre elles ; elles influent les unes sur les autres; elles ne peuvent pas s'ignorer. Ce qui devait arriver est arrivé. Quand M. Caillaux a présenté un projet d'impôt sur les revenus, à l'exclusion de la rente, naturellement celle-ci a monté : quand il a déposé en effet un nouveau projet qui la soumettait à l'impôt, naturellement la rente a baissé. De là des spéculations dont on a beaucoup parlé. — Tout le

monde n'y a pas perdu, — a dit M. Barthou dans une interruption qu'il a expliquée ensuite. Il a mis M. le ministre des Finances hors de cause, mais il a exprimé la confiance que M. le ministre de la Justice ferait son devoir. A parler franchement, nous ne comptons pas beaucoup sur l'intervention de M. le ministre de la Justice, non pas que nous doutions de lui, mais parce que les opérations dont il s'agit, lors même qu'elles sont incorrectes, ne sont pas facilement saisissables, elles ont bien des moyens de se dissimuler. Le mal est fait. La femme de César ne devait pas être soupçonnée : il devrait en être de même de nos institutions et de la façon dont elles fonctionnent. En réalité, on a vécu pendant quelques jours dans une atmosphère empestée de soupçons, et la responsabilité de M. le ministre des Finances y est inévitablement engagée. Les oublis qu'il a commis et la manière même dont il les a réparés provoquent également des regrets.

Toutefois, la Bourse, après le dépôt du projet d'impôt sur la rente, n'a pas baissé autant qu'elle l'aurait fait si ce projet avait été pris comme une menace dont l'effet devait être immédiat. Les hésitations mêmes de M. Caillaux ont montré qu'il prévoyait des difficultés et des résistances telles qu'il aurait voulu, au moins provisoirement, s'y soustraire. Et puis il y a le Sénat. On comptait sur lui et non sans raison. Peut-être M. Jaurès obtiendra-t-il de la Chambre quelque manifestation nouvelle ; peut-être M. Caillaux fera-t-il à son tour, pour satisfaire M. Jaurès, quelques-unes de ces démonstrations dont il a parlé en termes un peu mystérieux ; ce seront les dernières contorsions d'une Chambre expirante et d'un ministère qui est peu sûr de son avenir. Le pays se rendra-t-il compte de ce qu'il y a d'humiliant pour le gouvernement parlementaire dans la manière dont il a fonctionné depuis quelque temps? Jamais, à coup sûr, le gouvernement n'a montré plus d'inconsistance, de mobilité, d'incohérence, ni la Chambre plus d'inconscience de sa dignité et de ses devoirs. Si le pays est content de ce régime, il le dira le 26 avril; mais alors, nous tremblerons pour le lendemain. M. de Lanessan, dans un article de journal qui a produit quelque impression, assurait récemment que les choses ne pouvaient plus durer ainsi. Il y a longtemps que nous l'entendons dire, et cependant, les choses durent, mais elles s'aggravent terriblement de jour en jour, et le malheur est qu'à la longue tout s'use au lieu de se renouveler, les institutions et les hommes. Quand on en est là, les anciens disaient que *fata viam invenient :* la fatalité intervient par des voies qu'elle trouve toujours. Les élections pro-

chaines pourraient, si le pays comprenait où nous en sommes, fournir une dernière chance de salut : mais le pays comprendra-t-il ?

La situation extérieure continue, elle aussi, de donner des sujets de préoccupation : nous parlons de la situation générale, car dans les Balkans, comme nous le disions il y a quinze jours, la phase aiguë semble sur le point d'arriver à un point de rémittence et, si l'avenir reste très incertain, le présent est un peu plus calme.

Cette amélioration toute relative s'arrête cependant à la frontière de l'Épire et de l'Albanie. Là, les populations helléniques, abandonnées par les troupes grecques et sur le point de tomber sous le joug détesté des Albanais, n'écoutent que leur désespoir et proclament leur indépendance. On ne saurait éprouver une sympathie trop profonde pour ces malheureux qui, après avoir vécu quelque temps sous la protection du drapeau hellénique, se croyaient rattachés pour toujours à la Grèce, qu'ils considèrent, non sans raison, comme la mère patrie. Mais la politique a ses exigences et, quelque cruelles qu'elles soient, on ne saurait, dans le cas actuel, reprocher au gouvernement d'Athènes d'y avoir cédé. Au cours du voyage qu'il vient de faire en Europe, M. Venizelos a certainement tout tenté pour obtenir le droit de conserver dans l'orbite hellénique les populations du Nord de l'Épire : s'il ne l'a pas obtenu, c'est qu'il s'est heurté à une impossibilité. Après avoir montré, pendant la guerre, des vertus guerrières qui ont dépassé les espérances de ses amis, la Grèce a montré depuis des qualités politiques qui ne sont pas moindres : elle a su se borner. Elle a certainement éprouvé une douleur très vive en renonçant à conserver dans son giron les populations du Nord de l'Épire, mais elle a remis à plus tard le couronnement de son œuvre et s'est résignée à n'avoir pour le moment que ce que l'Europe lui donne. Nous admirons les résolutions prises par les Épirotes : il faut désirer toutefois qu'ils n'y persévèrent pas, car, s'ils y persévéraient, le sang coulerait encore, et cette fois inutilement : or trop de sang a déjà coulé. Que les Épirotes attendent la justice de l'avenir ! La nouvelle principauté d'Albanie n'aura pas une vie facile et bien des chances pourront se présenter pour ceux qui, se tenant prêts à en profiter, auront su les attendre : ce serait peut-être les compromettre que de vouloir brusquer les événemens.

Mais ce n'est plus des Balkans que nous avons à parler aujourd'hui, c'est de l'Europe : elle éprouve depuis quelque temps un malaise qui, au lieu de se dissiper, a empiré dans ces dernières semaines,

sans qu'on puisse dire avec certitude à quoi est due cette recrudescence du mal. Il ne s'est, en effet, rien produit qui l'explique. Quoi qu'il en soit, l'opinion est arrivée, en Allemagne et en Russie, à un état de surexcitation qui ne pourrait pas se prolonger sans danger, et cet état s'est manifesté subitement par un article de la *Gazette de Cologne* qui, en le dénonçant, l'a encore aggravé. Cet article n'était pas une production ordinaire ; il était d'une longueur inusitée, occupait la place la plus importante dans le journal et portait tous les caractères, sinon d'une communication officieuse, au moins d'un écrit qui avait lui-même été communiqué en haut lieu et n'y avait pas été désapprouvé. On a dit depuis qu'il était venu originairement de Russie et était l'œuvre d'un correspondant allemand bien placé pour voir ce qui se passait autour de lui. Or que se passe-t-il? On accuse la Russie d'augmenter ses forces militaires dans des proportions considérables et redoutables, de les acheminer vers sa frontière occidentale, de construire ou de se disposer à construire des chemins de fer qui rendront sa mobilisation plus rapide, afin d'entreprendre un grand effort où il serait impossible de voir, de sa part, une intention amicale à l'égard de l'Allemagne. L'article dit d'ailleurs formellement que cette amitié prétendue traditionnelle des deux pays est une légende à laquelle il est désormais impossible d'ajouter foi, trop de déceptions en ayant prouvé la vanité.

L'article de la *Gazette de Cologne* pourrait passer pour un de ces simples mouvemens de mauvaise humeur qui se produisent quelquefois entre pays voisins, si l'abondance et la précision des griefs invoqués ne donnaient pas à croire qu'on se trouve en présence de quelque chose de très sérieux: aussi l'impression qu'il a produite a-t-elle été très vive, soit en Allemagne où l'on s'est montré ému du danger qu'il dénonçait, soit en Russie où l'on a éprouvé un sentiment non moins vif à la pensée qu'en face d'une Allemagne qui accroissait chaque jour ses forces, on ne pouvait pas faire un effort correspondant sans s'exposer à être dénoncé comme un ennemi de la paix. Si la *Gazette de Cologne* a cru donner un avertissement salutaire, il est à craindre qu'elle ne se soit trompée : l'article a jeté de l'huile et non pas de la cendre sur le feu, et les commentaires qui en ont été faits n'étaient pas de nature à apaiser les esprits qu'on avait si fort agités. Tous les journaux allemands ont plus ou moins emboîté le pas derrière la *Gazette de Cologne*. La thèse qu'ils ont développée est que, la Russie voyant croître d'année en année sa population avec sa force militaire, il convient de se demander, dès maintenant, s'il ne serait pas prudent

de prévenir par une action immédiate un péril qui va sans cesse en augmentant. La théorie de la guerre préventive est discutée en ce moment dans toute l'Allemagne : on y rappelle avec complaisance que Bismarck y a eu recours avec un succès tout à fait propre à encourager l'imitation. On suppute froidement quelle augmentation de forces la Russie aura dans un an, dans deux ans, dans trois ans, et on affecte de s'en effrayer : peut-être même le fait-on sincèrement.

Il va sans dire que nous ne sommes pas oubliés dans cette affaire et bien que, pour le moment du moins, le gros de l'orage ne porte pas sur nous, on recommence contre notre Légion étrangère la campagne qui, après avoir été poursuivie avec la violence et la mauvaise foi que l'on sait, avait fini par s'apaiser. Des bourrasques du même genre s'élèvent quelquefois en Allemagne ; nous en avons subi nous-mêmes un grand nombre qui, après avoir grondé terriblement sur notre tête, n'ont pas eu d'autres suites : aussi avons-nous fini par nous y habituer, les prenant toujours au sérieux sans doute, mais ayant cessé de les prendre au tragique. Le plus souvent, l'intention assez transparente était de préparer l'opinion allemande à s'entendre demander et à obtenir d'elle un nouvel effort militaire, et il est bien possible qu'il en soit ainsi cette fois encore. Il y a toutefois, dans la campagne actuelle, quelque chose d'imprévu : c'est que, au lieu d'être tournée spécialement contre nous, elle l'est contre la Russie. Naturellement, c'est notre alliance qu'on accuse, et on va jusqu'à déclarer que, aussi longtemps qu'elle existera, la Russie méritera et justifiera toutes les défiances. Faut-il s'en alarmer? Si nous en jugeons par notre propre expérience, les menaces de ce genre produisent, auprès d'une nation fière, un effet diamétralement opposé à celui qu'elles se proposent. Il y a quelques années, on nous menaçait des pires catastrophes si, au lien qui nous unissait déjà à la Russie, nous en ajoutions un autre avec l'Angleterre. Nous avons fort bien senti le danger, mais pour le conjurer nous avons pensé que le mieux de notre part était justement de resserrer avec l'Angleterre le lien que nous avions déjà commencé à former, et nous ne nous en sommes pas mal trouvés. Il est à croire que la Russie éprouvera un sentiment analogue en songeant qu'elle ne peut pas procéder à la défense de son immense empire sans provoquer, de la part d'un voisin ombrageux, des attaques du genre de celle qui se produit en ce moment. On exagère sans doute beaucoup les moyens de défense et de protection dont la Russie cherche aujourd'hui à s'assurer; mais que fait-elle, en somme, sinon ce que nous avons fait nous-mêmes, et de quel côté sont venus les premiers

armemens, sinon du côté de l'Allemagne? L'Allemagne a jugé bon, un jour, d'accroître ses forces militaires dans des proportions formidables; c'était son droit absolu, jamais nous ne l'avons contesté; mais, quoique l'obligation qui nous était imposée nous parût très lourde, nous n'avons pas hésité à en accepter la charge et nous avons fait le service de trois ans. La Russie, à son tour, pratique trop loyalement l'alliance pour n'avoir pas senti que le danger qui nous visait l'atteindrait fatalement par contre-coup et, si elle prend ses dispositions en conséquence, il n'y a rien là qui ne soit très naturel et très légitime. Ce sont les armemens allemands qui ont déterminé ceux de ses voisins. L'Allemagne a voulu être assez forte pour imposer son hégémonie à l'Europe; nous avons voulu être assez forts, et la Russie l'a voulu également, pour conserver notre indépendance. Nous l'avons fait avec un élan de patriotisme où on a dénoncé une manifestation de nationalisme, dans le mauvais sens du mot, c'est-à-dire de chauvinisme. Rien n'est plus faux que cette accusation : nous n'avons eu d'autre but que de nous faire respecter. Les journaux allemands peuvent fouiller tous les nôtres: ils ne trouveront chez aucun d'eux la préoccupation de savoir s'il y a lieu de faire une guerre préventive, de provoquer des hostilités, de les commencer brusquement. Nous laissons ces thèses à l'Allemagne, qui les développe avec sa science consommée du droit des gens. Quant à nous, nous ne pensons qu'à notre sécurité. Nous n'attaquerons certainement pas les premiers, mais, si on nous attaque, nous voulons être à même de nous défendre, et il en est de même de la Russie. Il est triste d'avoir à envisager une hypothèse semblable : la lecture des journaux allemands nous en fait malheureusement une nécessité. Nous ne pouvons ni fermer nos yeux pour ne pas voir, ni fermer nos oreilles pour ne pas entendre : on parle d'ailleurs trop haut pour que nous n'entendions pas.

On espérait que l'article de la *Gazette de Cologne*, journal à demi officieux, serait l'objet, de la part de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, journal officieux et demi, d'observations qui en atténueraient l'effet et, pendant quelques jours, on a ouvert cette feuille avec une curiosité empressée; mais rien n'est venu et on n'attend plus rien maintenant. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* a même montré son parti pris de ne rien dire elle-même en se contentant de reproduire une note du ministre des Finances Russe qui, sous le titre de Rectification, a remis les choses au point et protesté des intentions pacifiques de son gouvernement. Ce ministre n'est plus M. Kokowtzoff, qui, disons-le en passant, a donné sa démission de la présidence du

Conseil où il a été remplacé par M. Goremykine, et du ministère des Finances où il a été remplacé par M. Bark. Sa démission est due à des motifs de l'ordre intérieur et il n'y a nullement lieu de craindre que la politique extérieure de la Russie n'en soit modifiée, car c'est l'Empereur qui la dirige souverainement ; mais M. Kokowtzoff a toujours pratiqué trop loyalement et trop cordialement l'alliance pour ne pas emporter toutes nos sympathies dans sa retraite. Son successeur au ministère des Finances, justement préoccupé de l'inquiétude que l'article de la *Gazette de Cologne* a fait naître dans le monde des affaires, a essayé de la dissiper par sa note : en reproduisant celle-ci, la *Gazette de l'Allemagne du Nord* a quelque peu renversé les rôles, comme si elle voulait faire croire que c'est le gouvernement russe qui donnait des explications, alors qu'on en attendait du gouvernement allemand. Le silence de ce dernier, ou de ses organes attitrés, montre qu'il est loin de désavouer l'article de la *Gazette de Cologne*. Les journaux mêmes qui signalent quelques exagérations dans cet article et dans ceux qui sont venus depuis, disent qu'il contient des énonciations de fait dont il convient de tenir grand compte. Et la campagne continue.

Il est clair que le gouvernement allemand, qu'il ait ou non connu l'article avant sa publication, en approuve l'esprit. Le coup porté demeure donc et on ne l'oubliera pas de sitôt à Saint-Pétersbourg. La tranquillité de l'Europe n'en sera sûrement pas augmentée. Il ne faut pourtant rien exagérer : nous sommes trop habitués à ces campagnes virulentes de la presse germanique pour nous en émouvoir outre mesure, et si la Russie n'en a pas la même expérience, elle l'acquerra. Mais, en attendant, le malaise qui pèse sur l'Europe s'alourdit de plus en plus, au lieu de s'alléger.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

